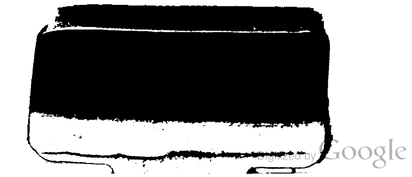




ADRIEN SATTORI

Lausanne. — Imprimerie Georges Bridel.

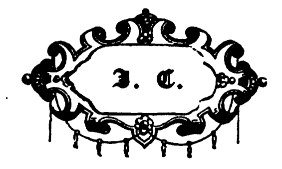
ADRIEN SATTORI

PAR

[ilhelmine Henriette]

Mme W. GEISENDORF

Vainqueur, mais tout meurtri ; tout meurtri, mais vainqueur !
ADOLPHE MONOD.



GENÈVE
CHEZ JOEL CHERBULIEZ LIBRAIRE
PARIS
MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10

1859



ADRIEN SATTORI

I

L'AIR NATAL.

—

Le facteur de la poste aux lettres montait en tâtonnant l'escalier de l'une des plus sombres et des plus tristes maisons de la sombre et triste ville de ***. Evidemment son ministère ne l'avait point appelé auprès des habitants de cette maison assez souvent pour lui en rendre les détours familiers. Parvenu au cinquième étage, il essaya de lire l'adresse d'une lettre à l'aide d'une petite fenêtre qui rendait visibles les ténèbres de l'étroit corridor, puis il se dirigea vers le fond de ce corridor et frappa à une porte basse.

— Une lettre pour Mme veuve Sattori, née Maynard ! dit-il à un jeune garçon qui était venu ouvrir; *franco*, et il se hâta de redescendre.

— Une lettre ! dit une voix faible dans l'intérieur de la chambre ; oh ! donne, donne vite, Adrien, et allume la lampe.

Ces paroles s'adressaient à un jeune homme dont l'âge était assez difficile à déterminer, car si sa taille, grêle et peu élevée, était celle d'un enfant, sa physionomie sérieuse et pensive était presque celle d'un homme. Après avoir remis la lettre à sa mère, il alluma une petite lampe, la plaça sur la table et s'assit, les yeux fixés sur la pâle figure que venait de colorer une rougeur fébrile, et sur les mains tremblantes qui brisaient le cachet.

La chambre, à peine éclairée par la faible lueur de la lampe, offrait le mélancolique aspect de cette gêne que l'amour de l'ordre et de la propreté s'efforce en vain de dissimuler. Il y avait peu, bien peu de meubles, et ils étaient de l'espèce la plus commune. Le seul qui semblât un débris d'une aisance évanouie, était un grand et commode fauteuil, occupé en ce moment par la personne que nous avons vue si impatiente de recevoir la lettre.

Outre Adrien, assis vis-à-vis de sa mère, et la contemplant avec une inquiète tendresse, il y avait encore dans la chambre un jeune garçon d'une douzaine d'années. Son extérieur n'annonçait pas qu'il eût souffert des privations auxquelles la famille semblait avoir été condamnée. Son visage délicat, frais, rosé, était encadré de magnifiques boucles blondes ; ses vêtements, dans

leur simplicité, étaient élégants et soignés. Lui aussi regardait sa mère, mais c'était la curiosité qu'exprimait son regard.

— Maman, disait-il à tout instant, d'où vient cette lettre? Qui te l'écrit? Qu'y a-t-il dedans?

— Tais-toi donc, Eugène, lui disait tout bas son frère; ne dérange pas maman ; ne la fatigue pas.

— Laisse-moi tranquille, toi, avec tes morales! Petite maman, je t'en prie, dis-moi pourquoi cette lettre te fait pleurer; est-ce une mauvaise nouvelle?

— Non, cher enfant, bien au contraire, dit la veuve en essuyant les grosses larmes qui tombaient de ses yeux sur le papier; c'est une bonne nouvelle, et dont nous devons tous trois bénir Dieu. Cette lettre vient de Genève, mes chéris ; elle est de ma tante, Mlle Maynard.

— Cette tante qui t'a élevée, maman? dit Eugène; cette tante qui est si riche, si riche, et qui ne voulait absolument pas te laisser épouser papa?

— Elle-même. Mais comment sais-tu cela, Eugène? Je ne croyais pas t'avoir jamais parlé.....

— Pas toi, maman; mais c'est papa. Le jour où tu as vendu ton piano, il me dit en pleurant : Quand je pense que, sans moi, votre mère serait dans l'opulence; qu'au lieu de travailler péniblement pour nous tous, et de soigner un pauvre paralytique.....

— Eugène, Eugène, dit très bas Adrien, tu fais beaucoup de chagrin à maman.

— Mes enfants, dit la veuve d'une voix grave et douce, il est une chose dont je désire que vous vous souveniez toujours, c'est que, depuis le moment où le ministre me

déclara unie à votre père devant Dieu, jusqu'à cette heure, je n'ai jamais, jamais un instant regretté de l'avoir épousé. Rappelez-vous, enfants, les longues années de souffrances qu'il a passées, enchaîné sur ce fauteuil; son humeur, si sereine en tout temps, si gaie quand la douleur lui laissait quelque relâche; les soins patients, constants, judicieux, qu'il a donnés à votre instruction; rappelez-vous surtout, mes fils, la piété vivante qui l'animait et le soutenait dans nos épreuves.....

— Mais la lettre, maman? interrompit Eugène.

— Avant de vous dire ce qu'elle contient, je dois vous mettre au fait des circonstances qui ont précédé mon mariage, et qui probablement vous sont peu connues. Vous savez qu'ayant perdu mes parents de très bonne heure, je fus élevée avec beaucoup de soins et de tendresse par Mlle Maynard, la sœur de mon père. Ma tante avait un neveu un peu plus âgé que moi, et dès notre plus tendre enfance elle nous destina l'un à l'autre. Mais, à mesure que je grandissais, une répugnance marquée pour mon cousin allait grandissant avec moi. Je me promis de ne jamais l'épouser. Bientôt un nouveau sentiment vint me fortifier dans ma résolution.

Adrien, croyant s'apercevoir que sa mère est fatiguée, prépare en silence un verre d'eau sucrée, y verse quelques gouttes d'une potion calmante; sa mère le remercie d'un regard, prend le verre d'eau sucrée et continue son récit :

— A ce moment, quelques patriotes italiens venaient de tenter un effort pour la délivrance de leur pays. Ils échouèrent : les uns furent emprisonnés, les autres

durent s'exiler. Parmi ces derniers était un noble toscan, Taddeo Sattore de Sattori. Ce n'était pas seulement la liberté politique et civile qu'il aurait voulue pour l'Italie ; c'était aussi la liberté religieuse ; ses entretiens avec quelques Anglais avaient excité en lui un vif désir de connaître l'Evangile dans sa pureté. Aussi imprudent que généreux, il avait tout hasardé, il ne s'était ménagé aucune ressource : ses biens furent confisqués. Il vint à Genève, et se mit à donner des leçons d'italien et de musique. Son nom, ses talents, ses excellentes manières lui ouvrirent les meilleures maisons. Ma tante l'appela dans la sienne pour m'enseigner cette belle langue toscane, qu'il parlait si bien ! Que vous dirai-je, enfants ? Taddeo venait plus volontiers chez nous qu'ailleurs, et moi, je voyais toujours avec plaisir approcher l'heure qui l'amenait. Au bout de quelque temps, il me fit connaître ses sentiments, et je l'autorisai à s'adresser à ma tante.

— Et la tante se fâcha tout rouge, et contre la prétention, et contre le prétendant, n'est-ce pas, maman ? s'écria Eugène, et vous vous êtes mariés tout de même.

— J'ai eu des torts, et je crains de m'être montrée ingrate. Mais la conduite de ma tante à ce moment, si elle ne justifie pas la mienne, peut, en quelque mesure, l'expliquer. Au lieu d'écarter Taddeo par un refus simple et poli, elle l'accusa dans le langage le plus insultant, de vues intéressées. Sur quelques mots que je dis pour sa défense, elle s'emporta contre moi, me reprocha ses bienfaits, me déclara que j'épouserais mon cousin ou que je quitterais sa maison. Gâtée par ses bontés mêmes,

j'étais passablement volontaire; je m'emportai à mon tour. Je venais d'atteindre vingt et un ans; d'après la loi de Genève, on ne pouvait s'opposer à mon mariage: j'en profitai. Rien, depuis, n'a pu fléchir ma tante envers votre père. Il continua à donner des leçons d'italien; moi, j'avais une petite fortune. Sur ces entrefaites, un de mes parents, M. Polier, que vous verrez sans doute à Genève....

— Quoi! nous irons à Genève? s'écrie Eugène en se levant et en battant des mains; quel bonheur! Partirons-nous bientôt, maman?

— Dans très peu de jours, s'il plaît à Dieu. Je vous disais donc que M. Polier fit obtenir à votre père une place de professeur ici. Tout alla bien pendant quelque temps. Vinrent les épreuves. Dieu nous reprit notre chère Isabelle; je vois sur la figure d'Adrien qu'il n'a point oublié la douce enfant qu'il a tant portée dans ses bras.

— Moi non plus, je ne l'ai pas oubliée, cette pauvre mignonne, dit Eugène.

— Des pertes d'un autre genre nous attendaient. Votre père et moi, nous n'entendions absolument rien aux affaires d'argent, et deux fois nous fûmes victimes de notre ignorance et de la mauvaise foi d'autrui. Nous prîmes part, pour une assez forte somme, à l'exploitation d'une mine; ce sera, nous disait-on, un capital qui dormira pendant quelques années, mais qui, dans la suite, donnera de magnifiques bénéfices.

— S'est-il réveillé, ce dormeur?

— Non, mon Eugène. On nous proposa une autre

magnifique affaire ; il s'agissait de bateaux à vapeur sur la Garonne. Les bateaux ne se construisirent pas ; malgré cela, ayant souscrit, nous dûmes payer. Ainsi s'engloutit tout ce qui nous restait. Il paraît bien pourtant que l'on pourrait attaquer devant les tribunaux un M. Fardou, qui était le chef de l'entreprise. Mais votre père a toujours reculé devant les dangers et les difficultés d'un procès. Quand Adrien sera majeur, il fera ce qu'il voudra.

— Adrien, et moi aussi, maman, je pense.

— C'est Adrien seul que cela regarde. Son père lui a légué tous les papiers relatifs à l'affaire des bateaux, et à toi, Eugène, tout ce qui concerne celle de la mine. Pauvre ami ! en faisant ces deux liasses, il me disait : Notre argent, comme celui des sorciers, s'est changé en feuilles sèches !.... Mais je reprends mon récit. Par sa maladie, votre père fut privé de sa place, et il ne l'avait pas occupée assez longtemps pour avoir droit à une pension de retraite. Comment nous avons vécu durant ces tristes années, vous le savez.

— Oh ! oui, nous le savons, dit Adrien en pressant de ses lèvres la main amaigrie et brûlante de sa mère. Ne t'avons-nous pas vue te consumer de travail jour et nuit, pour que notre cher malade ne manquât de rien , pour que jamais nos vêtements ne devinssent la livrée de la pauvreté ? Ah ! Dieu permettra que tes enfants puissent t'entourer d'aisance et de bonheur ! Il te rendra la santé.....

— Qu'il fasse de moi, cher enfant, ce qui lui semblera bon. Mais ne crois pas que je veuille la négliger, ma



santé. J'ai consulté le docteur; sais-tu ce qu'il m'a ordonné? D'aller au plus vite respirer l'air natal.

— Alors, s'écria Adrien, pourquoi ne sommes-nous pas tout de suite partis?

— J'ai voulu auparavant savoir si la maison de ma tante pourrait m'être ouverte; j'ai écrit à Mlle Maynard, demandant à Dieu que ma lettre pût la toucher.

— Et tu viens de recevoir, en réponse, une lettre bonne et tendre, dit Adrien?

— Bonne, oui. Elle me dit de venir avec vous deux, m'envoie l'argent nécessaire pour notre voyage, et promet de s'occuper de notre avenir. Mais elle ne m'a pas encore pardonné mon mariage, et me reproche, avec quelque dureté, d'avoir été l'auteur de ma misère et de la vôtre.

— La vieille méchante! s'écria Eugène; si elle n'était pas si riche....

— Ne va pas croire, mon enfant, que, si j'ai désiré me rapprocher d'elle, ce soit parce qu'elle est riche; non, c'est surtout parce qu'elle m'a beaucoup aimée, et que j'espère, si je puis rentrer en son cœur, vous y introduire avec moi.

II

LE VOYAGE INTERROMPU.

Dans la salle à manger d'une modeste auberge de B., petite ville des Alpes fribourgeoises, un jeune homme était solitairement à table. Sa taille haute et parfaitement proportionnée; ses membres agiles, souples et nerveux; son teint, que le soleil avait bruni, mais sans en ternir l'éclatante fraîcheur; ses cheveux blonds, qui, coupés très près, repoussaient en mille boucles crépues; tout son extérieur enfin annonçait la vigueur et la santé. Mais ses yeux bleus brillaient par intervalle d'un feu sombre; des nuages d'irritation et de mécontentement passaient sur ses traits, et il accompagnait fréquemment de profonds soupirs les verres de *petit blanc* dont il arrosait son frugal repas.

Depuis quelque temps un bruit de roues et de grelots se faisait entendre ; le bruit augmenta, puis cessa brusquement. La diligence venait de s'arrêter devant l'auberge, et le conducteur appela :

— Hé, ici ! quelqu'un ! Une dame malade voudrait descendre.

Le jeune homme jeta sa serviette et s'élança dehors, après avoir dit, en passant devant la cuisine : Venez, Fanchette ; on a besoin de vous.

Deux jeunes garçons sautèrent de la voiture, puis bientôt on vit paraître le blême visage d'une femme vêtue de deuil. Aidée de l'aîné des jeunes gens, elle descendit; mais elle chancela sur le marche-pied, et serait tombée, si elle n'eût été soutenue. Il pleuvait; l'air était froid. Le jeune homme essaya, mais en vain, de soulever la malade ; alors l'étranger, s'approchant, lui dit avec bonté :

— Laissez-moi faire; je suis plus fort que vous ; et il emporta la dame dans ses bras, comme si elle eût été un enfant.

— Dans quelle chambre avez-vous du feu, Fanchette? dit-il à la femme qui le suivait, ainsi que les deux jeunes gens.

— Il n'y en a que dans la vôtre, monsieur Georges.

— Alors portons-y madame; je la lui cède de grand cœur. Rassurez-vous, mes enfants ; ce ne sera rien. Fanchette, qui est un trésor de bonté, va donner tous ses soins à madame votre mère, et demain matin il n'y paraîtra plus.

Cependant on était arrivé dans une jolie petite cham-

bre où pétillait un feu de sarments. La dame n'avait pas perdu complétement connaissance.

— Posez-moi sur ce canapé, dit-elle d'une voix faible à celui qu'on avait appelé monsieur Georges. Merci ! Pauvres enfants !

Georges sortit, et Fanchette offrit à la malade de bassiner son lit et de la déshabiller.

— Pas pour le moment, ma bonne dame, répondit-elle ; je suis mieux ici.

— Monsieur Georges est allé chercher un médecin.

— Bon jeune homme ! Il y a de bons cœurs partout. Si ce médecin vient, je le verrai. Voudriez-vous, Madame, emmener quelques instants mon fils cadet et lui faire prendre quelque chose ? Reste, Adrien.

Presque aussi pâle que sa mère, les traits bouleversés, le cœur envahi peu à peu par une affreuse crainte qu'il s'efforçait en vain de chasser, Adrien s'assit à côté de sa mère. Celle-ci ferma les yeux et joignit ses mains décharnées ; elle se taisait, mais on voyait pourtant ses lèvres remuer. Enfin ses paupières se rouvrirent, et son regard calme et doux chercha celui de son fils.

— Mon enfant bien-aimé, lui dit-elle, Dieu, je le sens, te prépare encore une épreuve. Je lui ai demandé que tu la soutinsses en chrétien, et il m'exaucera.

Par un effort surhumain, le jeune homme retint le cri qui allait s'échapper de sa poitrine, et sut se maîtriser assez pour garder une apparence de tranquillité ; mais il se tut : il n'aurait pu parler sans éclater en sanglots.

— Mon premier-né, depuis ton entrée dans ce monde

jusqu'à cette heure, tu ne m'as jamais donné un moment de chagrin ni d'inquiétude; que Dieu te conserve tel que tu es! Je vous lègue tous deux à Dieu, au Sauveur, à l'ami des affligés. A toi, je te lègue ton frère. Tu me promets d'être son appui. Je crains que nous ne l'ayons un peu gâté; l'apprentissage de la vie lui sera rude peut-être! tu chercheras à le lui adoucir. Tu chercheras surtout à le préserver du mal par ta sollicitude, par tes conseils.

— Oui, mère, et aussi par mon exemple. Je promets d'être pour Eugène un père, une mère, un frère, un ami, et que Dieu me soit en aide!

— Votre avenir, votre bien-être ici-bas me préoccupaient beaucoup, il y a peu de temps. Maintenant que je touche à l'éternité, je vous remets entre les mains de Dieu avec une parfaite confiance; je sais que son amour pour vous surpasse le mien. Je ne lui demande pas de vous rendre riches, heureux selon le monde; ce que je demande, c'est que vous demeuriez fidèles au Sauveur, et qu'un jour nous nous retrouvions tous auprès de lui.

Un coup léger fut frappé à la porte; le médecin entra, accompagné d'Eugène. Adrien emmena son frère près de la croisée, s'assit, le prit sur ses genoux, et, appuyant sa tête sur l'épaule de l'enfant, pleura en silence.

Le médecin, après avoir soigneusement examiné la malade, ordonna qu'on la laissât sur le canapé, qu'on lui enveloppât les jambes de linges chauds, et qu'on lui donnât de temps en temps un calmant, puis il quitta la chambre. Adrien le suivit, et, lui prenant la main:

— Monsieur, Monsieur, lui dit-il avec égarement, est-

il vrai que notre mère soit si mal? Est-il vrai qu'elle va....

Il s'arrêta; il ne pouvait prononcer le mot terrible.

— Mon pauvre jeune monsieur, il n'est que trop vrai. La maladie est ancienne; madame votre mère n'aurait pas dû se mettre en route.

— Monsieur, dit Adrien en sanglotant, c'est son médecin qui lui a ordonné l'air natal.

— Il était trop tard: rien ne pouvait la guérir.

Adrien rentra sans bruit. Son frère, la tête ensevelie dans l'un des coussins du canapé, pleurait convulsivement.

— Adrien, dis à maman qu'il ne faut absolument pas qu'elle meure; que deviendrons-nous sans elle?

— Mon Adrien, dit la mère, tu expliqueras à ce cher enfant que nous devons nous soumettre à tout ce que Dieu nous envoie, et recevoir de sa main les maux comme nous en avons reçu les biens. Ecoutez-moi, mes bien-aimés. Quand je vous aurai quittés, vous poursuivrez votre voyage. J'espère que ma tante vous recevra bien; j'espère qu'elle verra en vous, non les enfants de celle qui lui a désobéi, mais ceux de la nièce dont elle a protégé la jeunesse. Son humeur est un peu bizarre, et l'âge ne l'aura pas adoucie; vous devrez en supporter les singularités avec patience et respect.

Elle tira deux anneaux de son doigt. — Voici nos deux anneaux de mariage, dit-elle. Adrien, voici celui de ton père; Eugène, voici le mien. Souvenez-vous tous deux que l'union dont ces anneaux sont le gage a été heureuse, malgré tant de soucis et de traverses, heureuse

par une vive et inaltérable tendresse, et par une parfaite communauté de foi et d'espérance. Oui, mon Taddeo, celui qui a reçu nos promesses, celui qui t'a soutenu dans les longues heures d'angoisse et de douleur, il se tient là, près de moi, et il me donne la force de laisser nos enfants sans secours humain sur cette terre que je vais quitter... Je voudrais dire un mot de remercîment à ce bon monsieur Georges qui m'a transportée ici et qui est allé chercher le docteur.

Georges, pendant ce temps, assis près du feu de la cuisine, s'entretenait avec l'aubergiste.

— Oui, Fanchette, disait-il, au lieu de continuer ma course, je m'arrêterai un peu ici. Je veux voir si je ne pourrai point être utile à ces pauvres gens. Ces garçons vont se trouver dans un cruel embarras.

— Pauvres jeunes gens, dit l'aubergiste, perdre comme ça leur mère sur une grande route! Et elle le sait, qu'elle va mourir, et elle est si résignée! Il paraît, d'après ce que le petit bonhomme nous a conté, qu'ils vont à Genève trouver une tante.

— Oui, ajouta Georges, en regardant le feu d'un air pensif, et j'ai cru comprendre qu'elle avait, malgré cette tante, épousé l'homme qu'elle aimait, et, ajouta-t-il plus bas et en serrant les lèvres, elle ne s'en est jamais, jamais repentie, nous a dit l'enfant.

— Ah! monsieur Georges, je crois, moi, qu'on se repent toujours, une fois ou l'autre, d'avoir désobéi à ses parents.

— Quand les parents sont déraisonnables, injustes; quand ils vous brisent le cœur; quand....

Ici Georges fut interrompu par l'entrée d'Adrien, et il le suivit dans la chambre de la malade.

Elle venait de s'assoupir. Ils attendirent en silence son réveil. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle ne se rappela pas d'abord où elle était, et murmura des paroles incohérentes. Enfin elle revint à elle et voyant Georges :

— Je vous remercie, Monsieur, lui dit-elle ; vous avez été bon et humain. Si vous avez encore votre mère, puissiez-vous toujours être pour elle ce que mon Adrien a été pour moi !

Georges tressaillit et parut un moment troublé. Enfin il se remit et dit :

— Je puis bien peu de chose, Madame ; mais s'il y a quelque service à vous rendre, disposez de moi.

— Merci. Adieu ! Que la prière d'une mourante vous porte bonheur !

Georges sortit fort ému. Les deux enfants restèrent assis près de la couche funèbre. Adrien tenait le bras de sa mère serré contre sa poitrine. Ah ! comme il aurait voulu, au prix de tout son sang, rappeler cette vie qui s'enfuyait ! que ne pouvait-il faire passer dans ce corps épuisé toute la séve qui bouillonnait dans le sien !

Eugène lui dit une fois tout bas :

— Oh ! quel malheur que nous n'ayons pu l'emmener jusqu'à Genève, qu'elle n'ait pu respirer l'air natal !

La malade l'avait entendu.

— L'air natal ! dit-elle, je vais le respirer, enfants ; je quitte mon exil, je vais dans ma patrie ; je vais dans la Jérusalem céleste respirer l'air natal.

Elle se tut. Un profond silence régnait dans la cham-

bre, et n'était troublé que par le souffle haletant de la mourante. Le jour allait finir, et le soleil, avant de disparaître derrière la montagne, répandait dans la chambre des flots de clarté. Bientôt le visage de la malade sembla s'illuminer aussi; ses yeux s'ouvrirent plus grands et brillèrent d'un doux éclat ; un sourire passa sur ses lèvres.

— Je vois ! dit-elle..... Tout ce qu'il fait est bien. Adrien, Eugène, souvenez-vous que l'Eternel a dit : C'est moi, c'est moi qui console.

Adrien, qui soutenait sur son bras la tête de sa mère, sentit bientôt cette tête s'affaisser. Les lèvres gardaient encore leur céleste sourire; mais nul souffle n'en sortait plus !

III

REPRISE DU VOYAGE.

Tout était fini sur la terre pour la veuve de Taddeo Sattori ; sa dépouille venait d'être déposée dans l'humble cimetière de la petite ville. Ses deux enfants, Georges, le maître de l'auberge, l'avaient accompagnée, et le son lugubre de la terre tombant sur le cercueil avait retenti dans le cœur des orphelins.

Pauvres enfants! Assis maintenant dans la petite chambre, témoin de cette mort qui leur avait tout enlevé, ils se pressaient, ils se serraient dans les bras l'un de l'autre. Eugène, la tête appuyée sur l'épaule de son frère, sanglotait sans contrainte. Mais, si ces pleurs convulsifs, ce visage gonflé, ces yeux enflés et rougis, attestaient une douleur violente, on sentait aussi que c'était la douleur de l'enfance, douleur où l'ébranlement physique a une

large part, qui secoue comme l'orage et passera comme lui. Pour Adrien, il ne pleurait pas; ses traits contractés avaient la pâleur et la rigidité du marbre; ses yeux semblaient s'être retirés au fond de leurs orbites, et il les tenait clos à demi, comme si le poids dont il était oppressé l'empêchât de soulever les paupières, comme si les ténèbres de son cœur eussent refusé d'admettre la lumière du dehors.

Perdre une mère! A tout âge, dans toute situation, c'est l'un des plus grands malheurs qui nous puissent atteindre. Quoi! fermés pour jamais, ces yeux dont le regard, tantôt rayonnait d'une ineffable tendresse, tantôt, tendre encore sous sa gravité attristée, nous rappelait au devoir comme s'il eût été un reflet de notre propre conscience! Quoi! muette, cette voix dont les caressantes inflexions se sont, dès nos premiers jours, mêlées à nos joies, à nos chagrins, ont applaudi à nos succès, ont déploré nos chutes! Quoi! pressés dans les planches d'un cercueil, ces bras toujours prêts à nous entourer de leurs douces étreintes! Quoi! tout cela perdu!

Cette chaîne sacrée dont Dieu lie la mère et l'enfant, Adrien et sa mère s'en étaient sentis plus étroitement serrés que d'autres. Aussi loin que sa mémoire pouvait remonter, il n'était pas dans la vie d'Adrien un souvenir auquel sa mère ne fût associée. Dans l'isolement où les avaient retenus, et leur position gênée, et la maladie du père, nul bruit du dehors n'était venu affaiblir ou dominer la complète harmonie de leurs âmes. Que de fois, pendant que le malade sommeillait dans son fauteuil, qu'Eugène jouait avec le chat ou assemblait un château

de cartes, que de fois Adrien et sa mère, ayant tous deux les yeux baissés, l'un sur ses cahiers d'étude, l'autre sur son ouvrage, s'étaient tout d'un coup regardés, et, s'adressant spontanément la parole, la mère avait répondu à la pensée du fils, et celui-ci devancé en quelque sorte la pensée de sa mère ! Comme Adrien savait deviner les inquiétudes, les préoccupations maternelles, et les calmer par quelque bonne parole pleine d'espérance et de promesses ! Comme la mère savait bien lire dans le cœur de son fils, en faire vibrer les ressorts les plus déliés, en conjurer les plus secrets orages ! Et tout cela perdu, à jamais perdu !

Elle fut longue pour Adrien, la triste nuit qui suivit le triste jour où la terre avait englouti ce qui lui restait de sa mère. Le sommeil était descendu sur les paupières fatiguées d'Eugène, mais il avait fui Adrien. Enfin, à l'orient, parut une faible teinte blanche ; dès qu'elle se fut accrue assez pour qu'il pût distinguer son chemin, le jeune homme sortit sans bruit de la maison, et, à travers un épais brouillard, il se rendit au cimetière. Il avait bien remarqué la place où l'on avait déposé sa mère, et il retrouva sans peine le funèbre monticule.

— Si jeunes, seuls entre deux tombeaux, s'écria-t-il, et encore, ô mon père, ô ma mère, vous dormez loin l'un de l'autre, loin de vos enfants....

La douleur qu'il avait sentie, à la mort de son père, se réveilla plus vive à ce moment. Quelque sensible qu'eût été ce premier coup, il avait été bien moins imprévu que le second. De longues années de souffrances l'avaient précédé ; les enfants de Taddeo Sattori l'avaient

souvent entendu soupirer après sa délivrance, et étaient préparés à son départ. Ici, au contraire, bien qu'Adrien, en voyant la pâleur et la faiblesse de sa mère, se fût, de temps à autre, senti glacé par quelque pressentiment funeste, il s'était toujours dit, avec la confiante assurance de la jeunesse : Nous la soignerons, nous la guérirons, nous la conserverons ! Songes vains ! La voilà descendue, cette mère tant aimée, dans ces demeures d'où nul ne revient. Prosterné sur le gazon humide, Adrien, avec l'égarement du désespoir, saisit de ses mains cette terre fraîchement remuée. Toute sa chair frémit lorsqu'il rencontra quelques débris d'ossements qui semblaient lui dire : Voilà ce que la tombe va faire de ta mère ! Un nouveau paroxysme de douleur vint le déchirer ; il sentit l'épée qui lui transperçait l'âme se retourner dans la blessure. Des cris sourds s'échappèrent de sa poitrine..... Tout à coup il lui sembla qu'une voix murmurait à son oreille : Christ a souffert, nous laissant un exemple afin que nous suivions ses traces.

Ah ! ce n'est pas en vain que la mère enlevée aux orphelins aura si souvent ouvert la Parole de Dieu devant ses enfants ; ce n'est pas en vain qu'elle aura joint leurs petites mains et leur aura fait bégayer leurs premières prières. Le pauvre Adrien ne sent d'abord que vaguement qu'il doit demander à son Père céleste secours et consolation. Ce n'est pas d'abord une prière distincte qu'il articule ; ce n'est qu'un cri d'appel, un soupir ; il demande, pour ainsi dire, qu'il lui soit donné de savoir prier. Peu à peu, en devenant plus distincte, sa prière devient plus ardente. Il demande la soumis-

sion, l'apaisement, la force. Puis de nouvelles idées se font jour dans son âme.

— Tu ne penses qu'à toi, se dit-il. Dans ton égoïste désespoir, tu arracherais ta mère, si tu le pouvais, à la félicité éternelle ; tu la rendrais aux privations, aux angoisses. Est-ce donc ainsi que tu l'aimes ? Cette charge sacrée qu'elle t'a laissée, est-ce en t'abandonnant sans résistance à ton chagrin que tu te rendras propre à la remplir ?

Il continua sa prière avec une ferveur toujours croissante. Il demanda d'être pour son jeune frère tout ce que sa mère avait attendu de lui.

— O mon Dieu, dit-il, fais-moi marcher en ta présence, jusqu'au jour où tu me rappelleras aussi de l'exil.

Le cœur fortifié, l'âme calmée, Adrien se leva, et il se hâta d'aller rejoindre son jeune frère.

Il le trouva assis à côté de Georges, qui tenait dans ses mains les mains de l'enfant, et lui adressait de bonnes et affectueuses paroles. Cet ami de trois jours avait été bien serviable pour les orphelins. Il s'était chargé de toutes les démarches, de toutes les formalités qu'avaient nécessitées la mort et les funérailles de leur mère. Avant de les quitter, il voulut leur rendre encore un service ; le matin même, il s'était chargé de les conduire, par des sentiers de traverse, jusqu'à la frontière du canton de Vaud.

Les jeunes gens se mirent en route, car il fallait que les deux frères arrivassent à Vevey assez tôt pour s'em-

barquer sur le bateau à vapeur qui devait les conduire à Genève.

Après avoir quelque temps suivi la pente rapide des prairies, après avoir côtoyé des rochers, traversé des bois, franchi des ravins, ils arrivèrent à un endroit où, tout à coup, ils virent se dérouler sous leurs pieds un immense paysage. Là, Georges les fit arrêter et leur dit :

— Voyez, n'est-elle pas belle, la patrie de Vaud ?

Un cri d'admiration échappa aux deux frères. Le soleil avait percé le brouillard ; il dorait de ses splendeurs les hautes cimes de la Savoie et du Valais ; il égayait les croupes vertes et gracieuses qui encadrent ces riches campagnes de Vevey, de Clarens, de Montreux, revêtues en ce moment des teintes les plus variées, depuis le jaune le plus vif jusqu'au violet le plus foncé ; il semait de paillettes argentées ce lac, digne miroir d'un tel tableau.

— Oh ! si ma mère avait pu voir cela ! soupira tout bas Adrien.

Debout sur un petit mur de pierres sèches, Georges fixait un regard sombre et absorbé sur un point particulier du paysage. Enfin, secouant sa rêverie, il dit à ses compagnons :

— C'est ici que je dois vous quitter, vous n'avez plus besoin de guide. Que Dieu vous accompagne, enfants !

Puis il baisa Eugène au front et serra cordialement la main d'Adrien. Et répétant à demi-voix :

Mein Herz, liebe Heimath, ist immer bei dir !
Mein Herz bleibt im Waatland, wohin ich auch geh !

il reprit à grands pas la route qu'il venait de faire avec eux.

La journée était magnifique. On aurait dit que la nature voulait rendre aux orphelins une ombre des caresses maternelles ; un air pur se jouait dans leurs cheveux et vivifiait leur jeune sang ; le doux soleil d'octobre les réchauffait sans les brûler ; les petits oiseaux sautillaient et voletaient sans crainte à leurs côtés. Ils suivaient un chemin creux bordé de haies dont les branches luxuriantes s'étendaient en liberté sans craindre l'outrage du ciseau. De grosses mûres sauvages, noires et brillantes comme du jais, invitaient la main du passant. Eugène ne résista point à leurs avances ; Adrien le vit bientôt cueillant, mangeant. Un superbe papillon vint déployer à ses pieds la riche peinture de ses ailes, puis s'envola, et Eugène de le poursuivre avec des exclamations et des cris joyeux.

— Eh quoi ! déjà ! se dit Adrien avec amertume. Enfant aussi léger que l'insecte, objet de ta poursuite, serais-tu consolé avant que la terre ait séché sur la tombe maternelle ? Mais pourquoi m'indigner ? Dieu a voulu qu'il en fût ainsi pour l'enfance. Il a voulu que le pied pesant de la douleur n'y laissât pas une profonde empreinte. Jouis, mon Eugène, notre *prediletto ;* abreuve-toi d'air et de soleil ; à moi d'écarter de ta route les cailloux et les épines.

— Oh ! vois-tu, Adrien, s'écria Eugène, nous allons arriver près de ce vieux château que de là-haut nous avons admiré, avec sa tour drapée dans sa vigne vierge comme dans un manteau de pourpre.

La route passait en effet devant un vieux manoir. Un portail en voûte, surmonté d'un écusson à demi voilé par des branches de lierre, permettait d'apercevoir une cour où de grands arbres ne laissaient pénétrer qu'un jour mystérieux.

— Que c'est joli ! dit Eugène, avançant la tête sous la voûte. Regarde cette fontaine et ce banc tout auprès. J'ai bien soif, et je commence à être fatigué. Ah ! si l'on osait !....

— Osez, dit tout près d'eux une voix mâle et douce.

Ils entrèrent, et virent un vieux domestique occupé à amonceler les feuilles sèches.

— Quoi ! s'écria Eugène, vous nous permettez de nous reposer sur ce banc et de boire à cette belle fontaine ?

— Oui, oui; quand ces portes seront fermées au voyageur fatigué, c'est que le château aura changé de maîtres.

Il s'éloigna, son râteau sur l'épaule. Quand les deux frères, avant de se remettre en route, voulurent le remercier, il n'était plus là.

Descendant toujours, et se rapprochant de Vevey, ils quittèrent la région des vergers et entrèrent dans celle des vignes. Eugène, en réponse à une question de son frère, qui lui demandait s'il se sentait encore fatigué, se mit à courir à toutes jambes; bientôt il fut caché aux yeux d'Adrien par un brusque détour de cette route, qui serpentait entre deux murs.

Adrien cheminait plus lentement. Il ne tarda pas à découvrir son frère arrêté avec deux jeunes filles, dont chacune tenait un panier. En s'approchant, il vit qu'Eu-

gène avait à la main deux magnifiques grappes de raisin, et il l'entendit qui disait à la plus grande des deux demoiselles :

— Le voici, mon frère.

La jeune fille alors aborda Adrien, son panier à la main, et lui dit :

— Il fait bien chaud, Monsieur, et vous avez beaucoup marché ; faites-moi le plaisir d'accepter de ces raisins.

Etonné et charmé, Adrien remercia, et prit dans le panier la plus modeste grappe qu'il put trouver.

Mais la petite fille, sortant de son panier une grappe presque cananéenne, la posa sur les mains d'Adrien. Puis le couple gracieux s'éloigna, et disparut un peu plus haut à l'angle du chemin.

— Quel pays ! s'écria Eugène ; c'est une vraie Arcadie. Tous les campagnards qu'on rencontre ont pour vous un bonjour amical ; les cours des châteaux vous offrent une eau fraîche, un banc hospitalier ; les mûres et les raisins vous pleuvent dans la bouche... Je suis sûr que ces demoiselles appartiennent à la plus fine fleur de l'aristocratie du pays. As-tu remarqué leurs mains blanches dans ces mitaines de soie noire, et ces élégants pardessus de velours qui serrent leurs tailles fines ? Et elles sont jolies, jolies ! Ce sont deux sœurs, sans doute. Pourtant la grande est brune, la petite est blonde. Je voudrais bien savoir qui elles sont.

— Qui elles sont ? De très bonnes et très aimables demoiselles. Mais tu ne m'as pas encore dit comment s'est faite votre rencontre. Si prévenantes qu'elles soient,

elles ne t'ont certainement pas abordé de but en blanc pour partager avec toi le contenu de leur panier ?

— Voici la chose. Tout en courant, je ne pouvais m'empêcher de jeter un œil de convoitise sur ces belles grappes dorées qui pendent au-dessus des murs, juste à la portée du passant, et je t'assure qu'il ne me fallait pas un mince effort de vertu pour m'empêcher d'allonger la main..... Tout à coup, par un de ces petits escaliers qui des vignes conduisent sur la route, j'ai vu descendre ces deux demoiselles. Elles étaient si jolies ! leurs raisins étaient si appétissants ! Je me suis arrêté pour regarder et les demoiselles et les paniers ; je n'oserais même répondre de n'avoir pas dit tout bas, me parlant à moi-même : Oh ! les beaux raisins ! Mais la petite blonde a dit quelque chose à la brune ; celle-ci s'est approchée, et m'a mis dans la main ces deux maîtresses grappes, dont il ne reste plus que les queues. Puis elle m'a demandé, en regardant mon sac et mes souliers poudreux, si je venais de bien loin, et si je voyageais tout seul. Je lui ai répondu que j'attendais mon frère. Là-dessus tu as paru, et tu as eu part aussi à la vendange. Mais pourquoi ne les manges-tu pas, tes raisins ?

— Je te les garde, *piccolo*.

Continuant leur route, ils arrivèrent près des rives du lac, devant une magnifique maison de campagne. D'innombrables pots de fleurs en décoraient le perron ; des rideaux de soie et de dentelles flottaient aux fenêtres, dont les larges vitres laissaient entrevoir de grands cadres dorés, d'immenses glaces, de riches tentures. La grille était tout ouverte ; Eugène s'avança d'un pas ou

deux sur le menu gravier bleu et blanc qui garnissait l'allée.

— Dis donc, Adrien, sont-ils heureux, ceux qui demeurent dans cette belle maison !

Avant qu'Adrien pût répondre, un domestique, en riche livrée, s'approcha d'eux et leur dit :

— Avez-vous quelque message à envoyer à M. Fardou?

— Non, nous ne le connaissons pas.

— Alors, enfants, si vous n'avez rien à faire chez nous, passez votre chemin.

— Tiens, frère, dit Eugène, il paraît qu'il n'est pas permis de regarder cette maison ; alors, qu'on la mette dans une boîte, au lieu de l'étaler sur le bord du chemin.

— Mauvais petit drôle, file au plus vite, ou je vais appeler M. Fardou.

— Je ne pense pas, dit Adrien avec fermeté, qu'il eût de grands reproches à nous faire pour nous être arrêtés un instant à l'entrée d'une grille ouverte. Toutefois, ne le dérangez pas pour si peu ; nous nous en allons, non à cause de vos menaces, mais parce que nous sommes pressés.

— Fardou, Fardou ! dit Eugène à son frère, comme ils se remettaient en marche, c'est sans doute celui qui a fait perdre tant d'argent à nos parents. Eh bien, tu lui intenteras un procès, il sera condamné, on nous adjugera sa maison, et s'il s'arrête près de notre grille, nous pourrons lui dire à notre tour : File !

— Petit visionnaire, qui te dit que ce soit le même? Le Fardou dont notre mère nous a parlé, ne demeurait pas en Suisse.

— Il y sera venu : la maison est toute neuve, et le domestique n'a pas l'accent vaudois. En tout cas, le maître est un insolent, car tel valet, tel maître. Je suis bien sûr, par exemple, que les maîtres du vieux château de là-haut sont de bonnes gens.

— J'en suis sûr aussi; pensons à ce bon vieux serviteur, aux aimables et généreuses demoiselles, et oublions le domestique de M. Fardou.

— Soit, mais il m'a gâté mon Arcadie.

IV

LA VIEILLE TANTE.

Plusieurs personnes se trouvaient réunies dans le salon d'un bel et confortable appartement, situé sur le quai des Bergues, à Genève. Le soleil venait de se cacher derrière les montagnes ; mais une teinte empourprée dorait encore le sommet des Alpes.

— Eh bien ! dit une voix fêlée et un peu aigre, sortant d'un grand fauteuil, vient-il enfin, ce bateau ?

— Pas encore, cousine, dit un des assistants qui venait de s'approcher de la fenêtre ; je vois bien, le long du Grand Quai, les badauds qui tous les jours viennent invariablement attendre son arrivée, mais pour le bateau..... Ah ! le voici ! le voici qui s'approche du débarcadère. Vous n'aurez pas longtemps à attendre vos voyageurs.

La voix murmura quelques paroles indistinctes ; puis on entendit le tintement d'une sonnette. Une domestique entra.

— Fermez les volets et allumez la lampe, lui dit la voix.

Ces ordres exécutés, un assez long silence régna dans la chambre. Enfin des pas résonnèrent dans le corridor.

— Les voici donc ces pauvres enfants, oiseaux tombés du nid avant que leurs ailes aient poussé ! dit le cousin en s'élançant vers la porte.

— Pas tant de hâte, M. Polier, observa la voix, il ne faut pas les recevoir comme des empereurs.

Mais cette voix fut couverte par les aboiements ou plutôt les glapissements de la chienne la plus laide et la plus hargneuse, dernier échantillon de la race des carlins. Quittant le coussin où tout à l'heure elle ronflait, elle courut au-devant des deux étrangers qu'on venait d'introduire, et tourna autour d'eux en continuant à japper.

Les orphelins, étourdis par ce bruit, éblouis à leur entrée dans cette chambre si bien éclairée, restèrent un moment debout près de la porte, n'osant avancer. Le coup d'œil qu'ils avaient jeté sur la personne enfoncée dans le grand fauteuil, et qui ne pouvait être que Mlle Maynard, ne les avait pas rassurés.

L'âge avait courbé sa taille et couvert d'un réseau de rides ses traits, que de faux cheveux noirs n'adoucissaient pas. Son nez et son menton tendaient à se rapprocher beaucoup l'un de l'autre. La chute des dents imprime promptement au bas du visage un cachet de

décrépitude; ici, le temps avait eu la maladresse de respecter, dans la mâchoire inférieure, deux dents canines qui montraient leurs pointes jaunies, et rappelèrent aux enfants les crocs d'un sanglier.

— Eh bien ! avancez donc, au lieu de rester là plantés comme des piquets, dit Mlle Maynard d'un son de voix qui ne détruisait pas l'impression faite par son premier aspect. Adrien fit un pas en avant. Hélas ! la patte de Lovely (charmante, aimable !) se trouva sous son pied, et la chienne poussa les hurlements les plus aigus.

— Quel maladroit ! s'écria Mlle Maynard.

M. Polier s'empara de la petite chienne et pria la domestique de l'emporter; puis il prit chacun des deux jeunes gens par la main, et les fit asseoir.

— Mon neveu Adrien, dit Mlle Maynard, j'ai reçu hier la lettre qui m'annonce que votre mère est morte en route. Eh bien, que comptez-vous faire à présent ?

— Nous ne savons, ma tante, répondit Adrien. J'ai espéré...

— Que j'allais vous héberger et me charger de vous, n'est-ce pas ?

— Non, ma tante; mais que vous m'aideriez à trouver quelque occupation qui me permît de pourvoir à l'entretien de mon frère et au mien.

— Maman nous a dit que vous aviez été si bonne pour elle, ajouta Eugène, et nous voyons bien, ma tante, que c'est votre intention de l'être aussi pour nous, puisque vous avez envoyé votre femme de chambre nous recevoir au bateau.

— Voyez-vous ça ! Et l'autre qui pense qu'à dix-sept

ans il va gagner pour deux ! Eh bien, il est très vrai que vous n'avez plus que moi au monde, jeunes gens. Je ne suis pas aussi cousue d'or que bien des gens se l'imaginent ; mais pourtant je puis faire quelque chose pour vous. Après tout, vous êtes les petits-fils de mon frère, et ce n'est pas votre faute si votre mère a fait, malgré moi, le plus sot mariage qui se puisse imaginer.

— Ma tante, dit Adrien avec beaucoup de respect, et en même temps avec quelque fermeté, ma mère s'est toujours repentie de vous avoir désobéi ; mais elle n'a jamais.....

— Tais-toi donc, nigaud, lui dit tout bas Eugène en le tirant par son habit.

— Vous comprenez, continua Mlle Maynard, qui n'avait pas paru s'apercevoir de l'interruption, qu'en me chargeant de votre sort jusqu'à ce que vous soyez en état d'y pourvoir vous-mêmes, il m'appartenait d'en disposer comme je le jugerais convenable. J'ai fait plus ; j'ai disposé de vous deux exactement comme vous me le demandiez dans votre lettre, mon neveu Adrien. Vous exprimiez le désir que votre frère pût continuer son éducation ; je ne sais pas trop quelle espèce d'éducation il a reçue jusqu'à présent... Ne m'interrompez pas, jeune homme (voyant qu'Adrien allait parler), vous avez les mouvements trop prompts. Je dis donc que pour continuer ou refaire son éducation, j'ai décidé de le mettre dans la pension de M. Polier, mon cousin, que voilà, et vous ne lui devez pas peu de reconnaissance ; car, pour faciliter la chose, il a fait une grosse réduction sur son prix ordinaire.

— O ma tante, ô Monsieur, s'écria Adrien, soyez bénis tous deux !

— Ce garçon-là est babillard comme une pie borgne. Son frère sait beaucoup mieux se conduire. Ecoutez maintenant, sans m'interrompre, si vous le pouvez, comment j'ai disposé de vous-même. Vous aimeriez, avez-vous dit, qu'on vous mît à même de gagner votre vie le plus vite possible. Pour cela, il ne faut pas penser à une profession lettrée; non, non: il n'y a déjà que trop d'ecclésiastiques sans cure, d'avocats sans causes, de médecins sans malades! Il faut donc vous mettre dans le commerce. Vous ferez un apprentissage de quatre ans chez mon neveu, M. Barbarel, commissionnaire et marchand de denrées coloniales en gros; vous y apprendrez le négoce, et, comme disent ces messieurs, à connaître la marchandise. Si Barbarel est content de vous, au nouvel an il vous donnera des étrennes. Au bout de votre apprentissage, vous pourrez trouver une bonne place de commis. Vous lui avez aussi de l'obligation, car sa maison est très recherchée; à cause de la parenté, il vous a fait passer avant deux jeunes gens qui, depuis plus d'un an, se sont inscrits pour y entrer.

— Je vous remercie, ma tante, dit Adrien, voyant que Mlle Maynard attendait une réponse. Je ferai tout ce que je pourrai pour contenter M. Barbarel. Logerai-je dans sa maison?

—Vraiment non. Il est passé, le temps où les patrons logeaient leurs apprentis. Je ne puis pas prendre non plus chez moi un individu qui écraserait mon chien et me

réveillerait de grand matin. Mais je vous ai mis en pension chez une de mes connaissances. Avancez donc, Mme Beauval.

Une femme d'âge mûr, qui jusqu'ici s'était tenue assise dans l'ombre et à l'écart, s'approcha et tendit la main à Adrien, en lui disant avec bonté :

— Notre maison est un peu triste, Monsieur Sattori, depuis que ma fille Julie.....

— Eh ! laissez donc votre fille Julie, s'écria Mlle Maynard ; ne pouvez-vous dire deux mots sans la faire intervenir ? Que lui importe, à ce garçon, que votre maison soit triste ou gaie, puisqu'il n'y va que pour manger et dormir ! A propos de manger, ajouta Mlle Maynard en agitant sa sonnette, je vous ai fait servir quelque chose, enfants. Jeannette, conduisez ces messieurs dans la salle à manger, et soignez-les bien.

Les deux orphelins obéirent. La présence de Jeannette les empêcha de se communiquer leurs observations. Eugène mangea de très bon appétit. La cuisine de sa tante lui plaisait fort. Pour Adrien, il n'aurait pu avaler un seul morceau : ébranlé par la fatigue et les émotions de la journée, il couvrit sa figure de son mouchoir et pleura amèrement.

— Il ne faut pas vous désoler comme ça, mon jeune monsieur, lui dit la domestique. Mademoiselle vous aura peut-être dit, là, des choses....; mais, voyez-vous, il ne faut pas s'y arrêter ; il faut la laisser parler sans lui répondre. Elle est très bonne pour ceux qui savent la prendre.

— Et comment s'y prend-on pour la prendre ? demanda Eugène en posant sa fourchette.

— Ma foi, mon petit monsieur, si vous ne l'avez pas bientôt deviné, vous êtes moins éveillé que vous n'en avez l'air !

On frappa. La fille alla ouvrir, et M. Polier entra.

Les enfants se levèrent ; il mit une main sur l'épaule de chacun d'eux. A la vue de cette bonne et sympathique figure, le front d'Adrien s'éclaircit un peu.

— Vous serez tendre pour lui, Monsieur, n'est-ce pas ? Il ne vous donnera pas de peine ; il est très docile, très doux. Vous aurez un peu d'indulgence dans les premiers temps ; il n'est pas du tout accoutumé au régime d'un pensionnat ; il ne sera entouré que de nouveaux visages....

— Soyez tranquille, mon jeune ami ; j'ai une femme qui a pour mission spéciale de remplacer les mères de son mieux.

— Pourrai-je voir quelquefois mon frère ?

— Qui donc le verrait, si ce n'est vous ? Pour commencer, je vous emmène tous deux ce soir. C'est demain dimanche ; voudrez-vous bien, M. Sattori, me faire le plaisir de passer cette journée avec nous ?

— Je vous en prie, Monsieur, appelez-moi Adrien, tout court. Vous avez connu ma mère ?

— Oui, c'était une noble et excellente femme. Eh bien ! mon cher Adrien, vous ferez demain l'essai de nos dimanches, et, s'ils vous plaisent, il sera convenu qu'à l'avenir vous nous donnerez ce jour-là.

Adrien ne répondit pas ; mais à la manière dont il

serra la main de M. Polier, celui-ci se sentit suffisamment remercié.

Ils allèrent prendre congé de Mlle Maynard. M. Polier avait fait venir une voiture de place qui les conduisit tous trois à sa maison, située hors de la ville, sur une colline qui domine le lac. Adrien fut ravi d'apprendre que son frère habiterait la campagne. Mme Polier les reçut avec grâce et bonté, et les installa dans une petite chambre, où, pour la dernière fois, les deux frères devaient dormir ensemble.

Dès qu'Eugène eut la tête sur l'oreiller, un profond sommeil vint le délasser. Adrien, lui, ne fut pas si prompt à s'endormir. Tout ce qui s'était passé fournissait une abondante pâture à ce cœur ardent, à cet esprit à la fois actif et réfléchi. Ce jour qui finissait, quelle importance il avait eue dans la vie des orphelins! il avait vu leur avenir se fixer, au moins pour plusieurs années. Si Adrien avait été le maître d'arranger à son gré leur destinée, il aurait voulu rester avec son frère, veiller sur lui à chaque instant. Il se demandait comment il pourrait, ainsi qu'il l'avait promis à sa mère, être tout pour Eugène; les soins qui concernaient cet enfant n'allaient-ils pas être remis à d'autres? Et cette tante! Adrien aurait voulu l'aimer; mais qu'elle lui paraissait sèche, aigre, peu bienveillante! Pourtant, sans elle, qu'auraient-ils fait? Adrien avait vu de près les difficultés de la vie; il savait combien il est souvent difficile de se procurer même le simple nécessaire. S'il rejetait les bienfaits de Mlle Maynard, pouvait-il s'attendre à trouver sur-le-champ une occupation assez lucrative pour fournir à

la subsistance de tous deux, aux frais de l'éducation d'Eugène ? De plus, Adrien, l'humble et modeste jeune homme, s'avouait que probablement M. Polier s'entendrait beaucoup mieux que lui à bien diriger un enfant. Mais, en dépit des efforts de sa raison, son cœur avait peine à se soumettre. Il allait donc vivre séparé de ce frère qui, depuis sa naissance, avait grandi sous ses yeux, dont il avait été successivement la bonne, le compagnon de jeux, le répétiteur; ils allaient mener un genre de vie tout différent; six longs jours s'écouleraient avant qu'ils pussent se revoir. Lui-même, qu'allait-il faire, maintenant? Pour qui allait-il vivre ? De nouveau les soupirs gonflèrent sa poitrine; de nouveau des pleurs brûlants inondèrent ses joues. Bientôt pourtant, sous cette tristesse, commença à renaître l'espérance, cette fleur qui, dans le jeune âge, peut languir et pencher la tête, mais ne se dessèche jamais entièrement.

— Après tout, se dit-il, mon frère ne sera pas toujours en pension, ni moi toujours en apprentissage. Au bout de peu d'années, réunis de nouveau, nous mettrons en commun nos existences, notre avenir, nos pensées... Mon Dieu, conserve-nous tous deux jusqu'à ce que ce rêve puisse devenir une réalité!

V

L'ÉCOLIER.

—

— Lève-toi, dit Adrien à son frère le lendemain matin; la cloche du déjeuner sonne : il ne faut pas se faire attendre.

Pendant qu'Eugène s'habille, Adrien s'est approché de la fenêtre.

— Quelle vue magnifique ! s'écrie-t-il. Ce lac, ces Alpes, ces vertes collines, et, pour premier plan, cette belle prairie et ces grands chênes ! Partout des fleurs, des arbres. Cette grande terrasse est sans doute votre lieu de récréation, car j'y vois des balançoires, des instruments de gymnastique, et déjà bon nombre de garçons qui s'amusent. Ne les entends-tu pas ? Va, tu seras bien ici, *piccolo*.

Les observations que fit Adrien pendant la journée,

tant sur les maîtres que sur les élèves, confirmèrent toutes ce favorable pressentiment. Ce dimanche passa vite pour Eugène, à qui ses nouveaux camarades faisaient avec empressement les honneurs de la pension, trop vite pour Adrien, qui voyait s'approcher avec un serrement de cœur le moment de la séparation. Il vint, ce moment; Adrien prit avec tristesse le chemin de sa nouvelle demeure. Non-seulement il quittait ce frère, son seul bien en ce monde; mais encore il allait habiter une ville où il était étranger. Dans la foule des promeneurs qui se pressaient sur les routes et aux portes de la ville, pas un visage ami ou seulement familier! Il sentit son isolement peser douloureusement sur lui. Mais lorsque, après avoir monté trois étages d'un escalier tournant, usé, étroit, obscur, il se trouva dans le réduit qui allait être sa chambre, le riant aspect du pensionnat lui revint en mémoire, et il se dit avec un vif élan de reconnaissance et de joie :

— Ah! je puis me consoler d'être seul : Eugène sera heureux!

Le jeune homme ne voyait point trop en beau le sort futur de son frère. M. et Mme Polier avaient tous deux, pour la jeunesse, cet amour profond et infatigable sans lequel nul ne doit se hasarder à prendre la profession d'instituteur. Leur établissement était semblable à une pépinière où chaque jeune plante trouve l'air, le soleil, l'arrosement, le terrain le mieux approprié à sa nature.

Rien n'était négligé de ce qui constitue de fortes et solides études. L'attention, le silence, le travail, étaient exigés et maintenus durant les heures de classe. Mais

M. Polier, convaincu que l'amusement doit avoir une large part dans l'éducation, avait assuré à ses élèves des temps de récréation qu'eux-mêmes trouvaient d'une longueur raisonnable. A certaines heures, on voyait le joyeux essaim s'éparpiller sur la terrasse, et là, exercer de mille manières sa vigueur et son adresse. Lorsque la pluie était trop forte, un vaste hangar, pourvu aussi d'instruments de gymnastique, retentissait de bruyants éclats de gaîté. L'hiver même avait ses plaisirs. La neige fournissait aux divertissements d'abondants matériaux : l'énorme boule qui descend majestueusement la pente de la prairie, et s'accroît en roulant jusqu'au moment où elle s'arrête ou se brise; le grotesque bonhomme, colosse aux yeux de cailloux, qui trône, la pipe à la bouche, orgueil et joie des petits. Les plus graves, les plus savants se lançaient dans l'architecture; d'après les conseils et sous la direction d'un aimable professeur qui avait visité la Grèce, l'Orient, ces terres de merveilles, ils façonnaient avec la neige des propylées, des avenues de sphynx, et d'autres monuments grecs ou égyptiens, chefs-d'œuvre qui ne redoutaient que la pluie ou le soleil. Quel plaisir aussi, quand la gelée suspendait aux arbres ses fleurs brillantes et changeait en une masse solide étangs et ruisseaux, de s'élancer sur cette surface unie, avec ou sans patins ! de faire dans les environs ces bonnes courses qui réchauffent si bien ! Une partie des longues veillées d'hiver était aussi consacrée à l'amusement. Autour d'une table gaîment éclairée, Mme Polier travaillait ; son mari dessinait ; à son exemple, quelques jeunes gens exerçaient leurs crayons avec plus ou moins de

bonheur et d'habileté ; à d'autres, Mme Polier avait appris à manier la navette, et ils fabriquaient des filets qui menaçaient, ou la liberté des poissons, ou les jouissances pillardes des moineaux. On avait aussi construit un théâtre d'ombres chinoises, et la confection des acteurs, le soin de faire convenablement mouvoir leurs membres, occupaient joyeusement bien des heures de loisir. Puis, la troupe montée, venaient les représentations. Même certains audacieux s'étaient lancés dans la composition dramatique, et rivalisaient avec Molière ou Leclercq.

Comme on le voit, M. et Mme Polier vivaient beaucoup avec leurs élèves. M. Polier, si éminent par son esprit, ses talents, son savoir, ne pensait point qu'il les rabaissât en les consacrant tout entiers à cette jeune population. Mais, comme lui-même le déclarait hautement, il n'aurait pu remplir sa tâche que d'une manière bien imparfaite, sans l'aide précieuse que Dieu lui avait donnée. Ce qu'était Mme Polier, on le voyait dans cet intérieur si sagement, si heureusement administré, où une économie bien entendue maintenait l'abondance en empêchant le gaspillage ; on le voyait à l'ordre, à la propreté exquise des dortoirs, à l'arrangement des armoires, à cette table où les exigeants appétits des adolescents trouvaient amplement de quoi se satisfaire, à la régularité des habitudes. Lorsque défilait la division des *petits*, on reconnaissait qu'une main maternelle avait renversé ce collet, noué cette cravate, arrangé cette chevelure ; à la tenue soignée des *grands*, on s'apercevait qu'un œil vigilant avait présidé au choix et à l'entretien des vête-

ments. Une indisposition, une maladie, envoyait-elle un élève à l'infirmerie, quelle tendre sollicitude, quelles douces paroles, quels soins aussi attentifs que judicieux! quelles délicates friandises préparées pour le convalescent!

Mais ce n'était là que la moindre partie de la tâche que M. et Mme Polier s'étaient imposée. Sincèrement pieux l'un et l'autre, ils voyaient dans ces enfants, hôtes passagers de leur maison, des êtres immortels qu'ils devaient conduire au Sauveur. Ils étaient patients comme doit l'être tout instituteur chrétien, qui répand avec courage et sans relâche la bonne semence, dût-il ne pas la voir germer. Se conformant au caractère, à l'âge de chaque élève, M. Polier employait, tantôt une amicale remontrance, tantôt une douce et inoffensive raillerie; quelquefois, quand il le fallait, une sévérité calme et décisive, qui avertissait le coupable qu'on ne se jouait ni du maître, ni du devoir. Ses manières et son caractère inspiraient tant de respect, que rarement, bien rarement, on osait lui désobéir ou lui manquer en face. Mais lorsqu'un élève vertement réprimandé ou justement puni voulait rentrer en grâce, c'est Mme Polier qu'il priait d'intervenir. Désirait-on quelque faveur, on lui députait le plus petit des petits, celui dont la mère était morte ou dont les parents demeuraient bien loin de Genève, et, pour peu que la demande se trouvât en deçà de l'exorbitant ou du déraisonnable, on était sûr de l'obtenir.

Croire que M. et Mme Polier réussissaient toujours, qu'ils ne recueillaient pas quelquefois, pour prix de leurs peines, l'ingratitude et l'injustice, ce serait peu connaî-

tre, et la nature humaine, et la profession d'instituteur. Mais, en général, les pensionnaires aimaient leurs maîtres et se trouvaient heureux. Il régnait parmi eux, sauf de rares querelles, aussi vite apaisées que soulevées, beaucoup de bienveillance et d'égards mutuels. Il y avait aussi dans la pension un esprit de corps qui empêchait les élèves de se livrer à certains écarts, à certaines espiègleries de mauvais goût trop communes parmi les écoliers. Pensionnaire de M. Polier ! cela obligeait ! Aussi se piquaient-ils de manières polies, sans que leurs jeux y perdissent rien de leur gaie effervescence. Dans le village près duquel ils habitaient, loin de craindre cette bande joyeuse, on la voyait passer avec plaisir et sympathie. Ils s'étaient fait connaître par plusieurs traits de bienfaisance; dans un incendie, on les avait vus entrer avec ardeur dans la chaîne, se faire rapidement passer les seaux pleins. Mainte fois, l'un d'eux, dépassant une vieille femme qui revenait des champs, courbée sous une charge d'herbe fraîche, avait gaîment pris ce fardeau sur son épaule. Et la vieille femme, moitié riant, moitié pleurant, s'était écriée : — Voilà de braves jeunes gens ; on voit bien qui les élève. Que Dieu les bénisse, et leurs maîtres avec !

Nous l'affirmons hardiment, aucun élève de M. Polier, bien que parfois, pendant son séjour, il se fût posé en victime, ne pouvait, plus tard, se rappeler sans attendrissement ces années de paix, cette vie régulière, la voix amicale du maître, le doux sourire de la maîtresse. La terrasse, le jardin, les promenades, le lac, les montagnes, tout restait gravé dans sa mémoire, et il se disait

avec mélancolie : Ah! l'enfant, ainsi que l'homme, ne sent le prix de ce qu'il possède qu'après l'avoir perdu sans retour !

Certains élèves se plaignaient, avons-nous dit. Nous avouerons avec regret qu'Eugène Sattori était quelquefois du nombre. Pourtant, à aucune époque de sa vie, il n'avait été mieux logé, mieux nourri. Mlle Maynard, trouvant que le linge, les habits si soigneusement entretenus par la pauvre mère, ne suffisaient pas au pensionnaire de M. Polier, l'avait pourvu d'un trousseau complet. Il avait, pour jouer, du temps, de la place, de gais camarades. Mme Polier accordait à l'orphelin une double part de sollicitude et de soins. De quoi donc pouvait-il se plaindre ? C'est ce que nous allons voir.

Huit jours après l'entrée d'Eugène en pension, Adrien, comme il avait été convenu, se rendit à l'église du village voisin ; il y trouva son frère avec les maîtres et les autres élèves. Il lui sembla qu'Eugène avait l'air un peu triste. En sortant, M. Polier dit aux deux frères de prendre les devants. Eugène se hâta de déclarer à son aîné qu'il avait beaucoup de chagrin et d'ennui ; qu'il ne pourrait jamais suivre les leçons, parce qu'on allait si vite, si vite ! qu'il ne pourrait jamais s'accoutumer aux innombrables règles de discipline, etc., etc.

— Puis, ajouta-t-il presque en pleurant, il faudra me couper les cheveux tout court !

— Tes cheveux que ma mère aimait tant ! dit Adrien en roulant sur ses doigts une des boucles soyeuses de l'enfant. Est-ce M. Polier qui l'a décidé ?

— Oh ! non, et Mme Polier ne le veut pas. Mais... d'a-

bord on exige que je me peigne moi-même, et... les autres sont si méchants ! Un des grands s'est mis à crier : Admirez

> Ces cheveux qui du fer n'ont point subi l'affront,
> Et qui pleurent épars autour de son beau front !

et tous les garçons de me donner trente-six noms. Puis, le croirais-tu ? M. Polier a fait des caricatures...; oui, il a fait une longue histoire sur mes longs cheveux ; tu comprends que c'est fort désagréable.

Adrien passa un bras autour du cou de son frère, et l'attira tendrement à lui.

— Mon cher enfant, lui dit-il avec douceur et mélancolie, il faut bien tous deux nous accoutumer à l'idée que personne, personne au monde ne sera jamais pour nous ce qu'était notre mère. Notre place dans son cœur, nous l'avions par droit de naissance ; maintenant, notre place dans l'estime et l'affection d'autrui, nous devons la conquérir par nos efforts et notre bon caractère. Cherchons tous deux à nous défaire de cette extrême susceptibilité que nous avons contractée en étant si peu mêlés aux enfants de notre âge ; oui, mon Eugène, faisons avec courage et gaîté l'apprentissage de la vie.

— Gaîté ! Tu n'as pas l'air trop gai toi-même.

— Si je ne l'ai pas, je l'aurai. Nous voici en vue du portail ; lequel y arrivera le premier ? Une, deux, trois !...

Eugène poursuivit avec ardeur son frère, qui se laissa atteindre juste au moment d'arriver.

M. Polier, à son retour, emmena Adrien dans son cabinet.

— Causons un peu, lui dit-il, de notre petit bonhomme. Vous pouvez m'aider à mener à bien cette éducation. Vous êtes le seul avec qui je puisse parler d'Eugène à cœur ouvert. Mlle Maynard entend peu de chose aux enfants en général, et aux garçons en particulier. Je désire, si possible, ne lui montrer que les bons côtés d'Eugène. Voyez-vous cette feuille de ronce que j'ai cueillie sur mon chemin à cause des belles teintes dont l'automne l'a nuancée; le dessus est lisse, uni, charmant à voir et à toucher; mais le dessous, ajouta-t-il en promenant doucement la feuille sur la main d'Adrien, en sentez-vous les épines, les petits crochets? Nous garderons pour la tante Maynard la face supérieure de la feuille, et les petits crochets pour nous deux, cher ami.

— J'espère, Monsieur, que mon frère ne vous a pas donné de graves sujets de mécontentement?

— Ce n'est point moi qui suis mécontent de lui; c'est lui qui est mécontent de nous. Je suppose qu'il vous a déjà conté ses petits chagrins. Il en aura d'autres; il faut qu'il en ait à la pension, pour en avoir moins plus tard dans le monde. Votre frère est pour le système de Ptolémée; il se met au centre, puis, tout doit tourner autour de lui: planètes, soleil, et les sept cieux emboîtés l'un dans l'autre. En un mot, il est un peu ce qu'on appelle un enfant gâté.

— Oh! non, Monsieur, ma mère ne nous a pas gâtés, s'écria Adrien. Si nous ne sommes pas meilleurs, c'est notre faute et non la sienne. Elle n'a pas été sévère avec Eugène, c'est vrai; mais pourquoi l'aurait-elle été avec un enfant si aimable, si doux? Voyez-vous, Mon-

sieur, nous avions perdu une charmante petite fille, Eugène nous en était devenu plus précieux. Peut-être ne l'avons-nous pas assez vu grandir; peut-être est-il resté pour nous le petit, *il piccolo*, comme disait notre père. Mais n'accusez pas ma mère...

— Je n'accuse point votre mère, dit M. Polier avec douceur, en posant sa main sur celle du jeune homme, mais, croyez-moi : votre frère a besoin d'apprendre que chacun de nous doit suivre la route du devoir dans l'orbite qui lui est assignée; que c'est le soleil qui est au centre de notre système, et que nul homme ne peut à son gré se faire soleil, eût-il le front entouré de la plus brillante auréole de cheveux blonds.

— Ces malheureux cheveux ! qu'ont-ils de si extraordinaire, pour avoir ameuté tout un pensionnat?

— Ce ne sont pas les cheveux, c'est leur possesseur. Si vous l'aviez entendu dire, à son premier réveil dans le dortoir des petits : Qui donc me peignera? Des garçons, c'est par nature goguenard et *risolet*, comme on dit à Genève. Un mauvais plaisant a appelé le valet de chambre de Monsieur; un autre, la dame d'atours de Mademoiselle. A la récréation, le vent ayant ramené ces boucles sur son front, un des plus âgés a fait une citation de Victor Hugo. Elle a eu du succès, mais pas auprès d'Eugène; il a pris de l'humeur, a frappé du pied. Alors sont venues les épithètes : Comatus, Bérénice, Clodion le Chevelu, le Belle aux cheveux d'or, le blond Phébus, Cincinnatus, troisième du nom....

— Pourquoi troisième?

— Le second était un jeune Vaudois à tête crépue, qui

nous a quittés depuis plusieurs années. A la veillée, j'ai immortalisé cet incident mémorable par une épopée de ma façon.... Adrien, mon jeune ami, c'est là ce qui vous chagrine le plus, convenez-en. Vous vous dites, tout net : « Un instituteur, pas plus qu'un roi, ne doit railler, puisque la représaille ne saurait être permise. » Mais, quand vous connaîtrez mieux la petite république dont je suis le président, vous saurez qu'il est dans nos us et coutumes de raconter et d'illustrer dans le genre burlesque nos aventures journalières. Cette plaisanterie, fort anodine, excite la gaîté, provoque le rire ; tout le monde y passe, car je m'exécute comme les autres. Du reste, je vous montrerai les *Mésaventures du blond Phébus*, et vous verrez que ses camarades n'y sont pas plus ménagés que lui. Maintenant d'autres incidents ont fait oublier les cheveux d'Eugène, et leur permettent de boucler en paix. L'important, dans ces petites affaires, c'est de savoir mettre les rieurs de son côté, et notre Eugène l'apprendra bientôt : il a de l'esprit assez pour cela. Il se fera aussi aux règles de la maison, aux études en commun. Mais je crains un peu pour lui, permettez-moi de le dire, le dévouement passionné de son frère.

— Ah ! Monsieur, s'écria Adrien, retenant avec peine les larmes qui remplissaient rapidement ses yeux, songez que mon frère n'a plus de mère, que j'ai promis de lui en tenir lieu ; songez que nous restons seuls sur la terre : ne nous défendez pas de nous aimer !

— Moi, noble enfant, vouloir réprimer une si sainte affection, Dieu m'en garde ! C'est uniquement dans l'intérêt d'Eugène, et de peur qu'il ne devienne exigeant et

égoïste, que je voulais vous engager...; mais je retire ce que j'ai dit : il serait bien dommage de ne pas laisser certaines natures se déployer dans toute leur richesse. Seulement, Eugène ne doit pas se figurer qu'il trouvera des Adriens à tout bout de champ.

VI

LE BISTAUD.

Lorsque Adrien se présenta pour la première fois dans les bureaux de M. Barbarel, il entendit les apprentis se dire entre eux: Voici le *bistaud!* Comme ce mot était nouveau pour lui, il en demanda la signification, et il apprit que l'on désignait ainsi, dans l'argot genevois et commercial, le dernier venu des apprentis. En cette qualité, Adrien, chargé d'ouvrir et de fermer les portes, devait arriver le premier au bureau et en sortir le dernier. L'hiver, il montait au septième étage pour aller chercher le bois, et il allumait les poêles. En toute saison, sa mission était de traîner, de la douane aux magasins et des magasins chez les détaillants, le petit char destiné au transport des caisses et des ballots; il avait à rincer des bouteilles, à épousseter des rayons, à quérir

l'eau à la fontaine. C'est ainsi qu'il commença son apprentissage de commerce

M. Barbarel, seul chef de sa maison, se tenait habituellement assis à son pupitre, dans le même local que ses apprentis. De là, semblable, pensait Adrien, à Jupiter aux noirs sourcils, il lançait sur eux son tonnerre. Tantôt sa voix grondait dans son gosier en un murmure sourd et indistinct, tantôt elle éclatait bruyamment en accents colères, laissant tomber sur les subalternes une décharge d'apostrophes et d'épithètes, les unes empruntées au dialecte local, les autres, bien françaises, mais que l'on chercherait sans doute en vain dans le dictionnaire de l'Académie. Adrien, accoutumé au langage si élégant et si doux de ses parents, resta pétrifié la première fois qu'il entendit des invectives si peu en harmonie avec la position sociale de M. Barbarel et l'éducation qu'il avait reçue. Les compagnons d'Adrien étaient faits, et au grondement sourd, et aux bruyants éclats, et ils ne s'en émouvaient guère. Quand M. Barbarel était présent, l'ordre, le silence, le travail régnaient dans le bureau. Sortait-il, les plaisanteries, les rires, les chansons allaient leur train. A entendre le bruit, on aurait pu croire la bande fort nombreuse; elle ne l'était pas, pourtant. M. Barbarel n'admettait dans ses bureaux qu'un petit nombre d'élus à la fois. Mais il aurait eu une armée sous ses ordres, s'il avait accueilli toutes les demandes d'admission. Au moyen âge, les nobles envoyaient leurs fils chez d'autres nobles comme pages, damoiseaux, écuyers, afin de les former, loin des condescendances maternelles, aux bonnes manières d'adord, puis à l'illus-

tre métier des armes. De nos jours, les négociants, les industriels, ces seigneurs féodaux de la société moderne, persuadés avec raison que l'on ne saurait faire un bon apprentissage dans la maison paternelle, confient leurs rejetons à ceux de leurs confrères qui se sont distingués dans l'art suprême de faire fortune. Or, M. Barbarel ayant depuis longtemps gagné ses éperons et fait ses preuves, chacun désirait s'enrôler sous sa bannière, quelque dur que fût le service. Souvent donc il comptait parmi ses apprentis des jeunes gens appartenant à des familles riches et considérées. Mais, malheureusement pour Adrien, au moment de son entrée il ne s'en trouvait aucun qui eût de l'élévation dans les goûts et dans l'esprit. Etre né dans une famille opulente, avoir fait ses classes, cela ne suffit pas pour donner à l'âme de la distinction et de la délicatesse. Tous les camarades d'Adrien étaient d'ardents sectateurs du plaisir; seulement, les uns, au théâtre, s'asseyaient aux stalles ou aux premières loges; les autres se contentaient de la troisième galerie; les uns ne fréquentaient que les cafés de bon ton, les autres hantaient surtout les brasseries de la banlieue. Ceux qui se piquaient d'aimer la lecture n'allaient jamais au delà de ces productions contemporaines que l'on désigne sous le nom de littérature facile. Adrien, dépaysé au milieu de ces jeunes mondains, choqué de ces conversations qui roulaient toutes sur des plaisirs passés ou projetés, ne put s'intéresser à rien, ni sympathiser avec personne.

Du reste, il déplut autant qu'on lui déplaisait. Son sérieux ennuya; sa réserve silencieuse passa pour de la

hauteur. Les deux frères Sattori, n'ayant jamais vécu qu'avec leurs parents, avaient, dans les manières et le langage, une distinction qui, chez Adrien, était vraiment de la dignité. Cette dignité, ses camarades ne pouvaient lui pardonner de ne s'en dépouiller jamais, pas plus en l'absence du patron qu'en sa présence. Ils tournèrent en ridicule ce gentilhomme qui tenait son balai avec autant de majesté qu'un roi son sceptre, et le surnommèrent Monsieur le marquis, Caton le Censeur. Puis, selon ce triste penchant qu'ont les subalternes à tourmenter ceux qui sont d'un cran au-dessous d'eux, et comme pour lui faire bien sentir que le nom de bistaud est synonyme de souffre-douleur, ils l'accablaient de commissions et de travail, sans être désarmés par sa résignation muette.

Lorsque Adrien, quittant le bureau, se rendait chez ses hôtes, M. et Mme Beauval, il n'y trouvait pas grande distraction. Les deux époux avaient été riches, et avaient tenu un certain rang dans le monde. Malheureusement on mit en tête à M. Beauval de faire des spéculations. Elles échouèrent, et il perdit ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas. Cédant aux pressantes instances de sa fille, Mme Beauval abandonna sa fortune personnelle aux créanciers de son mari. L'un d'eux prit M. Beauval pour caissier, plutôt par compassion que pour le profit qu'il pourrait tirer de ses services, car les facultés du pauvre homme avaient beaucoup baissé. La jeune fille, à peine âgée de seize ans, alla occuper une place d'institutrice dans une famille vaudoise; avec elle, la joie et la vie avaient disparu de la maison.

Mlle Maynard était pour le vieux couple un objet de vé-

nération et de crainte. M. Beauval, au moment de son désastre, lui devait une somme considérable. Quoiqu'elle eût promis de ne jamais la réclamer, on voyait bien qu'elle n'avait pas promis de ne plus s'en souvenir. En toute occasion, du reste, elle cherchait à rendre service à M. et à Mme Beauval; mais elle pensait avoir acquis par là le droit de leur donner des conseils qui ressemblaient fort à des ordres. C'est ainsi qu'en faisant l'inspection de leur appartement, elle trouva qu'ils pouvaient fort bien prendre un pensionnaire, et leur imposa Adrien. D'abord, ils considérèrent comme une grande contrariété cette introduction d'un étranger dans leur étroit intérieur; bientôt pourtant ce jeune homme si doux, si honnête, si peu exigeant, gagna leur estime, leur affection même; sa jeunesse, toute voilée qu'elle était de tristesse et de gravité, apparaissait dans leur sombre demeure comme un rayon de soleil en un jour d'hiver. Quant à lui, il ne trouvait dans leur société rien qui pût l'égayer. Ces bonnes gens avaient peu de mouvement dans l'esprit, et la morne tranquillité de leur vie les éteignait de jour en jour davantage. Les plus menus incidents avaient pour eux une majeure importance. Parfois, Adrien se levait de table, énervé, fatigué d'avoir entendu discuter, durant tout le repas, d'une voix plaintive et monotone d'un côté, grondeuse et chevrotante de l'autre, sur les moindres méfaits de la laitière, du boucher, de la domestique ou du chat.

Chaque semaine, cependant, la venue du facteur rompait cette uniformité. Entrant dans la cour humide et sombre, il appelait d'une voix sonore : M. Beauval ! Alors,

de la fenêtre descendait un petit panier qui remontait avec une lettre. Ce jour-là, Adrien s'apercevait que les deux époux avaient à se dire beaucoup de choses qui ne souffraient pas la présence d'un tiers, et il expédiait son repas pour se retirer au plus vite dans sa chambrette.

Le dimanche, Adrien, comme M. Polier l'y avait engagé, allait, à l'issue du service divin, passer la journée avec son frère. Cependant, il arriva bientôt qu'Eugène fut souvent invité par des camarades dont les parents demeuraient à Genève ou dans les environs. M. Polier refusa d'abord péremptoirement.

— Je ne conçois pas, disait-il à Eugène, comment vous pouvez seulement penser à perdre ainsi la seule occasion que vous ayez de voir votre frère quelques heures de suite !

Mais Adrien, informé du fait par Eugène lui-même, supplia M. Polier de ne pas priver son frère de ces distractions.

Souvent aussi, le dimanche, Mlle Maynard, qui avait pris Eugène en grande affection, le faisait demander ou venait en personne le chercher dans sa voiture. Dans l'intérêt de son élève, M. Polier s'abstenait de toute objection ; toutefois il cherchait à attirer sur l'aîné un peu de cette bienveillance qu'il voyait prodiguer au cadet. A ces tentatives, Mlle Maynard répondait de son ton aigre et criard :

— Que lui faut-il donc, à l'aîné ? N'est-il pas en apprentissage dans une excellente maison ? N'est-il pas en pension dans une respectable famille ? Etais-je obligée de faire la moindre chose pour lui ? S'il me plaît de

choyer un peu un joli enfant, gracieux, doux, prévenant, et qui est tout le portrait de cette mère que j'ai tant aimée, l'ingrate ! s'ensuit-il que je doive m'embarrasser de cet autre, avec ses yeux enfoncés, son teint de clair de lune, ses longs cheveux noirs ? Il m'est insupportable. Il est fier comme un Ecossais, cet Italien-là. Monsieur porterait jusqu'au dernier morceau des habits usés, râpés, plutôt que de m'en demander de neufs. Sérieux comme une porte de prison, s'il ouvre la bouche, c'est pour faire l'éloge de ce détestable père auquel il ressemble, en plus laid, de ce carbonaro qui m'a ravi celle que j'avais élevée pour être mon bâton de vieillesse. Je me suis bien trouvée, vraiment, l'autre jour, de l'avoir, d'après vos instances, mené avec moi faire une promenade en voiture ! Nous sommes allés chez Barbarel, et, en lui montrant cette belle campagne, je lui ai dit, comme de raison, que sa mère aurait eu un sort bien plus heureux si elle avait accepté l'époux que j'avais choisi pour elle. Ne m'a-t-il pas répondu, avec sa fierté accoutumée, que sa mère n'avait jamais regretté de n'être pas devenue Mme Barbarel ! Ah ! il est jaloux, il se plaint !....

— Non, non, ma cousine ; loin de se plaindre, il est rempli de reconnaissance pour vos bontés. Jaloux ! pauvre Adrien ! lorsque son frère a quelque plaisir, il en est plus joyeux que l'enfant lui-même. Mais ces yeux creusés, cette pâleur, ce sérieux, ne vous disent-ils pas que ce jeune homme n'est pas heureux ?

— En ce cas, tant pis pour lui. Je me suis chargée de pourvoir à son avenir ; c'est à lui à se faire du bonheur où et comme il pourra.

VII

TÉNÈBRES.

— Je voudrais bien savoir de quoi ce monsieur-là se trouve malheureux ? grommelait Mlle Maynard en s'asseyant dans sa voiture. Bah ! Polier dit ça pour m'amadouer en faveur du garçon. Il est sombre, maussade ; c'est son humeur. Mais je suis sûre qu'au fond il n'est pas malheureux du tout ; il a l'air si calme !

Ah ! Mademoiselle Maynard, si vous aviez pu deviner tout ce que ce calme extérieur cachait de luttes, de tempêtes, de poignantes souffrances, vous auriez éprouvé autant d'effroi que de surprise ; peut-être même auriez-vous ressenti quelque compassion.

Dans la perte de sa mère, il y avait déjà pour Adrien un inépuisable sujet de tristesse, et le contraste entre la vie qu'il avait menée auprès d'elle et celle qu'il menait

maintenant, empêchait le temps de faire son œuvre de consolateur. Sous le toit paternel, il avait vécu, il est vrai, dans une simplicité voisine de la gêne; mais si les jouissances de la sensualité et du luxe lui avaient été étrangères, il avait connu les plus exquises jouissances de l'esprit et du cœur. Son père, sa mère, tous deux pleins d'esprit et d'imagination, avaient mis tous les trésors de leur intelligence au service de leurs fils, et non-seulement leur avaient donné avec soin et régularité d'excellentes leçons, mais surtout les avaient développés par des conversations nourries et animées. Qui rendra maintenant à Adrien son heure favorite, cette heure de causerie entre chien et loup, où, en hiver près du poêle, en été près de la fenêtre ouverte, il disait à sa mère tout ce qui lui venait en tête, ses rêves, ses doutes, ses espérances, ses craintes, ses petits chagrins, ses grands projets, et recevait en retour tant de conseils si sages et si tendres! Et les récits de son père, ses poétiques descriptions de la belle Italie, ces vers de Dante ou de Leopardi qu'il leur récitait de sa voix sonore et douce, ses observations si fines et si justes sur les livres et sur les hommes, où les retrouver? Ce n'étaient ni les brusqueries de M. Barbarel, ni les entretiens des apprentis, ni la société de M. et Mme Beauval, qui pouvaient lui remplacer ce paradis perdu.

N'allons pas cependant nous imaginer que les vives souffrances d'Adrien eussent pour cause ses occupations prises en elles-mêmes. Il avait l'âme trop élevée pour se trouver humilié, comme aurait pu l'être tel enfant gâté, tel jeune homme vain et douillet, des offices serviles et

quelquefois rebutants qui lui étaient imposés. Ne s'était-il pas de lui-même et avec joie chargé des plus pénibles travaux du ménage quand sa mère dut renoncer à tenir une domestique ? S'il avait eu l'esprit plus libre et le cœur plus content, il aurait trouvé, dans les transactions qui se passaient sous ses yeux, et auxquelles il prenait sa petite part, cet intérêt qui s'attache à tout ce que l'on fait sérieusement.

De quoi souffrait-il donc ?

Ah ! c'est qu'il y avait chez le pauvre enfant un immense besoin d'aimer, d'employer au service de ce qu'il aimait les trésors de tendresse et d'abnégation que Dieu avait placés en lui, et il ne trouvait pas à les employer. Il ouvrait les bras et n'embrassait que le vide ! Son frère, ce frère chéri pour qui il aurait voulu être tout, faire tout, ne répondait point à son affection et semblait s'éloigner de lui.

Eugène, comme nous l'avons vu, s'était promptement fait des amis dans le pensionnat. Il possédait ce *don d'agréer* qui séduit chacun, les gens du monde surtout. Sa jolie figure, ses manières distinguées l'avaient fait avantageusement remarquer des parents de ses camarades, et c'était à qui le fêterait. Il est d'une très bonne et très ancienne famille toscane, disaient quelques-uns. Les mères se sentaient tout attendries en faveur du pauvre orphelin. En hiver, soirées, bals d'enfants ; en été, parties de montagne, parties de bateau, journées passées dans ces délicieuses villas qui ornent les environs de Genève, rien ne lui manquait. Mlle Maynard avait soin qu'il fût toujours très bien mis, et s'empressait de sa-

tisfaire ses moindres fantaisies. Tout cela donnait à Eugène une grande idée de sa petite personne, et son oreille ne se plaisait plus qu'aux paroles agréables et flatteuses. Adrien l'aimait plus que sa propre vie; mais il ne le flattait pas. Il lui faisait de douces représentations sur la paresse, l'indolence, la légèreté que lui reprochaient ses maîtres; quand Eugène se plaignait de M. Polier et le trouvait trop sévère, Adrien entreprenait de lui prouver que M. Polier ne faisait que son devoir en combattant les défauts de ses élèves. Alors Eugène s'écriait :

— Ah ! tu m'ennuies, toi, avec tes sempiternelles morales !

Puis, il le quittait pour aller jouer.

Voyant que ses conseils étaient mal accueillis, Adrien commença à s'en abstenir. Eugène, de son côté, trouvant qu'Adrien n'entrait pas assez dans ses petits ressentiments contre ses maîtres et tels ou tels camarades, arrêta le cours de ses confidences. Les fréquentes invitations qu'il recevait, les courses qu'il faisait en été avec le pensionnat, rendaient toujours plus rares ses entrevues avec son frère. En vain, lorsqu'ils se rencontraient, Adrien écoutait-il avec un sympathique plaisir les récits d'Eugène, il s'apercevait trop bien qu'entre eux il y avait toujours moins d'idées en commun. Adrien avait atteint le moment où l'adolescent devient homme, où mille nouveaux sentiments naissent et bouillonnent en tumulte, où la pensée plane d'un vol puissant sur des horizons agrandis. Pour suivre son frère sur ces hauteurs, Eugène n'avait pas encore d'assez fortes ailes :

il n'était qu'un enfant, l'amusement était tout pour lui. Il sentait qu'Adrien prenait part à ses jeux bien moins par goût que par condescendance, et, d'un autre côté, il ne voulait absolument pas le reconnaître pour supérieur et pour guide. Ainsi tout les séparait; ainsi leurs vies, naguère unies si étroitement, se divisaient comme les eaux de cette rivière[1], qui, après avoir longtemps coulé dans le même lit et vu les mêmes rives, rencontrent tout à coup un rocher, un mouvement de terrain, qui sépare leurs ondes et envoie les unes dans la Méditerranée, les autres dans l'Océan. — O ma mère, ma mère! s'écriait Adrien dans la solitude de sa chambre, je ne puis donc accomplir ton dernier vœu!

Chaque jour augmentait sa tristesse. La douleur n'attaque pas ordinairement l'homme de la même manière que la femme: chez celle-ci, c'est un assaut violent qui abat, renverse, mais après lequel on se relève, quand on n'en meurt pas. La douleur, chez celui-là, s'empare de l'âme logiquement, pied à pied, pouce par pouce, et une fois qu'elle tient sa proie, il se peut que nulle force humaine ne suffise pour la lui arracher.

Adrien cherchait-il à fuir le présent en se réfugiant dans le passé, sa mémoire lui retraçait avec une torturante fidélité les plus douces scènes du toit paternel. Alors, en pensant à ces visages chéris livrés aux vers du sépulcre, à ces voix aimées désormais muettes: « Quoi, jamais plus! » se disait-il, et autour de ce pau-

[1] Le *Nozon*, petite rivière du canton de Vaud, se divise en deux bras, dont l'un se jette dans le lac de Genève, l'autre dans celui de Neuchâtel.

vre cœur délaissé, les flots du désespoir montaient, montaient toujours!

Il rassemblait, pour leur échapper, tout ce qui lui restait d'énergie, et cherchait à s'étourdir, non par de bruyants divertissements, l'idée ne lui en vint même pas, mais par l'excès du travail. Ses camarades, voyant sa promptitude à expédier ses occupations, son empressement à s'en créer de nouvelles, ne se faisaient pas faute de se décharger sur lui de tous les fardeaux qui leur pesaient. Mais tout ce qu'il gagnait par là, c'était une grande fatigue corporelle. La distraction, l'occupation, engourdissent les maux de l'âme : elles ne les guérissent pas.

Peut-être Adrien aurait-il soulagé ses maux en les confiant à un ami sûr dont il aurait reçu des conseils, des encouragements, des consolations; cet ami, il aurait pu le trouver en M. Polier. Mais, d'abord, il le voyait peu; malgré des invitations répétées et pressantes, il n'allait chez lui que quand il était sûr d'y trouver son frère. Puis, la fière réserve de son caractère l'empêchait de dévoiler tout ce qui se passait en lui. Eût-il réussi à la surmonter, il aurait encore été arrêté par la crainte de faire réprimander Eugène, en laissant voir à quel point le navraient la froideur et l'indifférence de l'enfant.

Ainsi, cédant à la pente qui entraîne loin des hommes ceux dont la tristesse s'est emparée, il recherchait passionnément la solitude, mais il n'y trouvait aucun apaisement. Dans les commencements de son séjour à Genève, il avait vivement joui des magnifiques points de

me que cette ville présente aux yeux de ceux qui longent ses quais ou traversent ses ponts. Le premier été, il s'arrêtait souvent pour contempler, et le lac peuplé de blanches voiles, et les coteaux où les habitations se cachent à demi dans la verdure, et l'imposant amphithéâtre des Alpes. Il s'était plu à suivre de l'œil le cours rapide du Rhône aux eaux de saphir, et les cygnes qui s'y jouent. Maintenant cette belle nature le laissait indifférent; bien plus, elle lui semblait, par son riant aspect, insulter à ses douleurs.

— Collines si gracieuses, se disait-il, lac si bleu, montagnes dorées, éternel murmure des eaux, éternel sourire du soleil, qu'y a-t-il de commun entre votre implacable sérénité et les tourments d'un cœur brisé ?

Même les splendeurs du ciel étoilé, au lieu de lui raconter la gloire de Dieu, ne faisaient que l'effrayer de leurs myriades de mondes et du silence de leurs espaces infinis. Les noirs nuages s'entre-choquant dans un ciel assombri, la vague se brisant avec fracas sur le rivage, les lugubres mugissements du vent, l'éclair, ne jetant sa lueur livide sur les objets que pour les replonger dans l'obscurité, telles étaient les seules scènes en harmonie avec l'état de son âme.

Mais qu'était donc devenue cette foi qui avait relevé Adrien abattu sur la tombe récente de sa mère ? Ah ! nous touchons ici au plus réel de ses malheurs : ce flambeau que ses parents avaient cherché à allumer en son âme commençait, hélas ! à vaciller et à pâlir.

Après avoir grandi entre un père et une mère, dont l'Evangile était la vie et la force, il passait maintenant

ses journées au milieu de gens dont l'argent et le plaisir étaient les seuls dieux. M. Barbarel, cependant, se serait sérieusement fâché contre quiconque aurait entrepris de lui démontrer qu'il n'était pas de ces brebis qui entendent et reconnaissent la voix du bon Pasteur. N'avait-il pas été baptisé? N'avait-il pas, dès l'âge de dix-sept ans, été solennellement reçu dans l'Eglise? Ne communiait-il pas régulièrement quatre fois l'an? N'envoyait-il pas sa fille au catéchisme? Le dimanche matin, c'étaient ses apprentis qui travaillaient; pour lui, il suivait le culte de la manière la plus édifiante. Que lui manquait-il donc pour être chrétien? Parmi les camarades d'Adrien, les uns faisaient les esprits forts, les autres se tenaient à peu près en dehors de la sphère religieuse. M. et Mme Beauval étaient deux cœurs humblement et doucement pieux ; mais ils ne manifestaient point leurs sentiments. Adrien était depuis longtemps chez eux, qu'il ne s'était jamais douté de la ferveur avec laquelle Mme Beauval priait et lisait la Bible. Loin donc qu'Adrien reçût aucun secours religieux de ceux qui l'entouraient, il ne vivait qu'avec des chrétiens de nom, des incrédules, des indifférents, ou des gens qui cachaient leur lumière sous le boisseau. Sa foi n'était peut-être pas assez solide, assez à lui, si nous l'osons ainsi dire, pour traverser impunément cette redoutable épreuve.

Insensiblement sa patience s'usait, sa vue se raccourcissait, son mécontentement, son humeur chagrine le conduisait au murmure. Il demandait compte à la Providence de la prospérité où s'épanouissait le vulgaire Barbarel, et de l'infortune où avaient langui ses nobles

parents ; il osait s'irriter d'être sevré de toute affection, même des plus saintes et des plus naturelles, de ne pas obtenir cette pauvre petite part de bonheur qu'il sollicitait à genoux et avec larmes.

Bientôt il ne se borna pas à ces murmures personnels ; il remua dans sa pensée tous ces insolubles problèmes qui, depuis que la race humaine a été jetée sur la terre, ont tourmenté tout esprit qui voit dans la vie autre chose que le pain et l'amusement de chaque jour : origine des choses, existence et nature de Dieu, essence et destinée de l'âme, coexistence du bien et du mal, prescience divine et liberté humaine. Puis venaient les problèmes sociaux. Devant son imagination défilaient toutes ces destinées inévitablement malheureuses ; tous ces crimes impunis, triomphants ; tous ces êtres enchaînés fatalement, dès le berceau, au vice et à la misère. Dans les lectures historiques qu'il faisait avec persévérance, il ne trouvait que trop à nourrir ses sombres pensées. Qu'y voyait-il ? L'humanité tournant toujours dans le même cercle de fautes et de souffrances, les plus épouvantables fléaux ravageant aveuglément de vastes contrées, les plus justes causes succombant sous l'audace et le mensonge, tout ce qu'il y a de plus saint invoqué à l'appui des plus atroces cruautés..... Il tarde bien, se disait-il, ce règne dont nous demandons la venue ! Tant de millions de chrétiens sur la terre, dit la statistique ; quelle dérision ! Ce nombre ne comprend-il pas la foule immense qui vit sans Dieu, va où son cœur la mène, se perd de gaîté de cœur ? Et, même dans le petit troupeau qui fait hautement profession d'appartenir à Jésus, où

sont ceux dont le cœur renouvelé n'a plus d'autre volonté que la volonté divine, chez qui toutes les passions, toutes les petitesses humaines sont subjuguées ? Doctrine de salut, où est ta puissance, et dans le monde, et hors du monde,..... et en moi-même ?.... Ah ! si ma mère savait les doutes dont je suis travaillé, le chemin que prennent mes pensées, quelle douleur pour elle ! Que son souvenir me retienne, car j'approche d'un gouffre sans fond !

Il recommença à prier ; mais ses prières étaient, ou froides et distraites, ou désespérées, presque blasphématoires. Il se rendait à l'église quand M. Barbarel lui en laissait la liberté. Mais, souvent, il se surprenait à critiquer ou à réfuter le sermon. Il avait négligé la lecture de la Bible ; il voulut s'y remettre. Là, encore, ce qui aurait dû être remède se changea en poison. Il s'arrêtait de préférence aux endroits obscurs ; certaines choses le choquaient ; il relevait de prétendues contradictions ; il se posait des objections et ne cherchait point à les résoudre.....

Pauvre Adrien ! que de ténèbres dans sa pensée, que d'orages dans son cœur ! Cependant, que ce fût orgueil, conscience, habitude, il continuait à travailler avec un zèle et une exactitude exemplaires, et rien dans sa conduite ne vint trahir le désordre de son âme.

VIII

CRISE.

—

L'état d'Adrien empirait tous les jours. Il était arrivé à ce degré de lassitude morale où l'âme engourdie, enchaînée, n'a plus que par la douleur la conscience de la vie.

Parmi ces monotones et tristes journées, une surtout lui sembla tout particulièrement pénible. C'était un de ces longs jours du solstice où le crépuscule et l'aurore se tendent la main à travers une courte nuit. Toute la semaine, une pluie torrentielle avait tout voilé sous son rideau gris, et fatigué les oreilles de son bruit continu. L'âme endolorie, les nerfs fatigués d'Adrien avaient contracté cette sensibilité maladive qui transforme en souffrances les plus ordinaires incidents, et de nombreuses courses sous cette pluie battante, dans les

rues fangeuses de la ville, lui avaient causé une impatience, une irritation, qu'en d'autres temps il n'eût certes point ressentie. L'après-midi, le vent d'est balaya les nuages, la sérénité reparut dans le ciel ; mais dans l'âme d'Adrien, au contraire, les nuages s'amoncelaient, amenés et grossis par les circonstances les plus triviales : une rebuffade de M. Barbarel, plus injuste et plus brutale encore que d'habitude, l'obstination des apprentis à répéter continuellement le même couplet d'une stupide chanson, qui, malgré lui, se gravait dans sa mémoire et le poursuivait. C'était bien peu de chose, sans doute ; mais c'étaient des gouttes d'amertume ajoutées à un calice déjà plein. Une dernière goutte le fit déborder.

Il étouffait dans le bureau, et reçut comme une délivrance l'ordre d'aller transporter des ballots chez un marchand. Comme il cheminait le long du Grand Quai, il vit venir les pensionnaires de M. Polier, parmi lesquels il eut bientôt distingué Eugène. Tout joyeux de cette rencontre inespérée, il allait s'élancer vers son frère. Mais celui-ci, qui causait en ce moment avec le fils d'un pair d'Angleterre, détourna la tête et entraîna rapidement son compagnon de l'autre côté du quai. Le croirat-on ? il ne se souciait pas de reconnaître en pleine rue comme son frère cet apprenti dont les habits, d'un noir rougeâtre, étaient devenus trop courts, et qui traînait un petit char ni plus ni moins qu'un portefaix. Adrien se douta bien que son frère l'évitait. M. Polier, à qui le mouvement du vaniteux enfant n'avait pas échappé, l'atteignit en trois enjambées, et le ramena. L'instituteur serra la main d'Adrien avec la plus amicale cordialité ;

mais Eugène avait un air froid et contraint. Adrien ne le retint pas longtemps. Dans le long soupir qui souleva sa poitrine, dans le nuage qui obscurcit son regard, on lisait clairement : Quoi ! fils de ma mère, ce n'est pas assez de me retirer ton cœur ? tu me renies, tu as honte de moi !

Ce jour-là, Adrien put quitter le bureau plus tôt qu'à l'ordinaire. M. Barbarel était allé jouir, dans sa riante maison de campagne, du retour du beau temps. Les apprentis, à l'exception d'Adrien, avaient formé le projet d'aller voir une troupe équestre dont les représentations attiraient la foule, et ils expédièrent leur besogne avec une merveilleuse célérité. Adrien avait affaire dans cette portion de la banlieue appelée Plainpalais. Le message fait, se sentant la tête lourde et fatiguée, au lieu de rentrer chez lui, il traversa le pont de bois qui joint les deux rives de l'Arve, et suivit presque machinalement un chemin qui le rapprochait d'une chaîne de collines couronnées de bois. Pour un esprit moins malade que le sien, cette promenade aurait eu des charmes. Ce paysage, quoique peu étendu, a une certaine grâce rustique. L'Arve dérobe sa course rapide sous de légers bosquets d'aulnes et de saules ; les maisons de campagne, les fermes assez clair-semées, s'abritent derrière un rideau de verdure. Mais Adrien était insensible à tout. A peine admirait-il les splendeurs du couchant ; à peine prêtait-il l'oreille aux notes plaintives de quelques rossignols attardés.

Il avait pris un chemin qui le conduisait au pied des collines ; il côtoyait un ruisseau qui va se réunir à l'Arve,

non loin de l'endroit où ce torrent joint ses eaux à celles du Rhône. Brusquement coupée dans sa hauteur, la colline montre à découvert le poudingue grisâtre dont elle est formée. Quelques-unes des excavations que l'on y voit représentaient à l'imagination assombrie d'Adrien une gigantesque tête de mort. Le chemin était devenu un étroit sentier frayé à travers les éboulis. Tout près de l'embouchure du ruisseau, un bois de mélèzes a profité d'une mince couche de terre végétale pour élever dans les airs ses troncs élancés, ses panaches d'un vert tendre. Trompées par cette pente rapide, par l'aspect de ces hôtes ordinaires des montagnes, des fleurs presque alpestres sont venues s'abriter à leur pied.

Ce petit coin de terre qui semble avoir glissé des flancs des Alpes jusqu'aux portes d'une ville, invitait Adrien à s'asseoir sur la mousse, à s'enivrer du parfum restaurant que le thym et les mélèzes exhalaient sous ses pieds et sur sa tête. Mais le promeneur solitaire marchait toujours, le front baissé. Il gravissait un sentier étroit et escarpé. Tout à coup, au lieu de contourner la colline, le sentier manque ; la falaise plonge à pic dans l'Arve. A quarante pieds au-dessous de l'endroit où Adrien s'est arrêté, le torrent, grossi par les pluies et la fonte des neiges, roule en tumulte des eaux noires, écumeuses, rapides. Adrien se tient longtemps sur cet étroit espace, immobile, livré à la fascination toujours croissante que ces flots pressés exercent sur lui. Une tentation, faible et vague d'abord, bientôt forte, impérieuse, se saisit de lui. Du sein de ces eaux troublées, une voix lui fait entendre ce mystérieux appel :

— Viens à nous; livre-nous ce corps misérable. Toi pour qui l'avenir n'a pas une seule promesse, l'horizon pas un seul coin bleu, viens, nous te donnerons le repos et l'oubli.

Pourquoi Adrien redescend-il le sentier d'une course si prompte? Qui l'entraîne loin des flots tentateurs? Est-ce l'amour de la vie, l'horreur instinctive de la destruction? Non. Le triste courage du suicide ne lui a pas fait un instant défaut: c'est pour s'éloigner du torrent qu'il lui a fallu un effort; il n'en aurait pas eu besoin pour s'y laisser tomber. Au moment où peut-être il allait en désespéré partir pour ces contrées inconnues dont nul n'est revenu, sa conscience lui a tout à coup rappelé ce serment fait à une mère mourante:

— Je promets d'être pour Eugène un père, une mère, un frère, un ami, et que Dieu me soit en aide!

Avec quelle religieuse et sincère ardeur il l'avait prêté, ce serment! Il s'était engagé sans condition, sans réserve. Il ne pensait point alors qu'il serait dégagé de sa promesse, si Eugène ne rendait pas en reconnaissance et en affection ce qu'il recevrait en dévouement et en sollicitude.

Avec quelle entière sécurité cette mère avait remis à l'aîné de ses fils la garde du plus jeune! Aurait-elle pu prévoir que son Adrien penserait un jour à abandonner Eugène, à le laisser seul, n'ayant pour toute famille qu'une vieille fille infirme, fantasque, qui d'un moment à l'autre pouvait mourir ou lui retirer sa faveur? Quoi, ce frère, qui avait promis d'être tout pour son frère, allait devenir déserteur et parjure!

Cette pensée, semblable à un bras vigoureux, l'avait arrêté sur le bord du précipice. Il était trop accoutumé, dès ses premières années, à écouter sa conscience, pour oser la braver ouvertement. Pourtant, ses souffrances étaient si fortes ! Où trouvera-t-il le courage de fermer toujours l'oreille aux séductions du pâle fantôme qui apparaît au malheureux comme un libérateur ? Qui lui donnera la force de replacer sur ses épaules le lourd fardeau qu'il serait si disposé à jeter ?

Ah ! ce n'est pas en lui-même, dans son cœur troublé et combattu, qu'il la trouvera, cette force. Elle ne peut venir que d'en haut. Celui qui seul peut la lui donner, c'est le Dieu de sa mère, le Dieu qu'il invoquait, et dans ses terreurs enfantines, et à l'heure de la tentation.

Ce Dieu, auquel il s'était consacré avec tant de sincérité lors de sa première communion, depuis quelque temps semblait lui voiler sa face. Mais aussi Adrien ne s'était-il pas volontairement éloigné de lui ? Ne l'avait-il pas outragé par ses murmures ? N'avait-il pas ouvert toutes grandes au doute les portes de son âme ? N'avait-il pas ainsi creusé un abîme entre lui et le Dieu saint ? Pour franchir cet abîme, il n'est qu'un guide à qui il puisse s'adresser. Prosterné sur l'herbe, les mains convulsivement jointes, il crie, dans l'angoisse de son âme :

— Guéris-moi, médecin des cœurs brisés ; laisse-moi toucher seulement le bord de ta robe, tends-moi la main, car je péris !

— Avant tout, lui dit cette voix qui déjà l'avait arrêté, fuis le danger ; fuis ce torrent dont tu entends encore la voix ; fuis cette solitude ; elle est mauvaise à l'âme au-

tour de laquelle rôde le désespoir comme un lion qui cherche une proie.

Il obéit ; il reprend le chemin de la ville ; il traverse en courant, sans tourner la tête ni à droite, ni à gauche, le pont sous lequel l'Arve coule, noire et rapide ; il rentre chez lui.

Retiré dans sa chambre, il s'assit et pressa de ses deux mains sa tête où bouillonnaient mille pensées confuses. Celle qui dominait toutes les autres, c'était le désir de retourner aux pieds de son Sauveur. Sur sa table était cette bible que sa mère ouvrait tous les soirs pour le culte de famille. Il l'ouvre, et son regard tombe sur cette parole : Soyez toujours joyeux !

— Ah ! de tous les commandements, c'est bien pour moi le plus difficile ! se dit-il avec un profond et douloureux soupir. Pourtant, celui qui le donnait, quelle était sa vie? Toujours en péril, battu de verges, lapidé, souffrant la faim, la soif, le froid, la prison..... Oserai-je comparer mes maux aux siens ?

Et mon père, ma mère, qui ont si vaillamment supporté la vie ! Mon père, tourmenté tant d'années par un mal qu'on pouvait appeler un vivant appareil de torture, je le vois encore, après un paroxysme de douleur, nous regardant de ses beaux yeux pleins de larmes, et nous disant avec son doux sourire : Remerciez Dieu avec moi, mes bien-aimés, c'est passé. Ma mère, lorsque la meilleure partie de sa vie fut descendue dans la tombe avec son Taddeo, loin de s'abandonner à son désespoir, ne négligeant pas le plus petit détail d'intérieur, ne se relâchant pas d'un iota dans les soins qu'elle nous donnait !

O mes parents bien-aimés, ô mes modèles, ô mes guides ! est-ce bien votre Adrien qui a pu accueillir une telle pensée, mesurer la hauteur, choisir la place !.... Oui, là devaient me conduire mes doutes insensés, mon criminel désespoir. Oui, et la même voix me rappellerait, et je lui cèderais peut-être, si je voulais encore, ô mon Dieu, essayer de vivre sans toi. Mais je ne le veux pas, je ne le peux plus.... Sois ma retraite, ma délivrance, ma vie !...

Il prie, il prie encore ; mais ce ne sont plus les accents d'une amère désolation qui s'élèvent en lui. La clarté s'est faite au sein de ses ténèbres.

Il accepte la vie ; il l'accepte morne, décolorée, presque sevrée d'intimes affections ; il charge sa croix sur ses épaules, et se dispose à suivre Jésus.

Mystère de nos destinées ! cette nuit qui faillit être la dernière d'Adrien, était devenue pour lui l'aurore d'une nouvelle vie.

A la fin, sa tête tomba sur son bras, ses yeux se fermèrent ; il s'endormit.

Il y avait à peine une heure que le sommeil s'était emparé de lui, quand les lueurs du jour, faisant pâlir la flamme jaune de la bougie, pénétrèrent dans cette chambre, que n'égayaient jamais les rayons directs du soleil. Au son de l'horloge voisine, Adrien s'éveilla en sursaut. Il entendit sonner une seconde horloge ; il compta les coups.

— Déjà ! se dit-il. Et il sortit précipitamment pour se rendre où son devoir l'appelait.

IX

PREMIERS FRUITS.

— Que faites-vous donc tous dans ce coin? cria M. Barbarel de sa voix rude, accompagnant cette question d'apostrophes que nous nous dispensons de reproduire. L'un des apprentis s'avança vers lui :

— Monsieur, dit-il avec une physionomie effrayée, c'est ce pauvre Sattori qui vient de se trouver mal.

— Quelle mazette que ce garçon-là! dit M. Barbarel en s'approchant du coffre où l'un des camarades d'Adrien l'avait assis, tandis que l'autre le soutenait, et qu'un troisième contemplait d'un air consterné ses traits défaits et ses yeux fermés.

— Imbécilles! dit M. Barbarel, pendant qu'il prenait le jeune homme dans ses bras comme s'il eût été un petit enfant, croyez-vous donc le faire revenir en le regar-

dant? Ouvrez cette fenêtre, vous. Vous, apportez de l'eau, du sucre, de l'éther.

Il déposa Adrien sur son propre siége, et appuya contre sa large poitrine cette tête qui se penchait comme un lis brisé par l'orage.

Les soins de M. Barbarel, donnés avec autant de promptitude que de présence d'esprit, eurent bientôt mis fin à l'évanouissement d'Adrien. Quand le jeune homme ouvrit les paupières, qu'il se vit dans les bras de son patron, qu'il vit les yeux redoutables de ce patron attachés sur lui avec une expression d'intérêt, il se crut le jouet d'un de ces rêves bizarres qui présentent des combinaisons impossibles.

— Eh bien, mon pauvre garçon, dit M. Barbarel en adoucissant sa grosse voix, que vous est-il donc arrivé? Là, là, vous n'avez pas besoin de me répondre. Restez sur le fauteuil. J'ai envoyé chercher une voiture.

— Vous êtes bien bon, Monsieur, dit Adrien, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Il n'y a rien de trop, répliqua M. Barbarel. Mais, ajouta-t-il entre ses dents, on est père, après tout.

La voiture arriva. M. Barbarel y monta avec Adrien.

— Je veux, dit-il, vous recommander moi-même à la maman Beauval.

Pendant le trajet, Adrien garda le silence; il n'aurait pas eu la force de parler. Une fatigue, une faiblesse extrêmes, brisaient et alourdissaient ses membres.

— Appuyez-vous sur mon bras, n'ayez pas peur de peser ferme, lui dit son patron, comme ils montaient l'escalier.

M. Barbarel recommanda tout haut Adrien à Mme Beau-val, et lui dit tout bas d'envoyer chercher un médecin.

Adrien, en se mettant au lit, éprouva d'abord cet indicible soulagement que ressent un corps harassé par la fièvre au moment où il s'étend à l'aise, dégagé de tout lien. Sa tête brûlante et endolorie s'appuya presque avec bonheur sur le frais oreiller. Bientôt un sommeil pesant vint suspendre en lui, pendant quelques heures, et le sentiment et le souvenir.

Voilà donc Adrien malade. Les fatigues, les troubles d'esprit, la tristesse n'avaient pu peser si longtemps sur lui sans exercer une influence délétère sur une constitution plutôt délicate que robuste ; les violentes émotions de la nuit précédente avaient achevé l'œuvre.

Pendant quelques jours, une fièvre ardente, une cruelle douleur de tête, firent craindre une maladie sérieuse. Bientôt cependant la fièvre cessa, la douleur disparut, et Adrien, guéri de son mal, n'eut plus qu'à se rétablir des remèdes un peu violents, mais prompts et efficaces, qui lui avaient été administrés.

Assis dans un grand fauteuil, il jouissait passivement de ce calme, de ce bien-être, de cette douce langueur, qui présagent et accompagnent le retour complet de la santé. Ses membres reposaient immobiles sur ce meuble commode et bien garni. Son visage avait une expression pensive, comme d'ordinaire ; mais une sérénité attendrie avait remplacé l'air sombre et absorbé des derniers temps. En se retraçant les soins qu'il avait reçus pendant sa maladie, ceux qu'il recevait encore pendant sa convalescence, il sentait une humble gratitude dilater son

cœur. En effet, dans cette occasion chacun s'était empressé de remplacer auprès de l'orphelin ce père, cette mère, gardiens naturels d'un lit de douleur. On peut croire aussi que Mlle Maynard, M. Barbarel, les apprentis, avaient éprouvé quelques remords de leur dureté envers le jeune homme patient et silencieux. La bonne Mme Beauval, qui n'avait, elle, aucun tort envers Adrien, se reprochait de n'avoir pas été assez maternelle pour lui. M. Polier s'était dit : — Ce n'est pas le corps qui est le plus malade. A l'avenir il faudra que je suive de près ce garçon-là, autant que je le pourrai faire sans négliger les autres ; il me faudra chercher à le distraire, à provoquer sa confiance. Quant à Eugène, la crainte de voir mourir son frère, comme il avait déjà vu mourir son père et sa mère, lui avait causé une de ces douleurs véhémentes que les enfants seuls sont capables de ressentir, et qui les tueraient, si elles étaient durables. Dès que le mieux se fut déclaré, sa joie fut aussi excessive que l'avait été son chagrin, et cet ébranlement avait excité quelque repentir, produit quelques bonnes résolutions dans l'âme de l'enfant gâté.

Mais revenons auprès du fauteuil d'Adrien. Plein de reconnaissance pour ceux qui venaient de lui donner tant de marques de sympathie et d'intérêt, il se reprochait d'avoir été injuste envers eux pendant sa période d'égarement et de désespoir. Résigné à la vie telle qu'elle lui était faite, il voulait du moins retrancher, des souffrances qu'il prévoyait encore, tout ce que l'imagination avait pu y ajouter.

— Je n'aurais jamais cru, se disait-il, que M. Barbarel

se montrât si bon pour moi. En le considérant comme le plus brutal et le plus injuste des hommes, ne lui ai-je point fait tort ?

Ici, le pauvre cœur d'Adrien se gonfla malgré lui en se rappelant avec quelle prédilection l'humeur bourrue de M. Barbarel se déversait sur lui à tout propos. Mais il écarta ces importuns souvenirs.

— Dorénavant, je chercherai à être moins sensible aux procédés déplaisants de mon patron, à les considérer comme des tics aussi inhérents à sa nature que sa manière de se moucher et de s'asseoir.

Je me suis trompé quand j'ai cru que ma tante ne ressentait pour moi nul intérêt, nul attachement. N'a-t-elle pas ordonné que rien ne fût épargné pour me soigner ? N'est-ce pas elle qui m'a envoyé ce bon vin vieux, cet excellent fauteuil? Ne doit-elle pas demain me faire faire une promenade dans sa voiture ? La bonté de ma tante envers moi a été d'autant plus gratuite, que jusqu'ici je n'ai guère cherché à me concilier sa bienveillance, et qu'elle a pu trouver en moi de la sécheresse, de la raideur.

Mes camarades, non-seulement ils venaient sans cesse demander de mes nouvelles, mais encore, les bons garçons ! tour à tour chacun d'eux a passé la nuit à mon chevet, bien que le lendemain matin dût les revoir à leur travail, augmenté par mon absence. Qu'avais-je fait pour eux, cependant? J'avais élevé entre eux et moi une barrière de froid dédain. Je les avais traités comme étant d'une autre espèce que moi, oubliant, les

leçons et l'exemple de celui qui s'asseyait avec les publicains, et jusqu'à l'adage du poëte païen :

« Homo sum : humani nihil a me alienum puto. »

Cette excellente Mme Beauval, que si souvent j'ai osé traiter, à part moi, d'automate, de machine à tricoter, comme elle m'a soigné ! Toujours présente et jamais incommode, sans bruit, sans embarras, quelle garde-malade eut jamais autant de douceur et d'adresse ? Là encore, j'ai beaucoup reçu sans avoir rien donné !

Quand je me répétais à satiété que je n'étais entouré que d'êtres vulgaires et incapables de me comprendre, j'oubliais M. Polier, toujours si amical, sa femme, sa nièce ; quel bienveillant accueil j'ai constamment reçu d'eux tous ! quelle amicale sollicitude dans ces derniers temps ! Et pourtant, dans ma douleur sauvage, j'avais jusqu'ici repoussé leurs mains amies.

Et ce cher petit Eugène ! n'ai-je pas vu combien il m'aime, quand j'ai senti ses larmes baigner mon visage fiévreux ? quand il s'est écrié, en jetant ses bras autour de mon cou : Oh ! ne va pas mourir, mon frère ! ne va pas m'abandonner ! Moi, qui, deux jours auparavant.... Ah ! mon Dieu, béni sois-tu de m'avoir soutenu dans cette horrible tentation !

Je suis trop exigeant pour Eugène. S'il est encore bien enfant, s'il est même un peu enfant gâté, tout le monde y a travaillé, moi le premier. A la maison, il a été notre jouet à tous. Il y a deux ans à peine que ma mère le prenait encore sur ses genoux, que je le promenais sur mon dos tout autour de la chambre, que mon

père, tandis qu'il daignait causer avec moi de choses sérieuses comme avec un ami, sculptait de ses mains affaiblies une petite nacelle pour le *piccolo*. Ma tante, Mme Polier elle-même sont comme nous sous le charme, et le gracieux adolescent aux cheveux bouclés est aussi leur *prediletto*. Et, pour trouver en lui un compagnon, je voudrais l'assombrir ! Ah ! combien facilement j'oublie que l'amour use de patience !

Si donc jusqu'ici j'ai vécu isolé et mécontent au milieu des hommes, mes frères, ne serait-ce point que je ne les aimais pas assez ?

Adrien, rendu à la santé, reprit le cours de ses occupations, résolu à considérer désormais les hommes et les choses sous leurs meilleurs côtés. Résolution excellente, mais difficile à tenir en tout et partout.

En effet, quoique Mlle Maynard et M. Barbarel eussent témoigné de l'intérêt à Adrien malade, ils ne l'aimaient pas plus qu'auparavant. Il avait à leurs yeux le tort irréparable de ressembler à son père par le son de voix, le regard, la physionomie. Mlle Maynard, qui ne se gênait avec personne, poursuivait en toute occasion la mémoire de Taddeo, et Adrien, malgré son respect et sa gratitude pour sa tante, ne pouvait laisser attaquer cette mémoire chérie.

M. Barbarel n'avait jamais pu oublier que le père d'Adrien lui avait enlevé la femme que sa tante lui destinait, et s'il avait admis le fils dans sa maison, c'est qu'il n'osait rien refuser à Mlle Maynard. De plus, il avait pour lui cette méprisante pitié que les hommes positifs ressentent

pour quiconque voit dans la vie autre chose que de l'argent à gagner et à dépenser.

Les camarades d'Adrien n'avaient changé ni de goûts, ni de nature. Quelle que fût sa reconnaissance pour leurs bons offices pendant sa maladie, il ne pouvait donc, pas plus qu'auparavant, trouver leur société agréable. Plus que jamais, M. et Mme Beauval étaient absorbés par cette mystérieuse préoccupation qui lui faisait un devoir de les laisser seuls. Eugène, rassuré sur la santé de son frère, l'abandonnait aussi souvent qu'autrefois, tantôt pour monter un charmant petit cheval que Mlle Maynard lui avait donné, tantôt pour naviguer sur le lac avec un de ses camarades dont les parents possédaient une belle chaloupe. Enfin lui-même, tout changé, tout renouvelé qu'il était par cette foi personnelle qui était venue se greffer sur les leçons de sa mère, ne pouvait toujours échapper à la tristesse, à l'abattement, au sentiment pénible de sa situation isolée. Mais, au lieu de se livrer avec un sauvage plaisir au courant de ses noires pensées, il luttait, et cherchait à faire passer dans sa vie la foi qui régnait dans son âme.

Il dut pourtant renoncer à apprivoiser Mlle Maynard et M. Barbarel. Mais il accepta leur manière d'être avec lui comme on accepte l'orage ou la pluie, et se contenta d'éviter avec soin ce qui pouvait motiver ou nourrir leur antipathie.

Avec ses camarades, il devint plus causeur. Cette supériorité de culture et de principes qui jusqu'alors n'avait fait que les offusquer, il tenta de la leur rendre profitable. Quand leurs discours blessaient sa délicatesse ou ses

croyances, quand ils attaquaient son Dieu, son Sauveur, il ne craignait pas de les contredire, tantôt avec vigueur, tantôt avec une fine ironie. Mais il les obligeait toutes les fois qu'il le pouvait. Il leur prêtait de bons livres, et réussit même à leur donner du goût pour des lectures plus relevées que celles dont ils se repaissaient d'ordinaire. On comprend bien qu'il n'était pas plus disposé qu'autrefois à partager leurs plaisirs. Néanmoins, il consentait de temps en temps à les accompagner, le dimanche, dans de longues courses; là, au milieu des splendeurs de la nature, il leur rappelait doucement le Dieu auteur de ces merveilles. Il amenait volontiers la conversation sur des sujets sérieux, et cherchait à les leur rendre intéressants. Bien qu'ils ne se prêtassent pas toujours à ses efforts, ils lui en savaient gré, et se disaient parfois entre eux : Ce Sattori ! tout puritain qu'il est, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

Il devint plus prévenant envers M. et Mme Beauval; il se dit qu'il devait un peu remplacer leur fille absente, et ses soins, ses attentions, touchèrent le vieux couple jusqu'au fond du cœur. La première fois qu'il apporta à Mme Beauval un bouquet de violettes qu'il avait cueillies lui-même, elle fut tout attendrie de cette petite prévenance, et Adrien s'étonna d'avoir pu vivre si longtemps près de ces bonnes gens sans se donner le plaisir doux et facile d'animer de quelques jouissances leur vie décolorée.

Pour Eugène, Adrien attendait. Il recueillait précieusement dans son cœur le moindre élan d'amitié, la moindre parole affectueuse, et se les rappelait lorsqu'il avait

à se consoler de quelque trait de froideur ou d'égoïsme.

Mais il ne pouvait toujours étouffer cette plainte qui s'élevait en lui : Je ne suis utile à personne, je ne sers à rien sur la terre ! Toutefois un incident ne tarda pas à lui faire sentir qu'en ceci même il exagérait.

Un nouvel apprenti entra dans la maison. Il avait l'air gauche, épais. Timide par nature, ahuri par les brusqueries de M. Barbarel, tantôt il courait de côté et d'autre sans savoir ce qu'il faisait, tantôt il restait immobile avec un regard fixe et bouleversé qui excitait la fureur du patron et les rires des apprentis.

Adrien, lui, ne riait pas. Bien loin de rendre au pauvre Amédée Bichou les ennuis par lesquels on l'avait fait passer, il le prit sous sa protection. Il lui parlait avec douceur, l'initiait peu à peu aux occupations qui lui étaient imposées et corrigeait ses constantes maladresses avec une patience infatigable. En un mot, il fit tant, que bientôt Amédée réussit à contenter même ses persécuteurs. Aussi, rien qu'à l'aspect de son jeune protecteur, son œil, habituellement terne et troublé, brillait-il de la plus vive joie, et ses mouvements perdaient leur lente incertitude dès qu'il pouvait lui rendre le moindre service. Cette naïve affection rappelait si bien celle du chien pour son maître, que les autres apprentis surnommèrent Bichou le caniche de Sattori.

Adrien ne se borna pas à de bons traitements. S'étant aperçu que le développement religieux d'Amédée était presque nul, il essaya d'exciter dans ce cœur des sentiments qu'on n'avait jamais songé à y faire naître, et, pour y mieux réussir, il s'efforça d'ouvrir cet esprit sans

culture à des vérités qui jusqu'alors lui étaient restées, pour ainsi dire, inconnues. Bientôt il eut le bonheur de voir que son œuvre était bénie; bientôt la conscience d'Amédée s'éveilla, puis son cœur, puis son intelligence même. Aux élans de cette foi ingénue, comme la foi d'Adrien devenait plus humble, plus soumise ! Ainsi ces deux jeunes gens, si inégaux d'éducation, d'habitudes, de facultés, étaient rapprochés par l'Evangile, ce divin niveleur.

Heureux du bien qu'il lui avait été donné de faire, Adrien cependant soupirait en pensant qu'il avait rencontré moins d'abandon, moins de confiance en ce frère formé du même sang, étreint des mêmes caresses, qu'en ce pauvre Amédée, qui naguère n'était pour lui qu'un étranger.

X

UNE VACANCE AU CONSERVATOIRE.

Un dimanche, Eugène dit à son frère, comme ils revenaient ensemble de l'église :

— Sais-tu la grande nouvelle ?

— Le retour de Mlle Beauval ?

— Non, non, ce n'est pas cela ; ma tante en grogne, de ce retour, mais que m'importe à moi ? La grande nouvelle, pour nous, c'est le mariage de la nièce de M. Polier, de Mlle Antoinette, parce que, vois-tu, ça nous vaudra quelques congés, quelques soirées.

— J'ai vu deux circulaires qui annoncent ce projet de mariage, l'une chez Mme Beauval, l'autre chez M. Barbarel. M. Berthelet, le prétendu de Mlle Antoinette, a fait son apprentissage de commerce dans notre maison.

— Oui, et il en dit long sur ton vieil ogre de Barbarel !

— Tu n'as pas peur que cet ogre te mange, car tu acceptes fort bien ses invitations.

— Je ne suis pas son apprenti, moi. Dis donc, Adrien, cela te fait-il peine ou plaisir que cette demoiselle Beauval revienne chez ses parents?

— J'en suis charmé pour eux.

— Mais pour toi?

— Je ne sais; je ne la connais pas.

— Oh! s'il faut en croire Mlle Antoinette, qui est son amie, il ne lui manque que des ailes pour être un ange. Mlle Antoinette espère que cet ange aura l'honneur et le bonheur de lui succéder comme maîtresse de piano au Conservatoire. Sais-tu pourquoi elle quitte le canton de Vaud?

— Non, je l'ignore absolument.

— Ma tante dit qu'il y a un mystère là-dessous, et je comptais sur toi pour le découvrir; mais tu es si peu curieux! Je suis sûr que tu ne sais seulement pas le nom de la famille chez qui elle est, cette demoiselle Julie.

— Pardonne-moi. Je sais qu'elle est chez Mme la baronne de Gleyrens, près de Vevey. Je sais de plus que cette dame a des vignes, car elle envoie chaque année à Mme Beauval des raisins exquis.

— J'en ai mangé, des raisins de Gleyrens, et je les ai trouvés aussi bons que ceux de la jolie demoiselle, tu sais. Ma tante reçoit de ces charmants paniers. Elle est en affaires d'intérêt avec ces Gleyrens; ils lui doivent de l'argent, je crois. M. Polier les connaît, car le fils a été trois ans en pension chez lui. Il paraît que ce sont des nobles qui n'ont pas de quoi soutenir leur rang, qu'ils

sont criblés de dettes, que leur château est moins à eux qu'à leurs créanciers.....

— Mon petit Eugène.... Mais pourquoi ouvres-tu ton parapluie? Il ne pleut pas.

— Il va pleuvoir de la morale, je le vois dans tes yeux. Tu vas me dire : Mon petit Eugène, tu fais des cancans comme la première commère de la république. O Caligula, tu n'es jamais content ! Si je me tais, je manque d'ouverture de cœur ; si je cause, je suis une commère.

— C'est toi-même qui t'accuses, car je ne t'ai rien dit.

— Tu n'en pensais pas moins. Allons, allons, ne prends pas ton air mélancolique. Voilà Mlle Antoinette qui se promène dans l'allée avec son prétendu ; va leur faire ton compliment de condoléance.

Adrien fut très bien accueilli par les fiancés. Mlle Antoinette l'avait toujours traité en ami. M. Berthelet, qui était en relation d'affaires avec son ancien patron, avait distingué avantageusement Adrien entre les apprentis.

— Je suis contente pour vous aussi, Adrien, du retour de mon amie, dit Antoinette ; la maison sera plus animée, et Julie est si bonne !

— Je ne connais pas cette demoiselle, dit M. Berthelet ; mais je lui en veux un peu, ou plutôt, Antoinette, je vous en veux à cause d'elle.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— N'est-ce pas pour faciliter sa nomination que vous refusez de délier dès demain votre chaîne, et que vous vous obstinez à continuer votre fatigante tâche encore quelques mois?

— Oui, ne vous déplaise. Songez qu'il s'agit de l'ave-

nir d'une amie ; je veux lui donner le temps, soit de se faire un peu connaître, soit de se remettre très vigoureusement au piano. Je sais bien qu'elle a fait beaucoup de musique pendant son séjour à Gleyrens ; mais....

— Que dites-vous de Gleyrens ? demanda M. Polier, qui venait de les rejoindre.

— Que Julie en revient.

— Je l'ai entendu dire, et n'ai pu encore te demander pourquoi. Mlle de Gleyrens ne peut avoir achevé son éducation ?

— Oh ! non, elle est encore toute jeune.

— Julie et Mme la baronne se seraient-elles querellées ?

— Pas le moins du monde ; elles se quittent très bonnes amies.

— Laquelle des deux quitte l'autre ? Si c'est Mme de Gleyrens qui a trouvé bon de renvoyer son institutrice, je ne doute pas qu'elle ne l'ait fait de la manière la plus courtoise, la plus suave....

— Mon oncle, vous n'aimez pas Mme de Gleyrens, convenez-en.

— Dans mes affections, elle n'est pas au premier rang. Il est vrai qu'elle est partout reconnue comme une personne très distinguée ; il est vrai encore que je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés. Mais nos deux natures sont antipathiques. En éducation, c'était un disciple de feu Mme de Genlis ; une foule de petits moyens plus ou moins détournés et factices pour conduire l'enfant dans la voie du bien, au lieu de le faire marcher droit en le prenant bonnement par la main. J'ai toujours été sur-

pris que Cincinnatus, ainsi élevé, eût tant de droiture et de bonhomie. A la vérité, il ne se montrait, parfois, ni très respectueux ni très soumis envers Mme sa mère ; moi, obligé par devoir à le morigéner pour ce fait, en mon for intérieur je lui donnais raison.... Adrien, quel air grave ! Ah ! vous rougissez sous mon regard ; c'est que vous pensez : L'instituteur de mon frère est une méchante langue.

— Je ne sais pas ce que pense M. Sattori ; mais il est vrai, mon oncle, qu'aujourd'hui vous êtes bien méchant ! Je m'attends à vous entendre tout à l'heure médire de nous tous, de Julie, peut-être.

— Quant à elle, pour en dire du mal, il faudrait la calomnier, et je ne suis pas encore assez pervers pour cela. Mais tu ne m'as pas dit, Antoinette, la raison de son retour.

— M'en laissez-vous le temps ?

— Il n'est pas possible que, dans ce ravissant séjour, elle ait éprouvé de l'ennui, du *Heimweh* ?

— Non, non ; elle resterait même dans une place désagréable, si la raison le commandait, et elle est très heureuse à Gleyrens. Mais elle désire soigner ses parents ; puis, elle doit penser à l'avenir.....

— Ce sont des motifs suffisants. Il n'est pas dit pourtant que dans sa ruelle de la Boulangerie, où il fait noir comme dans un four, elle ne regrette jamais Gleyrens, l'incomparable panorama du balcon, les voûtes que forment les vieux arbres des terrasses, les fontaines qui ne se taisent pas plus que les jets-d'eau de Chantilly.

— Mais, Monsieur, dit vivement Adrien, dans cette ruelle obscure elle sera avec sa mère !

— Ami, vous avez raison, ce qui vous arrive souvent, et, bien que cette fois ce soit contre moi, je vous le pardonne.

Adrien avait bien quelque impatience de savoir ce que serait cette demoiselle Julie, dont M. Polier et sa mère disaient tant de bien, et dont le prochain retour agitait ses parents d'une joie fiévreuse et inquiète. Il sentait parfois quelque vague crainte : il ne connaissait guère ces êtres complexes et chatoyants que l'on appelle des demoiselles ; Antoinette était le seul échantillon de l'espèce avec lequel il eût échangé quelques paroles suivies. Mlle Julie serait-elle aussi simple, aussi bonne enfant que son amie ? Elle avait demeuré chez une baronne, dans un château ; ne se donnerait-elle point des airs de châtelaine ? Enfin il se dit, comme Alceste : Nous verrons bien !

Un jour qu'il revenait de son bureau vers midi un quart, il alla, selon sa coutume, tout droit à la salle à manger. En entrant, il vit une personne étrangère qui, le dos tourné à la porte, semblait occupée à reconnaître, à arranger des paquets, des paniers, des cartons. Lorsqu'elle se retourna, au premier coup d'œil qu'il jeta sur elle, il resta, son chapeau à la main, immobile, interdit. Il n'y avait cependant rien d'effrayant dans l'aspect de cette étrangère. Elle était jeune, et il était difficile de voir un visage plus attrayant que le sien. Les contours en étaient arrondis, presque enfantins. La blancheur rosée du teint ressortait éclatante sous les bandeaux d'une épaisse chevelure noire. Le regard de ses grands yeux

noirs était pur, doux et profond ; bien que son petit nez ne fût ni grec ni romain, la mobilité des narines ajoutait beaucoup à la grâce expressive de la physionomie. Mais ce qui causait à Adrien un battement de cœur assez vif pour un si grave jeune homme, c'est qu'il ne voyait pas cette charmante figure pour la première fois. Deux ans auparavant elle lui était apparue au milieu des splendeurs du plus magnifique paysage. Quelque péniblement préoccupé qu'il fût alors, tous les traits de ce tableau s'étaient comme photographiés dans sa mémoire. Ceux de la demoiselle au panier de raisins n'y étaient pas demeurés moins vivement empreints, et c'était elle, elle-même, qui était là, devant lui ! Nul doute n'était possible, bien que le teint eût un peu pâli, que les grands yeux noirs fussent légèrement cernés, que le visage eût perdu quelque chose de sa juvénile rondeur. Il avait cru ne jamais la revoir, et il allait vivre sous le même toit ! Cette pensée lui causait le saisissement qu'on éprouverait en voyant un rêve se réaliser. Que l'on ne crie pas ici au romanesque, à l'invraisemblable. La vie humaine est pleine de pareilles rencontres ; l'invraisemblable, ce serait qu'il n'y en eût jamais.

Au plaisir que ressentait Adrien se mêlait une sorte de crainte ; cette jeune fille dont l'image était restée en son âme entourée d'un poétique mystère, ne risquait-il point, en la voyant tous les jours, de voir aussi se dissiper l'auréole dont son imagination s'était plu à la couronner ? Pendant qu'il s'adressait cette question, la demoiselle s'avança vers lui.

— Monsieur Adrien Sattori, je crois ?

C'était bien cette même voix si musicale, ces mêmes petites fossettes qu'un bienveillant sourire faisait apparaître en ce moment en dépit de l'amaigrissement des joues.

Adrien s'avança de son côté.

— Je ne m'attendais pas, dit-il d'une voix un peu émue, à retrouver en Mlle Beauval la personne qui fut si bonne pour mon frère et pour moi...

— Quand donc cela ? demanda-t-elle d'un air étonné.

— Vous avez sans doute oublié, Mademoiselle, les deux jeunes voyageurs auxquels, il y a deux ans, vous donnâtes d'excellents raisins.

— Eh oui ! s'écria Mlle Beauval, je me rappelle maintenant... Je croyais vous connaître déjà très bien par les lettres de maman, M. Adrien; mais notre connaissance était plus ancienne que je ne pensais.

M. et Mme Beauval entrèrent.

— Voilà qui est bien, dit Mme Beauval; Julie et Adrien jasent déjà ensemble comme de vieux amis.

— Nous venons de découvrir que nous sommes d'anciennes connaissances, maman; ainsi nous n'aurons pas de peine à devenir amis. N'est-ce pas, Monsieur Adrien ?

Adrien s'inclina sans répondre, étonné de se trouver si gauche en présence d'une personne qui l'accueillait avec tant de bonté.

Vers la fin du dîner, on entendit sonner à la porte, et bientôt la domestique annonça et fit entrer Mlle Maynard. M. et Mme Beauval avaient l'air un peu interdits; mais Julie s'avança vers Mlle Maynard avec autant de grâce que de déférence, la fit asseoir dans le grand fauteuil et s'assit en face d'elle.

— Voilà donc Julie revenue de son canton de Vaud. Elle n'y est pas devenue plus grasse. Où avez-vous pris ces joues creuses, petite ?

— C'est l'âge qui me les a données, Mademoiselle. Quand je suis partie, j'avais encore un peu ma figure d'enfant ; mais maintenant....

— Ça va faire la vieille à vingt ans ! M'est avis, continua Mlle Maynard dans un de ces demi-aparté qu'elle savait pourtant rendre intelligibles ; m'est avis qu'il y a quelque chose là-dessous.

Adrien se sentit plus fâché contre sa grand'tante qu'il ne l'avait jamais été pour son compte. Il se leva, pensant que sa présence pourrait être désagréable à la famille Beauval, si sa tante continuait ses allusions et ses interrogations ; mais Mlle Maynard lui dit d'un ton impérieux :

— Restez, mon neveu ; je n'ai point de secret à dire, et je ne sais si j'en aurai à entendre.

Le léger et involontaire sourire qui passa sur les lèvres de Julie sembla dire qu'eût-elle des secrets, elle choisirait une autre confidente.

Adrien, malgré l'injonction de sa tante, quitta la chambre sans bruit.

— Puisque vous soutenez que c'est l'âge, et non quelque chagrin, qui vous a allongé la figure, il sera sans doute inutile que je vous demande si vous êtes brouillée avec Mme de Gleyrens, et ce qu'elle vous a fait, ou ce que vous lui avez fait, pour que vous vous soyez séparées après tant de belles protestations d'un mutuel attachement.

Avec un air de dignité calme, bien qu'avec une ardente

rougeur sur les joues et un léger tremblement dans la voix, Julie répliqua : — Il n'y a rien que de bien naturel à mon retour, Mademoiselle. Jusqu'au dernier moment de mon séjour chez elle, Mme de Gleyrens a été très bonne pour moi. Mais elle sentait bien qu'à mon âge il me fallait songer à mon avenir, et, malgré toute sa bonne volonté, elle ne pouvait m'en offrir un.

— Je le crois bien ; comment donner à une autre ce qu'on n'a pas pour soi-même ! Le fils Gleyrens, où est-il ?

Mme Beauval tressaillit comme si on l'eût piquée d'une aiguille ; Julie pâlit, puis devint plus rouge que jamais, et dit enfin avec tranquillité :

— M. le baron de Gleyrens est resté longtemps à l'étranger ; quand je suis partie, il n'était pas encore revenu au château.

— Je m'étais mis dans la tête qu'il était pour beaucoup dans votre retour. On dit que c'est un très beau garçon ; vous n'êtes pas trop mal, quoique amaigrie, et fort gentille, quoique un peu sujette à prendre la mouche. Sa mère désire sans doute le marier richement, et....

— Mais il me semble, Mademoiselle, que le désir de revenir auprès de mes parents, la perspective d'obtenir une place qui m'assure un gain honorable, expliquent assez pourquoi j'ai quitté le canton de Vaud, quoique j'y fusse très heureuse, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir M. de Gleyrens !

— Bien, va bien ; ne vous fâchez pas. Et si vous ne succédez pas à Mlle Polier ? car il y aura force concurrence ; une armée de pianistes assiégera tous les abords

du Conservatoire. Si vous échouez, retournerez-vous chez votre chère Mme de Gleyrens?

— Non, Mademoiselle; je ne compte plus chercher de place hors de Genève. Mes parents sont maintenant trop âgés pour que je veuille les quitter. Si je n'entre pas au Conservatoire, je me flatte néanmoins de trouver ici les moyens de gagner ma vie.

— En attendant le concours, vous allez vous exercer ferme; sur quel piano?

— Mais sur le mien, qui est là.

— Jouez-moi quelque chose.

Julie se mit au piano et commença un air. Mlle Maynard l'arrêta après quelques mesures.

— Cela suffit. Et c'est sur ce crin-crin, qui à chaque note fait un accompagnement de castagnettes, que vous comptez vous préparer pour le concours? Quelle bêtise! Julie, vous allez mettre votre chapeau, votre manteau, et venir avec moi.

Julie étonnée regarda sa mère, qui lui fit signe d'obéir. Avant de partir, Mlle Maynard dit: — Qu'est donc devenu cet ourson d'Adrien?

Mme Beauval appela le jeune homme, qui revint aussitôt.

— Vous avez cru m'échapper, lui dit sa tante; mais vous aurez aussi votre mot. Barbarel convient que vous êtes un bon travailleur, mais il ajoute que vous êtes fier et rude à manier.

— Alors, ma tante, c'est à mon insu et bien contre mon intention.

— Oh! je sais par moi-même à quel point vous êtes

chatouilleux et susceptible. Je crois que nous ne pourrions guère vivre ensemble sans avoir vingt querelles par jour.

— Toutes les personnes qui m'ont parlé de M. Adrien, dit Julie en attachant son chapeau, me l'ont représenté comme si doux....

— Oui-da! la belle avocate; essayez d'attaquer son père ou sa mère!

— Si j'étais capable de le faire, dit Julie en tournant vers Adrien son beau et sympathique regard, je mériterais qu'il se fâchât.

— Allons, allons; mêlez-vous de votre musique, et venez avec moi.

Le soir, quand Adrien rentra :

— Vous ne savez pas, lui dit Mme Beauval, pourquoi votre tante a emmené Julie. Ne l'a-t-elle pas conduite chez un marchand de pianos! Là, elle lui en a fait essayer quelques-uns, et lui a demandé de désigner le meilleur; puis elle l'a renvoyée ici. Une demi-heure après, le piano arrivait chez nous, et un billet de Mlle Maynard expliquait que le loyer de l'instrument était payé jusqu'après le concours.

— Depuis que je connais ma tante, dit Adrien, j'ai toujours éprouvé que ses actions valent mieux que ses paroles.

— Certainement, répondit Julie; quand elle lance à brûle-pourpoint un de ses mots durs et perçants, on est tenté de lui dire :

Hélas! que de vertus vous me faites haïr!

XI

JULIE.

—

L'appartement pour lequel Julie venait de quitter les riantes campagnes du canton de Vaud, était situé dans le haut de la ville ; il donnait d'un côté sur une de ces étroites ruelles qui avoisinent l'église de St. Germain, de l'autre, sur une petite cour humide, entourée de murailles verdâtres. En se mettant à la fenêtre, il fallait presque se donner le torticolis pour entrevoir une petite bande du ciel. La maison appartenait à M. Barbarel, qui n'avait jamais voulu faire promener un pinceau réparateur sur les plafonds enfumés, sur les vernis jaunes et écaillés. Au moment de leur désastre, M. et Mme Beauval s'étaient défaits de tout objet de luxe, et n'avaient gardé de leurs meubles que les plus vieux et les plus simples. Cette demeure n'était donc rien moins que riante ; mais depuis

que Julie était venue l'habiter, il semblait que le soleil y eût pénétré à flots, et, avec elle, la poésie et l'idéal entrèrent sous ce toit si prosaïque jusque-là. Elle avait le secret de ces petits arrangements qui donnent une certaine élégance aux objets les plus ordinaires. Indépendamment de l'air de jeunesse et de vie qu'avaient apporté dans la maison sa douce présence, son pas léger, sa fraîche voix, il y avait comme un reflet de sa personne dans les petits meubles à son usage, le pupitre, la boîte à ouvrage, le casier de musique, l'étagère de livres, hôtes nouveaux du salon. La chambre d'Adrien changea d'aspect. En rentrant, il trouva de plus gais rideaux, un tapis devant sa table à écrire, et, suspendue à la muraille, une petite lithographie encadrée, représentant une belle tête du Christ. Les repas restèrent simples ; mais il y eut plus de variété dans les mets. Enfin, on aurait pu croire que Julie avait reçu de quelque fée le pouvoir mystérieux d'embellir et les lieux où elle se trouvait, et les choses qu'elle touchait.

Les êtres vivants aussi cédaient à cet ascendant. Le chat, farouche jusqu'alors, parut s'humaniser, et de lui-même sautait avec un empressement parfois incommode sur les genoux et sur les épaules de Julie. La domestique, habituellement acariâtre et grognon, fut subjuguée par la douce fermeté de sa jeune maîtresse.

Mais surtout, ce furent les vieux parents de Julie qui semblèrent subir une métamorphose aussi heureuse que touchante. Leur conversation devint plus animée, car Julie savait leur parler de ce qui leur plaisait, éveiller certains souvenirs, faire vibrer certaines cordes. Leurs

faiblesses, leurs petits travers, elle les voilait de son tendre respect. Dans notre époque de nivellement, on peut voir encore des enfants affectueux et prévenants : on n'en voit plus guère de respectueux. Mais en voyant Julie avec ses parents, on comprenait ce beau mot de piété filiale, ce culte rendu à la sainte autorité des parents, à leur âge, à leur longue et douloureuse expérience de la vie. De quelles douces attentions elle les entourait ! Comme elle savait deviner et accomplir leurs désirs ! Aussi, la contemplant avec une joie attendrie, ils se disaient : — Comment avons-nous pu supporter, trois longues années, l'absence de cette enfant ?

Adrien, on peut bien le penser, ne fut pas le dernier à s'apercevoir que l'arrivée de Julie avait tout renouvelé dans la maison. Maintenant, en quittant son bureau, il arpentait rapidement la rue et montait en trois sauts l'escalier ; maintenant, après le repas, il restait aussi longtemps que le lui permettait sa consciencieuse exactitude ; maintenant, au lieu de passer les soirées seul dans sa chambre, il se joignait à la famille. Comme précédemment, Mme Beauval tricotait, M. Beauval dérangeait et arrangeait le feu, ou bien les deux époux faisaient une partie de piquet. Mais maintenant, la lampe qui éclairait leurs vieilles et paisibles figures, répandait aussi sa lueur sur cette jeune fille qui travaillait sans relâche à réparer le linge et les vêtements. Ses yeux, dont les longs cils noirs projetaient leur ombre sur ses joues, restaient baissés sur son ouvrage, tandis que ses doigts tiraient l'aiguille avec prestesse. Vêtue de son vieux pardessus de velours noir, sur lequel se renversait un col

tout uni, mais parée de la sainte poésie du devoir, n'était-elle pas plus belle, plus touchante surtout, que la jeune fille couverte de dentelles et couronnée de fleurs qui fait son entrée dans une salle de bal? Adrien lisait, mais à haute voix, afin d'associer ses amis à ses jouissances. C'étaient de bonnes lectures qui se faisaient à cette petite table : ayant peu de temps à donner aux livres, Adrien ne frayait qu'avec les meilleurs. Parfois aussi, Julie ouvrait son piano; mais laissant de côté les études, les grands morceaux dont elle se saturait toute la journée, elle chantait, ou elle exécutait quelque air expressif et mélodieux. Souvent elle engageait Adrien à prendre sa place, car elle l'avait encouragé à se remettre au piano; aidé de ses conseils, il avait retrouvé ce que sa mère lui avait enseigné autrefois; il avait même fait assez de progrès pour jouer avec plaisir, et ce plaisir, il en remerciait en son cœur sa mère et Julie.

Pendant l'absence de leur fille, M. et Mme Beauval avaient peu à peu laissé tomber en désuétude le culte domestique; Julie obtint d'eux de le rétablir, et ce fut un grand bonheur pour Adrien de terminer ainsi chacune de ces veillées, devenues si attrayantes pour lui.

La prédiction de Julie s'accomplissait : Adrien et elle devenaient amis. Elle le traitait comme une sœur aînée eût traité un jeune frère; elle le croyait moins âgé qu'il ne l'était. En effet, la taille d'Adrien, peu élevée et très mince, sa lèvre et son menton à peine recouverts d'un léger duvet, le rajeunissaient de trois ou quatre ans. Il y avait, du reste, dans les manières de Julie, tant de modestie et de dignité naturelle, que l'austérité la plus ri-

gide n'aurait rien pu trouver à blâmer dans l'affectueuse bonté qu'elle témoignait à l'orphelin. Elle avait promptement deviné que cette âme délicate, fière et tendre, ne pouvait se passer d'une bonne et franche amitié, et ne l'avait pas encore rencontrée. Bientôt Adrien, qui, parmi ses connaissances de Genève, passait pour renfermé et peu expansif, prit peu à peu, et sans s'expliquer comment, l'habitude de communiquer ses impressions à Julie, de lui faire part de ses remarques sur les gens et les choses, de lui confier ses craintes, ses espérances, ses petits chagrins, ses rares joies. Elle-même provoquait ces confidences, sentant qu'il avait besoin de reprendre cette douce habitude de penser tout haut, l'un des grands charmes de la maison paternelle. Il lui dit un jour: — Il me semble souvent, en causant avec vous, que j'ai retrouvé ma mère. Cet aveu, dont plus d'une jolie fille de vingt ans eût été médiocrement flattée, Julie l'accueillit avec joie. La sympathie qui les attirait l'un vers l'autre était si complète et si fraternelle, qu'ils se figuraient parfois s'être connus dès l'enfance.

Il y avait plus d'un rapport entre eux. Tous deux, le front encore couronné des doux rayons de la jeunesse, avaient passé par cette salutaire épreuve de l'adversité, où se trempent et s'épurent les nobles âmes. A l'âge où la jeune fille n'a d'ordinaire qu'à se laisser dériver au courant d'une heureuse et facile destinée, Julie avait vu l'orage fondre sur ses parents, renverser leur fortune. De la situation de riche héritière, elle avait brusquement passé à celle de pauvre institutrice, gagnant à grand' peine un léger salaire. Loin de s'en trouver chagrine,

humiliée, elle saisit, non-seulement avec ardeur, mais encore avec joie, l'occasion de contribuer au soulagement de ses parents. Elle travailla avec vigueur à perfectionner et à étendre ses connaissances, et acquit ainsi une instruction solide et profonde, qu'elle voilait de la plus gracieuse modestie. Obligée, toute jeune, de faire l'éducation d'une autre jeune fille, elle avait senti tout le poids d'une telle responsabilité, et s'était appliquée, et à diriger judicieusement son élève, et à lui donner cet enseignement sans lequel les autres sont comme la cymbale qui retentit : le bon exemple. La nécessité de se conduire d'après ses propres lumières avait mûri sa raison. Ainsi elle atteignit vingt ans, cet âge où la femme joint aux grâces de la jeunesse la vigueur d'une intelligence en pleine possession de toutes ses forces. Celle chez qui, à cette époque, ce développement ne se fait pas, restera inférieure et bornée toute sa vie ; chez Julie, les circonstances et le caractère ayant puissamment secondé le travail de la nature, elle était devenue l'être le plus digne d'estime et d'affection que le cœur ait jamais pu rêver.

Peut-être que ceux que charme avant tout un brillant enjouement, auraient pu la trouver trop réservée, trop sérieuse. Sa conduite, ses manières donnaient en quelque sorte un démenti à son extérieur. Cette bouche si rose, ornée de dents si blanches, semblait faite pour le rire et les folles saillies ; ces yeux si vifs et si bien fendus, pour étinceler de gaieté ; ces petits pieds, cette taille dégagée, pour les sauts légers et les danses joyeuses. On aurait pu croire qu'elle avait à faire des efforts

pour réprimer sa vivacité naturelle, mais, au contraire, ceux qui la suivaient de près, voyaient qu'il lui fallait quelque effort pour être gaie. Ses parents et elle évitaient soigneusement toute allusion à son séjour au château de Gleyrens ; Adrien, qui aurait aimé à parler avec elle de ce beau canton de Vaud, s'en abstint dès qu'il eut remarqué cette réserve.

Les sentiments religieux tenaient trop de place dans leur vie pour n'en pas avoir dans leurs entretiens. Cette communauté de foi et d'espérances resserrait leur amitié et lui imprimait un caractère sacré. Chez Adrien, la foi avait été, pour ainsi dire, conquise à main armée, en luttant contre les doutes et le désespoir ; Julie n'avait jamais approché de ces abîmes. La soumission absolue, l'entière confiance du petit enfant, tels étaient les caractères de sa piété.

Lorsque la place au conservatoire fut mise au concours, on put voir combien ces sentiments étaient sincères. Antoinette avait d'abord remis à Julie ses leçons particulières ; quelques mois plus tard, elle donna sa démission. Alors commencèrent les épreuves pour celles qui aspiraient à lui succéder. Julie désirait vivement réussir ; pourtant, rien d'impatient dans ses espérances, rien de fébrile dans ses craintes. Adrien montrait beaucoup plus d'inquiétude qu'elle.

— Calmez-vous donc, lui disait-elle. Voyez-vous ! je fais de mon mieux, puis j'attends : à chaque jour suffit sa peine.

A la fin, le jury rendit son arrêt, et Julie apprit qu'elle était nommée à la place vacante. D'autres concurrentes

avaient exécuté leur morceau avec autant de brillant et de savoir; mais, dans les épreuves qui consistaient à donner de suite un certain nombre de leçons, nulle n'avait su comme elle unir dans son enseignement la fermeté et la douceur, la vie et la patience. Quand les jeunes filles qui devaient lui être confiées apprirent sa nomination, elles battirent des mains et sautèrent de joie.

— Quel bonheur d'avoir Mlle Beauval pour maîtresse, s'écria l'une d'elles, ne fût-ce que pour le plaisir de voir cette aimable figure trois fois la semaine !

XII

UN JOUR DE FÊTE.

— Pour qui cette belle broderie? dit un jour Adrien à Julie. Vous y travaillez avec une activité.....

— Il le faut bien; c'est après-demain la fête de votre tante, et je désire lui présenter, ce jour-là, un léger témoignage de reconnaissance. Et vous, Adrien, vous irez aussi lui porter votre bouquet, j'espère. Quel soupir! Il semble que je vous parle d'une corvée terrible. Permettez-moi de vous dire franchement que vous devriez un peu plus chercher à plaire à votre tante.

— Moi, lui plaire! impossible. Je lui ai déplu dès le premier jour, et, en marchant sur la patte de Lovely, j'ai écrasé toute chance d'être jamais agréable à sa maîtresse. Puis, ajouta-t-il en rougissant, sa fortune m'empêche de lui faire ma cour; je ne voudrais pas, pour

rien au monde, qu'elle pût me soupçonner de viser à son *héritage*.

— Votre frère n'a pas les mêmes scrupules.

— Vous ne voulez pas dire, répliqua Adrien très vivement, que les attentions d'Eugène pour ma tante sont dictées par un vil calcul d'intérêt, que cet enfant si gai, si insouciant, peut avoir ces idées odieuses de testament, de succession.....

— Ne vous fâchez pas. Oui, votre frère est gai et insouciant ; mais il est bien adroit aussi !

— Cette adresse, cette diplomatie ne vont tout au plus, soyez-en sûre, qu'à se faire accorder un voyage, donner un bijou. Quant à moi, je suis très heureux que l'affection de ma tante se soit concentrée sur lui, et je lui cède de bien grand cœur toute la part qui aurait pu m'en revenir. Mais, pourtant, je ne veux pas manquer de procédés envers ma tante. Après-demain sera justement un dimanche ; j'irai lui porter le plus beau bouquet que les serres de Pâris ou de Fontaine pourront me fournir.

Lequel avait raison en jugeant ainsi d'Eugène, était-ce Julie ou Adrien ? Nous ne savons. Il y avait bien quelqu'un, qui, au lieu de se réjouir, comme Adrien, de la faveur croissante d'Eugène auprès de Mlle Maynard, s'en alarmait comme d'un attentat à ses droits, à ceux de son enfant : c'était M. Barbarel. Eugène, par son agréable figure, son enjouement, ses saillies, par le tact qui lui révélait ce qu'il fallait dire ou taire, était devenu pour Adeline Barbarel un redoutable concurrent. Peu docile aux exhortations de sa mère, aux ordres de son père,

la jeune fille ne prenait nulle peine pour gagner la faveur de sa parente, car elle était persuadée que son mérite tout seul suffisait pour captiver la bienveillance de chacun. Pauvre petite! cette opinion, passablement erronée, était bien excusable chez elle. La position de M. Barbarel le mettait en rapport avec une foule de personnes, lui donnait le pouvoir, et de nuire, et de servir. Parmi ces personnes, il y en eut bon nombre qui, pensant qu'un des plus sûrs moyens de se concilier les parents est de flatter leurs enfants, comblèrent Adeline, dès son plus bas âge, d'attentions délicates, de petits présents, de doux compliments, au milieu desquels elle grandit, se prélassant avec autant de complaisance que l'âne chargé de reliques. Elle était encore aux bras de sa nourrice qu'il se rencontra des voix pour s'écrier : Le bel enfant! Cette flatterie éhontée se reproduisit plus tard, et Adeline, quelque peu séduisants que fussent ses cheveux d'un blond fade, inégaux et rudes, ses petits yeux ternes, son teint blafard et plombé, se posa de bonne foi en jeune beauté. Si elle s'abusait ainsi lorsqu'un coup d'œil sur son miroir eût pu la détromper, quelles illusions ne dut-elle pas se faire sur ces qualités intellectuelles et morales qui, ne tombant pas sous les sens, sont d'une appréciation plus difficile! Tous ceux qui, par devoir ou par caractère, lui tenaient un langage sincère sur ses imperfections, étaient regardés par elle comme des ennemis, ou tout au moins comme des gens injustes et aveugles. A leur tête était Mlle Maynard, qui lançait fréquemment à sa petite-nièce de rudes vérités, et plus d'une fois aurait reçu en retour quelque bonne

impertinence, si M. Barbarel n'avait formellement interdit à sa fille toute espèce de réplique.

Mlle Maynard aimait beaucoup la musique, et s'intéressait aux progrès d'Adeline dans cet art. Elle avait aussi fait reprendre le piano à Eugène. Ce fut d'abord Antoinette Polier qui donna des leçons à tous deux. Adeline, presqu'en naissant, avait été condamnée par son père à être musicienne ; mais la nature n'avait pas ratifié la sentence. La jeune fille n'avait ni goût, ni oreille, ni bonne volonté. Quant à Eugène, au piano comme à toute autre étude, on ne pouvait obtenir de lui un travail sérieux. Mais, son sang italien venant en aide à sa facilité et à son goût naturel, il parvint très vite à jouer avec agrément et expression.

Dès son arrivée à Genève, Julie fut appelée à remplacer Antoinette auprès d'Adeline et d'Eugène. Beaucoup plus patiente et en même temps plus ferme que son amie, elle ne réussit pourtant pas mieux qu'elle avec Adeline. Ses douces et raisonnables exhortations n'eurent pas plus de succès que les paroles piquantes de Mlle Polier. Quant à Eugène, il fit des progrès, et beaucoup, mais malgré lui pour ainsi dire. Lorsque Julie exigeait des études consciencieuses, le petit drôle se mettait à chanter sur un air de sa façon, avec accompagnement et variations conformes :

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

Julie se fâchait; alors il l'assurait que, quoi qu'elle fît, sa figure ne se prêterait jamais à prendre un air mé-

chant. Elle le menaçait de se plaindre à sa tante : il riait de sa menace. En effet, quand Julie tint parole, Mlle Maynard s'écria :

— Quoi ! assommer de gammes ce cher petit, lui faire pendant des heures lever le même doigt sur la même touche, pour qu'il me réponde, comme Adeline quand je lui demande de me jouer quelque chose : « Je ne sais rien par cœur, je ne joue que des études ! » Non, non, ma chère, ne tourmentez pas mon Eugène, et ne lui rendez pas désagréable une leçon d'agrément. Il en saura toujours assez pour s'amuser et amuser les autres.

En effet, Eugène amusait sa tante par des airs gais et animés. Il avait découvert un petit cahier jauni contenant les vieilles mélodies qui avaient charmé la jeunesse de Mlle Maynard, et il la ravissait, soit en les reproduisant sur le piano, soit en les chantant de sa fraîche et argentine voix d'enfant.

On le voit, en musique comme ailleurs, l'avantage restait ici au sexe fort, dans la personne de l'adroit adolescent.

Le jour où l'on devait fêter Mlle Maynard, Adrien sortait de chez le jardinier-fleuriste, tenant deux bouquets à la main, l'un, très gros, et où les plus belles fleurs se pressaient, s'entassaient comme les têtes d'une foule compacte ; l'autre, beaucoup plus petit, composé de quelques fleurs de choix harmonieusement groupées, et qu'on aurait pu comparer à une réunion d'amis. Le premier, c'était le bouquet du devoir ; Adrien voulait en faire hommage à sa tante, et avait recommandé au jardinier de le lui faire aussi beau que possible. Le second,

il en avait choisi les fleurs, se les était fait cueillir et les avait arrangées lui-même. Il espérait que deux yeux fatigués de triples croches trouveraient dans leurs douces teintes une agréable diversion.

Après être monté chez Mme Beauval, et avoir mis lui-même son bouquet à côté de certaine boîte à ouvrage, il se dirigea vers la demeure de sa tante, où Julie l'avait précédé. Chemin faisant, tout en aspirant avec une sorte de sensualité le parfum des fleurs qu'il tenait dans sa main, il se demandait pourquoi, de toutes les demeures qu'il avait l'occasion de fréquenter, c'était celle de sa tante qui l'attirait le moins; pourquoi, à cette heure, il s'y rendait si lentement, bien qu'une froide bise lui soufflât au visage des parcelles de neige, et qu'un bon feu et un bon siége l'attendissent; pourquoi il préférait le petit salon sombre et mesquinement meublé de Mme Beauval, et même, chose bien plus extraordinaire, le bureau où tonnait M. Barbarel, à l'élégant salon du quai des Bergues. Tout en s'interrogeant, tout en se blâmant, il était arrivé. Introduit dans le salon, il y vit Mlle Maynard dans son grand fauteuil, et Eugène assis à ses pieds sur un tabouret, avec Lovely sur ses genoux. Julie était debout, tandis que Mlle Maynard examinait le bonnet brodé qu'elle venait de lui remettre.

— C'est fort beau, cela, petite, trop beau pour un vieux visage.

— C'est une très légère offrande, Mademoiselle; mes doigts sont mon seul bien, et je me suis trouvée heureuse de les employer à votre service.

— Vos doigts sont aussi habiles à manier l'aiguille

qu'à voltiger sur les touches.... Mais d'où viennent donc ces bouffées de parfum ?

— De ce bouquet, ma tante ; et Adrien le lui présenta avec une grâce timide.

— Miséricorde, quel pot-pourri ! tubéreuses, jonquilles, héliotropes, daphnés, fleurs d'oranger, tout ce qu'il y a de plus vertigineux. Quelle tête de bois il faudrait avoir pour y résister ! Emportez-moi ça, vite, vite.

Adrien regardait son bouquet d'un air déconcerté.

— Je vais mettre ces fleurs entre les doubles fenêtres, dit Julie ; vous jouirez de leurs couleurs, Mademoiselle, sans être incommodée de leur parfum.

Pendant que Julie faisait ce petit arrangement, toute la famille Barbarel arriva. Lovely, campée sur ses quatre pattes, et son museau noir en l'air, jappait contre Adeline avec une prédilection toute particulière. Pendant que ses parents faisaient échange de salutations avec Mlle Maynard, Adeline, croyant n'être pas vue, repoussa du pied la hargneuse petite bête.

— Ah ! il n'est pas étonnant que Lovely ne puisse te souffrir, Adeline, si tu la traites ainsi, s'écria Mlle Maynard.

— Mais, ma tante, c'est qu'elle est si méchante !

— Est-ce en lui donnant des coups de pied que tu espères l'adoucir ? Lovely n'est pas méchante avec tout le monde ; dès qu'Eugène entre dans la chambre, elle va le caresser en remuant la queue.

— Adeline, dit Mme Barbarel, remets à ta tante ce petit ouvrage que tu as eu tant de plaisir à faire pour elle.

Adeline obéit, et posa devant sa tante un paquet, en la priant d'agréer ce gage de son affection.

— Ton affection? En ce cas il est menteur le proverbe qui dit : Qui m'aime, aime mon chien. Mais voyons, ajouta-t-elle en dépliant le paquet, qui contenait un magnifique coussin richement brodé en soie. Vraiment, c'est joli, c'est très joli! Et c'est toi qui as fait cela, Adeline? tu es devenue en peu de temps bien habile! Je ne m'en serais pas doutée l'autre jour, car j'ai été obligée de défaire tout ce que tu avais fait à mon tapis.

A ce moment, la bonne annonça que le thé était servi, péripétie favorable qui épargnait à la fille et à la mère la honte d'un mensonge ou l'humiliation d'un aveu. Après le repas, quand Mlle Maynard se fut réinstallée dans son fauteuil :

— Çà, dit-elle, qui de vous va me donner, pour dessert, un peu de musique? Il est inutile que j'en demande à Adeline; je sais ce qu'elle va me répondre.

— Elle vous répondra, ma tante, répliqua vivement Mme Barbarel, qu'elle a étudié un petit air à votre intention.

— Voyons, ou plutôt écoutons, dit Mlle Maynard en se tournant du côté du piano.

Julie s'assit à côté de son écolière, tournant les feuillets, battant la mesure, allongeant le pied sur la grande pédale aux endroits où Adeline hésitait, recommençait, se trompait. Lorsque le morceau fut fini, Mlle Maynard, s'adressant à Julie, lui dit :

— Je vous remercie, ma chère; vous vous êtes donné bien de la peine. A Eugène à présent.

Sans se faire prier, Eugène s'assit au piano, joua plusieurs airs de mémoire, remplaçant par des notes de son crû celles dont il n'était pas sûr, sans que personne s'en doutât, excepté Julie. Puis il chanta des chansonnettes comiques, de simples et jolies romances, articulant si nettement les paroles, que l'on ne perdait pas une syllabe. Comme il retournait à sa place de son air dégagé, Adrien, dont la figure rayonnait de plaisir, lui serra vivement la main et dit à Julie :

— Que je suis reconnaissant des progrès que vous avez fait faire à mon frère !

— Que dit-il, celui-là, s'écria Mlle Maynard, qui l'avait entendu quoiqu'il eût parlé bas. Quoi ! vous voulez faire honneur à Julie des talents de votre frère ! Vous devriez pourtant savoir que la plus habile maîtresse ne peut rien récolter où la nature n'a pas semé.

— Avez-vous jamais entendu chanter Adrien, Mademoiselle ? demanda Julie. Il a une très jolie voix.

— Vraiment ! Eh bien ! à lui à justifier vos éloges. Allons, mon neveu Adrien, qu'on vous entende.

Avec peu d'entrain, avec répugnance même, malgré le sourire encourageant de Julie, Adrien s'approcha du piano. Julie commença un prélude.

— Quel air est-ce donc ? dit Mlle Maynard ; je connais ça, je l'ai entendu.

D'une voix juste, quoiqu'un peu tremblante, Adrien attaqua la cavatine du Pirate :

Nel furor delle tempeste.

— Je ne veux pas qu'il me chante cet air, s'écria

Mlle Maynard. Je sais quand je l'ai entendu ; c'est à cette soirée de malheur où son père me fut présenté, le pirate qu'il était !

Adrien, sans mot dire, alla s'asseoir dans un coin de la chambre.

Si Julie ne s'était chargée de distraire et d'amuser la société par son talent musical, la soirée se serait achevée assez tristement. Comme le hérisson, Mlle Maynard avait piqué à droite, piqué à gauche. Personne n'était content, à l'exception d'Eugène. Jouissant de ses succès avec magnanimité, il avait entrepris la tâche difficile d'enseigner à Lovely à faire la belle. Qui, excepté lui, eût osé impunément forcer la favorite à se tenir debout contre le mur, et malgré les protestations qu'elle faisait en son patois, lui faire reprendre cette posture toutes les fois qu'elle retombait sur ses quatre pattes ?

A la fin, chacun prit congé.

— Vous le voyez bien, dit Adrien à Julie, comme ils s'en retournaient, il m'est aussi impossible de plaire à ma tante que de trouver la pierre philosophale. Entre elle et moi, les fleurs se changent en épines, et l'harmonie en discordance. Quel bonheur, pourtant, puisqu'elle devait prendre l'un de nous deux en grippe, que ce ne soit pas tombé sur Eugène !

A ce moment, ils entraient dans le salon de Mme Beauval.

— Quelle odeur suave, s'écria Julie. Quoi, des fleurs ! Elle courut vers la table. — Oh ! le délicieux bouquet ! Que ces bruyères sont délicates ! et ce géranium, et cette rose ! Adrien, c'est vous ?...

Mais Adrien n'était plus là.

XIII

BIOLAY.

Julie était toujours mise avec une élégance qu'elle devait à cet amour naturel du beau qui se retrouve plus ou moins chez tous les artistes. Quelquefois, il est vrai, cette richesse d'imagination se traduit chez eux par quelque chose d'un peu excentrique dans l'ajustement. Chez Julie, au contraire, rien n'attirait forcément l'attention, mais tous les détails de sa toilette s'accordaient si bien entre eux, que son vêtement lui séyait aussi naturellement qu'à la fleur son feuillage. Pourtant, le budget de sa parure eût étonné plus d'une femme disposée à se croire elle-même un modèle d'économie. Mais Julie portait fort longtemps les mêmes choses. Douée au plus haut degré de cette vertu si essentiellement féminine, l'ordre, elle savait conserver à ses habits toujours la

même fraîcheur ; elle avait d'ailleurs le soin de choisir, ou des étoffes unies, ou de ces petits dessins qui n'indiquent jamais leur date.

Julie garda ces habitudes d'économie même lorsqu'elle eut commencé à réaliser des gains assez honnêtes. Il y avait toujours lutte entre elle et ses parents ; son grand bonheur, c'était de leur procurer une foule de petites douceurs dont ils étaient depuis longtemps privés, tandis qu'ils la sollicitaient sans cesse de ne rien dépenser pour eux, et de placer tout l'argent qu'elle n'emploierait pas à son usage. Elle mit en effet de côté quelques petites sommes ; mais elle se disposait à consacrer aussi un peu de son gain à la réalisation d'un projet qui souriait à ses parents comme à elle : c'était de louer à la campagne un appartement où l'on irait passer les dimanches et une partie des vacances que le Conservatoire accorde chaque année.

A tort ou à droit, les Genevois ont la réputation d'être excessivement prosaïques. Il est cependant un goût, presque une passion, répandue chez eux dans toutes les classes, et qui suppose bien pourtant un petit grain de poésie : c'est l'amour de la campagne. Le dimanche, pour peu que le soleil brille, les routes sont couvertes de promeneurs. En été, l'artisan, le marchand, cherche dans les environs de la ville quelque modeste demeure. Là, sa femme et ses enfants s'abreuveront d'air et de soleil ; lui-même s'y rendra tous les soirs ; il y passera le dimanche, et jouira avec délices de ce *far niente* champêtre, si délassant après une semaine consacrée aux agitations du travail ou de la vie publique.

C'est, d'ordinaire, vers les mois de février et de mars que l'on commence les recherches. Mais, avant de parcourir les campagnes, les yeux levés sur tous les écriteaux qui portent les mots sacramentels : *Appartement à louer*, on consulte soigneusement les annonces. Un jour, la famille Beauval, y compris Adrien, se livrait à cette étude. Tandis qu'ils se disaient en soupirant que tel logement serait trop cher, que tel autre serait trop éloigné, Mademoiselle Maynard arriva inopinément au milieu d'eux.

— Vous ne savez pas pourquoi je viens? dit-elle à Mme Beauval, après s'être assise. J'ai appris par mon petit Eugène que vous aviez l'intention de louer un pied-à-terre à la campagne. Le seul inconvénient que je trouve à cette idée, c'est qu'elle coûtera de l'argent. Or il m'est venu, à moi, une autre idée qui arrangera tout. Vous connaissez Biolay?

— Biolay! dit vivement Adrien en s'avançant. Une ferme au bord du Rhône, entourée d'un bois?

— Cela même. D'où la connaissez-vous, mon neveu Adrien? Mme Beauval y est allée dans le temps; mais vous, vous ne l'avez jamais vue.

— Je l'ai bien souvent vue par l'œil de l'esprit. Ma mère nous en a tant parlé! elle aimait tant à se rappeler les heureux moments qu'elle y avait passés!

— Eh bien, vous pourrez y passer aussi d'heureux moments, si vous n'y portez pas votre humeur de carbonaro.

— Comment cela, ma tante?

— Comment vous pourrez ne pas porter à Biolay votre humeur de carbonaro?

— Non, ma tante ; ni à Biolay, ni ailleurs, je ne puis porter ce que je n'ai pas ; je demande comment je pourrai passer d'heureux moments à Biolay ?

— Quand il vous plaira de me le laisser dire, vous le saurez. Dans cette ferme, j'ai un appartement. Il y a bien longtemps que je ne l'occupe plus ; je n'aime pas, moi, ce qui me rappelle le temps où je me flattais que ma nièce embellirait ma vie et me fermerait les yeux. Je n'ai pas voulu me donner l'ennui de le louer ; j'en laisse la jouissance à quelque vieille amie. Depuis dix ans, il était occupé par ma pauvre Montigny. Elle vient d'y mourir, ce qui me crie, par parenthèse : « Prends garde à toi ! » car nous étions du même âge. Voilà son logement vacant ; vous pouvez, Mme Beauval, vous y établir aux mêmes conditions. Bien entendu que je ne le répare pas ; il n'est, après tout, guère plus laid que celui-ci.

— Y a-t-il encore, dans le salon, la tenture de toile vernie où sont peintes les amours d'Astrée et de Céladon ?

— Sans doute, et vous pourrez retrouver sur le visage de Céladon le petit trou que votre mère y fit un jour pour lui mettre à la bouche....

— .... La pipe qu'elle avait apportée dans l'intention de faire des bulles de savon....

— .... Qu'elle lançait du haut de la galerie, sans prévoir alors que ces bulles étaient une fidèle image de la destinée qui l'attendait. Voudrez-vous maintenant permettre à Mme Beauval de dire si ça lui va ?

Mme Beauval et sa famille acceptèrent avec de vifs

remerciments. Mlle Maynard prit congé d'eux, et, dans la journée même, leur envoya les clefs.

A dater de ce jour, que de graves discussions, que de gais projets ! Vous qui savez goûter les joies assaisonnées par le travail et les privations, je vous demande votre sympathie pour Julie, ses parents, Adrien, occupés de cette question d'une si majeure importance : Comment meublerons-nous notre appartement de campagne ? Ceux qui, dès qu'une fantaisie leur vient en tête, n'ont, pour la satisfaire, qu'à se rendre chez le marchand, la bourse à la main, ne connaissent pas cette grande jouissance des petites fortunes : profiter de tout, faire valoir le peu qu'on a. Raconterai-je comment tous les vieux meubles furent tirés du galetas et examinés un à un, puis trouvés fort passables, et tout à fait en harmonie, soit avec Astrée et Céladon, soit avec cette cheminée à chambranle contourné où deux Cupidons, jadis dorés, souriaient au-dessus d'une glace, dont le tain présentait mainte solution de continuité ? comment Adrien, dans tous ses instants de loisir, recollait, reclouait, fourbissait ; comment, sur une table, le papier noir remplaçait à merveille un vernis absent dès longtemps ; comment une antique robe de soie de Mme Beauval, tirée d'un long sommeil, fut métamorphosée en une magnifique housse de sofa ? Dirai-je avec quelle joie on découvrit qu'une mousseline brochée, d'une date antérieure à la robe, pouvait faire de charmants rideaux de salon ? Amédée aussi s'en mêla. Ayant entendu Adrien demander où l'on pourrait trouver de belle mousse, il alla en faire une ample récolte dans les prés et les bois, et monta chez Mme Beauval un gros

sac qui contenait de quoi rembourrer le canapé et ses coussins.

Enfin, de toute part, la vie et la séve commencèrent à bruire, à circuler, à jaillir ; un brun rougeâtre colora les rameaux : les bourgeons se gonflèrent, prêts à livrer leurs trésors de verdure ; les prés s'animèrent du vert le plus vif, même les mousses des vieux murs prirent une teinte fraîche et nouvelle ; çà et là la primevère constella les prés de ses pâles corolles ; vinrent les chaudes pluies qui ouvrent et fécondent le sein de la terre, le soleil qui la réchauffe et la réjouit ; le chant de la gaie alouette se perdit dans le ciel bleu : par tous ces signes, par toutes ces voix, la belle saison disait : Me voici, je viens !

Pour s'établir définitivement à Biolay, on devait attendre que les âpres fraîcheurs du premier printemps eussent fait place à une température plus douce. Mais la ferme était le but de toutes les promenades.

Il était difficile d'imaginer un lieu plus solitaire et plus agreste. La route s'élevait d'abord jusqu'à une éminence couronnée d'un beau village ; puis on prenait un chemin bordé de hêtres et d'arbres fruitiers ; ensuite on arrivait dans une plaine assez grande, et, de là, on découvrait avec surprise un paysage tout nouveau, caché jusqu'alors par les accidents du terrain. Enfin on atteignait un bois, et l'on apercevait le Rhône se déroulant en sinueux replis. A travers ce bois, une route conduisait, par une pente rapide, à la ferme, si bien abritée derrière la colline, que l'on voyait sa fumée tournoyer au-dessus des arbres, longtemps avant de découvrir les bâtiments. A un détour du chemin, on se trouvait en face d'un grand

portail de bois, surmonté d'un auvent tout couvert de mousse et de sédums. On entrait dans une vaste cour présentant ces charrues, ces herses, ces girandoles de maïs, tout ce rustique aspect d'abondance si agréable à l'œil du citadin. Au fond se voyait le corps de logis appelé encore la maison de maître ; un perron en pierre, garni d'une balustrade de fer, à laquelle le temps avait enlevé plus d'un barreau, conduisait à l'appartement cédé aux Beauval. Devant ce perron, les deux gros bouleaux ou *bioles* qui donnaient leur nom à la ferme, inclinaient leurs troncs argentés et laissaient retomber leurs souples rameaux. Derrière la maison se trouvait un jardin clos de murs et très bien cultivé. Au fond du jardin, un assez grand cabinet de charmille promettait un refuge contre les chaleurs de l'été.

Les bâtiments, la cour et le jardin occupaient une esplanade, une sorte de corniche ; d'un côté, cette esplanade était dominée par la pente boisée ; de l'autre, un beau verger descendait jusqu'à une étroite prairie baignée par le fleuve et bordé d'aulnes et de saules. Sur la rive opposée, la vue était bornée par une colline revêtue de champs, de bois, de vignes, et au pied de laquelle tournaient les roues d'un moulin. On aurait pu se croire fort loin de la ville, bien que l'on n'en fût qu'à trois quarts de lieue.

Aussi actif, aussi ingénieux à Biolay qu'à Genève, Adrien cherchait à rendre à l'appartement un air de fraîcheur et de propreté ; tantôt il tapissait les chambres d'une magnifique tenture à dix sous le rouleau, et collait un papier blanc sur les solives jaunies ; tantôt il plantait

des clous, enfonçait des chevilles, posait des rayons. Le long de la face de la maison qui donnait sur le verger s'étendait une sorte de balcon ou de galerie, fermée par des fenêtres aux deux extrémités. On se promit d'en faire souvent une salle à manger. Julie sema, dans de petites caisses, des cymbalaires qui devaient retomber en draperies sur la balustrade, et des pois de senteur, des haricots rouges, des volubilis, qui plus tard formeraient un store de verdure et de fleurs. Là ne se bornèrent pas les travaux agricoles. Au bord du Rhône, le fermier avait cédé à Mme Beauval un petit carré de terrain abrité par le bois, amendé d'un fin sable. Adrien labourait, traçait au cordeau les carrés, les allées, les plates-bandes ; Julie et sa mère plantaient, semaient. Assis sur un petit banc, les mains sur sa canne et le menton sur ses mains, M. Beauval les regardait faire. Eugène présentait à ces dames les papiers de graines, les petites baguettes, et les aidait surtout de ses conseils.

Enfin arriva le grand jour de l'installation. Le samedi matin, M. et Mme Beauval escortèrent le char qui emportait le mobilier champêtre. Le soir, avec l'approbation plénière de M. Polier, Eugène vint rejoindre Julie et Adrien, et tous trois prirent le chemin de la ferme.

Eugène, on le voit, se montrait bon prince, et acceptait sans déplaisir l'invitation de Mme Beauval, de passer les dimanches à Biolay. Des deux camarades qui le plus souvent l'invitaient, l'un avait quitté le pensionnat et formé d'autres relations, tandis que les parents du second étaient en voyage et leur maison fermée. Mlle Maynard devait faire un long séjour dans le canton de Vaud. Eu-

gène aurait donc été souvent obligé de rester le dimanche chez M. Polier. Or, on sait que tout pensionnaire regarde comme une disgrâce, presque comme un déshonneur, de rester à la pension un jour de sortie. Dût-il quitter une riante campagne pour une rue sombre et triste, une société agréable pour une société maussade, il faut à tout prix qu'il sorte. D'ailleurs, les distractions champêtres que la ferme promettait au jeune homme avaient à ses yeux le charme tout-puissant de la nouveauté. C'était donc avec de gaies espérances qu'il allait partager avec son frère la petite mansarde qu'on leur avait préparée tout au haut de la maison.

Quel est l'ami des champs qui ne se rappelle avec délices le premier soir passé à la campagne ? Quelle joyeuse impatience avant le départ, quel secret dépit contre tout ce qui vient le retarder ! Enfin on se met en route, on s'efforce de garder, dans les rues de la ville, une allure digne et posée. Mais, aux paniers pleins jusqu'à l'anse, aux raquettes, aux chapeaux de paille, dont la caravane est chargée, les regardants voient bien de quoi il s'agit. On chemine gaîment ; on salue d'un élan de cœur le frais vent du soir, tout chargé de l'amère senteur des peupliers et du doux arome des violettes, les champs de blé vert, les haies blanchies par les fleurs du prunellier, le naissant feuillage qui pare, sans les cacher, les vigoureux embranchements des noyers, les délicates dentelles des ormes, les bras noueux des chênes ; on aime à voir scintiller les lumières des villages et des habitations isolées, à entendre l'aboiement des chiens de garde et le cri du grillon. On arrive, un peu las, mais joyeux. Le lendemain

matin, quel plaisir d'être réveillé par le chant du coq, d'entendre le gazouillis confus des hirondelles, d'apercevoir, en ouvrant les yeux, au lieu des rangées de toits et des groupes de cheminées, le verger couvert de sa neige odorante, les campagnes qui fuient dans le lointain, et les montagnes qui se dressent à l'horizon !

Les nouveaux habitants de Biolay furent, cette année, tout particulièrement favorisés. Depuis longtemps on n'avait pas vu, dans le canton de Genève, de belle saison qui méritât si complétement cette épithète. De temps en temps, le soleil voilait sa face radieuse d'une fine ondée qui rafraîchissait la verdure et hâtait la sortie des germes ; puis le beau temps reparaissait, le beau temps ! si doux après l'hiver, si bien accueilli par les citadins qui abandonnent momentanément pour les champs les tristes murs de la ville !

Le samedi soir, à leur arrivée, nos amis trouvaient d'ordinaire dans la cour fermiers, enfants, ouvriers, chacun son pot de soupe à la main. Après avoir répondu à l'amicale bienvenue de ces bonnes gens, ils cédaient à l'invincible fascination d'une belle soirée, et restaient assis, ou sur la galerie, ou entre les rustiques piliers qui la soutenaient. Le temps s'écoulait dans d'intimes et douces causeries, quelquefois aussi dans un silence plus doux encore. Au-dessus du Jura, le couchant restait longtemps indiqué par une large zone lumineuse, qui se fondait insensiblement dans l'azur assombri du ciel ; Vénus apparaissait, éclatante et pure ; l'air se chargeait des plus suaves parfums ; de nombreux rossignols lançaient à l'envi leurs notes perlées, et le Rhône

faisait entendre sa grande voix. Puis la lune répandait sur toute la scène des flots de clarté, et jetait sur les eaux une longue et mouvante traînée de lumière. Au milieu du silence, le timbre sonore d'une grosse pendule venait tout à coup accuser une heure tellement tardive, que l'on ne pouvait l'en croire; mais la montre à répétition de M. Beauval confirmait la désagréable vérité : il fallait aller se coucher.

Les deux frères grimpaient à leur mansarde par un escalier qui avait des droits évidents au titre d'échelle. Eugène occupait le meilleur des deux petits lits : son frère l'avait exigé, et il avait obéi sans grands efforts.

Le lendemain, Adrien quittait de très bonne heure sa couche rustique. Ordinairement, avant de descendre, il se mettait à sa fenêtre. Là, les bras appuyés sur la tablette, il admirait le paysage sans jamais s'en lasser. Le verger, le moulin du bord opposé, formaient les premiers plans du tableau. Puis, l'espace jusqu'à la montagne était rempli par un terrain agréablement ondulé, tout semé de beaux villages dont les maisons se cachaient à demi derrière des bouquets d'arbres, et dont les clochers étincelaient au soleil. Vu de loin et non éclairé, le Jura, s'élevant comme une muraille dont le sommet serait découpé en créneaux irréguliers, présente un aspect assez monotone. Mais lorsqu'on s'en rapproche, ou que le soleil du matin l'éclaire obliquement, il a ses beautés, tout inférieur qu'il est aux Alpes. Les sommités de la Dôle, du Reculet, du Crê-d'eau, s'illuminent les premières; puis, la lumière descend, et rend visibles les rochers, les bois de sapins, les pâturages, les chalets.

Cette profonde entaille à droite, c'est le col de la Faucille; ce filet blanc qui serpente au flanc de la montagne, c'est la route de Paris; cette large tache blanchâtre au pied, c'est la petite ville de Gex. Mais le trait principal de ce paysage, c'est le Rhône, là, minant les tours et les obélisques d'une falaise escarpée, ici, baignant une presqu'île basse couverte de moissons et de noyers, plus loin entourant de ses bras des îlots couverts de broussailles, toujours donnant au tableau le mouvement et la vie.

Souvent Eugène, poussant son frère de côté, venait partager avec lui l'étroite fenêtre. Mais il ne partageait pas son silence.

Un matin donc:

— Vois-tu, lui disait-il, là, au-dessous de nous, sur la galerie, Mlle Julie, qui laboure ses caisses de fleurs avec un vieux couteau. Dans ce simple peignoir bleu à pois blancs, n'est-elle pas cent fois plus jolie que les belles dames qui étalent dans les rues de la ville leurs trente-six mille fanfreluches?

— Ne parle donc pas si haut; elle pourrait t'entendre.

— Le grand mal, quand elle m'entendrait te dire que je la trouve jolie! Je le lui dirais bien à elle-même. La voilà qui descend dans le verger; si nous allions la rejoindre?

— Non, Eugène; elle n'a pas un moment de liberté dans la semaine, elle doit avoir besoin de solitude. Allons plutôt, en attendant le déjeuner, faire un tour dans le bois.

Et les deux frères, s'élançant gaîment hors de la maison, prenaient le chemin du petit bois. En traversant la cour, Eugène appelait: — Ici, Babi! A cet appel, une jeune, noire et belle chienne de Terre-Neuve, sortait de sa niche en bondissant. Bravant la rosée, ils s'enfonçaient dans le taillis, tandis que leur compagne, se livrant à toutes les excentricités de la race canine dans sa première adolescence, faisait cinq ou six fois le même chemin, fouillait la terre, aboyait aux oiseaux, se roulait sur la mousse. Eugène, son ami particulier, partageait ses jeux et excitait sa gaîté. Pour Adrien, sans s'inquiéter des ronces qui parfois déchiraient ses mains, il allait moissonner dans les fourrés.

— Que veux-tu faire de toutes ces fleurs? lui demandait Eugène.

— Un bouquet pour Mlle Julie. Charge-toi de les arranger; Mme Polier dit que tu t'y entends à merveille.

— Bien! je veux que Mlle Julie aussi me fasse compliment sur mes talents. Avec ces magnifiques églantines rouges, ces orchis blancs, roses, piquetés, ces ophrys de velours brun, ces muguets si parfumés, je vais faire une vraie œuvre d'art, digne d'être mise à l'exposition.

Lorsqu'ils revenaient, ou du bois, ou de toute autre promenade, ce n'est pas le déjeuner qui les occupait immédiatement. Pour Julie, pour ses parents, pour Adrien, le dimanche n'était pas seulement un jour de repos, un jour de fête; c'était, avant tout, le jour du Seigneur, et ils aimaient à bénir ensemble Celui qui leur donnait ce doux loisir. Après la lecture de quelque fragment de la Bible, ordinairement de l'un de ces magnifiques psau-

mes où le chantre inspiré convie toute la création à louer le Créateur, Adrien ou Julie se chargeait d'exprimer, dans une simple et fervente prière, les vœux et la reconnaissance de tous.

Le déjeuner était presque toujours servi sur la galerie. Après le repas, tous ensemble descendaient dans le verger. Ils se laissaient doucement charmer par tout ce qui les entourait : le ciel bleu, la fraîcheur des ombrés, les diamants de la rosée scintillant sur l'herbe, le bruit du fleuve... Mais à quoi bon chercher des paroles pour exprimer cet inexprimable attrait que la campagne présente le matin? A qui sait le goûter, un mot le rappelle; à qui ne le sent pas, rien n'en peut donner l'idée.

Ils eussent volontiers laissé couler bien des heures dans cette douce quiétude, écoutant chanter les oiseaux et bourdonner les abeilles. Mais ils voulaient aussi bénir Dieu dans sa maison. A un quart de lieue environ de la ferme, à l'extrémité du village le plus voisin, s'élevait une modeste chapelle, où tous les dimanches se célébrait le service divin. Un sentier solitaire, qui traversait des bois et des prairies, y conduisait. L'éclatante voûte du ciel, le doux aspect des champs, est-il rien qui dispose mieux l'âme aux émotions de la piété?

Tous les membres de la petite colonie se plaisaient à l'aspect animé de la ferme, et s'intéressaient à ses hôtes de tout poil et de tout plumage; tous aimaient à voir les poules bavardes et les coqs orgueilleux courir çà et là en gloussant, les pigeons au cou changeant battre l'air de leurs ailes, puis venir se ranger sur le bord du

toit; les belles vaches aux doux yeux, au poil satiné, à l'haleine embaumée, sortir en bondissant de l'étable pour aller s'abreuver dans la cour. Tous s'intéressaient au jardinet, comptaient les boutons, admiraient les fleurs. Les deux vieillards savouraient doucement l'air vif et pur, et jouissaient aussi du bonheur des jeunes gens. Pour Eugène, tout était spectacle ou passe-temps. Sa fidèle Babi lui imposait ses volontés ni plus ni moins qu'une personne raisonnable. Elle courait vers la rivière, revenait vers lui, s'arrêtait, le regardait avec un petit aboiement particulier, puis retournait au bord de l'eau, et ne cessait ce manége que lorsqu'elle avait réussi à l'attirer tout près du Rhône. Là, semblable à ces gens qui se persuadent qu'ils remplissent un devoir quand ils satisfont une fantaisie, Babi, en chienne consciencieuse, ne voulait se livrer à son goût pour le bain, que si Eugène lançait au loin un bâton qu'elle allait aussitôt happer en fendant les ondes de ses grosses pattes noires. Dès qu'elle avait rapporté le bâton, docile au commandement: Va te secouer! elle allait, à une respectueuse distance, faire jaillir autour d'elle une pluie de perles liquides. Quand Eugène était las de ne jouer qu'avec une bête, il venait solliciter Adrien ou Julie de faire avec lui une partie de volant. C'était d'abord par pure complaisance qu'ils se rendaient à sa requête; mais bientôt ils finissaient par prendre au jeu un intérêt très vif, et le jouet emplumé, voltigeant sans relâche, ne tombait que lorsque les bras des joueurs tombaient de lassitude.

Cependant Adrien et Julie aimaient mieux encore aller s'asseoir tout au bord de l'eau, sur un vieux tronc

renversé, que le temps avait recouvert d'un fin tapis de mousse.

Un jour, Eugène vint les rejoindre avec son inséparable compagne, et, enjambant le tronc d'arbre, prit place entre eux deux.

— Je viens un peu me reposer, leur dit-il; j'ai lancé tant de bâtons dans l'eau que j'en ai le bras désarticulé. Tu perds tes peines, Babi; en vain tu me fais les doux yeux; en vain tu gémis, et de ta queue me parles le plus touchant langage. Tranquille! couche-toi là. Vous le trouvez donc bien beau ce fleuve que vous contemplez depuis si longtemps, immobiles et silencieux comme les saules du rivage? Pour moi, je ne le trouve pas assez animé: ces rives sont trop solitaires.

— Non, Eugène, dit Adrien; la vie n'y manque pas. Il a ses hôtes, ses habitués. Vois ces colonnes de moucherons qui tourbillonnent sans fin, ces noires hirondelles, ces blanches mouettes qui volent en tous sens, effleurant l'eau de leurs ailes....

— Et, à notre droite, interrompit Julie à voix basse, perché sur cette branche morte, cet oiseau bleu, ce beau martin-pêcheur. Pas de bruit, n'allons pas l'effaroucher! Il va rester longtemps là, guettant sa proie... Mais non; tenez, il plonge. Le voilà qui reparaît, tenant quelque chose au bec; il s'envole; disparu!

— Il y a quelque chose qui me plairait davantage, à moi, que toutes ces bestioles; ce serait de voir passer une barque avec des voiles blanches enflées par le vent, d'entendre, de voir tourner les palettes d'un bateau à vapeur.

— Je ne suis pas de ton goût, frère, dans cette solitude, je me sens plus près de Dieu en ne promenant mes regards que sur ses œuvres.

— Et les cultures, et le moulin? Ce sont bien des travaux de l'homme, ce me semble.

— Oui, mais ils ne m'éloignent pas de la nature. car ils ne me parlent que de la douce vie des champs. Tes barques, tes bateaux, me parleraient de commerce, d'industrie....

— Et tu en entends assez parler pendant la semaine, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas la solitude seule qui vous attire et vous retient sur ce bord?

— Non, dit Julie, c'est le fleuve. Nous aimons tous deux à entendre sa voix.

— Il me semble qu'elle redit toujours la même chanson, ou, pour parler d'une manière plus poétique, qu'elle fatigue l'oreille d'une plainte incessante et monotone.

— Oh non! répliqua Julie; c'est un concert plein d'harmonie.

— Parlez-moi des gens à imagination! Daignez, Mademoiselle Julie, initier un profane, et lui faire distinguer, dans ce mystérieux concert, les basses, les ténors, les violoncelles, les flûtes.

— Ecoutez! Ce grondement sourd et continu n'est-il pas l'accompagnement des voix bruyantes que le grand courant fait entendre tout près de nous? Le son de l'eau, quand elle rencontre quelque obstacle, et, à nos pieds, le doux clapotis des vagues contre les cailloux du rivage, ne rendent-ils pas chacun une note distincte?



— Mais vous ne vous contentez pas d'écouter, vous regardez. Vos yeux ne se peuvent détacher de cet éternel courant. J'ai remarqué que vous, Mademoiselle Julie, vous regardiez toujours en amont, comme si ce fleuve devait vous apporter quelque nouvelle des bords qu'il a vus, et que toi, Adrien, tu le suis dans sa course, comme si tu pensais à ceux qu'il verra ; on dirait que l'un de vous pense au passé et l'autre à l'avenir.

Julie ne répondit pas, et continua à tenir les regards fixés sur les flots nouveaux que chaque seconde amenait.

— Puisque Mademoiselle Julie ne dit mot, fais-moi part, Adrien, de tes réflexions philosophiques.

— En ce moment, je n'en fais pas ; mais je me plais à voir ces ondes, tantôt déroulant mollement leurs larges plis, tantôt se poussant, se pressant comme une foule passionnée. Que de nuances, que de reflets dans ces belles eaux transparentes ! Vois-tu cette écume blanche qui jaillit là-bas et trahit la présence d'un rocher à fleur d'eau ? Je ne puis me lasser de suivre les évolutions de ces tournants qui se forment près du bord, de voir chaque flot, quand il arrive au-dessus de l'un de ces maëlstroms en miniature, s'y engouffrer, tournoyer, puis en sortir et reprendre sa course, et les mêmes remous se reformer toujours, presque à la même place, avec des flots toujours nouveaux.

— Je m'attendais que tu allais moraliser, à l'imitation de cette jeune bergère qui, dans une vieille chanson de ma tante, s'écrie, en regardant couler l'eau : Ainsi passent nos jours !

— Non, *piccolo* ; à Biolay, je ne moralise pas, je jouis.



— Et ta jouissance, c'est de rêver?

— Que faire au bord du Rhône, à moins que l'on n'y songe?

— Des ricochets, et des plongeons, n'est-ce pas, Babi? Allons, viens; laissons là ces rêveurs, nous autres gens d'action.

Oui, à Biolay, Adrien jouissait. Il est plus d'un jeune homme qui ne trouverait pas grand plaisir à passer le dimanche dans une ferme solitaire. Mais Adrien avait tout ce qu'il faut pour jouir de la campagne. Il n'était pas blasé; il possédait à un haut degré cette faculté que Madame la marquise de Lambert, j'en suis fâché pour elle, déclare n'appartenir qu'aux sots : la faculté d'admirer. A Biolay, entouré

> De tout ce que les champs, les vergers et les bois,
> Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare,

il bénissait Dieu d'avoir répandu tant de charmes sur la demeure de l'homme. A Biolay planait constamment sur lui le souvenir de sa mère bien-aimée. Cette mère qu'il avait vue pâlie par l'affliction et la souffrance, combien il aimait à se la représenter tout enfant, courant, sautant, comme maintenant son Eugène, sous ces ombrages, dans ces herbes! Enfin, comme l'arbre, engourdi par un long hiver, se hâte, au premier soleil, de déployer son feuillage, ses fleurs, et, en peu de jours, étonne le regard par l'abondance et le rapide accroissement de ses pousses, ainsi Adrien, si longtemps étranger à la joie, laissait son âme s'épanouir et dépensait tout son arriéré de jeunesse. Semblable à ce géant de la fable, fils de la Terre,

qui reprenait force et vigueur dès que son corps l'avait touchée, il avait pris, par cette nouvelle et intime connaissance avec la nature, une animation, une gaîté, que, même aux premières années de son enfance, il n'avait jamais connue.

Mais ses travaux de la semaine ne lui paraissaient-ils point, par le contraste, durs et insipides? Non; il apportait à son travail autant de conscience qu'auparavant et plus d'ardeur encore peut-être, bien que certainement la voix de M. Barbarel ne valût pas le chant du rossignol, que les ballots de droguerie, s'ils sentaient plus fort que l'herbe ou les fèves, ne sentissent pas si bon, et que le tabouret ne fût pas un siége aussi agréable que le vieux tronc du bord de l'eau. Nous ne voudrions pas répondre que, dans les moments où son travail ne l'absorbait pas, l'imagination, cette mémoire animée, ne le transportât dans le verger ou dans le bois. Il lui arrivait même parfois, lorsqu'il était seul, de crayonner à la hâte quelques vers, échos imparfaits de ses pensées. Mais bientôt après le papier, lacéré en mille pièces, s'en allait aux quatre vents.

Les semaines fuyaient rapidement; les dimanches s'envolaient. Dans le bois, les martagons tachetés et les longs épis roses de la salicaire succédaient aux ancolies, aux muguets, aux églantines. Bientôt le colchique se montra dans les prés; les grappes d'or de l'épine-vinette furent remplacées par des grappes de rubis; le feuillage se para des couleurs les plus éclatantes; la vigne-vierge se teignit de pourpre; les arbres du verger plièrent sous le poids de leurs trésors. Tout cela présentait un riche et

attrayant spectacle; mais, hélas! tout cela disait aussi: Voici l'automne, les jours sont courts, les brouillards épais; il faut rentrer!

Par un beau dimanche d'octobre, ils allèrent tous ensemble faire leurs adieux à leur chère habitation d'été. Adrien monta seul dans sa mansarde et resta quelques instants à la fenêtre. Cette saison qui avait été si féconde en pures jouissances, elle était maintenant passée! il lui semblait qu'il n'avait fait qu'un beau rêve, et un peu de mélancolie oppressait son cœur. Il promena un dernier regard sur ces campagnes qui l'avaient si délicieusement ému; puis, involontairement, ses genoux plièrent, ses mains se joignirent, son regard s'éleva vers le ciel: Mon Dieu, dit-il, quel que soit l'avenir que tu me gardes, sois mille fois béni pour le bonheur dont tu m'as comblé pendant ces jours qui ne sont plus qu'un souvenir!

XIV

VUE D'INTÉRIEUR.

Les paisibles plaisirs de Biolay n'étaient pas le seul regret que laissât à Adrien cet été si vite écoulé. Jamais, depuis son arrivée à Genève, il n'avait été aussi rapproché de son frère; ces courses faites ensemble, ces récréations goûtées en commun, avaient renoué bien des fils rompus par leur séparation. Il n'y avait pas encore entre eux, il est vrai, une complète harmonie : Eugène se donnait des airs d'indépendance, émettait d'un ton suffisant des opinions qui différaient presque toujours de celles d'Adrien. Malgré cela, celui-ci commençait à se flatter que le temps de l'intimité et de la confiance n'était pas éloigné. Mais il s'était flatté trop tôt ; l'hiver vint détruire l'ouvrage de l'été.

Cet hiver-là, on voyait constamment cheminer dans

les rues des civières où se balançaient des arbustes fleuris, de grandes mannes pleines d'appétissantes friandises. Le soir, le pavé s'ébranlait sous les voitures, qui déposaient devant quelque vestibule brillamment éclairé des cavaliers en habit noir et en gants paille, des dames abritant leurs guirlandes sous un capuchon et cachant sous leurs manteaux de soie des robes aussi légères que des ailes de libellule. Le vent apportait à l'oreille des passants de vagues bouffées de musique; enfin, Genève s'amusait.

Pour une maîtresse de maison qui donne un bal, ce n'est pas tout d'avoir un local commode et bien éclairé, un bon orchestre, des décorations et des rafraîchissements convenables; il faut encore et surtout d'habiles et infatigables danseurs. Si un jeune homme, au mérite de danser bien et beaucoup, joint celui de se tirer à merveille des petites causeries de salon, s'il a même un peu plus d'esprit que la circonstance ne le demande, si, pour couronner le tout, il a une tournure élégante et une gracieuse figure, on se l'arrachera, et il sera aussi indispensable que le lustre et les banquettes. Eugène Sattori, quoique à peine âgé de quinze ans, réunissait à leur plus haute puissance tous les avantages que nous venons d'énumérer. Aussi était-il invité, fêté, recherché; il brillait dans les sphères les plus élevées, et quand il daignait descendre d'un degré l'échelle sociale, le salon bourgeois qu'il honorait de sa présence s'en trouvait fort heureux. Souvent, en monarque magnanime, il ne se rendait à un grand bal qu'après avoir fait une apparition dans une petite soirée.

Comment donc M. Polier pouvait-il permettre une dissipation si peu compatible avec les habitudes d'un pensionnat, et en tout cas nuisible au travail? C'est qu'Eugène était entré comme étudiant dans ces classes intermédiaires entre le collége et l'académie, que l'on appelle à Genève le gymnase. A la vérité, il demeurait toujours chez M. Polier; mais celui-ci ne pouvait plus exiger d'un simple pensionnaire la stricte discipline d'un élève régulier, et Mlle Maynard n'ayant point tenu compte de ses représentations, il avait dû laisser Eugène danser tant qu'il lui plairait.

Adrien non plus n'approuvait pas cette continuelle succession de fêtes; mais Eugène ne l'écoutait guère.

— Tu te contredis, lui disait-il. Cet été, tu m'engageais toujours à me divertir.

— Quelle différence, *piccolo !*

— Toujours *piccolo* ! J'ai deux pouces de plus que toi.

— J'en conviens. Mais, n'en déplaise à ta grandeur, les plaisirs mondains, plaisirs tout factices, n'ont rien qui élève le cœur, rien qui développe l'intelligence.

— Tu en parles comme un aveugle des couleurs. Laisse-moi, comme je te l'ai déjà offert, te procurer une invitation pour le grand bal de M. F***.

— Je te remercie; mais je ne veux pas aller au bal.

— Parce que tu ne sais pas danser? Bah! j'obtiendrai bien de la tante qu'elle te fasse donner quelques leçons, et tu en sauras vite assez pour figurer dans un quadrille tout comme un autre.

— Encore une fois, grand merci, cher enfant. Mais,

vois-tu, sans user de rigorisme, et sans désapprouver absolument la danse en elle-même, je regarde ces réunions brillantes comme une serre chaude propre à favoriser l'éclosion de plus d'une passion mauvaise : la vanité, l'envie, la médisance.... Ah! il n'y a pas plus de ressemblance entre nos plaisirs de cet été et les plaisirs mondains qu'entre l'air pur de la campagne et l'atmosphère étouffante et malsaine d'une salle de bal.

— Je ne suis pas exclusif, moi; je suis un philosophe éclectique. Large et tolérant dans mes goûts, je change avec les saisons. En été, je lance des pierres sur le Rhône; en hiver, je me lance sur un parquet. Je danse en été avec la noire Babi, en hiver avec de blanches demoiselles, et toujours je me conforme au sage précepte de Lamartine :

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie.

Eugène donnait, pour excuser et expliquer sa dissipation, une raison excellente à son gré : il devait, l'automne suivant, commencer son instruction religieuse. Pendant l'année où le catéchumène se prépare à sa première communion, il est d'usage, à Genève et ailleurs sans doute, qu'il s'abstienne de tout ce qui s'appelle plaisirs mondains. Eugène se dédommageait par avance des privations qu'il aurait à s'imposer. Julie lui demandait s'il ne faisait pas comme ceux qui voient dans les folies du carnaval une indispensable préparation aux austérités du carême.

Julie pouvait à son aise railler le jeune mondain, car on n'aurait pu lui reprocher de dire et de ne pas faire.

Elle avait reçu de nombreuses et pressantes invitations ; mais elle les avait toutes refusées.

Quelle était la raison de cette conduite? Julie, comme Adrien, désapprouvait-elle les bals? Etait-ce économie, crainte des fortes dépenses auxquelles entraînent ces fraîches et fragiles parures qu'il faut si souvent renouveler? Ces deux motifs auraient suffi. Mais lors même que la sagesse n'eût pas détourné Julie des réunions de plaisir, son penchant ne l'y aurait pas entraînée. Quels que fussent ses constants efforts et pour paraître, et pour être réellement sereine, contente, gaie même, on pouvait soupçonner que son cœur recélait quelque souci, quelque chagrin. Adrien s'en était aperçu; mais, par délicatesse, il n'en laissait rien voir. Il cherchait même à se persuader que la fatigue, les petits ennuis inhérents à la profession de Julie, pouvaient bien expliquer cet abattement qu'elle ne parvenait pas toujours à cacher ou à surmonter. Bien qu'elle n'eût point la coutume de se plaindre à tort et à travers, Adrien ne pouvait ignorer que, si la plupart de ses élèves lui donnaient du plaisir, quelques autres lui attiraient des tracasseries; il savait, par exemple, que M. Barbarel était venu lui faire une scène violente parce qu'Adeline, non-seulement n'avait pas eu de prix au Conservatoire, mais n'avait pas même été admise à concourir. Pourtant n'y avait-il pas autre chose?

Un soir, Julie était restée dans sa chambre pour cause de migraine, avait dit sa mère, qui elle-même paraissait bien abattue. Adrien, le lendemain à dîner, se demanda si c'était la migraine qui avait rougi ainsi les yeux de

Julie. Il évita de la regarder, de la questionner; à peine permit-il aux prévenances dont il l'entourait sans l'en surcharger, d'être les discrets témoignages de sa sympathie.

Mais, si Julie souffrait de quelque douleur secrète, toute sa conduite montrait que, loin d'entretenir sa douleur comme une vestale le feu sacré, elle avait accepté l'épreuve, elle s'y était soumise. Peut-être même un observateur très attentif et très expérimenté eût-il pu apercevoir, à travers la mélancolie de la jeune fille, cette humble et sereine satisfaction, récompense divine d'un sacrifice fait au devoir. Plus que jamais, elle consacrait son attention et ses facultés à son enseignement; plus que jamais, elle était tendre et dévouée pour ceux qu'elle aimait, et faisait régner dans l'obscure demeure la paix, la concorde, l'affection, tout ce qui donne du charme à la vie.

Cet hiver qu'Adrien avait vu avec tristesse mettre fin aux joies de la campagne, s'écoulait cependant pour lui assez doucement. Il avançait dans sa carrière commerciale; il remplissait maintenant des fonctions assez importantes; il faisait plus d'ouvrage que n'en fait ailleurs maint commis bien salarié. Comme l'allemand et l'italien étaient en quelque sorte, pour lui, des langues maternelles, comme il savait lire et écrire l'anglais, son patron ne manquait pas d'utiliser ces connaissances au profit de la maison. Il était toujours bourru, M. Barbarel; voit-on le léopard quitter ses taches ? mais il témoignait à Adrien beaucoup de confiance. Se donnant un peu plus de loisir, il laissait à son jeune apprenti la direction de

certaines affaires, et ainsi l'apprenti se préparait à devenir maître une fois.

Nous avons vu Adrien refuser de prendre part aux fêtes qui mettaient en mouvement les amis du plaisir. Mais les fêtes bruyantes n'étaient pas les seules qui se donnassent à Genève cet hiver-là; il en était d'autres, offertes aux amis du savoir. Plusieurs professeurs, plusieurs savants, dont la réputation s'étendait bien au delà des limites de leur ville natale, donnaient des cours auxquels le public était admis moyennant une rétribution très modérée. Ces cours avaient lieu le soir. Adrien, qui maintenant pouvait disposer de quelques heures à la fin de sa journée, s'empressa de prendre place à ces festins de l'intelligence. Physique, géologie, histoire naturelle, tels furent les mets substantiels qui lui étaient offerts. Quelles pures et nobles jouissances il goûtait à étudier l'ensemble des lois que le Créateur a données à la matière, les brillantes et pacifiques conquêtes de ces dernières années, conquêtes dont le professeur, s'il eût été moins modeste, aurait pu dire :

Je pris à ces travaux une part non petite!

Avec quelle avide curiosité il écoutait l'histoire de ces mystérieuses révolutions qui bouleversèrent notre globe avant que l'homme y fût placé; quel plaisir d'entendre raconter par un observateur ingénieux les mœurs, les instincts, les habitudes de ces tribus innombrables :

Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux!

Rédiger par écrit ce qu'il avait entendu était pour lui

une occupation aussi captivante que profitable. Julie, de son côté, cherchant à se distraire tout autant qu'à s'instruire, étudiait la composition, l'harmonie. Assis tous deux à la même table, pendant que les vieux parents faisaient leur éternelle partie de piquet, la même lampe éclairait ces jeunes et studieux visages, et ces heures qui terminaient par un nouveau travail une journée déjà si laborieuse, semblaient toujours fuir d'un pas trop rapide. Le front élevé et sérieux d'Adrien était fait pour exprimer la méditation ; mais que l'on ne croie pas que l'étude fît perdre aucun de leurs charmes aux traits délicats de Julie. Adrien ne pouvait s'empêcher de lui faire part de ce qu'il avait entendu de plus curieux ; elle l'écoutait avec un vif intérêt, et regrettait, disait-elle, de n'avoir à lui offrir, en échange de ses observations sur les phénomènes électriques ou les mœurs des fourmis, que des accords de septième diminuée ou de quarte superflue, dont il n'aurait su que faire.

La belle saison, dans sa fuite, avait emporté les accès de gaîté, les rires joyeux dont Adrien avait réveillé les échos de Biolay. Ce penchant à la tristesse, auquel le disposaient, et sa nature, et l'ineffaçable impression des scènes de douleur qui avaient assombri sa première jeunesse, avait repris le dessus. Mais cette tristesse revêtait un caractère toujours plus élevé. Ce n'était point une de ces tristesses malsaines, mortelles, qui aigrissent et rongent le cœur, une de ces molles mélancolies qui l'énervent. C'était une préférence donnée à la solitude sur la foule, au silence sur le bruit, aux poëtes qui font jaillir les larmes sur ceux qui provoquent le rire ; c'était un

tendre ressouvenir des morts aimés, qui le portait à vivre avec eux par la mémoire.

Peut-être se doute-t-on qu'Adrien était un peu rêveur. Nous l'avouerons. Comme tous ceux qui ont eu une enfance solitaire, il avait un certain penchant à laisser errer sa fantaisie. Cependant, chaque fois qu'un travail sérieux réclamait toute son attention, ses facultés dispersées accouraient pour se retrouver fidèlement à leur poste. On a prétendu que, profitant de la dualité signalée par Xavier de Maistre, il chargeait sa *bête* de faire les additions du grand-livre, qui pourtant se trouvaient toujours très justes, tandis que son âme errait dans les espaces ; mais, bien qu'il ne se soit jamais expliqué sur ce point, nous maintenons que c'est calomnie.

D'ordinaire, quand il se permettait le luxe d'une rêverie, il laissait les idées s'enchaîner sans autre lien que le fil imperceptible des plus fortuites associations. Mais, depuis plus d'une année, le miroir de sa fantaisie reflétait presque constamment la même image. Cette image, il cherchait à croire que c'était celle de la plus aimable et de la mieux aimée des sœurs. Etait-il là-dessus d'aussi bonne foi, aussi sévère, aussi franc envers lui-même que dans tous les autres cas ! Cette affection qui grandissait, qui se fortifiait, qui s'emparait fibre à fibre de sa pensée et de son cœur, n'avait-elle pas insensiblement changé de nature, et ne différait-elle pas à bien des égards d'un paisible amour fraternel ? Une circonstance vint forcer Adrien à s'avouer ce qu'il en était.

A un certain moment, il y eut dans la famille Beauval de mystérieuses correspondances, des allées et venues

d'amis empressés, des conférences entre Julie et ses parents. Mlle Maynard, au milieu de tout cela, se montrait fort affairée. Une vague rumeur se répandit, on ne sait comment, et Adrien entendit répéter : Mlle Beauval se marie; elle va épouser M. J., un riche marchand horloger. A cette nouvelle, un douloureux saisissement lui serra le cœur.

En rentrant, il trouva Julie seule, à son piano. C'était un soir de printemps; la fenêtre était ouverte, il n'était plus jour, et il n'y avait pas encore de lumière dans la chambre.

— Voulez-vous que j'allume la lampe, Adrien?

— Un peu plus tard, s'il vous plaît, répondit le jeune homme. Il préférait que les émotions qui pourraient se peindre sur son visage se perdissent dans la demi-obscurité. — Mademoiselle Julie, dites-moi, je vous prie, est-il vrai que vous allez vous marier!

— Qui vous a conté cela, mon bon Adrien? et avec qui dois-je me marier?

— Quelqu'un l'a dit au bureau à M. Barbarel. On assure que vous devez épouser M. J. Mademoiselle, si vous avez un engagement de ce genre, est-ce par le bruit public que doit l'apprendre celui.... que vous avez bien voulu traiter jusqu'à présent comme un frère?

Le crépuscule qui voilait l'agitation d'Adrien servit aussi à cacher la vive rougeur qui couvrit soudain le visage de Julie. Mais elle répondit d'une voix calme :

— Vous me faites là un reproche que je ne mérite pas.

— Il n'est donc pas vrai que vous allez vous marier?

— Non, cela n'est pas vrai.

Adrien respira, et il eut besoin de quelque effort pour empêcher sa joie d'éclater.

— Alors, dit-il, pourquoi le public s'amuse-t-il à débiter de pareilles fables ?

— Je trouvais inutile de vous parler d'une chose passée et finie ; mais puisque, sans qu'il y ait de ma faute, on a joint à mon nom celui de M. J., je vais tout vous dire. Ce monsieur, en effet, m'a demandée en mariage, mais j'ai refusé. Quelques amis, entre autres Mlle Maynard, m'ont blâmée ; je leur ai paru déraisonnable et dédaigneuse. J'en suis peinée. Mais, sans fermer les yeux sur les avantages qu'aurait pu avoir pour moi cette union, comme je ne me sentais pas le moindre penchant pour M. J., et que je ne conçois pas qu'on puisse donner sa main sans son cœur....

— Oh ! Julie, Mademoiselle Julie, que c'est vrai ce que vous dites là !.. Je voudrais bien savoir ce que ma tante a pu y trouver à blâmer !

— Cette bonne demoiselle Maynard ! dit Julie en riant, nous avons souvent des discussions ensemble, parce qu'elle me trouve un peu rétive. Elle m'a vivement représenté que je pourrais ne pas retrouver une occasion si belle. Je lui ai répondu que cela est fort probable, mais que le célibat ne m'épouvante nullement. Alors elle m'a fait une peinture effrayante des déceptions et des amertumes dont est semée la vie d'une vieille fille. Il paraît que j'avais, en l'écoutant, l'air un peu incrédule. Vous pensez, m'a-t-elle dit, que je n'ai pas pratiqué ce que je prêche. Il est vrai ; de vingt à quarante ans, j'ai eu des partis en masse ; je les ai tous repoussés, pensant

qu'ils n'en voulaient qu'à mon argent. Savez-vous si je ne m'en suis pas repentie, surtout quand j'ai vu tel homme, dédaigné par moi, rendre parfaitement heureuse la femme qui l'avait consolé de mon refus ? Et puis, j'avais de la fortune, moi. Mais une fille qui n'a rien doit saisir aux cheveux l'occasion de se faire un sort. Ah ! me suis-je écriée, je ne veux pas me marier pour me faire un sort. Un mari doit être autre chose pour moi qu'un homme qui me donne la nourriture et le vêtement ; je veux pouvoir l'aimer. Mademoiselle, on dit que les filles pauvres sont condamnées au célibat ; ne les condamnez pas, vous, à un vil mariage d'intérêt. Là-dessus je m'en suis allée.

— Vous avez sans doute consulté M. et Mme Berthelet, et ils ont été de votre avis, eux ?

— Pas trop, dit Julie en allumant la lampe, et je me suis un peu fâchée contre Antoinette, qui, après s'être mariée par inclination, m'engageait à me marier par convenance. Ma mère et vous, Adrien, vous êtes les seuls qui m'ayez approuvée.

— Oui, Mademoiselle, je vous honore, s'il est possible, plus encore, pour avoir refusé ce honteux marché qu'on appelle un mariage d'argent.

Adrien s'enfuit dans sa chambre ; son trouble était tel, qu'il avait besoin d'être seul. Il ouvrit sa fenêtre ; hélas ! il n'avait pas sous les yeux le paysage de sa mansarde champêtre ; mais, dans l'étroite bande du ciel qu'il pouvait voir, scintillait la plus radieuse, la plus éclatante des étoiles ; elle animait et remplissait presque en entier ce

petit espace, comme le sentiment qu'éprouvait Adrien remplissait et éclairait sa vie.

— Julie est libre, se répétait-il avec transport; elle ne se marie point, elle n'y pense pas! Mais pourquoi donc cela me rend-il si heureux? Ah! c'est que je l'aime, et non pas d'une tranquille amitié comme j'essayais de le croire. Aveugle que j'étais! dès notre première entrevue son image ne s'est-elle pas gravée en mon âme pour ne plus s'en effacer? N'est-ce pas sa présence qui a fait de Biolay, et même de ce sombre appartement, des demeures enchantées? Avant son arrivée, je végétais tristement; par elle seule je me sens vivre. Oh! oui, je l'aime! pas plus que je n'aimais ma mère, pas plus que je n'aime mon frère, non! mais autrement.

Il continua longtemps à rêver, tout au moment présent, sans but, sans projet, se répétant mille fois combien il aimait Julie, combien il était heureux de vivre sous le même toit qu'elle, de la voir tous les jours, de l'entendre lui parler avec la douce familiarité d'une sœur. Il serait resté plus longtemps encore, une partie de la nuit peut-être, à regarder l'étoile briller au ciel, à voir l'amour luire en son cœur, si (oh! prosaïque interruption de la plus poétique des extases!) la domestique n'avait frappé à sa porte en l'avertissant qu'on l'attendait pour souper.

Il ne se rendit pas aussitôt à cette invitation; il avait besoin de composer son visage, et de cacher sous son calme habituel les émotions qui venaient de l'agiter. Accoutumé à se maîtriser, il y réussit. Il parla peu; mais cela lui arrivait trop souvent pour qu'on le remarquât.

Rentré dans sa chambre, sa conscience, si prompte à s'alarmer, lui posa cette question : N'y a-t-il point de mal à s'abandonner sans lutte à un sentiment aussi ardent, aussi puissant, aussi impérieux ? Mais la passion, sentant qu'elle avait les meilleures chances d'être écoutée, répondait : Quel mal y aurait-il ? Julie n'est-elle pas libre ? L'aimer, ce n'est enfreindre aucune loi, ni divine, ni humaine. Il n'y a pas à rougir d'aimer ce qui est si aimable. Ce qui me captive, ce n'est point sa beauté ; oh non ! ce ne sont point ses doux yeux noirs, ses petites fossettes, sa grâce souveraine. Mais une fille si pieuse, si bonne, si sage !... Jamais on ne réunit à un tel degré tout ce qui peut charmer le cœur et imposer le respect. Julie, Julie, je peux vous aimer en face du souvenir de ma mère ; je peux vous aimer en présence de Dieu...

Les réflexions et les émotions d'Adrien le tinrent longtemps éveillé. Il sentait que maintenant la situation avait changé pour lui, sinon pour Julie, et qu'il devait se tracer un plan de conduite.

— Je ne suis qu'un apprenti, se disait-il en soupirant. Je ne gagne pas un sou ; l'habit que je porte, le pain que je mange, je les tiens de ma tante. Certainement, devenir amoureux en pareille circonstance, c'est une folie. Si Julie se doutait de ce que je sens, elle me plaindrait peut-être ; mais elle me blâmerait, elle chercherait à m'éloigner... M'éloigner d'elle ! cesser de la voir !... Je cacherai mon amour ; je le cacherai si bien, que ni elle ni personne au monde ne pourra s'en douter. Ne pas le lui avouer, ce n'est pas là ce qui me coûtera, il me serait beaucoup

plus difficile de le lui dire que de le lui taire. Mais mon devoir, un devoir qui me coûtera peut-être, c'est d'empêcher que rien dans ma conduite ne décèle ce que je suis résolu à cacher. Pour l'heure, Julie, vous ignorerez quels sont les vœux qui osent se former au fond de mon cœur. Plus tard, qui sait ?

Mais au moment où, sur les ailes des plus audacieuses espérances, il planait déjà dans l'avenir, il eut le difficile courage de s'arrêter. Il chercha la force et la lumière là où depuis longtemps il les cherchait toujours. Peut-être va-t-on rire ou se scandaliser en voyant un jeune homme amoureux répandre devant Dieu l'agitation et le tumulte de son âme. Mais, dans l'âme d'Adrien, il n'y avait rien qu'il eût voulu cacher à son Père céleste. Son amour était si pur, l'objet en était si digne, que cet amour lui semblait comme un ressouvenir et un héritage de l'Eden. Laissons-le donc mettre ses sentiments, ses craintes, ses lointaines espérances, sous la sauvegarde divine, et se rappeler, en pensant à Julie, Isaac consolé par Rébecca de la mort de sa mère, et Jacob servant, pour obtenir Rachel, quatorze années qui ne lui parurent que peu de jours.

Dès le lendemain, il exécuta sa résolution. Dès lors il sacrifia souvent les longues et intimes causeries ; il évitait, lorsqu'il le pouvait sans éveiller l'attention, les occasions de se trouver avec Julie, il resta davantage dans sa chambre, s'occupant de chimie, de langues étrangères, d'algèbre même. Comme Amédée avait maintenant un peu plus de temps, il le fit venir pour lui donner des leçons d'allemand et de calcul.

Cette privation qu'il s'imposait ne lui fut pas si pénible qu'il l'avait craint d'abord ; il aimait mieux encore penser à Julie, loin d'elle, qu'être là, sous ses yeux, un masque sur le visage et un secret dans le cœur.

XV

LE COMMIS.

—

Le printemps était déjà fort avancé lorsqu'il se fit un grand changement dans le sort d'Adrien. Une place de commis étant devenue vacante chez M. Berthelet, il avait pensé qu'Adrien pourrait la remplir. Il avait entendu parler de lui, tant par M. Polier que par Julie, comme d'un jeune homme aussi intelligent qu'honnête et dévoué; de plus, ayant souvent des affaires à traiter avec M. Barbarel, son ancien patron, il avait eu l'occasion de voir l'apprenti, de remarquer son excellent ton, son assiduité au travail. Il était donc allé chez M. Barbarel pour s'informer du moment où Adrien serait libre. Il s'en fallait de six mois que l'engagement fût expiré; M. Berthelet, qui ne pouvait attendre jusque-là, demanda que M. Barbarel fît le sacrifice de ces six mois.

— Vous avez certainement le droit de refuser, lui dit-il ; mais je me flatte que vous ne voudrez pas faire manquer une bonne place à ce jeune homme.

Il se flattait trop : le patron refusa positivement de céder un seul des jours que son apprenti lui devait encore. M. Berthelet ne se tint pas pour battu ; il envoya sa femme vers Mlle Maynard. Celle-ci fit venir son neveu Barbarel et eut avec lui une conférence à l'issue de laquelle le négociant dit à son apprenti qu'il pouvait entrer chez M. Berthelet. Adrien le remercia avec autant de chaleur et de reconnaissance que si la concession eût été faite tout de suite et de bonne grâce.

Pendant les démarches et les pourparlers qui précédèrent la conclusion définitive de la négociation, Julie apprit, à son grand étonnement, qu'Adrien avait vingt ans passés. Il parlait si peu de lui-même qu'il n'avait jamais mentionné son âge devant elle, si bien que, à en juger d'après son extérieur, elle le supposait beaucoup plus jeune.

— Monsieur Sattori, lui dit-elle en rougissant, excusez-moi si, me croyant votre aînée de cinq ou six ans, je vous ai souvent traité comme un enfant.

— Je vous en conjure, Mademoiselle Julie, ne changez rien à votre manière de me traiter. Oh ! surtout, que je sois toujours pour vous Adrien et non M. Sattori.

En disant ces mots, il tenait les yeux baissés, car il craignait de ne pouvoir maîtriser l'expression de son regard. Il avait bien assez à faire, le pauvre garçon, à empêcher sa voix de trembler.

Enfin Adrien prit congé de ses camarades et de son

rude patron. M. Barbarel, quelque contrarié qu'il fût d'être privé d'un aide fort utile, ne put se défendre de donner une amicale poignée de main à ce doux et sérieux jeune homme qui s'était montré à la fois si ferme et si soumis. Ses camarades lui témoignèrent de sincères regrets. Amédée, sous prétexte de ranger des caisses, alla cacher ses larmes dans l'arrière-magasin.

Adrien ne quittait pas sans quelque peine ce bureau où il avait souffert, mais où il s'était trempé et formé à la vie. Mais c'était avec joie, avec espoir, avec reconnaissance, qu'il passait sous l'autorité d'un vrai gentleman.

Rodolphe Berthelet était en effet un de ces négociants genevois de la vieille roche, à l'esprit cultivé, aux manières agréables et distinguées. Il traitait ses inférieurs avec justice et bonté. De grands rapports de goûts et de sentiments rapprochaient le maître et le commis, et tous deux pouvaient prévoir qu'ils ne tarderaient pas à se lier d'une bonne et forte amitié.

Adrien avait douze cents francs d'appointements pour la première année. Pour les suivantes, on lui promettait des avantages proportionnés à l'étendue de ses services et à l'extension que prendraient les affaires de la maison.

En face de ces espérances et d'une position mieux dessinée, n'était-il pas naturel que les visions d'Adrien devinssent des projets? La simple possibilité de voir ses rêves se réaliser le suffoquait, lui donnait le vertige; il n'osait s'y arrêter. Non; il n'osait encore penser à Julie comme à la compagne de sa vie, à sa femme. Il ne pourrait pas tenir ménage avec ses douze cents francs, d'au-

tant moins qu'il voulait absolument affranchir Julie de ses fatigants labeurs, et ne lui laisser d'autre occupation que celle d'embellir le foyer domestique, de soigner les dernières années de ses parents. Mais, en attendant tout ce que réservaient les futurs contingents : augmentations de salaire, parts de bénéfices, chance d'association même, n'y aurait-il pas un état intermédiaire ? Julie et lui ne pourraient-ils point, ainsi que cela est d'usage dans les heureux pays où l'on se marie d'après le choix de son cœur, se donner leur foi mutuelle et rester quelques années *engagés*, comme disent les Anglais, *promis*, comme disent les Allemands ? Alors ils mettraient en commun leurs espérances, leur avenir. Cette seule perspective inondait son âme de la félicité la plus pure.

Cependant il lui manquait encore ce qui était tout simplement la vie ou la mort de ses projets : la connaissance des sentiments de Julie. Avant de se hasarder dans la redoutable entreprise de s'en assurer directement auprès d'elle, Adrien interrogeait les présages, les indices, les signes. Il se posait courageusement les plus grandes difficultés, et essayait de juger si elles pouvaient être appelées insurmontables.

Julie était plus âgée que lui. Pas de beaucoup, d'un an, dix-huit mois au plus. D'ordinaire, l'inégalité d'âge doit être en sens inverse. Mais cette inégalité ne tend-elle pas toujours à diminuer, comme la distance pour deux lignes convergentes ? Elle est immense sans doute entre une jeune fille de dix-huit ans, femme par la taille et la raison, et un jeune homme de dix-sept, qui n'est qu'un grand enfant. Mais lui ne pourrait pas se marier avant

trois ou quatre ans ; à ce moment il serait peut-être chef d'une maison de commerce, ce qui mûrit un homme, et entre un jeune homme de vingt-quatre ans, ainsi placé, et une jeune fille de vingt-cinq, la différence vraiment ne vaut pas la peine qu'on en parle.

Etait-il digne de Julie? Oh non! assurément non! Mais s'il fallait se sentir digne d'elle pour aspirer à sa main, qui jamais pourrait y prétendre? Nous ne suivrons pas ici Adrien dans l'énumération cent fois répétée de toutes les perfections de Julie, énumération qui avait le double résultat d'exalter et de décourager son amour. D'ailleurs, se disait-il pour se tranquilliser, ne pourrai-je pas compenser ce qui me manque en mérite par la sincérité, la profondeur de ma tendresse et de mon dévouement? Ah! sans doute, elle trouverait beaucoup d'hommes meilleurs et plus aimables que moi ; mais un qui l'aime davantage, impossible!

Si elle m'aimait, elle, je pourrais espérer que son amour lui fermerait les yeux sur mes défauts. Mais, hélas, hélas! son affection pour moi n'est pas de celles qu'aveuglent les illusions. Pendant que sa voix, sa présence, portent le trouble dans tout mon être, elle est avec moi aussi calme, aussi à l'aise qu'avec ses parents et ses amis... Mais, vraiment, je suis bien déraisonnable! je me forge des monstres pour les combattre. Est-ce Julie, la modeste Julie, qui pourrait laisser voir ou même ressentir une préférence marquée pour un jeune homme qui a mis justement tous ses soins à lui cacher ce qu'il éprouve?

Et si elle en aime un autre? Pauvre Adrien, combien

cette seule supposition le bouleversait ! Mais il rassemblait soigneusement tout ce qui pouvait le rassurer. Toutes les personnes que connaissait Julie lui étaient connues aussi, et, dans le nombre, il n'était certainement aucun homme que ses craintes jalouses pussent lui faire considérer comme un rival. Ailleurs..., dans ce canton de Vaud... Ah ! bien souvent il s'était demandé si ce nuage de mélancolie qui passait parfois sur les traits de la jeune fille n'était point amené par quelque chagrin de cœur. Mais il se rappelait alors la déclaration si positive de Julie qu'elle n'avait aucun engagement de ce genre. Si elle avait eu un attachement, ce n'avait donc pu être qu'un attachement malheureux. Chose étrange ! cette pensée encourageait Adrien. Si elle a éprouvé, se disait-il, des chagrins, des déceptions, si elle a été brusquement tirée, par quelque rude choc, des douces illusions de la première jeunesse, j'ai plus de chances peut-être qu'elle m'agrée une fois pour la consoler. Je ne lui demanderai pas d'amour, non : j'en ai pour deux. Qu'elle accepte seulement mon dévouement, ma vie, c'est bien assez ! Tout me fait supposer d'ailleurs que s'il y a eu combat chez elle, ce combat est terminé. Elle me semble plus triste cette année ; mais elle est sereine et tranquille. O Julie, si quelque orage a troublé ta vie, puisses-tu, pauvre colombe blessée, trouver ta guérison auprès de ce cœur fidèle, qui t'aimera d'autant plus que tu auras plus besoin d'être aimée !

Mais comment savoir si Julie accepterait cet amour, si ce n'est en le lui révélant ? Outre que la dissimulation et la contrainte qu'Adrien s'était imposées lui devenaient de

jour en jour plus pénibles, il lui semblait que la délicatesse lui faisait un devoir de ne plus cacher ses sentiments, maintenant que sa position lui permettait mieux de parler.

Cependant les jours s'écoulaient, et il n'avait pas encore parlé; juin avait fourni les trois quarts de sa course, et l'amour d'Adrien était toujours un mystère pour Julie!

Etait-ce, chez lui, timidité, crainte de la crise que son aveu allait provoquer? C'était bien cela, mais il y avait autre chose encore: les occasions ne s'étaient pas d'elles-mêmes présentées. Il s'était trouvé plus rarement avec Julie. Son nouvel emploi l'occupait beaucoup. En en prenant possession, il avait dû mettre à jour l'ouvrage arriéré par la maladie de son prédécesseur, et il ne pouvait rentrer que fort tard à la maison.

Si, comme l'année précédente, il s'était souvent trouvé, le dimanche, assis à côté de Julie sur le vieux tronc d'arbre ou sous les gros noyers, son secret lui serait sans doute échappé. Mais, sans aimer moins Biolay, la famille Beauval l'avait un peu abandonné.

Le climat de Genève est inconstant et variable. Un beau printemps y est une rareté. Dans l'année dont nous parlons, on aurait pu croire que le printemps avait été supprimé. Chaque jour avait amené son triste contingent de pluie, de vent froid, de neige même. Le joli mois de mai, tant célébré par les poëtes qui vivaient sous le ciel du midi, avait été un des plus laids qu'on pût voir, et le mois de juin n'était guère plus beau. D'ailleurs, le mauvais temps semblait toujours choisir le dimanche avec prédilection pour exercer toutes ses inclémences. Les chemins

étaient gâtés. A l'âge qu'avaient atteint M. et Mme Beauval, une année de plus amène de nouvelles infirmités et ne ramène pas les forces ; ils s'étaient donc sentis peu disposés à faire trois quarts de lieue pour aller chercher l'humidité, la boue, la pluie, et Adrien avait été privé de ces heures de repos et de solitude dont il avait tant joui l'année précédente, et qui, dans celle-ci, auraient pu lui offrir l'occasion qu'il attendait.

Cependant le soleil daigna enfin soulever ses voiles sombres, et sourire de nouveau à la terre. Vers la fin de juin, un certain samedi, le ciel se montra si pur, si splendide, que la famille forma aussitôt le projet de passer le lendemain à Biolay. Le char-à-bancs du fermier devait, le dimanche matin, venir chercher les vieux parents et Julie, ainsi qu'Eugène, qui goûtait fort cette façon d'aller.

Pour Adrien, il voulut, dès le samedi soir, aller reprendre possession de la ferme bien-aimée.

— Il faut que je vous précède, disait-il, pour aérer l'appartement et tout disposer pour votre arrivée.

Mais sa vraie raison, c'est qu'il désirait être seul, seul avec ses rêves, seul avec ses espérances.

Il n'était pas encore nuit lorsqu'il se mit en route. La nature s'offrait à lui avec cette fraîcheur, cet éclat tout particulier aux premiers beaux jours qui succèdent aux temps d'orage et de pluie ; aussi jamais les champs, les coteaux, la verdure, n'avaient plus vivement touché son cœur et ravi ses regards. Il marchait lentement ; il s'attardait presque à dessein. La nuit, une belle nuit de solstice, le surprit en route. A la faible clarté qui tom-

bait des étoiles, à la lueur silencieuse de la lune, il faisait mille rêves, d'où, cette fois, il écartait toute crainte, toute incertitude. Il se sentait plein de courage : certainement, le lendemain il parlerait.

Le lendemain matin, le ciel tenait toutes les riantes promesses de la veille. Levé de très bonne heure, Adrien se hâta d'aller s'imprégner de calme et de fraîcheur parmi le thym et la rosée. Avec quelles délices il aspirait à pleins poumons cet air à peine attiédi par les premiers feux du jour ! avec quelle extase il laissait errer sa vue sur le cours majestueux du fleuve et sur les campagnes lointaines ! Son cœur s'élevait dans les airs avec l'alouette, et chantait joyeusement comme elle. Rafraîchi par l'ineffable paix des champs, fortifié par la bienfaisante influence de la nature, il se disait avec plus d'assurance que jamais : Je parlerai !

A peine rentré de sa promenade matinale, il voit arriver le char-à-bancs. Il accourt ; il aide ses amis à descendre. Julie descend la dernière, et lui dit affectueusement :

— Mon bon Adrien, quel plaisir de nous retrouver ici tous ensemble ! Que nous allons jouir de cette journée !

XVI

LA VISITE.

Je parlerai aujourd'hui, s'était dit Adrien. Mais il ne pouvait parvenir à voir Julie seule. Eugène s'était attaché à lui comme le lierre au chêne. Il avait à l'entretenir des tours joués aux professeurs, de la nouvelle casquette adoptée par les étudiants, de cent autres choses tout aussi importantes. Pour la première fois de sa vie, Adrien se fût bien passé de la société de son frère; mais il ne savait trop comment l'éconduire sans éveiller ses soupçons.

Enfin, vers cinq heures du soir, à cet agréable moment où une douce fraîcheur vient tempérer l'ardeur du soleil, Eugène s'étant écarté pour jouer avec Babi, Adrien aperçut Julie seule dans le petit jardin. Il courut l'y rejoindre; mais Eugène y arriva en même temps que lui.

Le long d'un treillage s'étalaient de belles capucines dont Julie, en ménagère soigneuse, cueillait les boutons. Les deux frères se mirent à l'aider : Adrien tenait à sa portée le petit panier où elle déposait sa récolte, après avoir rempli le creux de sa main ; Eugène contribuait à la cueillette, mais à son loisir et pour une part assez mince.

Bien souvent, plus tard, Adrien se rappela tous les accessoires de cette scène : le bois au-dessus d'eux, le Rhône même, au-dessous le léger et subtil parfum des capucines ; bien souvent il revit Julie telle qu'elle était alors, vêtue d'une robe de mousseline bleue et d'un corsage blanc, la tête nue, et pour seule coiffure ses belles tresses noires, les poignets entourés de petits bracelets de velours ; tantôt relevant la tête et étendant le bras pour atteindre aux sommités fleuries, tantôt se penchant pour dépouiller les tiges plus rapprochées de la terre. Bien souvent il revit ces petites mains blanches et rosées, dont la gauche se creusait comme une coupe pendant que la droite parcourait rapidement le treillage.

Tout à coup on entendit le roulement d'une voiture sur le pavé de la cour.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Julie.

— Une voiture à Biolay ! Ce n'est pas ma tante, remarqua Eugène, car elle passe la journée chez le cousin Barbarel.

— Va vite voir ce que c'est, mon petit Eugène, dit Adrien, puis tu reviendras nous le dire.

— Vas-y toi-même, curieux !

— Quoi ! Eugène, es-tu si désobligeant ? Pour une

fois que je te demande un service, vas-tu me le refuser?

— Hé! on croirait que tu as envie de te débarrasser de moi! Laisse-moi du moins le temps d'appeler ma garde. Ici, Babi!

Mais Babi avait déjà pris sa course vers la maison, et ses aboiements répétés prouvaient que ceux que la voiture avait amenés étaient des étrangers pour elle. Eugène s'achemina vers la cour d'un pas nonchalant.

— Qui donc peut venir? dit Julie.

— Je ne sais, répondit Adrien; mais, poursuivit-il tout bas et d'une voix étouffée, permettez-moi, Mademoiselle Julie, de profiter de ce moment....

Il fut interrompu. Quelqu'un, caché par le feuillage, chantait, d'une voix riche et sonore, ce couplet d'une vieille ballade :

Voici la Pentecôte,
Belle July;
La fraise est à mi *cotte*
Au bois joli.
Déjà rose nouvelle
S'ouvre à demi;
C'est le temps où les belles
Changent d'ami.

— Georges! s'écria Julie, renversant toute sa récolte de capucines et se laissant tomber sur le banc toute tremblante, le regard avidement tourné vers l'endroit d'où partait la voix.

Atteint du même coup, pâle, immobile, le cœur battant à rompre sa poitrine, Adrien voyait ses rêves, ses

espérances, ses pensées les plus chères, disparaître comme une nuée emportée par le vent.

La voix continuait en s'approchant toujours plus :

Changerez-vous le vôtre,
Belle July?
— Non, je n'en veux point d'autre,
Que mon ami.
Le temps change la rose,
La fraise aussi;
Il change toute chose,
Mon cœur nenni.

Au moment où s'achevaient les deux derniers vers, parut à quelques pas un jeune homme blond, grand, bien fait, dont la figure rayonnait de bonheur. Adrien, d'un coup d'œil, reconnut ce Monsieur Georges qu'il avait vu près de quatre ans auparavant, dans cette petite ville si tristement mémorable pour lui. Il retrouva des forces pour s'enfuir dans le bois.

Lorsque viennent à se rencontrer deux personnes chez qui cette rencontre excite de vives et violentes émotions, ou qui ont à traiter ensemble quelque sujet grave, périlleux, propre à les passionner, leur entretien, on l'a remarqué, débute ordinairement par des paroles insignifiantes, semblables à ces premières passes qui précèdent un vif engagement au fleuret ou à l'épée. Le jeune homme et la jeune fille qui, en ce moment, se rencontraient dans le jardinet de Biolay, n'étaient évidemment ni étrangers ni indifférents l'un à l'autre. Dans l'œil bleu du jeune homme brillaient le contentement et le triomphe. Un sourire involontaire entr'ouvrait les

lèvres de Julie, et, à travers les larmes qui remplissaient ses yeux et dont quelques-unes déjà glissaient sur sa joue, on lisait dans son regard un mélange de trouble et de joie.

— Je suis sûr, Mademoiselle Julie, que vous ne vous attendiez pas à me voir aujourd'hui.

Elle s'était levée à son approche ; elle fit un pas au-devant de lui, et laissa tomber sa main dans la main qu'il lui tendait.

— Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes vus, plus de trois ans et demi, près de quatre ans, poursuivit-il.

— N'y a-t-il que cela ? répondit Julie.

A cette question, le regard de Georges devint plus vif encore. Julie s'était assise sur le banc ; Georges s'assit à côté d'elle, tenant toujours dans l'une de ses mains la main qu'il avait prise, et que de l'autre il caressait doucement.

— A en croire le calendrier, dit-il, il y aura quatre ans au mois d'octobre prochain que je quittai Gleyrens. A en croire ce que j'ai senti, l'impatience, la fièvre, les tourments qui m'ont dévoré, il y a dix, vingt ans que je ne vous ai vue. Julie, Julie, il faut absolument que vous m'acceptiez, par compassion, si ce n'est par amour. Sans vous, je ne saurai jamais rien faire de bien ; sans vous, je n'ai plus de goût à rien, pas même aux choses du ciel que vous savez si bien faire aimer.

— Georges, Monsieur Georges, ne dites pas cela, vous me faites trembler. Retirez ces paroles, et gardez-vous de dire que votre piété dépend d'une créature.

— Eh bien ! s'il y a quelque hérésie dans mes paroles, je me rétracte. Mais, Julie, je vous le répète, il faut absolument que vous m'acceptiez. J'ai plus de vingt-trois ans [1] ; maître de mes actions, je puis choisir la femme que je veux, sans que personne m'en empêche, et je suis venu tout exprès pour vous dire....

— Pas encore, Monsieur Georges, pas encore. Ne me dites pas encore pourquoi vous êtes venu. Restons encore un moment à causer de choses et d'autres, comme autrefois sur la terrasse de Gleyrens ou sous les châtaigniers des Crêtes. Et d'abord, dites-moi comment se porte ma chère Marie. Elle doit être bien grande maintenant. Pense-t-elle toujours à moi ?

Un sourire un peu malin effleura les lèvres de Georges ; il parut retenir une parole prête à lui échapper ; enfin il répondit tranquillement : — Marie a passablement grandi ; elle se porte bien ; mais elle a recommencé à déchirer ses robes et à perdre ses mitaines ; elle assure qu'une seule personne est capable de la faire marcher droit, et que cette personne, c'est vous. Vous le voyez bien, vous êtes aussi indispensable à la sœur qu'au frère.

— Madame votre mère ?

— Madame ma mère se porte à merveille.

— Avez-vous fait des changements à Gleyrens ?

— Je n'en ai pas fait à la maison ; je me contente de l'empêcher de tomber. Mais savez-vous la grande nouvelle ? J'ai loué le principal corps de bâtiment et la terrasse du lac pour une pension d'étrangers. Nous nous

[1] Age de la majorité complète dans le canton de Vaud.

sommes réfugiés dans cette aile gauche où sont votre chambre et celle de ma sœur; nous avons gardé la jouissance exclusive de la terrasse que vous préférez, celle qui donne sur la montagne. La chambre de Julie est telle qu'elle l'a laissée; je n'ai pas souffert que nul l'habitât après elle. Votre rosier de Banks a maintenant dépassé la fenêtre, et les roses s'avancent curieusement dans la chambre pour voir si vous n'êtes pas revenue. On m'a blâmé d'avoir ainsi loué mon vieux château; on a trouvé que c'était déroger. J'ai trouvé, moi, que, pour un homme peu riche qui aspire à se mettre en ménage, nul gain honnête n'était à dédaigner.

— On m'a dit que vous êtes devenu un agriculteur consommé.

— J'y ai tâché; mais, pour être un parfait vigneron, il me faut une vigneronne.

— Georges, je vous en supplie, cessez de me parler ainsi.

— Et comment donc voulez-vous que je parle? Vous pleurez; qu'est-ce que cela veut dire? Julie, j'avais cru voir que vous m'aimiez encore; pourquoi m'interdire de vous parler des espérances qui m'ont soutenu pendant quatre ans?

— Comme je vous l'ai dit dans ma lettre, Georges, jamais je ne consentirai à introduire la discorde dans votre famille, à vous faire manquer à vos devoirs de fils. Notre union ne saurait être heureuse, si vous ne pouvez l'accomplir qu'en foulant aux pieds les commandements de Dieu. Mon ami, résignons-nous à souffrir, à vivre séparés ici-bas, mais que du moins nul remords....

— Très bien, belle prêcheuse.

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre,
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?

Julie aurait pu répondre comme Henriette :

Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir.

Mais elle n'était pas en train de citer Molière et se contenta de dire :

— Je vous l'ai laissé voir plus que je ne l'aurais dû peut-être, mais personne ne m'a inspiré et ne m'inspirera autant d'intérêt que vous ; toute ma vie je prierai pour vous et je ferai des vœux pour votre bonheur ; mais....

— Et si je vous disais que ma mère est là-bas, avec vos parents, en une conférence que ces personnes charitables prolongent sans doute à dessein pour nous laisser le temps de nous dire tout ce qu'on a à se dire après quatre ans d'absence ; si je vous disais qu'aussitôt qu'elle vous verra paraître, elle viendra à vous les bras ouverts en vous appelant sa chère fille, que diriez-vous, Julie ?

— Je dirais, s'écria Julie en fondant en larmes, je dirais que Dieu est trop bon. O Georges, ce que vous me dites là est-il bien possible?

— Peut-être bien que cela n'est pas possible, mais cela est. Maintenant, ajouta-t-il d'un ton sérieux et d'une voix altérée par l'émotion, avant que nous allions trouver ma mère, c'est moi qui vous le demande, Julie, voulez-vous, daignez-vous consentir à devenir la femme honorée et chérie de celui qui apprit auprès de vous à

connaître tout l'empire d'un amour fondé sur le plus profond respect, d'un amour né, non de vos charmes extérieurs.... Pourtant, il ne faut pas mentir ; ils y sont bien pour quelque chose, et je ne puis pas être fâché de vous voir si jolie.... Mais si vous n'eussiez été que jolie, jamais vous ne seriez devenue pour moi ce que vous êtes, l'image de tout ce qu'il y a de bon et de pur dans une créature humaine. Dites, Julie, voulez-vous, non-seulement me faire jouir du bonheur le plus complet dont un homme puisse jouir en ce monde, mais être ma conseillère, mon guide, m'aider à lever vers le ciel ces yeux qui si souvent s'attachent à la terre, prier à mes côtés, avec moi et pour moi, embellir ma demeure, être la joie et la couronne de ma jeunesse, l'appui et la consolation de mes vieux jours, s'il plaît à Dieu de laisser blanchir ensemble nos têtes ? Dites, Julie, le voulez-vous ?

— Oui, Georges, répondit Julie ; que Dieu m'aide à être pour vous tout ce que vous attendez de moi !

— Que ce Dieu qui a daigné sourire à notre pure et sainte affection, daigne bénir nos fiançailles ! dit Georges en passant un anneau au doigt de Julie.

Les deux fiancés restèrent un instant en silence, les yeux baissés et les mains entrelacées. L'aboiement d'un chien les fit tressaillir et les tira de leur méditation. A quelques pas d'eux, Babi aboyait avec furie contre l'étranger ; Eugène cherchait à la calmer. Une jeune fille d'environ douze ans s'élança au cou de Julie, riant, pleurant, répétant constamment : Julie, ma sœur, nous ne nous quitterons plus ! Pendant que Julie lui rendait

ses caresses, et remarquait avec un tendre intérêt le développement qu'avaient pris la taille et la figure de la jeune fille, Georges s'était avancé vers Eugène. Babi, comprenant qu'ils étaient amis, cessa toute démonstration hostile.

— Où donc est votre frère, ce bon Adrien ? demanda Georges, après qu'ils eurent échangé les premières salutations et renouvelé connaissance.

— Je ne sais, répondit Eugène ; je l'ai laissé ici avec Mademoiselle Julie cueillant des boutons de capucines.

— C'est vrai, j'ai vu quelqu'un lorsque je suis arrivé ; mais il a disparu sans que nous nous en soyons aperçus.

— Julie, Georges, dit la jeune fille, on nous a envoyés pour vous chercher ; mais nous sommes restés un peu longtemps en route, parce que M. Sattori m'a fait faire tout le tour de la campagne avant de me conduire ici, et je me suis arrêtée au bord du Rhône pour voir nager Babi.

— Si M. Georges trouve que nous arrivons trop tard, dit Eugène en souriant, je me soumets au châtiment qu'il voudra m'infliger.

— Jeune homme, vous faites preuve d'une si rare intelligence, que je vous charge d'aller, avec ma sœur et Babi, trouver votre frère.

— Vous l'amènerez à la maison, où nous nous rendons, ajouta Julie.

— Puisque nous n'avons pas rencontré Adrien dans notre promenade, dit Eugène, il faut qu'il soit dans le bois. Si vous n'êtes pas fatiguée, Mademoiselle....

— Moi, fatiguée ! s'écria la jeune fille en sautant, et

il ne faut aller qu'à ce taillis que je vois d'ici! Ah! j'irais bien plus loin, n'est-ce pas, Julie?

Les deux enfants se dirigèrent vers le bois, escortés de Babi, qui gambadait à leurs côtés. Georges offrit son bras à Julie, et ils se mirent en marche; Georges ne pressait point le pas.

— Faites-moi faire aussi le tour de la campagne, dit-il en souriant.

— Pas à présent; votre mère nous attend.

— Quand elle attendrait un peu! elle nous a fait assez attendre!

— Mais vous m'avez dit qu'elle allait me recevoir à bras ouverts!

— Je ne m'en dédis point. Maintenant elle essaie même de croire qu'en s'opposant à notre union elle ne voulait que nous soumettre à une épreuve. Nous étions si jeunes quand nous avons commencé à nous aimer; j'étais si étourdi!

— Quoi! Georges, toujours, en parlant de votre mère, ce ton railleur et ironique! C'est bien mal. Apprenez-moi plutôt comment elle en est venue à vous approuver: dans votre dernière lettre, elle en paraissait fort loin, quelle que pût être au fond sa pensée.

— Je vais, pour vous mettre au fait, remonter jusqu'à la lettre par laquelle vous m'avez répondu. Vous me redisiez encore ce que vous m'avez toujours dit, méchante! que jamais, majeur ou non, vous ne m'épouseriez contre le gré de ma mère. Comme je ne vous ai plus écrit, vous en avez dû conclure que je me rendais à vos excellentes raisons.

— Oui, Georges, je l'ai pensé, je l'avoue.

— Quoi! vous connaissez si mal celui que ses parents et amis ont surnommé Georges le têtu? Vous n'avez pas cru pourtant que j'allais épouser Mlle Fardou ou quelque autre?

— Je n'ai fait aucune conjecture. Résignée à ce que Dieu voudrait de nous.....

— Bien résignée, un peu trop, peut-être!

— Pour vous satisfaire, il aurait fallu sans doute que je mourusse de chagrin?

— Cela ne m'aurait pas satisfait du tout. Mais, Julie, dussiez-vous me trouver bien égoïste, j'osais me flatter que vous n'auriez pas renoncé à moi sans lutte, sans effort. Je vous croyais un peu émue, un peu triste, et je vous retrouve cueillant des boutons de capucines avec ces petits Sattori....

— Seriez-vous jaloux d'Eugène ou d'Adrien? dit Julie en riant.

— Non, Julie; si j'avais pu l'être, j'aurais été rassuré par l'expression de votre visage au moment où vous m'avez vu. Je suis un injuste, un méchant. Je parle contre ma pensée, car, je ne le vois que trop, vous avez souffert. Je vous trouve, non pas moins jolie, mais amaigrie, pâlie.

— Pourtant je n'ai pas été une bonne héroïne de roman. Non-seulement je ne suis pas morte, comme la circonstance l'exigeait, mais encore j'ai fait tout ce que j'ai pu pour que le chagrin ne nuisît pas trop à ma santé. Je me suis laissé soigner; j'ai cherché même à me distraire, non en allant dans le monde, mais par les tran-

quilles plaisirs de la campagne. Ma bonne mère était si heureuse quand elle me voyait un peu de calme et de gaîté !

— Ah ! je le vois, vous voulez me faire croire que de résignation en consolation, vous seriez peut-être arrivée à en épouser un autre.

— Oh ! pour cela non, impossible ! dit-elle vivement et en rougissant.

— Mais enfin, vous cherchiez à m'oublier ?

— Je l'aurais dû, répondit-elle en baissant les yeux.

— Laissez-moi me flatter que vous n'y auriez pas réussi, que votre pensée vous reportait souvent à Gleyrens, sur les terrasses, sous le berceau de jasmin, près du jet-d'eau. Non, je ne puis me persuader que, tandis que moi j'étais toujours avec vous, vous n'ayez pas, en pensant à Marie, pensé quelquefois aussi à son frère. Je suis même sûr qu'il vous souvient de la dernière promenade que nous avons faite ensemble, et où vous remplîtes envers moi l'office de sœur de charité.

— Oui, il me souvient de cette profonde entaille que vous vous fîtes au pouce en coupant une branche de lierre que Marie vous demandait pour en orner ma glace. Il me souvient de ce sang qui coulait à fil, de la frayeur et des cris de Marie.

— Il vous souvient aussi qu'après m'avoir très bien pansé avec votre mouchoir, vous allâtes laver au ruisseau vos mains tachées de mon sang. C'est alors que vous perdîtes un de ces chers petits bracelets de velours, tout semblables à ceux-ci....

— Le vent l'emporta, sans doute.

— Ah ! bien oui, le vent ! C'était un voleur moins léger et plus constant. L'hypocrite, qui feignait de chercher avec vous le bracelet, s'en était subtilement emparé, et, à l'heure qu'il est, il le porte encore autour de son bras.

— Le perfide ! Non, je ne l'ai pas oubliée, cette promenade. C'est là que nous entendîmes chanter, par un bûcheron, cette vieille ballade par laquelle vous vous êtes annoncé aujourd'hui.

— Je vous vois encore, moi, un moment avant le tragique incident, assise sur un tronc d'arbre et faisant vivement mouvoir votre crochet d'acier d'une main qui tremblait un peu, tandis que je suivais de l'œil et le crochet et la main, ne pouvant parvenir à rencontrer ce regard obstinément baissé. Ah ! Julie, ce jour-là, que nous nous sommes dit de choses, tout en ne prononçant pas une parole que la petite Marie n'eût dû entendre et n'eût pu répéter ! Vous vous rappelez qu'au moment où vous finissiez d'attacher le mouchoir autour de ma main, nos yeux se rencontrèrent enfin. Vous dîtes à Marie qu'elle était bien pâle ; vous souvenez-vous comme elle nous regardait curieusement en répondant : Si je suis pâle, vous êtes bien rouges, vous deux ! Depuis cette mémorable journée, nous ne sommes plus sortis ensemble. Savez-vous que j'ai soupçonné Marie d'en avoir été innocemment la cause, en racontant à ma mère....

— Oh non ! ce n'est pas elle ; c'est moi qui, le soir même, osai dire à votre mère que je préférais, lorsque vous iriez vous promener avec Marie, ne pas vous accompagner.

— Qu'est-ce que j'apprends? Quoi! c'est vous qui avez provoqué cette mesure arbitraire et vexatoire?

— Moi, en personne, et je n'en ai jamais éprouvé de repentir; je ne m'en repens pas même en ce moment où nos chagrins sont finis. Mais apprenez-moi enfin comment elle s'est faite, cette heureuse révolution.

— Pour aujourd'hui, je ne vous le dirai qu'en deux mots. D'abord, ma mère vit que nulle puissance humaine ne pourrait me faire épouser une autre que Julie; puis, la petite Marie, qui avait tout deviné, plaidait ma cause auprès de ma mère, non-seulement le jour, mais encore la nuit, car elles occupent la même chambre depuis que nous sommes tous dans l'aile gauche. Ma mère aime son Georges, tout méchant qu'il est; elle souffrait de le voir si malheureux. Enfin, un beau matin, l'épithète est bien placée, ce matin même, ma mère vaincue m'a dit qu'elle consentait à bénir comme sa fille cette Julie qu'elle a toujours aimée. Jugez de mon bonheur! J'ai passé l'un des plus doux moments de ma vie, la tête appuyée sur l'épaule de ma mère, et mes mains dans les siennes; pour la première fois depuis quatre ans, nos cœurs s'entendaient. Sans perdre un instant, j'ai fait atteler la Grise à notre petite américaine, la seule voiture que j'aie conservée. Nous descendons à Vevey au grand trot; nous assistons au service divin. Julie, je n'avais jamais porté dans la maison de Dieu un cœur si reconnaissant et si joyeux. Puis nous nous embarquons, et nous voici. Et je suis le fiancé de Julie, en dépit des magnifiques et éloquents raisonnements par lesquels elle me démontrait que dans cette vie nous n'avions rien de

mieux à faire que de nous en aller chacun de notre côté.

— Puisque vous revenez sur ce temps-là, j'ai à vous adresser un reproche. Pourquoi avez-vous cherché à m'alarmer ? Pourquoi m'avoir dit que, si je persistais dans mes refus, je serais responsable du mal qui pourrait se développer en vous ?

— C'est que c'était vrai.

— C'étaient, Monsieur, d'abominables sophismes. Ils m'ont fait beaucoup souffrir, je puis vous le dire maintenant. Mais, grâce à Dieu, j'ai compris mon devoir ; j'ai vu clairement que Georges de Gleyrens, quand même il ne m'aurait jamais rencontrée, n'en était pas moins obligé d'être chrétien ; que c'était l'amour du devoir et non l'amour de Julie qui devait le diriger vers le bien et le garder du mal.... Nous voici près de la maison ; nous y sommes venus, un peu comme Lafontaine allait à l'Académie.

— Avant d'entrer, un mot, Julie. Je vous ai souvent trouvée austère, froide, réservée outre mesure ; en vous voyant toujours maîtresse de vous-même, je me suis demandé si une femme qui aimait si raisonnablement aimait véritablement. Maintenant, laissez-moi vous le dire, je vous aime encore plus, si cela se peut, pour votre pieuse résignation, pour votre constante résistance à mes folles passions, pour votre inaltérable attachement au devoir. J'ai pu gémir et m'irriter ; mais je ne voudrais rien changer à votre conduite passée. Prêt à vous ramener dans ma maison comme la compagne de toute ma vie, je suis heureux de sentir pour vous un respect aussi profond que mon amour est ardent.

Comme ils entraient dans la cour, ils virent, debout sur le perron, leurs parents qui les regardaient venir. Pendant que Georges serrait les mains de M. et de Mme Beauval, Mme de Gleyrens tendait les bras à Julie, qui s'y jeta en pleurant.

XVII

LE RÉVEIL.

—

Qu'était devenu Adrien ? Frappé au cœur d'un coup imprévu, il s'était d'abord enfui, comme s'il avait pu, par la fuite, échapper au sentiment qui le déchirait. Guidé par une sorte d'instinct plus que par la volonté, il se dirigea vers un sombre ravin qui coupait le bois, et au flanc duquel filtrait lentement une petite source. Au-dessus de ce ravin et de chaque côté, les arbres, inclinant leurs troncs et entrelaçant leurs rameaux, formaient une voûte épaisse ; à peine entrevoyait-on quelques portions du ciel. Près de la source, Adrien avait creusé un petit bassin pour recueillir l'eau qui auparavant se perdait dans la mousse et les prêles, et il avait arrangé à côté un siége rustique. Là, ce matin encore, il était venu se nourrir de rêveries et d'espérances ; là il vint cacher

sa peine, couvrant ses yeux de ses mains, comme si le faible demi-jour qui pénétrait dans le ravin eût encore été trop vif pour lui. C'est au moment où il perdait Julie qu'il découvrait tout ce qu'elle était pour lui, et par quelles profondes et innombrables racines cette affection s'était implantée en son cœur. Sans doute un nuage d'incertitude avait toujours plané sur ses espérances; mais, tant qu'il avait cru Julie libre, il avait peu à peu pris l'habitude de répondre aux objections qui s'élevaient dans son esprit, de les repousser, de ne plus écouter que les voix qui flattaient son penchant. Maintenant plus d'incertitude; toutes ses espérances ont été brisées par le cri passionné de Julie et l'apparition de Georges, comme elles eussent pu l'être par la mort.

Il resta longtemps là, le front dans les mains, assis ou plutôt couché sur la mousse, n'ayant dans l'esprit et dans le cœur que cette navrante pensée : Julie en aime un autre, elle est perdue pour moi! Il n'accusait personne, il ne se plaignait de personne; au bout de quelque temps même, cette conscience humble, délicate, accoutumée à se juger sévèrement, commença à dire : De quoi te plains-tu? Ton malheur ne te vient ni de Dieu ni des hommes; il est l'enfant de ta propre folie. Insensé, d'avoir laissé prendre un tel empire à un sentiment exclusif et ardent, sans avoir fait la plus légère tentative pour savoir si tu pouvais t'y livrer!

Que faire? se demandait le pauvre Adrien. Il sentait bien qu'il ne pouvait ni fuir ni se cacher longtemps; il faudrait bientôt revoir Julie, et plus que jamais il devrait dissimuler, et ce qu'il avait éprouvé, et ce qu'il éprouvait

maintenant. Pour rien au monde il n'eût voulu projeter sur le lumineux avenir qu'il entrevoyait pour elle, l'ombre de ses déceptions et de sa douleur. On se souvient de ce poëte anglais qui, tenant entre ses bras le corps inanimé de l'enfant qu'il avait élevée avec tant d'amour, déposa furtivement de nuit, dans la terre, cette dépouille glacée à laquelle le fanatisme refusait la sépulture, puis effaça soigneusement les vestiges de son funèbre travail, afin que nul ne pût se douter que ce lieu recélait un tombeau. Ainsi Adrien résolut d'ensevelir au plus profond de son cœur ses espérances désormais frappées de mort.

Comme dans cette terrible matinée qu'il passa sur la tombe de sa mère, comme dans cette affreuse soirée où le fantôme du suicide lui avait fait signe et lui avait dit: Viens! il s'adressa à son refuge, à son recours; dans son naufrage, il s'attacha au rocher des siècles et s'écria: — Toi qui ne fermes l'oreille à aucune prière, toi qui ne repousses aucune souffrance, aide-moi à sortir de cette fournaise ardente sans en être consumé!

Il était si absorbé dans sa prière, qu'il ne s'apercevait pas que des larmes jaillissaient de ses yeux et coulaient entre ses doigts. Tout à coup la voix de son frère arriva à son oreille, puis, à intervalles, une voix de jeune fille qui appelait: Monsieur Adrien, Monsieur Adrien! Bientôt il entendit un bruissement dans les hérbes et les broussailles; en deux sauts, Babi fut à ses côtés, pendant qu'Eugène, penché sur le bord du ravin, lui criait: — Que fais-tu donc là-bas dans ton antre, Vieux de la montagne? et que la même voix de jeune fille disait: — Oh! le joli endroit! qu'on y doit être au frais!

Adrien se hâta de tremper son mouchoir dans l'eau de la source et de se laver le visage, puis il remonta lentement. A côté d'Eugène se trouvait une jeune fille qu'Adrien salua avec distraction.

— Tu ne reconnais pas, lui dit Eugène, Mlle de Gleyrens, la sœur de notre Monsieur Georges, la plus jeune des aimables demoiselles qui nous donnèrent des raisins il y a trois ou quatre ans. Que de reconnaissances ! c'est un roman en action, n'est-ce pas, Adrien?

— J'en ai trop peu lu pour en bien juger. Pardonnez-moi, Mademoiselle, de ne vous avoir pas reconnue; à votre âge, quelques années métamorphosent complétement. Quant à Monsieur votre frère, dont Eugène vient de m'apprendre le nom de famille, je l'ai tout de suite reconnu.

— Sais-tu que M. Georges vient nous enlever Mademoiselle Julie?

— Je l'ai deviné, dit Adrien d'une voix tolérablement ferme. Puis il cessa de parler.

Ils avaient quitté le bois et cheminaient dans le pré, lorsqu'ils virent Julie sortir de la cour et venir au-devant d'eux.

— Allez à la maison, enfants, dit-elle à Eugène et à Marie; Adrien et moi nous vous rejoindrons bientôt.

Ils obéirent; Adrien et Julie se trouvèrent seuls. Une violente agitation intérieure faisait battre le cœur du jeune homme; mais c'était le moment, ou jamais, de s'extorquer une surface unie, comme St. Simon le dit du duc de Bourgogne.

— Adrien, mon ami, mon frère, dit Julie d'une voix

émue, vous allez, je le crains, être fâché contre moi; vous m'accuserez d'avoir été dissimulée, d'avoir manqué de franchise. Mais écoutez-moi avant de me condamner.

— Vous condamner, Mademoiselle! et de quel droit? J'avais compris, et je viens d'apprendre que M. Georges, je veux dire M. de Gleyrens, et vous, vous vous aimiez depuis longtemps, que votre mariage est décidé.....

— Et vous ajoutez en vous-même: Ce printemps, Julie m'a dit qu'elle n'avait aucun engagement; elle m'a donc menti! Eh bien! non, mon bon Adrien; je ne mentais pas en vous le disant. Georges et moi, ajouta-t-elle avec une vive et douce rougeur, nous sommes engagés l'un à l'autre, mais ce n'est que de tout à l'heure. Nous nous aimions depuis longtemps, c'est vrai. Lorsque Georges revint d'Allemagne, il y a quatre ans, nous étions souvent ensemble; il accompagnait sa sœur et moi dans nos promenades; il nous donnait à toutes deux des leçons d'allemand; nous faisions tous les jours de la musique. Georges pourtant ne m'avait jamais dit un mot....; mais je crus m'apercevoir....

— Ah! vous n'auriez pas si bien lu dans son cœur si vous ne lui aviez donné le vôtre!

— C'est possible, répondit Julie en souriant et sans remarquer l'amertume qui, malgré les efforts d'Adrien, avait légèrement accentué ses paroles. Quoi qu'il en soit, Georges s'éloigna de nouveau et fut longtemps absent. A son retour, sa famille lui proposa un riche parti; il dit que son choix était fait; on ne l'approuva pas. De mon côté, je ne voulais pas que Georges m'épousât malgré ses parents. J'avais complétement renoncé, et à

lui, et au mariage, lorsqu'il est arrivé si inopinément pour m'apprendre que tous les obstacles étaient levés. Pardonnez-moi de ne jamais vous avoir fait confidence de mes peines; Antoinette même les a ignorées et je n'en ai jamais parlé qu'à ma mère. Mon secret, d'ailleurs, était aussi celui d'un autre. J'évitais de prononcer le nom de Gleyrens; la moindre allusion à ce lieu, à ses habitants, amenait trop facilement des larmes dans mes yeux, et c'est pourquoi, mon bon Adrien, je ne vous ai jamais dit que je connaissais votre Monsieur Georges. Mais maintenant vous allez renouveler connaissance, et, j'en suis sûre, vous deviendrez amis.

— Mademoiselle Julie, dit doucement Adrien, depuis que je vous connais, depuis que vous avez bien voulu me témoigner quelque amitié et accepter la mienne, j'ai toujours ardemment désiré de vous savoir heureuse. Puisque c'est à M. de Gleyrens que le soin de votre bonheur va être confié, je l'aimerai et je le bénirai, s'il s'acquitte bien de cette douce tâche!

Tout en causant, ils étaient arrivés à la maison. Adrien serra la main que Georges lui tendait, mais il se sentait mal à l'aise, comme si ce pénétrant œil bleu avait dû lire ce qui se passait en lui. Par bonheur, le repas vint faire diversion. Cherchant à se distraire de son chagrin, Adrien s'efforçait de prendre le rôle d'un observateur désintéressé; il regardait attentivement Georges, et cet examen était de tout point favorable au jeune Vaudois. Dans le regard dont celui-ci suivait Julie, qui, aidée de la jeune Marie, servait le thé, dans le ton qu'il avait en lui parlant ou en parlant d'elle, il y avait une tendresse

à la fois vive et respectueuse. Toute la manière d'être des fiancés l'un avec l'autre avait un charme, une fraîcheur, une pureté, qui eût attendri et ravi le cœur le plus austère. Eugène contemplait avec une satisfaction non déguisée ce roman en action, comme il avait dit. Les parents Beauval étaient plongés dans une muette extase de bonheur. Marie avait peine à s'empêcher de sauter de joie en faisant passer les tasses de thé. Reprenant une de ses habitudes favorites de Gleyrens, elle avait, bon gré mal gré, enlacé aux tresses noires de Julie une touffe de jasmin et de roses, qui lui séyaient à ravir. Mais dans l'âme de Julie s'épanouissaient d'autres fleurs qui l'embellissaient bien plus encore : l'espoir ranimé, le bonheur d'aimer en toute sécurité, répandaient sur ses traits un éclat inaccoutumé ; il leur semblait à tous ne l'avoir jamais vue si belle. Pourtant elle était, dans sa joie, recueillie et plutôt sérieuse ; elle avait trop souffert pour se livrer au bonheur avec l'aveugle abandon d'un enfant, et considérait le mariage comme une chose trop sainte pour en approcher avec une rieuse étourderie. Adrien ne pouvait partager la joie commune, mais personne, heureusement, ne faisait attention à lui. A peine pouvait-il contenir les impétueux bouillonnements de sa jalousie.

— Ce Georges que j'avais tant désiré revoir, se disait-il, sa présence ne me donne que de la colère ! Puis, effrayé d'un sentiment si peu chrétien et si injuste, il était plus irrité encore contre lui-même que contre Georges. Il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que son rival, à des avantages extérieurs que nulle fatuité

ne déparait, joignait un air de franchise, de noblesse, une certaine grâce à la fois chevaleresque et naïve, qui très naturellement avaient dû captiver le cœur de Julie. — Même, pensait-il, même quand elle ne l'eût pas connu le premier, elle me l'aurait bien toujours préféré. N'a-t-il pas montré aussi qu'il était digne d'elle par cette constance qui a triomphé du temps et des obstacles? Cette Mme de Gleyrens si gracieuse, c'est elle sans doute qui faisait opposition. Par quel caprice a-t-elle cédé maintenant? Je ne l'aime pas, cette femme; elle me paraît, non pas bonne, mais mielleuse. Avec nous tous, elle a cet air de condescendance polie d'un supérieur qui daigne se montrer affable avec de petites gens.... Mais, injuste que je suis! pourquoi m'en prendre à elle? Que m'a-t-elle fait, à moi? Georges, Julie, elle paye pour vous, et je fais retomber sur elle la rage impuissante que m'inspire votre bonheur!

Le moment où l'on se leva de table fut pour Adrien un moment de délivrance. Le soir, il se demanda s'il voulait coucher à la campagne ou retourner à la ville. Il prit le dernier parti, et, sous un prétexte plausible, il devança la compagnie; il avait hâte de quitter ce Biolay où une si amère déception venait de remplacer ses espérances du matin. Cette route, que la veille il avait arpentée d'un pied si allègre et si léger, il la refit, réveillé de ses rêves et courbé sous son chagrin.

XVIII

LA BLESSURE.

La nuit, loin de suspendre les chagrins d'Adrien, les avait irrités par l'insomnie et l'inaction. Aussi, le lendemain, l'altération de ses traits frappa M. Berthelet. Adrien l'expliqua par un violent mal de tête ; en cela il ne disait que la vérité, bien qu'il ne la dît pas tout-entière. Il voulait chercher la distraction dans un excès de travail, mais M. Berthelet ne lui permit pas de s'y livrer. De moment en moment, sa douleur devenait plus poignante, et il lui semblait qu'il ne pourrait jamais s'en délivrer, jamais oublier Julie, jamais l'aimer autrement que d'un amour passionné, éperdu, désespéré ! Certainement, s'il avait pu soupçonner, dès l'abord, que Julie en aimât un autre, il n'aurait pas, sans résistance, laissé grandir son amour ; il l'eût arraché en germe. Il avait

pu se demander quelquefois : Ne suis-je point imprudent? il ne s'était point dit, il n'avait pu se dire : Ne suis-je point coupable? Ainsi, en toute innocence, il avait permis à ce sentiment de devenir une partie de sa vie, sa vie même. La veille encore, quel bonheur pour lui de voir Julie, de suivre ses mouvements, de l'entendre parler, surtout quand c'était à lui que ses paroles s'adressaient. Maintenant, voir et entendre Julie allait être la plus cruelle des tortures. Ordinairement, il n'aimait pas le lundi, car, ce jour-là, Julie dînait dans un pensionnat où elle donnait plusieurs leçons, et il ne la voyait que le soir. Cette fois, au contraire, il se sentit comme soulagé de ne pas la trouver au dîner, assise en face de lui : son supplice était au moins différé. Il n'eut à subir d'autre tourment que celui des questions et des sollicitations de la bonne Mme Beauval, tout inquiète de voir qu'il ne mangeait pas.

Longtemps avant la fin du jour, M. Berthelet exigea qu'Adrien quittât le bureau, et lui conseilla d'aller se mettre au lit.

— Je profiterai plutôt du congé que vous m'accordez pour faire une longue promenade, c'est le grand air qu'il me faut.

Il remonta chez lui pour prendre cet aimable et discret compagnon de promenade, un auteur favori. Ses livres étaient rangés sur deux tablettes, non dans sa chambre, mais dans la salle à manger, car il avait voulu que Julie pût en avoir à toute heure l'accès et l'usage. Il lui fallait un compagnon assorti à la disposition de son âme; il entra pour prendre le *Lépreux*. Il ne crai-

gnait pas de rencontrer Julie, car il savait qu'elle ne devait rentrer que plus tard. Debout devant ces rayons, d'une main distraite, il prit Dante et l'ouvrit; mais à peine avait-il lu quelques tercets qu'il tressaillit en entendant le piano s'animer, et un prélude vif et joyeux résonner dans la pièce voisine. Bientôt la voix de Julie, se mariant au son de l'instrument, entonna la cavatine *Di piacer mi balza il cor*, qui exprime si bien l'épanouissement du bonheur dans le cœur d'une jeune fille. Adrien ne put se refuser le douloureux plaisir de prêter l'oreille. Au moment où Julie chantait: *Ha già dimentico i miei tormenti*, elle fut interrompue par sa mère, puis bientôt Adrien entendit ouvrir la porte et vit Julie s'avancer vers lui. Saisi et comme frappé au cœur, il laissa tomber le vieux Gibelin. Julie s'écria en entrant :

— Eh! vraiment oui, maman a bien raison! quelle pâleur, quels yeux fatigués! Qu'y a-t-il donc?

— Rien, Mademoiselle Julie, un léger mal de tête.

— Ah! il faut que j'éclaircisse cela; venez, nous allons causer de bonne amitié. J'en ai le temps; mes deux dernières leçons ont été renvoyées, et Georges, qui n'en sait rien, ne viendra que plus tard.

Elle le prit par la main, l'emmena au salon, s'assit, et lui montrant une chaise à côté d'elle :

— Voyons, cher Adrien, je veux garder mes droits de sœur, et je n'entends pas que vous perdiez l'habitude de me confier vos petits chagrins. Je vous connais, et je sais qu'il y a autre chose qu'un mal de tête.

Tout le sang d'Adrien reflua à son cœur et il serait devenu plus pâle encore, s'il eût été possible; puis bien-

tôt, par une prompte réaction, une rougeur brûlante couvrit ses joues, et les artères de ses tempes et de son cou battirent péniblement sous les flots qui les pressaient. Il fallait parler, pourtant. Nier qu'une souffrance morale l'oppressait, le pouvait-il plus longtemps? Il se décida à livrer une faible part de son secret pour mieux cacher le reste.

— Mademoiselle Julie, dit-il d'une voix basse et un peu tremblante, aujourd'hui j'ai quelque peine à vous dire ce qui me chagrine. Vous allez, j'en suis sûr, me trouver d'un égoïsme, d'une personnalité....

— Il faudrait pour cela que vous eussiez bien soudainement et bien complétement changé. Mais voyons, en quoi et comment êtes-vous devenu égoïste?

— L'événement qui unit votre sort à celui de M. de Gleyrens devrait me combler de joie; eh bien! la pensée que je vais vous perdre m'empêche de me réjouir de votre bonheur. Excusez-moi; j'ai peu d'objets d'affection. Sur qui reporter maintenant la confiance, l'amitié que vous aviez bien voulu accepter? Mon frère est trop jeune, et d'ailleurs jamais il ne me comprendra comme vous....

— Où prenez-vous donc que vous allez perdre votre sœur? Si c'était d'hier que j'aime Georges, je vous comprendrais. Mais je l'aimais déjà quand je vous ai donné mon affection fraternelle. Nous allons, il est vrai, être séparés; mais Genève et Vevey sont si rapprochés, les communications sont si faciles! Vous viendrez nous voir; vous aurez votre chambre toute prête à Gleyrens : une petite chambre d'où l'on voit le lac. Nous nous écrirons

régulièrement, souvent. Cher Adrien, j'ai compté sur vous pour me remplacer auprès de mes bons parents. Je ne les quitte pas sans remords! Mais Georges m'a promis que nous viendrions fréquemment à Genève. Vous voyez que vous ne perdez rien. Loin de là; vous gagnez un ami. Georges sera le vôtre; vous deviendrez intimes en peu de temps, j'en suis sûre. Vous n'avez pas d'ami à peu près de votre âge; Georges n'a que deux ou trois ans de plus que vous, et vous êtes si raisonnable!

— Permettez, Mademoiselle, vous disposez en ma faveur de l'amitié de M. Georges, sans savoir s'il voudra me la donner.

— Est-ce que je ne vous connais pas tous deux? Ce que je pense de vous, Adrien, je ne vous le dirai pas en face, votre humilité en souffrirait. Quant à Georges, le connaître sans l'aimer, c'est impossible.

— Allons, se dit Adrien, elle a fait un détour pour en revenir à son Georges! L'été dernier, c'est de lui qu'elle parlait aux flots du Rhône; tout à l'heure elle en parlait à son piano. Mais écoutons-la, puisque c'est désormais tout ce que je puis faire pour elle.

— Qu'il est différent du portrait que je m'étais fait de lui, il y a quatre ans, avant son arrivée à Gleyrens. Je me le figurais fier, hautain, dédaigneux avec tout le monde et en particulier avec l'institutrice. Jugez de ma surprise quand je vis un jeune homme, non-seulement simple et naturel, mais encore candide comme un enfant, apportant dans notre intérieur une vie toute nouvelle. Que nous avons été heureux ces premiers temps!

Mais vous souffrez, Adrien? ajouta-t-elle en le voyant porter sa main à son front.

— Un peu. Permettez que j'aille essayer si l'air du soir me fera quelque bien.

— Soit, mais revenez auprès de vos amis, et pas trop tard : la réunion de famille serait incomplète sans vous; la vue de mon bonheur vous fera aussi du bien, vous verrez.

— O Julie, se dit Adrien en s'éloignant, combien, sans vous en douter, vous avez été cruelle!... Mais j'ai pourtant un sujet de consolation : elle n'a rien entrevu de mon secret.

Traversant d'un pas distrait un faubourg populeux, il se trouva, après avoir dépassé la dernière habitation, sur une plage qui longeait le lac. Il s'assit sur un banc; devant lui s'étendaient les eaux bleues, sereines, transparentes; sur l'autre bord, derrière un riant coteau, le vaste amphithéâtre des Alpes, couronné par le Mont-Blanc. Le soleil couchant empourpra des teintes les plus vives la tête du géant des Alpes, puis bientôt ces vifs reflets disparurent et furent remplacés par une teinte bleuâtre, livide, une teinte de mort. Comment Adrien aurait-il pu s'empêcher de voir dans ce changement d'aspect une image de ce qui, la veille, s'était passé dans son cœur?

— Moi aussi, me voilà solitaire, glacé, mort, mon soleil s'est couché! Tout à coup ce sommet si livide reprit une apparence de vie et se dora de nouveau, quoique faiblement. Mon Dieu, se dit alors Adrien, as-tu encore en réserve pour moi quelque rayon de ton soleil? A ce

moment le carillon de la cathédrale lança dans l'air les notes discordantes dont il fait précéder les heures, puis toutes les horloges de la ville soit en même temps, soit les unes après les autres, annoncèrent qu'une heure venait de s'écouler et qu'une autre commençait. En vain Adrien, impatienté, répétait-il avec l'auteur dont il tenait en main le volume : Eh oui ! je sais, je sais qu'il est huit heures, les bavardes langues d'airain, graves, aiguës, enrouées ou sonores, ne se lassaient pas de l'avertir qu'il fallait rentrer.

Il trouva le salon éclairé, tout le monde réuni, Julie gaie, animée, causante, comme jamais il ne l'avait vue. Une nuance d'un rose transparent colorait la blancheur de son teint, et faisait ressortir l'éclat de ses yeux et l'émail de ses dents. Avec un malin enjouement, elle attaquait et lutinait son fiancé, qui, tout en riant de grand cœur, se plaignait de ces coups précipités auxquels il n'avait pas le temps de riposter. Sous ce nouvel aspect, elle était moins touchante peut-être que voilée de sérieux et de mélancolie; mais autour d'elle rayonnait un charme qui n'agissait que trop puissamment sur l'imagination d'Adrien, et qui n'était pas propre à diminuer sa souffrance. Il ne parla guère pendant la soirée; mais Julie et Georges étaient tellement occupés et des souvenirs du passé et de leurs plans d'avenir, les deux mères étaient enfoncées dans de si graves questions de trousseau et d'ameublement, que son silence ne fut pas remarqué. D'ailleurs, il se donna la tâche d'expliquer à Marie les beaux dessins dont Flaxmann a illustré *la Di-*

vine Comédie, et répondit aux questions de la jeune fille tant et si bien qu'il lui parut tout à fait aimable.

Le lendemain au soir, quand il revit Julie, elle n'était plus si gaie. Il la retrouvait telle qu'il l'avait connue et aimée jusqu'alors, sérieuse, presque triste. Autrefois, quand il la voyait ainsi, il cherchait à rappeler le sourire sur ses lèvres; il formait, au fond de son cœur, mille projets pour répandre la joie autour d'elle. Le pouvait-il maintenant? Non; à Georges seul appartenaient de tels soins.

C'était sans doute le prochain départ de Georges qui ramenait ces nuages qu'avait dissipés son arrivée. Oui, c'était bien cela; mais il y avait autre chose encore.

Dans la journée, Julie avait eu à subir deux entretiens qui, chacun, lui avaient apporté leur petit tribut de peines. Le matin, de très bonne heure, elle avait couru chez son amie, Mme Berthelet, qu'elle n'avait pu voir la veille, et lui avait raconté les merveilleux événements accomplis depuis deux jours. Antoinette avait dès longtemps soupçonné que M. de Gleyrens et Julie n'avaient pas été tout à fait indifférents l'un à l'autre. Interrogée par elle, Julie lui avait simplement répondu : S'il avait pu avoir quelque idée de ce genre, tu comprends bien que ses parents s'y seraient opposés, et que moi je ne voudrais pas être, pour M. de Gleyrens et sa famille, une occasion de discorde. Puis elles n'avaient plus traité ce sujet.

Apprenant maintenant par Julie tout ce qui s'était passé, Mme Berthelet trouva que son amie lui avait montré peu de confiance, et elle ne pouvait lui pardonner

une si longue et si absolue réserve. Julie eut beaucoup de peine à l'apaiser, et, ce qui ne leur était pas encore arrivé, elles se séparèrent un peu froidement.

Dans la même journée, Julie s'était rendue chez Mlle Maynard.

— Ah, ah! lui dit la vieille fille, dont les longues dents semblaient s'allonger encore, gageons que je sais ce que vous venez me dire: je lis dans vos yeux que vous avez été demandée en mariage par un beau blond, Vaudois de nation et baron de son métier. Mais vous venez m'annoncer aussi que vous avez refusé, car, il y a deux ans, vous me dîtes que vous aviez quitté le canton de Vaud pour vous consacrer à vos vieux parents.

— Mademoiselle, dit Julie en rougissant, je dois vous avouer que j'ai accepté M. de Gleyrens.

— Vous emmènerez donc vos parents dans votre château?

— Non, Mademoiselle. Ils ont même refusé de venir s'établir à Vevey; à leur âge, on change mal aisément ses habitudes.

— Oui-da! Je pensais, moi, en vous voyant, vous, si lestement changer de résolution, qu'ils avaient rajeuni pendant ces deux ans. Mais je vois ce que c'est: on est toute contente de s'appeler Mme la baronne, et de dire mon château! Sachez pourtant, ma chère petite, que tout ce qui reluit n'est pas or. Son titre de baron, ça ne vaut pas une paille, ça ne lui rapporte rien, et on ne le lui laisse que par politesse. Quant à son château, il n'en est pas une pierre qui ne soit hypothéquée; j'en sais quelque chose, moi qui ai sur eux une créance dont les intérêts me

sont dus depuis longtemps, à telles enseignes que Mme la baronne douairière m'envoie tous les ans des paniers de raisins et des boîtes de salé pour me faire prendre patience.

— Je sais cela, Mademoiselle, mais je sais aussi que M. de Gleyrens travaille avec une ardeur et une activité au-dessus de tout éloge à payer les dettes de sa famille. Il y réussira si Dieu lui prête vie et santé, car il est devenu un très habile agronome : entre ses mains le domaine deviendra productif et je seconderai ses efforts de tout mon pouvoir.

— Vous ! Vous enverra-t-il travailler dans ses vignes une bêche à la main et une hotte de fumier sur le dos, comme ça se pratique dans son pays?

— Pas tout à fait. Mais en tenant les comptes et en administrant la maison avec ordre et économie....

— Votre belle-mère vous laissera l'administration du ménage ! comptez là-dessus. Il est venu me voir ce matin, votre héros ; de peur de vous rendre jalouse, je vous dirai ce qu'il venait faire. Il m'a dit, comme vous tout à l'heure, qu'il était devenu un vigneron achevé, qu'il attendait monts et merveilles de son travail et de son économie, qu'il avait déjà éteint quelques dettes, et me priait de prendre patience pour les intérêts de mon hypothèque. Je comprends très bien que, parmi ses créanciers, il tienne à satisfaire d'abord ceux qu'il peut rencontrer tous les jours. Il n'est, dit-on, figures plus désagréables à voir que celles des gens à qui l'on doit. Ce garçon, il faut en convenir, a quelque chose de franc et d'ouvert ; je lui ai promis d'attendre, et, pour l'amour de vous,

petite, je ne m'en repens pas, d'autant moins qu'il me paiera l'intérêt composé. A propos de cela, vos intérêts, à vous, seront-ils bien sauvegardés ?

— Mademoiselle, dit Julie en riant, comme je ne lui apporte rien du tout, les stipulations du contrat seront vite rédigées.

— On vous fait un trousseau, pourtant ?

— Maman va s'en occuper et j'y emploierai mes petites économies.

Mademoiselle Maynard se leva et alla ouvrir une armoire.

— Je suis vieille, dit-elle, et n'ai que des vieilleries ; mais voici qui est toujours de mode. En disant cela, elle posait successivement devant Julie une pièce de magnifique toile de Hollande, une autre d'une percale anglaise, appelée percale rôtie, quoiqu'elle eût échappé, dans le temps du blocus continental, au feu des agents impériaux, et plusieurs aunes de Malines et de Valenciennes qu'une princesse eût pu convoiter.

— Je gardais ces choses, dit-elle, pour Adeline Barbarel ; mais elle est trop bête pour les apprécier et trop laide pour les faire valoir ; elles ne sont dignes que d'une petite baronne.

Mlle Maynard interrompit les vifs et sincères remerciements de Julie pour lui dire :

— Il n'appartient pas à une vieille fille de donner des conseils à une jeune fiancée ; cependant, les critiques parlent savamment et disertement des tragédies et des romans sans en avoir fait, ni être quelquefois capables d'en faire ; écoutez-moi donc comme on écoute un cri-

tique. De ce que Georges-Tancrède Isbrand, baron de Gleyrens, est en ce moment amoureux fou de vous, n'en concluez pas qu'il n'y a qu'à vous laisser tranquillement adorer pendant le reste de votre vie. Le mouvement perpétuel n'a pas encore été découvert sur notre globe, non plus que le feu inextinguible ; toute montre doit être remontée, et dans tout brasier il faut jeter des bûches. Soyez toujours dans votre intérieur proprette, gracieuse; ravalez soigneusement les airs d'humeur, les paroles piquantes ; si votre seigneur et maître vous impatiente, faites le poing dans votre poche, en un mot, donnez-vous de la peine pour continuer à plaire, et, quoique votre futur soit un gaillard fort éveillé, vous ne craindrez point de rivale. Si... pourtant ; dans ce pays de bon vin, il en est une redoutable, et qui fait tourner bien des têtes....

Julie indignée se leva brusquement : Que dites-vous, Mademoiselle ? Vous oubliez que vous parlez d'un homme bien élevé !

— Hé, hé ! l'héritier d'un beau vignoble a dû être élevé à en apprécier les produits.

— Jamais je n'ai vu M. de Gleyrens animé autrement que par l'innocente gaîté de son âge. Je l'ai vu même revenir d'un grand repas d'officiers aussi calme que vous et moi.

— Beaucoup plus calme que vous maintenant, probablement. C'est vrai, j'ai entendu dire dans le pays qu'il a la tête forte. C'est égal, veillez-y, et ne m'arrachez pas les yeux pour crime de lèse-Gleyrens. Adieu, petite.

Julie s'en alla un peu troublée. Dans la journée, on lui

apporta de la part de Mlle Maynard les toiles et les dentelles ; le paquet contenait en outre quatre beaux couverts d'argent. Très reconnaissante, Julie trouvait pourtant que Mlle Maynard vendait un peu cher ses présents.

Le matin du jour suivant, comme Adrien, courbé sur son grand-livre, reprenait pour la quatrième fois une balance qu'il ne pouvait trouver juste, il leva la tête en entendant M. Berthelet jeter sur la table une lettre qu'il venait de lire.

— Qu'y a-t-il ? vous semblez chagrin, demanda-t-il à son patron. Une mauvaise nouvelle ?

— Mauvaise, non pour moi, mais pour une famille respectable, à laquelle je suis attaché. Le fils du négociant chez qui j'ai fait mon apprentissage à Marseille, se trouve dans un cruel embarras : il a hérité du commerce, mais non de la capacité de son père. Ce père est mort subitement, laissant une foule d'affaires entamées dont le fils ne sait pas se tirer. A en juger par sa lettre, il me paraît aussi empêché que Louis XIII quand Richelieu fit mine de le planter là. Je suis sûr que s'il avait auprès de lui un homme de sang-froid et de bon sens, tout s'arrangerait facilement. Si je pouvais quitter.... Mais laisser ma femme quand elle est si près de ses couches....

— Me croiriez-vous capable d'aider votre correspondant ?

— Capable ! vous en feriez bien d'autres. Seulement, ce sera très ennuyeux.

— Qu'importe ! Mais inspirerai-je assez de confiance à ce monsieur ?

— Venant de ma part, vous serez reçu comme un ange

du ciel : le pauvre garçon a de moi l'opinion la plus exagérée, parce que, chez son père, je faisais son ouvrage pardessus le mien. C'est dit. On va retenir votre place à la diligence de Lyon ; j'écris à M. Poncelot ; allez faire votre malle.

Quelques heures après, six bons chevaux emportaient Adrien sur la route de Lyon. Enseveli dans un coin de la voiture et tout entier à ses pensées, il ne prenait aucune part à la conversation des autres voyageurs. Plus empressé d'aller porter secours au correspondant de son patron que désireux de voir de nouveaux objets, il ne s'arrêta point en route. Arrivé à Marseille, il se mit courageusement à l'œuvre. M. Berthelet ne s'était pas trompé : la tâche était pénible et rebutante ; certaines gens qui avaient intérêt à ce qu'on ne vît pas trop clair dans les affaires du défunt, contribuaient de tout leur pouvoir à les compliquer ; l'incapacité du fils, la difficulté qu'il éprouvait à expliquer clairement quoi que ce soit, venaient encore à la traverse. Adrien sut triompher de ces obstacles en leur opposant la droiture, la fermeté ; sa vive intelligence trouva des ressources là où tout semblait perdu. Enfin, après plusieurs semaines d'un travail infatigable, il reprit la route de Genève, emportant avec lui les bénédictions de ceux qu'il avait si bien servis.

Pendant son séjour à Marseille, les occupations ardues et compliquées auxquelles il s'était livré, avaient plus ou moins engourdi sa douleur, et la fatigue, résultat de ses courses et de ses travaux, lui avait procuré quelque sommeil. Mais une fois hors de cet étourdissant tourbil-

lon, il retrouvait avec effroi au fond de son cœur la même image, et toujours aussi chère.

Troublé, abattu, découragé : Quelle est, se disait-il, ma destination sur cette terre? Je me suis flatté autrefois de vivre pour mes parents, de leur procurer, par mon travail, l'aisance et les douceurs de la vie : je les ai perdus ! J'ai cru ensuite que j'allais vivre pour mon frère, et voilà que je ne lui sers de rien ! Si je mourais, ma mort serait pour lui un chagrin, non une perte. Puis j'ai osé rêver le bonheur domestique dans l'union la plus sainte et la plus intime, et cette coupe où j'ai cru m'abreuver, elle est aux mains d'un autre ! Dieu m'aurait-il donné pour unique mission d'aligner des chiffres et de compter des ballots? En vain il répétait : Que ta volonté soit faite ! ces paroles semblaient à cette heure avoir perdu leur souverain pouvoir d'apaisement.

Gens austères et positifs, vous refuserez toute sympathie à notre Adrien. Il est déraisonnable, direz-vous ; le malheur dont il se désole ne prend sa source que dans les rêveries d'une imagination romanesque. Rêveries, tant que vous voudrez. Il est, j'en conviens, des infortunes plus grandes, au moins par leurs résultats apparents et visibles. Mais, pour un jeune homme doué d'une sensibilité délicate et profonde, elles ne sont que trop réelles, les souffrances d'un attachement malheureux.

Ces souffrances, il les aurait allégées peut-être en changeant de demeure, car si la présence de Julie était encore pour lui une joie, cette joie devenait bientôt un tourment, un remords ! Mais Julie lui avait dit : Vous me rempla-

cerez auprès de mes parents : cette pensée le retenait.

— C'est donc en vain que je demande le secours d'en haut ? se disait-il dans une de ses nuits d'insomnie. Pourra-t-elle jamais venir, cette guérison que j'implore avec une si instante ardeur ? Ah ! si c'était la mort qui m'eût enlevé Julie, au moins je pourrais sans crime chérir sa mémoire.... Mais, en pensant à elle, suis-je donc si criminel ? Elle est la fiancée de Georges, non sa femme ;... le mariage n'est pas encore conclu ;... si quelque incident inattendu allait le rompre.... A ce moment, le sommeil qu'il appelait, et qui le fuyait depuis bien des heures, descendit enfin sur lui.

A peine sa paupière était close qu'un songe le transporta au pied d'une colline escarpée, dont une route rapide et pierreuse coupait le flanc. Sur la hauteur, il vit apparaître Georges, en uniforme d'officier de dragons, monté sur un beau cheval noir. Tout à coup, il vit le cheval s'emporter et descendre la côte au galop ; le cavalier, désarçonné, un pied engagé dans l'étrier, traîné sur les pierres, son sang marquant sa trace... Adrien, s'écria-t-il d'une voix déchirante, pour l'amour de Julie, pour l'amour de votre mère, sauvez-moi, arrêtez ce cheval.... Mais Adrien resta immobile, comme enraciné en terre, sourd aux cris d'angoisse de Georges. Celui-ci n'était plus qu'à quelques pas, lorsque Adrien l'entendit s'écrier :

— Je meurs ; que mon sang soit sur vous ! Au même instant, la tête de Georges frappa sur un caillou ; un torrent de sang s'échappa de cette tête et vint baigner les

pieds d'Adrien, tandis qu'une voix stridente répétait dans l'air : Mort, mort, mort !...

Adrien s'éveilla, baigné d'une sueur froide, saisi d'épouvante.... Il éprouvait pourtant cet immense soulagement que l'on ressent au réveil, et qui fait dire : Grâce à Dieu, ce n'était qu'un rêve ! Mais il éprouvait aussi un sentiment de honte. Ceux pour qui leur oreiller devient chaque soir un char magique qui les emporte à perte d'haleine dans le mystérieux pays des rêves, ont, je m'assure, souvent ressenti, à leur réveil, cette espèce de remords, lorsqu'il leur est arrivé de commettre en songe quelque mauvaise action. Il semble alors que cette mauvaise action n'est que le produit d'un germe renfermé dans notre cœur, et qui éclôt lorsque la pensée est dégagée de toutes les entraves où la retiennent durant le jour le respect humain et les convenances sociales.

— Ce rêve serait-il la personnification des sentiments coupables qui s'agitent au plus profond de mon âme ? se demandait Adrien. Parmi toutes les mauvaises pensées qui viennent chaque jour heurter à la porte, et que j'ai quelquefois tant de peine à repousser, celle-ci, Georges pourrait mourir, ne s'est-elle jamais présentée ? De là à souhaiter sa mort il y a un abîme ; oui, un abîme, profond, mais étroit ; effrayant, mais franchissable. Et dans cet horrible rêve, je l'ai franchi ; j'ai été homicide ! Mon Dieu, les plus grands criminels ont peut-être commencé ainsi !

XIX

LE GARDE-MALADE.

Toujours assis sur son lit, ses mains brûlantes pressant son front plus brûlant encore, Adrien n'était pas remis de son trouble, lorsqu'un léger coup de sonnette, rompant le silence de la nuit, vint le surprendre et détourner le cours de ses pensées. Il crut d'abord s'être trompé; mais le coup de sonnette se renouvela. Sa chambre était la plus rapprochée de la porte d'entrée; en un clin-d'œil il s'habilla, alluma sa bougie, et courut ouvrir. Une femme dont le visage était pâle et bouleversé, se présenta; à sa grande surprise, il reconnut la cuisinière de sa tante.

— Vous ici, Marguerite! qu'est-il donc arrivé?

— O monsieur Adrien, venez vite! votre tante a eu une attaque; elle est étendue par terre; elle ne peut

plus parler; il n'y a que Lise près d'elle; M. Barbarel est à sa campagne, et c'est si loin!

— Avez-vous appelé un médecin?

— Pas encore, je suis vite montée vers vous. La pauvre Lise perd la tête, seule avec Mademoiselle! elle n'est pas assez forte pour la mettre sur son lit.

— Allez chercher le médecin: moi, je cours chez ma tante. Et en trois sauts il fut au bas de l'escalier.

Tout rêveur qu'il était, Adrien possédait la faculté précieuse de pouvoir en un moment concentrer toute son attention sur un point donné; il possédait ce qu'on appelle communément la présence d'esprit. Il trouva, étendue sur le plancher, poussant des cris inarticulés, et un côté du corps presque insensible, la pauvre demoiselle Maynard, que sa femme de chambre éperdue ne savait comment secourir. Sous la direction et avec l'aide d'Adrien, qui n'avait pas une très grande force, mais qui y suppléait par l'adresse, elle parvint à placer sa maîtresse sur son lit. La malade, qui avait jeté des cris quand sa femme de chambre avait tenté de la soulever, fit entendre un murmure de satisfaction au moment où elle se sentit enlever par son neveu, et lui fit un petit signe de tête qui exprimait un remerciement.

C'était bien en effet une paralysie qui avait frappé la verte et vigoureuse vieillesse de Mademoiselle Maynard. La capricieuse maladie semblait cependant avoir respecté les facultés intellectuelles. La vieille fille, qui avait toujours si bien su commander, savait encore se faire obéir par signes. Dans la journée même, M. et Mme Barbarel, ainsi qu'Eugène, se trouvèrent réunis dans sa

chambre. Elle sourit, autant qu'elle pouvait sourire, à Eugène qui pleurait, mais elle accueillit M. et Mme Barbarel avec une grimace qui n'était pas excessivement amicale. Ce jour-là et les jours suivants, celui que par ses gestes elle retenait constamment près d'elle, celui dont elle réclamait et paraissait accepter avec plaisir les services, c'était Adrien, ce petit-neveu à qui elle n'avait pas montré jusque-là une grande prédilection; mais c'est que sa maladie lui avait fait découvrir chez Adrien des trésors de patience et de dévouement. La paralysie n'était pas pour lui une nouvelle connaissance. Pendant de longues années, tout jeune encore, il avait activement secondé sa mère dans les soins qu'elle donnait à leur cher malade; là, il avait appris mille petits moyens, mille petites inventions qui rendaient les soins plus faciles pour les garde-malades, moins gênants pour le patient. Il se souvint de tout cela pour en faire profiter sa tante, et put perfectionner encore toutes ces inventions, car ici il n'était pas arrêté par le manque d'argent. Personne, comme lui, ne savait retourner sa tante dans son lit, ou la transporter; aussi, lorsque d'autres se présentaient pour lui rendre ce service, elle leur faisait très nettement comprendre qu'elle ne voulait pas d'eux. M. Berthelet s'était arrangé de manière à laisser Adrien complétement libre. Eugène aussi était assidu près de sa tante; mais moins expert, moins adroit, moins calme qu'Adrien, il ne pouvait guère aider à la soigner. La présence continuelle d'Adrien dans la chambre de la malade n'offusquait pas M. Barbarel;

l'état de Mademoiselle Maynard ne lui permettait pas de rien changer à son testament.

Un jour que les deux frères reconduisaient le médecin, il leur déclara que, dans son opinion, Mademoiselle Maynard n'avait pas pour longtemps à vivre, car la paralysie s'était compliquée d'une autre affection très grave. A cette nouvelle, Eugène éclata en sanglots; Mademoiselle Maynard, quelquefois si dure et si bizarre pour d'autres, lui avait témoigné une tendresse constante; et, bien que nous l'ayons vu léger et tant soit peu égoïste, la reconnaissance avait développé chez lui un attachement vif et sincère. Adrien pâlit, et sentit son cœur comme serré par une main de fer: il allait donc perdre sa dernière parente! Il l'aimait, tout austère et rude qu'elle s'était montrée pour lui; il l'aimait, non-seulement parce qu'elle avait été sa bienfaitrice, mais aussi parce qu'elle avait soigné l'enfance et la jeunesse de sa mère; il l'aimait surtout, de tout son cœur, pour l'heureuse adolescence qu'elle avait assurée à Eugène, pour l'éducation libérale dont elle lui avait si largement ouvert les trésors. Avec sa promptitude et sa fermeté de décision, son esprit dominateur mais juste, Mademoiselle Maynard était vraiment un chef de famille, et les deux frères sentaient qu'en la perdant ils allaient devenir orphelins une seconde fois.

Une inquiétude, qui, à plusieurs reprises, avait traversé l'esprit d'Adrien, le remplit maintenant tout entier. Le jeune chrétien se demandait avec effroi: Est-elle prête, cette âme qui va déloger? Il lui sembla qu'il avait à remplir envers sa tante un devoir bien plus

sacré encore que celui de soulager ses douleurs physiques. Mais cette tâche, elle était bien délicate, bien difficile. N'importe! Il s'y prépara par la prière; il demanda qu'il lui fût donné de parler à sa tante « selon son cœur, » d'après la belle expression de l'Ecriture.

Comme il rentrait, la malade l'accueillit d'abord d'un froncement de sourcils qui lui reprochait son absence, puis, à mesure qu'il s'avançait vers le fauteuil, une expression de contentement venait dissiper le nuage de mauvaise humeur.

Un peu après: — Chère tante, lui dit-il de cette voix dont le timbre doux et mélodieux rappelait qu'il était un demi-toscan, si je vous lisais quelque chose? Mademoiselle Maynard fit un petit signe de tête affirmatif. Adrien alla prendre la Bible, et commença à lire les divins adieux du Sauveur: « Que votre cœur ne se trouble point et ne s'alarme point... » Sur les traits contournés de la malade passaient et repassaient les traces d'une certaine émotion intérieure. Comme Adrien allait entamer un second chapitre, elle lui fit signe de s'arrêter; il la vit faire de vains efforts pour rapprocher l'une de l'autre ses mains paralysées; il les prit dans les siennes, les joignit, et entrelaça ces pauvres doigts presque insensibles.

— Ma tante, nous allons prier ensemble, voulez-vous?

Une âme chrétienne et profondément aimante est parfois douée d'un merveilleux pouvoir d'intuition pour deviner ce qui se passe dans une autre âme: ainsi Adrien lisait clairement les terreurs de sa tante à l'approche du roi des épouvantements. Il voyait bien que celle qui,

selon le monde, avait été appelée riche, sage, prudente, se sentait maintenant, en présence du Dieu saint, pauvre, misérable, aveugle et nue. Avec beaucoup de tact, de délicatesse, de charité, il se fit l'écho de toutes ses pensées. Deux grosses larmes, lentement amassées dans les yeux de la malade, roulèrent sur ses joues flétries. Adrien les essuya doucement, puis, la voyant fatiguée, il appela Lise, et tous deux la remirent sur son lit, où bientôt elle jouit d'un sommeil plus paisible que les jours précédents.

Pendant plusieurs jours, Adrien continua cette œuvre d'amour et de miséricorde. Bientôt il osa faire entendre des accents de reconnaissance, car bientôt, à la douleur qu'il éprouvait en voyant l'œuvre de dissolution se poursuivre d'heure en heure, se joignit l'ineffable joie de voir l'œuvre de salut et de paix s'accomplir tout aussi rapidement.

Un jour, Mlle Maynard regardait d'une façon tellement significative l'anneau qu'Adrien portait au doigt, que celui-ci l'en retira ; accoutumé à deviner ce qu'elle voulait, il lut à haute voix les noms gravés dans l'intérieur : « Taddeo Sattori » « Eugénie Maynard. » Adrien comprit que dans le cœur de sa tante s'opérait une tardive et solennelle réconciliation ; il s'en fit l'interprète ; plus que jamais, abondantes et pressées, coulèrent les larmes de la pauvre paralytique. Prenant alors la parole pour lui-même, il rendit grâce à Dieu pour les bienfaits dont, par le moyen de leur tante, il avait comblé les orphelins. Jamais le fils de Taddeo Sattori n'avait em-

brassé sa tante d'un cœur aussi serein, aussi ému que ce soir-là.

Le lendemain une nouvelle attaque vint priver Mlle Maynard de tout sentiment, de toute intelligence, ou du moins en rendre toute manifestation impossible. Pendant quelques jours encore, un souffle haletant souleva péniblement sa poitrine ; puis, sans lutte et sans douleur, elle perdit même cette dernière apparence de vie.

XX

LE TESTAMENT.

Toute la famille de Mlle Maynard est rassemblée dans son cabinet. C'est un moment solennel pour tous, et d'un intérêt palpitant pour quelques-uns : il s'agit de l'ouverture du testament. Comme la défunte ne contait ses affaires à personne, on ne connaissait pas au juste le chiffre de ses biens, mais on savait qu'il était considérable. Quoiqu'elle fût très charitable et donnât largement, elle ne dépensait pas, à beaucoup près, toutes ses rentes. Héritages sur héritages étaient venus accroître sa fortune, comme les petites rivières vont grossir les grands fleuves. Enfin, pour se donner les émotions de l'attente, et le malin plaisir de se montrer plus fine et plus habile que maint homme d'affaires, elle avait fait des spéculations qui toutes avaient bien tourné.

Le testament olographe est entre les mains du notaire; il en brise le cachet. M. et Mme Barbarel s'efforcent d'avoir l'air tranquille et indifférent. Eugène paraît tranquille et l'est en effet; Adrien se dit : Certainement elle aura assuré le sort de mon petit Eugène.

La lecture commence. Après le préambule, arrive la phrase solennelle : « J'institue pour mon légataire universel, à la réserve des legs ci-après,.... mon petit-neveu Eugène Sattori. » Adrien réprime un élan de joie, mais son regard parle pour lui. Quelle belle chaloupe je vais m'acheter ! pense Eugène. M. Barbarel a le vertige; saisi d'une vague crainte d'apoplexie, il passe ses doigts dans sa cravate. On procède à l'énumération des legs, ils sont nombreux.

« Je donne et lègue à mon petit-neveu Adrien Taddeo Sattori ma ferme dite Biolay, plus dix mille francs. » Adrien entend à peine cette dernière clause, tant il a été suffoqué; lui, propriétaire de Biolay ! Sa tante lui eût légué un domaine aux îles Marquises ou dans la lune que la chose ne lui paraîtrait pas plus fabuleuse.

» Comme mon neveu, M. Pierre Barbarel, m'a constamment assuré qu'il n'avait nulles vues intéressées sur ma fortune, dont je sais d'ailleurs qu'il n'a pas besoin, je pense lui être agréable en lui léguant seulement l'obligation hypothécaire, soit lettre de rente, que j'ai sur le château appartenant à Georges-Tancrède Isbrand, baron de Gleyrens. » M. Barbarel était pourpre; il tourne au violet, au noir.

« Je donne et lègue à ma petite-nièce Adeline Barbarel toute ma garde-robe, vêtements et linge de corps. »

M. et Mme Barbarel attendaient un : Plus.... mais non; ce qui vient après, c'est une pension viagère de douze cents francs aux époux Beauval, réversible sur la tête du survivant.

Julie Beauval n'est pas oubliée; elle a pour son partage une fort petite boîte d'écaille avec son contenu, savoir une croix, une bague, des boucles d'oreilles, le tout en diamants de la plus belle eau.

La bibliothèque, peu nombreuse, mais bien choisie, une belle collection de gravures, une massive théière d'argent, une tabatière d'or, plus, mille francs à chacun des enfants, tel est le lot de M. Polier. Comme il n'attendait rien, il est agréablement surpris.

Viennent ensuite les établissements de bienfaisance, les domestiques, de vieux employés et... c'est tout.

Jamais testament ne fut plus clairement rédigé, impossible d'y trouver maille à reprendre. M. Barbarel, offrant son bras à sa fidèle compagne, l'entraîne chez lui d'un pas rapide; la jeune Adeline en longs vêtements de deuil fort désavantageux à son teint et à sa taille, vient, le sourire sur les lèvres, au-devant des auteurs de ses jours; mais bientôt le courroux paternel se décharge sur elle avec une véhémence qui la cloue sur place. Traitée de bête, d'imbécille, de maladroite qui s'est laissé supplanter par un blanc-bec, elle ouvre des yeux aussi grands que leur petitesse le permet. Enfin elle comprend, à travers les invectives de son père et le récit plus calme de sa mère, qu'elle a en partage les nippes de Mlle Maynard.

— Oui, s'écrie M. Barbarel, quelques mauvais chiffons

et une hypothèque sur des gens aussi bas percés qu'on peut l'être, voilà tout ce que tu as su tirer de la vieille *fayasse*, tandis que ce petit serpent d'Eugène a tout : maisons, titres de rente....

— Tu vois bien, cher ami, dit Mme Barbarel, que nous ne sommes pas les seuls lésés ; Adrien....

— Ah ! je lui conseillerais de se plaindre : le pont que l'on a décrété dernièrement, triple la valeur du domaine en le rapprochant de la ville et en le mettant à portée d'une grande route.

— Mais, papa, dit la jeune fille, n'es-tu pas assez riche ? Je ne suis pas mécontente de mon lot ; il y a de magnifiques robes de soie, des fourrures, un cachemire des Indes, des diamants....

— Oui, des diamants, comptes-y ! ils sont donnés à cette petite scélérate de Beauval.

— Quoi ! je n'ai pas les diamants, oh ! alors, quelle horreur ! s'écrie Adeline en sanglotant.

Sa mère la renvoya de la chambre, puis elle entreprit d'apaiser son époux, comme autrefois Livie tâcha d'apaiser Auguste, justement irrité contre Cinna. Seigneur, lui dit-elle sans doute,

.... écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

Ce qu'étaient ces conseils, il n'y a eu là ni Sénèque, ni Corneille pour le transmettre à la postérité. Mais comme M. Barbarel ne laissa voir en public aucun déplaisir et qu'il se montra amical, prévenant même pour ce jeune homme en faveur duquel on l'avait déshérité,

nous en pouvons conclure que Mme Barbarel ne réussit pas moins bien que Livie.

Le changement de demeure auquel Adrien avait pensé, sans oser l'accomplir, se fit très naturellement. Pendant la maladie de Mlle Maynard, Mme Berthelet, qui logeait, comme elle, sur le quai des Bergues, avait offert une chambre à Adrien, afin qu'il fût plus près de sa tante. Après la mort de celle-ci, Mme Berthelet dit à Julie :

— Je te préviens que mon mari et moi nous comptons qu'Adrien continuera de faire partie de notre famille. Tu ne t'y opposeras pas ?

— Je t'en remercierai, au contraire, car mes parents ne resteront pas à Genève. Comme le legs de Mlle Maynard permet à mon père de quitter sa place, ils viendront se fixer dans le voisinage de Gleyrens. Juge si je suis heureuse! Tout ce que je désirais pour notre cher Adrien, c'était que ton mari et toi vous consentissiez à le garder; tu as donc prévenu mes vœux. Plus que jamais il a besoin d'affection, et c'est avec bonheur que je le sens près de vous.

Adrien n'était pas retourné à Biolay depuis le jour où ce lieu, témoin de ses espérances, l'avait été de sa cruelle déception ; mais ses devoirs de nouveau propriétaire l'y appelaient, il s'y rendit. Comme il en approchait, il vit une phalange d'ouvriers qui, occupés à la nouvelle route, piochaient, creusaient, nivelaient cette lande naguère si tranquille. — Ici, comme au dedans de moi, tout est donc bouleversé ! se dit-il.

Les fermiers, qui aimaient beaucoup Adrien, vinrent avec empressement lui présenter leurs hommages ; ils

étaient d'autant plus joyeux de l'avoir pour maître, que, le connaissant généreux et bon enfant, ils se flattaient d'échapper, lors du renouvellement de leur bail, à certaine augmentation dont Mlle Maynard les avait menacés.

Quelle que fût la sagacité de Babi, elle ne devina point la nouvelle importance qu'Adrien avait acquise, et, sans respect pour sa qualité de propriétaire, vint sauter autour de lui, et lui mettre ses deux pattes sur les épaules. — Tu me demandes quelque chose, ma fille, dit Adrien, mais il n'est pas ici, ton grand ami; il est là-bas, là-bas, et il lui désignait du doigt un point de l'horizon vers lequel Babi tourna le museau avec un petit gémissement plaintif. En effet, Eugène passait cette journée chez M. Barbarel. Adrien fit le tour du domaine, accompagné de Babi, qui, comprenant qu'il n'était pas en train de jouer, marchait à côté de lui presque gravement. Seul et désenchanté, il parcourait ces lieux embellis naguère et par Julie, et par les doux rêves dont elle était l'objet. Il voulut aller se reposer sur ce tronc d'arbre, leur siége ordinaire; mais il ne le retrouva pas; une violente crue des eaux l'avait emporté. Il s'assit sur le gazon; Babi vint appuyer sa tête sur ses genoux. Tout en passant machinalement la main sur cette belle et intelligente tête, il suivait de l'œil le fleuve, qui, toujours déroulant ses ondes, toujours jetait au vent sa plainte infinie. Depuis qu'Adrien était venu avec Julie à cette même place, deux mois à peine s'étaient écoulés; le Rhône, comme le temps, avait poursuivi son cours, mais les flots du temps n'avaient pas été uniformes et paisibles comme ceux de la rivière. Que de choses ils avaient amenées!

Julie, non-seulement perdue pour lui, mais encore prête à le quitter ; Mlle Maynard effacée du nombre des vivants, Eugène parvenu à l'opulence, et lui, Adrien, propriétaire ! lui, riche ! Car, bien loin de penser que Mlle Maynard eût fait les parts trop inégales entre les deux frères, il se trouvait riche, trop riche, maintenant qu'il ne savait plus avec qui partager sa fortune. Sa ferme avait, en effet, plus que doublé de valeur depuis le jour où Mademoiselle Maynard l'avait achetée. La veille, on lui en avait fait offrir cinquante mille francs, mais, contre l'avis de ses amis, il avait refusé : cette propriété lui était chère, et par le souvenir des heures de paix qu'il y avait passées, l'été précédent, et par le souvenir de sa mère. — Je ne suis pas, se disait-il, de ceux qui se consolent en oubliant. C'est avec une joie mélancolique, mais douce, que je revois ces eaux, ces ombrages, ces prairies que d'abord je redoutais de revoir. Oui, j'aime toujours Biolay ; c'est là que je viendrai passer tous mes instants de loisir, et, si ma tête blanchit, c'est là encore que je viendrai abriter le soir de ma vie.

L'allongement des ombres l'avertit qu'il fallait enfin quitter le bord du Rhône. Sous la galerie l'attendait un repas champêtre que la fermière lui avait préparé. Tandis qu'il y faisait honneur, les fermiers l'arrachèrent du pays des rêves en lui demandant force réparations et en traitant incidemment la question du renouvellement du bail ; mais ils ne le trouvèrent pas tout à fait aussi novice en affaires qu'ils l'avaient espéré. Il ne voulut rien promettre légèrement et leur fit entendre que, sans être avide ni impitoyable, il voulait cependant retirer



de sa propriété un revenu proportionné à la valeur qu'elle avait acquise.

— Tiens ! se dirent l'un à l'autre le mari et la femme, en le suivant des yeux comme il remontait la colline, à le voir si longtemps regarder l'eau couler, on aurait pu le croire plus simple que ça !

XXI

AFFAIRES.

Adrien était seul au comptoir, lorsqu'il vit entrer Amédée.

— Les colis de M. Barbarel, lui dit-il, ne sont pas encore arrivés.

— Ce n'est pas pour ça que je viens, Monsieur Sattori. J'ai guetté le moment où vous seriez seul.... Je viens d'apprendre une chose...., et je me suis figuré qu'elle pourrait vous intéresser. Tout à l'heure il y avait au bureau un négociant de Vevey, qui a dit au patron : — Vous avez l'air bien content? — Je le suis, a répondu en se frottant les mains M. Barbarel, qui effectivement était plus gracieux que d'ordinaire, je viens de conclure une bonne affaire. Une parente m'avait légué, sur un domaine voisin de votre ville, une créance qui m'en-



nuyait. Eh bien! on est venu me proposer de la subroger, et l'on m'a tout payé comptant : capital, arrérages, intérêts composés. — N'est-ce pas, lui a demandé le Veveysan, à un particulier nommé Fardou, établi dans notre ville, que vous avez transféré cette créance, et n'est-ce pas le château de Gleyrens, qui en est grevé? — Oui, a répondu M. Barbarel surpris, mais comment diable le savez-vous? — C'est que ce Fardou a racheté plusieurs autres lettres de rente sur ce même domaine. Je crains qu'en se faisant seul créancier, ce fin renard ne veuille jouer quelque mauvais tour au jeune de Gleyrens; j'en serais fâché, c'est un brave garçon qui travaille avec activité; il s'est mis à vivre très simplement et a déjà payé dans la ville presque tout ce que devait sa famille. Ce sont des gens fort aimés dans le pays. — Le Fardou en veut donc au jeune homme? a dit M. Barbarel; je m'en suis douté à un certain sourire quand il a eu l'obligation en poche. Qu'a-t-il donc contre votre compatriote? Ici, le Veveysan a parlé en baissant la voix, et je n'ai pu distinguer que des mots entrecoupés,.... sa fille...., une Genevoise.... J'ai pensé que je ferais bien de vous conter tout ceci, car, s'il arrivait malheur à ce M. de Gleyrens, cela pourrait atteindre Mlle Beauval, qui doit l'épouser.

— Je vous remercie, mon bon Amédée. En effet, ceci m'inquiète; je voudrais en savoir davantage.

— Qu'à cela ne tienne! M. Barbarel doit sous peu m'envoyer à Vevey. Je vous promets de prendre des informations sûres, et je vous conterai tout par le menu.

Quelque temps après, il revint dire à Adrien :



— J'ai des nouvelles à vous donner, mais elles ne sont pas bonnes. Ce monsieur ne se trompait pas en croyant que M. Fardou avait quelque mauvaise intention; pensez donc, M. de Gleyrens va être exproprié.

— Exproprié ! s'écria Adrien en laissant tomber sa plume.

— Oui ; s'il ne trouve pas tout de suite une grosse somme, son château devient la propriété de l'autre.

— Donnez-moi donc les détails.

— J'en ai rassemblé le plus que j'ai pu, et ils me viennent de bonne source. Le château de Gleyrens est grevé d'hypothèques pour une somme considérable, quoique très inférieure à sa valeur. D'après la loi vaudoise, un créancier hypothécaire peut, lorsque les intérêts n'ont pas été payés pendant trois ans, se faire mettre en possession de l'immeuble, gage de sa créance. Les créanciers étaient votre tante et des gens du pays ; il paraît que M. de Gleyrens avait obtenu d'eux la promesse d'attendre quelque temps encore le remboursement des intérêts, mais ce pauvre monsieur n'avait rien fait mettre par écrit. Or, pendant qu'il était dans le canton de Neuchâtel, au camp de Colombier, avec sa compagnie de dragons, ce Fardou a racheté toutes les créances en offrant aux créanciers des avantages irrésistibles.

— Avez-vous pu avoir sur lui les renseignements que je vous avais prié de prendre ?

— Oui, vous les trouverez là dedans, dit Amédée ; et il donna à Adrien un papier que celui-ci parcourut rapidement, puis mit dans son portefeuille en disant :

— C'est bien cela.

— J'ai dans l'idée que cet homme est un mauvais drôle.

— C'est un homme avide, sans probité, et bien capable de tout faire pour devenir à vil prix propriétaire d'un beau domaine.

— Il agit par un esprit de vengeance, bien plus que par avidité. Il désirait marier sa fille à M. de Gleyrens; celui-ci n'en a pas voulu; on dit même qu'il a parlé un peu dédaigneusement et du père et de la fille; ces propos ont été rapportés à M. Fardou avec les embellissements d'usage, alors il s'est dit: Bien! il ne trouve pas ma fille digne d'être la maîtresse de son château, elle l'aura tout de même, et voilà.

— Comment, voilà? M. de Gleyrens ne peut-il donc échapper à ce désastre?

— C'est ce que j'ai demandé, et l'on m'a dit qu'il avait bien un petit délai pour.... attendez, comment disent-ils?... pour réemptionner, c'est-à-dire racheter son domaine, mais on doute que d'ici là il puisse trouver la somme.

— Quelle est cette somme?

— Cent mille francs. Vous comprenez qu'on ne se procure pas ça d'un jour à l'autre, surtout dans un pays agriçole.

— Vous êtes bien sûr de tout cela?

— Oh! oui; comme je vous l'ai dit, je suis allé aux meilleures sources. De plus, j'ai mis les choses par écrit, crainte de les oublier. Pauvre Monsieur de Gleyrens! qu'il doit lui être dur de se voir chasser ainsi d'une propriété qui était dans sa famille depuis des siècles! Il a

l'air très calme pourtant; il fait contre fortune bon cœur.

— Où donc l'avez-vous vu?

— Dans son château; même qu'il m'a très bien reçu et m'a offert d'excellent vin blanc. Mlle Beauval, sachant que j'allais à Vevey, m'avait prié de lui remettre en main propre un petit paquet. Craignez-vous que la ruine de M. de Gleyrens rompe le mariage?

— Non, Amédée; Mlle Beauval n'abandonnera point son fiancé; c'est Georges de Gleyrens qu'elle aime, non le propriétaire du château.

Amédée parti, Adrien ouvrit son secrétaire, y prit une liasse de papiers, se rendit d'un pas rapide chez le plus habile avocat de Genève, et resta longtemps enfermé avec lui.

Parmi les sites riants et pittoresques épars aux environs de Vevey, l'œil distingue un antique édifice presque entièrement revêtu de lierre et de vigne vierge. Ce château présente un assemblage, quelque peu irrégulier, de bâtiments construits à des époques différentes, et selon les besoins du moment, plutôt que selon les règles de l'esthétique. On retrouve, dans les ondulations du terrain, la trace des anciens fossés; mais les berges sont maintenant revêtues d'arbustes, et les rossignols ont remplacé les grenouilles. Un portail voûté conduit dans une avant-cour qui sépare deux terrasses; l'une domine le lac; de l'autre, on a la vue de ces belles montagnes, dont les formes abruptes et la riche végétation donnent au paysage tant de grâce et de majesté.

Sur la terrasse qui regarde le lac est établie une

nombreuse et brillante société de messieurs en tenue fashionable, de dames en toilette recherchée. De ces dames, les unes tiennent à la main un roman ou une broderie ; les autres, abritées sous d'élégants parasols, tantôt se font nommer les sommités environnantes par ceux des messieurs qui ne parlent pas bourse ou chemins de fer, tantôt cherchent à découvrir sur l'autre rive ce rocher qui a l'apparence d'une femme voilée, et que l'on nomme la Dame du lac. Quand même, à l'entrée du portail, on ne lirait pas, sur une grande plaque de cuivre et en caractères très visibles : Madame Auberive, pension d'étrangers, on devinerait que dans le château s'est casée une de ces pensions que multiplie d'année en année la vogue croissante de ce pays aux beaux points de vue, au doux climat, aux raisins savoureux.

Un étranger franchit la première voûte et traverse rapidement l'avant-cour. Quelques personnes avancent la tête avec curiosité au-dessus du mur. L'étranger monte sur la terrasse de gauche et va sonner à une petite porte latérale où se trouve une plaque peu apparente.

— C'est une visite pour les sauvages, non pour nous, dit un monsieur à sa voisine.

A l'angle du corps de logis vers lequel s'est dirigé l'arrivant, se projette une jolie petite tourelle, reste d'architecture féodale, qui se termine au-dessus du rez-de-chaussée par des encorbellements. L'intérieur de cette tourelle est occupé par un cabinet, meublé très simplement, et où l'on voit, groupés en trophée, une carabine, une poire à poudre, le casque, l'épée et la sabretache d'un officier de dragons, le tout surmonté d'une paire

de beaux pistolets. Comme pour contraster avec cet appareil guerrier, au-dessous du trophée est suspendu un portrait où un crayon habile et léger a su reproduire heureusement les traits délicats, le regard vif et doux, le sourire charmant d'une jeune fille d'environ vingt ans.

Devant le bureau est assis un jeune homme; d'une main impatiente, il retourne, feuille après feuille, de nombreux dossiers. En ce moment, une expression d'anxiété contracte péniblement son visage, et une ride profonde sillonne ce front ordinairement si uni. Quelquefois il prend la plume, et aligne des chiffres, recommence des calculs dont le seul effet est de tirer de sa poitrine un long soupir de découragement. Tout à coup il repousse loin de lui dossiers et calculs, ouvre et relit une lettre. A mesure que ses yeux se promènent sur ce papier couvert d'une jolie écriture fine et serrée, le nuage qui assombrit ses traits s'éclaircit; un sourire effleure ses lèvres tout à l'heure péniblement serrées; nous ne voudrions pas même répondre que ce vif œil bleu ne soit légèrement humecté. La sonnette de la petite porte a retenti; une belle chienne danoise qui se prélassait au soleil en tirant sa langue aux mouches, se redresse vivement sur ses quatre pattes et joint ses aboiements aux dernières vibrations de la sonnette. Le jeune homme, en s'approchant de la fenêtre, aurait pu facilement voir quel était celui qui cherchait à pénétrer dans sa retraite; mais il n'en fait rien : — Sonnette de malheur, se dit-il, je saurai toujours assez tôt quelle est la mauvaise nouvelle que tu m'annonces.

Il avait déjà repris ses papiers, lorsqu'un domestique

aux cheveux grisonnants entr'ouvrit la porte du cabinet.

— Monsieur le baron pourrait-il ?...

— Combien de fois, Jacques, devrai-je vous dire de ne plus m'appeler ainsi !

— Que Monsieur le baron me pardonne, mais une habitude de vingt-trois ans..... Monsieur peut-il recevoir M. Sattori ?

— Oui, sans doute, dit Georges en se levant vivement. Où est-il ?

— Je l'ai fait entrer au petit salon de Madame.

Georges donna quelques ordres au domestique, puis en trois sauts descendit l'escalier.

— Bonjour, cher Adrien, s'écria-t-il en tendant les deux mains au visiteur qui s'avançait vers lui. Soyez le bienvenu ici. Rien de fâcheux à Genève ? Julie est bien ?

— Je ne l'ai pas vue avant mon départ, mais je sais qu'elle est bien.

— Vous avez eu dernièrement de la fatigue, du chagrin, je le sais ; nous allons vous refaire ici. Vous avez sans doute quelques effets avec vous ? où les avez-vous laissés ?

— A ce village ici tout près.

— Bien, je vais les envoyer chercher, et, quand vous vous serez rafraîchi, je vous montrerai la chambre que je vous destine.

— Vous êtes trop bon ; je serai sans doute obligé de rester un ou deux jours, mais je compte m'établir dans l'auberge où j'ai laissé mes effets.

— Non, mon cher, vous avez compté sans votre hôte. Je vous tiens, je ne vous lâche plus. Et quand vous par-

lez d'un ou deux jours, moi je ne me contente pas de cela ; il me faut au moins une semaine.

— Et le bureau, et M. Berthelet, qui resterait tout seul ?.... Heureux habitants de la campagne, vous ne savez pas ce que c'est que l'esclavage d'un commerçant.

Au moment où Adrien avait prononcé le mot « heureux, » il avait vu un nuage passer sur le front de Georges, et un léger tremblement agiter ses lèvres.

Le vieux domestique et une jeune servante entrèrent sur ces entrefaites, et eurent en un clin-d'œil disposé sur une table une collation digne d'être décrite par Fénelon ou par Bernardin-de-St-Pierre.

— De quel héroïque appétit me croyez-vous donc doué, cher Georges ?

— Nous dînons à cinq heures et il n'en est que trois.

Malgré les instances de Georges, Adrien fit peu d'honneur à toutes les richesses gastronomiques étalées devant lui.

— Goûtez donc de ce vin, lui disait Georges en remplissant son verre d'un nectar couleur de topaze, il est du crû, mais c'est du muscat, et d'une bonne année.

En disant cela, les lèvres et la voix du jeune propriétaire recommençaient à trembler.

— Vous ne savez pas ce que je viens faire près de vous, dit Adrien en posant son verre et en émiettant un *bricelet* d'une main distraite ; je viens vous demander de m'obliger, de me donner une marque d'amitié.

— Moi, vous rendre service ! eh ! mon pauvre Adrien, je n'ai pas les bras longs ; mais, pour peu que ce que vous me demandez soit en mon pouvoir, comptez que

je le ferai. Prenez donc une de ces pêches, laissez-moi vous servir une tranche de jambon.

— Georges, dit Adrien en posant sa main sur l'épaule de son hôte et en fixant son œil noir et profond sur cet œil bleu un peu troublé en ce moment, vous me rappelez une tragédie grecque que j'ai lue avec mon père il y a six ou sept ans.

— Ai-je donc un air tragique? dit Georges essayant de sourire.

— Non, cher ami; mais en vous voyant me recevoir avec tant de bonté et me servir un si beau festin, je crois voir Admète recevant Hercule au moment où Alceste vient de descendre dans le séjour des dieux infernaux.

— Ah! j'espère bien que ni dieu ni diable n'est prêt à m'enlever ma femme! mais votre allusion m'apprend que vous connaissez mon désastre. Julie vous aura conté....

— Non, pas elle,... il y a longtemps que je ne l'ai vue. Mais un jeune homme de Genève, qui est venu dernièrement ici, m'a appris que vous étiez menacé....

— D'expropriation, c'est le mot; et que dites-vous, menacé? La chose est faite, dit Georges en laissant éclater devant un témoin ami et sympathique la douleur qu'habituellement il cachait sous une apparence de calme froideur. Oui, Adrien, ce toit qui nous couvre, ce sol qui nous porte, ces jardins que vous voyez d'ici, cette demeure où je suis né, où j'espérais amener Julie, tout cela n'est déjà plus à moi. Le délai fatal s'approche sans que je puisse espérer de réunir la somme avec

laquelle je pourrais racheter mon héritage. Un vil usurier en restera maître pour une faible partie de sa valeur ; il nous faudra quitter cette maison qui depuis trente générations était dans notre famille. Vous êtes étonné, j'en suis sûr, que je n'aie pas pu me procurer cette somme ; que voulez-vous ? Il y a trois quarts de siècle que les Gleyrens sont obérés et connus pour tels dans le pays, à dater de celui qui jouait si bien la tragédie à Lausanne chez M. de Voltaire. Depuis que je suis né, ma mère et mes autres parents se sont flattés qu'à moi appartiendrait de relever nos affaires, mais savez-vous comment ? Par un riche mariage. Ils s'étaient tous mis cela dans la tête, et, en attendant, les terres s'hypothéquaient, les intérêts couraient. Vous savez comment j'ai renversé d'un seul coup leurs magnifiques châteaux en Espagne.

— Vous ne vous êtes pas repenti, j'espère ?

— Quelle question, Adrien ! Je dois pourtant l'avouer ; je me suis demandé s'il n'y avait point lâcheté, égoïsme, à enchaîner Julie au sort d'un homme ruiné ; s'il n'était point de mon devoir de lui rendre sa parole ; je lui ai écrit dans ce sens.

— Oh ! Georges, et si elle a cru que vous ne l'aimiez plus !

— Ah ! elle ne s'y est pas trompée ; elle m'a répondu par une lettre si remplie de courage, de gaîté même, où elle me peint si bien le bonheur qui nous attend dans une vie consacrée à travailler et à nous aimer sous le regard de Dieu ! Je croyais connaître Julie, mais je ne savais pas encore quel trésor d'amour et de dévouement

renferme son cœur. Et ne croyez pas, Adrien, que je recule devant cette perspective de rude labeur et d'austères privations ; un morceau de pain sec avec la paix n'est-il pas préférable à un festin troublé par des querelles dans une maison opulente?

Adrien soupire ; il pense à son père, à sa mère, rongés de soucis, exténués de privations, enlevés avant quarante ans, puis d'un mouvement rapide il passe légèrement sa main droite sur le côté gauche de son habit, sourit, et son regard semble dire à Georges : Continuez, ami, à soulager vos maux en les racontant.

— Depuis quelques années, poursuit Georges, dès le moment où j'ai osé concevoir l'espérance d'associer Julie à mon sort, j'ai formé en même temps la résolution de me décharger peu à peu de cet ignominieux fardeau de dettes et d'embarras sous lequel mon pauvre père a succombé. Je voulais, d'un côté, augmenter le revenu de mes terres, en appliquant à leur exploitation tous les nouveaux procédés dont la science a doté l'agriculture ; de l'autre, diminuer considérablement les dépenses en vivant avec la plus bourgeoise simplicité. J'avais commencé, et assez heureusement, à réaliser ce double plan ; une partie du château et quelque terrain d'agrément, loués deux mille francs, les équipages de luxe vendus, les domestiques inutiles renvoyés, notre cordon bleu, qui, non contente de ses gros gages, faisait si bien danser l'anse du panier, remplacée par une villageoise que ma mère et ma sœur se dévouent à former, tout cela me semblait devoir amener le Pactole sur mes terres. J'ai déjà payé beaucoup de dettes, mais, consul-

tant plutôt le sentiment que la prudence, je me suis occupé de satisfaire d'abord les créanciers les plus pauvres ; votre tante et deux autres me promirent d'attendre ; j'eus le tort de me contenter d'une promesse verbale. Je faisais tranquillement manœuvrer mes dragons dans la plaine de Colombier, lorsque j'appris tout à coup que Fardou s'était mis en lieu et place des autres créanciers. Je compris bien tout de suite que ce n'était pas pour m'obliger, et je ne me trompais pas, puisque le jugement par lequel il avait *ôtagé*, c'est-à-dire, s'était fait adjuger le bâtiment et les terres qui l'environnent, me fut signifié avant que j'eusse eu le temps de respirer.

— Mais si vous pouviez rembourser Fardou.....

— Si !... c'est un bien petit mot, mais dans ce cas il représente un mur infranchissable. Dans ma famille, parmi nos amis, on m'a bien offert du secours, mais à une condition telle, qu'avant d'accepter j'aimerais mieux lâcher tous les châteaux, toutes les vignes du monde. J'ai voulu posséder une perle de grand prix, mais elle n'est pas enchâssée dans l'or, on ne peut me le pardonner. Mon oncle s'est même écrié ironiquement : C'est pour sa Genevoise qu'il s'est mis dans l'embarras, qu'elle l'en tire ! Il nous a tant dit qu'elle était d'une si bonne famille ! Tous ces Genevois sont riches ; elle trouvera bien, parmi ses parents et amis... Ah ! cela vous fait rire ; pour moi, cela m'a donné bien de la colère. Voyant que je n'avais rien à attendre de mes égaux, j'ai voulu, non plus demander un service, mais simplement proposer une affaire. Vous comprenez toutefois qu'être exproprié parce qu'on n'a pu payer un créan-

cier, ce n'est pas une bonne recommandation pour en trouver un autre; puis, par l'esprit de démocratie qui court, on dit : Qu'a-t-il besoin de garder ce château qui lui est plus onéreux qu'utile? l'en laisser dépouiller, c'est lui rendre service ; le tirer d'embarras, c'est nourrir son orgueil, cet orgueil d'aristocrate qui fait que l'on aime mieux s'endetter que de vendre quelques vieux murs qui portent votre nom et votre écusson. J'ai d'autres terres, hélas! plus ou moins grevées aussi; je pourrais les vendre ; mais on abuse de ma position pour m'en offrir un prix beaucoup trop bas. Un individu, plus ou moins juif, qui n'est pas de ce pays, consent à me prêter, mais à des conditions du genre de celles qui sont faites à Cléante, y compris la peau de lézard remplie de foin. Souscrire aux exigences de cet honnête Harpagon serait, je le sens, me mettre au cou une meule de moulin. J'aime mieux,... j'aime mieux,... poursuivit Georges avec effort,... tout laisser aller. Julie me propose de tenter la carrière industrielle. Si je m'y décidais, vous m'aideriez, Adrien, à trouver, pour commencer, quelque place de commis. J'ai une belle écriture....

Une tendre compassion pour ce pauvre jeune homme qui opposait à ses disgrâces le courage, et même une certaine gaîté, se lisait dans le regard d'Adrien ; mais en même temps errait sur ses lèvres comme un sourire involontaire que pourtant il cherchait à réprimer.

— Vous ne pouvez douter, dit-il à Georges, que je ne fasse tout ce qui est en mon pouvoir pour vous servir; mais il me semble que la carrière agricole est,

après tout, celle que vous indiquent et vos inclinations et vos études.

— Peut-être.... Tout près de Montreux, j'ai une vigne admirablement exposée; elle descend en pente jusqu'à la route, au sommet se trouve une petite esplanade d'où l'on a une vue sans pareille. Parmi tous les projets qui passent et repassent dans ma pauvre tête, il en est un qui tend à s'y fixer; c'est d'employer ce que je pourrai sauver à me faire construire sur cette esplanade une maisonnette, et de vivre là en vigneron. Mais le produit de la vigne n'est pas si considérable chez nous qu'on le pense, et il se pourrait que notre vin ne nous donnât pas toujours de l'eau à boire, d'autant qu'il faut songer aussi à ces petits personnages qui pourront venir plus tard. Mais à quoi pensé-je de vous ennuyer si longuement de mes affaires, et cela, sans que vous m'ayez dit encore quel est le service que vous attendez de moi. Quel est-il? dites.

— Tout à l'heure. Ainsi donc, vous n'avez pas trouvé un ami qui voulût vous tirer d'embarras?

— Dites que je n'en ai pas trouvé un qui, le voulant, le pût. Ma pauvre mère, que de peine elle a prise! que de démarches elle a faites! Elle eût volontiers, bien que malgré moi, engagé ce qui lui reste de sa fortune particulière; mais elle n'en avait pas la liberté. Chez nous, la femme, mineure jusqu'à sa mort, mourût-elle centenaire, ne peut rien faire sans l'autorisation de son conseil; celui de ma mère lui a positivement refusé la permission de sacrifier le pain de sa vieillesse. Ma petite sœur, que Dieu bénisse sa tête blonde! a couru un beau

jour chez son tuteur et s'est jetée à ses genoux, en le suppliant à mains jointes de la laisser donner à son Georges tout ce qu'elle peut posséder au monde, disant qu'elle ne tenait point à posséder des rentes, qu'elle travaillerait pour gagner sa vie, que ça l'amuserait beaucoup. Vous pouvez bien supposer ce que le tuteur lui a répondu. Jacques, qui vous a introduit ici, m'a offert d'emprunter sur un demi-arpent de vigne qu'il possède. Fanchette, votre ancienne connaissance de B., qui, avant d'aller tenir son auberge, avait servi vingt ans chez ma mère, est venue à pied m'apporter deux mille francs. — Prenez-les, m'a-t-elle dit, vous devez bien ça, Monsieur Georges, à celle qui vous a fait boire votre première cuillerée de lait. Julie enfin, Julie ne m'a-t-elle pas envoyé par un jeune homme, le même probablement qui vous a conté mes malheurs, une petite boîte contenant les diamants que votre tante lui a légués? Adrien, vous ne lui en voudrez pas d'en avoir disposé ainsi?

— Non. Il est bien clair que ma tante, en les donnant à Julie, les donnait aussi à celui avec qui tout lui doit être commun.

— Ce sont des pierres dont la valeur est grande, mais la lettre qui les accompagne est sans prix. Pourtant, je n'en suis pas réduit encore à accepter les sacrifices de ces âmes excellentes et fidèles. Adrien, vous vous chargerez de rendre à Julie ces diamants?

— Non, Georges; laissez-lui le bonheur de croire que vous les avez acceptés: vous les lui rendrez vous-même le jour de vos noces.

— Ah ! nos noces, elles ne seront pas si gaies que je m'en étais flatté ! Si vous saviez quelle jolie chambre nous lui avions arrangée, les rosiers que ma sœur a plantés, les bancs que j'ai cloués et peints de mes mains sous ce massif là-bas, à gauche, sa place favorite !

— Vous pourrez tous deux vous y asseoir encore.

— Comment cela ? dit Georges avec une nuance d'impatience, n'avez-vous pas compris que je n'ai aucun moyen de me procurer ces maudits cent mille francs ?

— Mais, voyons un peu. Si vous offriez à Fardou soixante mille francs comptant, si un ami s'engageait à payer le reste en quelques années, si l'on obtenait ainsi votre décharge complète....

— Si... si... si..., reprit Georges avec une impatience plus marquée. Rêveur ! Fardou renonçât-il à sa vengeance, ce qu'il ne fera jamais, où sont les soixante mille francs ? où est l'ami ?...

— Les soixante mille francs, les voici, dit Adrien en passant vivement sa main sous son habit, et sortant un portefeuille qu'il essaya de glisser dans les mains de Georges, et l'ami qui vous les offre s'engage pour le reste.

Georges tressaille, laisse tomber le portefeuille et regarde Adrien avec une stupéfaction mêlée d'effroi.

— Je crois que vous me prenez pour un fou, dit Adrien en ramassant le portefeuille ; donnez-vous la peine d'ouvrir ceci, vous y verrez la preuve que je suis en pleine possession de mes cinq sens de nature. Pour achever de vous en convaincre, aujourd'hui même nous irons ensemble chez M. Fardou pour terminer l'affaire. Vous lui

remettrez le premier paiement; pour le reste il me donne du temps et même n'exige point d'intérêts.

— Etes-vous un sorcier, un magicien?

— Pas que je sache. Mais mes parents ont connu autrefois M. Fardou, et il n'est pas fâché d'avoir l'occasion de m'obliger. Vous le voyez, cher ami, ajouta Adrien en serrant fortement dans ses mains frêles et effilées les vigoureuses mains de Georges, le service que je suis venu vous demander, c'est de vouloir bien accepter mon aide.

— Adrien, Adrien, comment une pareille somme?...

— Ce n'est pas du bien mal acquis, au moins; vous pouvez en user sans scrupule. Je ne suis plus le pauvre orphelin que vous avez vu sans ressource. Vous ne savez peut-être pas que, depuis notre dernière entrevue, j'ai fait un bel héritage.

— On m'avait écrit au contraire que votre tante vous avait déshérité au profit d'Eugène.

— Déshérité? quelle exagération! Mon frère a été un peu avantagé, c'est très naturel: il est tout jeune et n'a point encore d'état, au lieu que moi je suis maintenant en passe de devenir riche en peu d'années. J'ai été très reconnaissant et très content de ce que ma tante a fait pour moi.

— Je savais, Adrien, s'écria Georges, que vous étiez et noble, et généreux, et désintéressé, mais ceci c'est plus....

Georges fut interrompu par les sanglots qui se pressaient dans sa poitrine. Il couvrit son visage de ses mains sans pouvoir cacher ses larmes, qui ruisselaient entre ses doigts.

Adrien passa un bras autour de son cou et l'attira doucement vers lui. Appuyant sa tête sur l'épaule de son ami, Georges resta assez longtemps sans pouvoir se remettre de sa violente émotion : le chêne est plus long à se raffermir que le roseau. Enfin il releva la tête, essuya ses yeux qui persistaient à se remplir de larmes, et regarda Adrien.

Ces deux jeunes visages portaient, chacun, en ce moment, une de ces expressions qui effacent par leur divine splendeur toute trace des misères de l'humanité déchue. Sur le visage de Georges l'attendrissement, la gratitude, l'admiration avaient remplacé la surprise, tandis qu'un rayon d'en haut semblait éclairer le front pâle et uni d'Adrien, briller dans ses regards, où se lisait un bonheur sans mélange, et se jouer sur ses lèvres en un sourire de la plus affectueuse douceur.

Dès que Georges put parler :

— Mon excellent ami, je n'ai point de paroles pour vous exprimer tout ce que je sens, mais je ne puis pas plus accepter vos soixante mille francs et votre garantie que les diamants de Julie, et les économies de Jacques et de Fanchette.

— Vous ne pouvez pas me refuser ; vous m'avez promis de faire ce que je vous demanderais, et vous ne pouvez manquer à cette devise que j'ai lue tout à l'heure sur votre écusson : « Jamais arrière. » Ce n'est que par orgueil que vous me résistez.

— Dieu sait que non ; mais comment pourrais-je avoir la lâcheté de profiter de votre enthousiaste dévouement,

de votre extrême jeunesse, de votre inexpérience des affaires?

— Qu'est-ce à dire, Monsieur le vigneron? Mon inexpérience des affaires! je vous réponds que là-dessus je vous en remontrerais. Ma grande jeunesse! je n'ai guère que deux ans de moins que vous, qui dans un futur si prochain devez être chef de famille. Je connais très bien la valeur de l'argent, mais je ne l'estime que lorsqu'il peut devenir un instrument de bonheur. Je suis majeur, électeur même; croyez que je sais parfaitement ce que je fais, et que vous n'abusez de rien.

— Mais vous êtes dans le commerce, et ces fonds....

— Je ne veux pas les confier aux hasards du commerce, ils sont mieux placés entre les mains d'un ami. Cessez, Georges, de vous défendre. Je vous parlais tout à l'heure d'Hercule chez Admète; je ne suis pas Hercule et sais de combien il s'en faut; pourtant, s'il s'agissait d'arracher pour vous Julie aux serres de la mort, vous savez bien que j'entreprendrais le combat sans hésiter. Mais le cas n'est pas si grave; il s'agit tout simplement de retirer votre château des serres d'un usurier. Tenez, vous êtes le *lion lié* de la fable, et moi je suis le rat qui de ses dents ronge les cordes bel et bien.

— Je serais plus tenté de vous comparer à un ange du ciel qu'à Hercule ou à un rat. Mais je ne puis..., je ne puis...

— Je croyais, Georges, que vous aviez quelque amitié pour moi; ai-je refusé, il y a quatre ans, d'accepter votre temps, vos peines, vos démarches? Je vous ai même soupçonné de nous avoir aidés de votre bourse.

— Misères, que cela, tandis que vos offres... Non, non; impossible!

— Encore une fois, Georges, sommes-nous amis? Si vous saviez ce que vos hésitations me font souffrir! Voilà plusieurs jours que je me réjouis dans l'attente de ce moment; je suis même si égoïste que j'ai été presque content de ce qui vous arrivait, presque reconnaissant envers Fardou, qui vous mettait dans l'embarras uniquement, me semblait-il, pour me procurer l'immense plaisir de vous en tirer. N'en ai-je pas le droit? Le fils de la mourante qui vous a béni, ne peut-il pas conserver à votre mère le toit qui a vu naître ses enfants et qui doit abriter sa vieillesse? Le frère adoptif de Julie n'est-il pas aussi le vôtre? Frère, continua-t-il avec ardeur, jusqu'à présent, vous le savez, j'ai eu peu de bonheur sur la terre; vous êtes trop généreux pour me refuser celui que je vous demande, et qui est plus grand que vous ne pouvez le croire.

Longtemps encore Georges persista dans ses refus; mais Adrien le pressait d'une manière toujours plus instante. Enfin Georges parut ébranlé. Livré à un violent combat intérieur, il se promenait dans la chambre, les yeux baissés et passant souvent la main sur son front; soudain, il s'arrêta devant Adrien :

— Il me semble, lui dit-il, que si je m'obstinais à vous refuser, je serais indigne d'un ami tel que vous, et ingrat envers la Providence, qui vous a envoyé à mon aide.

Adrien s'élança vivement à son cou, et les deux amis se tinrent quelque temps embrassés.

Adrien parla le premier :

— Agissons maintenant. Il nous faut aller trouver

M. Fardou, rien ne vous empêche de venir tout de suite?

— Rien... que ces scrupules qui reviennent toujours.

— Je n'en ai point, moi. Allons-nous à pied ou faites-vous atteler votre fameuse Grise ?

— Il faut donc vous obéir? J'irai atteler moi-même, car Jacques est allé chercher vos effets.

Quelques moments après, une légère voiture emportait les deux amis vers cette somptueuse villa dont Adrien et son frère avaient été expulsés près de quatre ans auparavant.

A peine eurent-ils remis leurs cartes qu'on les introduisit dans un salon meublé avec toutes les richesses du luxe le plus raffiné. Là, ils furent reçus par un homme dont la physionomie contrastait autant avec la leur que son âge très mûr avec leur fraîche jeunesse. Sur chaque pli de son front, sur ses lèvres minces et serrées, dans son œil, froid et perçant comme une lame d'acier, se lisait, écrit en toutes lettres, le mot *argent*.

Après les premières civilités, tant soit peu glacées et contraintes, Adrien dit à M. Fardou :

— Pendant que nous rédigeons les projets d'actes, voudriez-vous, Monsieur, faire demander au notaire quand il pourra nous recevoir. La personne que vous enverrez pourrait passer aussi chez M. l'avocat G. pour le prier de se trouver à l'étude avec les papiers.

Adrien avait brièvement expliqué à Georges, pendant la route, qu'un avocat de Genève lui avait donné une lettre pour un de ses confrères de Vevey, et que celui-ci serait présent à la rédaction définitive des actes. M. Fardou sonna et donna ses ordres au domestique, en lui recom-

mandant de faire diligence. Adrien tira de sa poche un projet d'acte et le lut ; chacun des contractants fit tour à tour ses observations, et, quand ils furent tombés d'accord, Adrien leur servit de secrétaire pour rédiger le projet final. Un long silence suivit. Georges regardait alternativement Adrien et M. Fardou, ne comprenant rien à l'espèce d'empire que le chétif jeune homme semblait exercer sur l'intraitable créancier.

Le domestique revint enfin, et annonça que le notaire les attendait et que l'avocat se trouverait là en même temps qu'eux. Tous trois s'y rendirent immédiatement.

Après la rédaction et la signature des actes, l'avocat, Adrien et M. Fardou passèrent, à la demande de celui-ci, dans un cabinet particulier.

L'avocat présenta un paquet à M. Fardou.

— Voici, Monsieur, lui dit-il, les papiers que M. Sattori vous a montrés chez moi, et dont je devais rester détenteur jusqu'à ce que tout fût arrangé entre M. de Gleyrens et vous.

M. Fardou examina avec soin trois cachets qui fermaient le paquet.

— Oh ! n'ayez crainte ! Vous trouverez vos cachets tels que vous les avez apposés devant nous, lui dit l'avocat.

Néanmoins M. Fardou, après avoir ouvert le paquet, compta les pièces qui y étaient contenues, puis, mettant le tout dans sa poche, sortit du cabinet. Ses deux compagnons le suivirent ; Adrien avait l'air parfaitement satisfait ; l'avocat le regardait curieusement comme un être rare, unique en son espèce.

Quand Georges et Adrien furent remontés dans l'américaine :

— Ami, dit Georges, j'ai peur.....

— Un officier suisse connaître la peur, impossible !

— Je n'ai pas peur des ennemis, je crains la générosité d'un ami ; je crains que vous n'ayez à mon insu fait quelque sacrifice, pris quelque engagement que j'ignore, et qui vous mette à la merci de cet homme. Je le connais trop....

— Je le connais de plus longue date que vous ; mais rassurez-vous, je n'ai rien fait en aveugle, rien dont je puisse avoir à me repentir, rien dont votre amitié doive s'alarmer. Je m'alarmerais plutôt du trot effréné de votre Grise, qui, pour la rapidité, peut le disputer à une locomotive.

— A mon tour, je vous dis : Rassurez-vous ; elle est aussi douce, aussi sûre qu'elle est vive. Vous voyez bien que je ne la touche pas, mais elle a compris, la vaillante bête, combien il me tarde d'annoncer à ma mère la plus surprenante et la meilleure des nouvelles, car ma mère ne sait rien encore : elle était absente au moment de notre départ. Nous voici arrivés, sains et saufs, ajouta Georges au moment où ils entraient à toute bride dans la cour.

— Jacques, le château nous reste, dit Georges tout bas au domestique qui était venu prendre le cheval.

Jacques lève les yeux au ciel et une larme roule lentement sur sa joue basanée.

En apprenant la délivrance inattendue de son fils, Mme de Gleyrens fut d'autant plus émue, qu'à son âge, et

après les tristes expériences amenées par ses revers de fortune, elle ne s'attendait nullement à un secours aussi prompt, aussi désintéressé. Elle témoigna donc à Adrien sa reconnaissance avec une chaleur, un attendrissement tout à fait étrangers à la calme dignité qui lui était habituelle.

Marie, qui n'osait parler, levait sur lui ses grands yeux bleus, tout humides de larmes à travers lesquelles étincelait sa joie. Mais la mère et les enfants, s'apercevant que le modeste jeune homme souffrait de ces expressions réitérées d'admiration et de gratitude, s'en tinrent aux plus affectueuses prévenances.

Quand Adrien fut remonté dans sa chambre, un splendide clair de lune l'attira vers sa fenêtre. Bientôt il vit un promeneur parcourir les bosquets voisins, tantôt marchant à pas lents et regardant autour de lui, tantôt courant précipitamment d'un arbre à l'autre, et les serrant dans ses bras, comme s'ils eussent été des êtres animés.

— Souverain médecin des âmes, se dit Adrien, quel baume divin tu as versé sur ma blessure !

XXII

LES ADIEUX.

Debout sur le pont du bateau qui le ramenait à Genève, Adrien, tout entier à ses pensées, regardait fuir les rives d'un œil distrait et inattentif. A Gleyrens, le bonheur, si grand pour lui, d'avoir conservé à Georges son manoir héréditaire, l'empressement affectueux de ses hôtes, la beauté même du site et du pays, tout avait, comme de concert, allégé le poids de son chagrin.

Cependant, chaque jour, à chaque instant, le nom de Julie avait frappé ses oreilles. On lui avait montré les places où elle aimait à s'asseoir, les arbustes qu'elle avait plantés, les ouvrages dont ses doigts habiles avaient décoré le salon ; on l'avait conduit dans ses promenades favorites. Mais, chose étrange, il lui semblait presque que la Julie dont le souvenir animait tout Gleyrens, n'é-

tait pas celle dont l'image laissait dans son cœur une si douloureuse empreinte. En écoutant Georges lui dérouler ses plans de travail et de vie domestique, en l'entendant parler avec une joyeuse ardeur de cette sainte union qui allait couronner un long attachement, Adrien se surprenait presque à oublier que le bonheur de Georges était la destruction de celui qu'il avait rêvé pour lui-même. Mais, à mesure qu'il se rapprochait de Genève, le poids de ses douleurs revenait l'oppresser. En mettant le pied sur le sol genevois, en revoyant tous ces objets au milieu desquels il avait vécu, tout préoccupé de Julie, il sentit la blessure se rouvrir plus saignante et plus aiguë que jamais.

Comme il marchait le long du quai, la tête baissée, il sentit une main se poser sur son bras. Il tressaillit légèrement et regarda : c'était M. Polier qui l'avait ainsi arrêté.

— Je savais que vous reveniez aujourd'hui, cher Adrien, et me trouvant à la ville, je vous ai guetté au passage. Je voudrais vous parler d'une affaire qui vous intéresse.

— Il n'est rien arrivé de fâcheux à Eugène? dit vivement Adrien.

— Rien que je sache. Il est à Cologny, chez les Barbarel, où vous savez qu'il passe une partie de ses vacances. L'affaire en question vous concerne seul. Montons chez vous, je vous dirai de quoi il s'agit.

Dès qu'ils furent assis :

— Vos parents ont perdu une forte somme, dit M. Polier, dans une certaine affaire de bateaux?

— Oui.

— Savez-vous que, sans calembourg, ces bateaux vont revenir sur l'eau; que les pauvres actionnaires, si longtemps dupes, peuvent espérer de rentrer dans une partie au moins des fonds qu'ils avaient livrés; qu'un de ces actionnaires se trouvant avoir de l'influence sur une personne récemment parvenue au pouvoir, on a fait des enquêtes, et que la chose va être tirée au clair? Vous avez toujours vos papiers?

— Non, je ne les ai plus.

— Malheureux!

— Pas malheureux du tout. Ce que vous venez de me dire, je le savais peu de temps avant mon départ pour le canton de Vaud. J'ai montré mes papiers à un avocat. Il m'a dit qu'ils étaient suffisants pour constater mes droits et me donner recours sur l'agent par l'intermédiaire duquel mon père s'était procuré les titres. Or, comme cet agent demeure justement dans le canton de Vaud, je suis allé le trouver, et, assisté d'un avocat de Vevey à qui celui de Genève m'avait adressé, j'ai obtenu, en échange de la livraison de mes titres, un arrangement dont je suis parfaitement satisfait.

— Mais, Adrien, ne vous êtes-vous point contenté à trop bon marché?

— Je ne le pense pas. J'ai obtenu de ce monsieur un sacrifice qui certainement a dû lui coûter, et que lui a arraché, je pense, la crainte de voir son nom traduit devant les tribunaux. Quant à moi, j'échappe ainsi aux ennuis et aux tracas d'une procédure, ce qui n'est pas

peu. D'ailleurs, je vous le répète, je suis parfaitement content de l'arrangement que j'ai conclu.

— Il faut alors que, par cet arrangement, vous ayez trouvé moyen de rendre service à quelque ami. Oui,... car votre regard a l'expression qu'il avait le jour où vous apprîtes que votre tante faisait d'Eugène son légataire universel. Mais rassurez-vous; je ne chercherai point à pénétrer plus avant dans votre secret. Adieu.

Julie allait bientôt se rendre dans le canton de Vaud avec ses parents. Non loin de Gleyrens, sur un plateau qui domine le lac et qu'ombragent de magnifiques châtaigniers, on avait loué pour eux une charmante maisonnette, vraie cabane de Philémon et Baucis. Leur fille devait les installer dans cette retraite, y passer une semaine avec eux, puis recevoir la bénédiction nuptiale et suivre son époux dans le vieux château.

Elle allait partir, et cependant Adrien, pour aller rendre visite aux Beauval, avait profité des moments où il la savait absente! Comme un malade qui sent avec effroi revenir tous les symptômes d'un mal dont il s'était cru guéri, il voyait trop que, malgré le puissant adoucissement qu'il avait éprouvé en secourant Georges, le chagrin n'en était pas moins actif à lui ronger le cœur. Il s'était donc privé, non sans d'héroïques efforts, du douloureux plaisir de revoir Julie. Mais un jour il reçut d'elle un billet où elle se plaignait affectueusement de ne l'avoir pas vu depuis longtemps, et lui déclarait que ses parents et elle entendaient qu'il vînt passer avec eux la soirée qui devait précéder leur départ.

Adrien vint donc une fois encore prendre place dans ce

petit cercle dont il avait si longtemps fait partie. Il ne pouvait s'empêcher d'être joyeux à la pensée de se retrouver pour quelques heures avec celle qui, pendant deux ans, avait été sa vie. Mais une crainte le préoccupait; à ce moment des adieux, resterait-il bien le maître de son secret? réussirait-il à retenir un cri de désespoir et d'amour?

— Il le faut, il le faut, se répétait-il sans cesse. Oui, je saurai me taire, et mon dernier mot à Julie ne sera pas une irréparable lâcheté.

Comme Adrien entrait, la poitrine oppressée, dans ce petit salon où il avait passé tant d'heureux moments, Julie s'avança vers lui avec vivacité et prit sa main dans les siennes :

— Qu'il me tardait de vous voir, généreux ami, notre libérateur! N'allez pas croire cependant que nous ayons été fort surpris; nous vous connaissons trop pour cela. Mais nous avons un vif chagrin; nous savons d'aujourd'hui seulement que, pour tirer Georges d'embarras, vous avez vendu cette ferme que vous aimiez tant.

— Comment, vous le savez! répliqua Adrien. Qui vous l'a dit?

— Vous vous rappelez, mon bon Adrien, dit Madame Beauval, que je lis assidûment la *Feuille d'avis*.

— Ah! c'est juste; l'intéressante feuille a dû notifier la chose au public aux fins de purger les hypothèques légales.... Savez-vous que j'ai fait une excellente affaire en vendant ma ferme?

— Adrien, dit Julie, votre ingénieuse délicatesse cherche en vain à diminuer l'étendue de votre sacrifice;

je ne puis me consoler que vous ayez renoncé pour nous à votre cher Biolay.

— Julie, dit Adrien d'une voix émue, pour moi l'air de Biolay n'est pas bon.... Il s'arrêta brusquement et reprit d'une voix ferme : L'air du Rhône n'est pas bon pour ma poitrine, et je dois la ménager, maintenant que je n'ai plus maman Beauval pour me dorloter. D'ailleurs, cette nouvelle route me gâtait la ferme, en lui ôtant le charme mystérieux de la solitude. Puis Adrien amena la conversation sur le canton de Vaud, sur Gleyrens, sur Georges, dont il parla avec une chaleureuse amitié. M. et Mme Beauval ayant été obligés de quitter la chambre pour veiller à l'un des innombrables soins qu'amenait leur déplacement, Julie dit à Adrien :

— Vous me trouverez bien indiscrète ; mais enfin, c'est cent mille francs que vous avez prêtés ou garantis à Georges, et vous n'avez vendu votre ferme que cinquante mille....

— Curieuse ! Eh bien, ma tante m'a légué une somme assez ronde d'argent comptant ; pour le reste, j'ai pris des arrangements.

— Eh quoi ! non content d'avoir remis entre les mains de Georges tout ce que vous possédiez au monde....

— Je ne pouvais le remettre en de meilleures mains...

— Vous avez encore contracté des engagements....

— Que je tiendrai, si Dieu me prête vie ; sinon, je les lègue à mon Eugène. Mais ne me faites pas perdre à parler argent le peu d'instants que j'ai encore à passer près de vous. Comme ils s'envolent ! la vieille pendule dont j'ai tant suivi le balancier dans mes rêveries,

comme elle me dit : De tant d'heures que tu m'as entendue sonner ici, je vais bientôt sonner la dernière ! Avec quel serrement de cœur je vois disparaître ces meubles qui me sont si familiers ! Je suis sûr que mes pas distraits me porteront plus d'une fois vers cette demeure... où si longtemps... ô Julie, est-il bien vrai que bientôt je vais vous perdre ?...

Adrien s'arrêta en baissant les yeux ; il sentit son secret monter de son cœur à ses lèvres, mais il rassembla toutes ses forces pour l'arrêter à temps. Après un moment de silence, il reprit : — Mme de Gleyrens a eu la bonté de m'inviter à votre noce. J'ai refusé ; vous savez si c'est indifférence ! Mais, cette année, j'ai usé et abusé de la complaisance de Berthelet ; je dois m'arrêter. Ce jour-là, je n'en serai pas moins avec vous, Julie, et avec Georges, mon ami, mon frère. Quand le pasteur appellera sur votre union la bénédiction divine, ma prière ne sera pas la moins ardente de celles qui monteront pour vous vers l'Auteur de tout bien et de toute grâce.... Julie, mon amie, ma sœur, vous pleurez ?

— Cher Adrien, dit Julie d'une voix perdue dans les larmes, si jamais, bien involontairement, je vous ai fait quelque peine, si j'ai été pour vous une cause de chagrin, oh ! pardonnez-moi !

— Vous pardonner, Julie ! moi, avoir à pardonner dans cette maison bénie où j'ai retrouvé la vie de famille ! Ah ! je n'ai ici que des grâces à rendre, et de la reconnaissance à exprimer, à vous surtout, Julie, à vous qui, pendant ces deux ans, avez embelli ma vie de tout ce que peut donner la plus pure amitié. Vous avez fait bien

plus encore pour moi; vous m'avez aidé à sortir d'un noir abîme de tristesse; par votre exemple et vos douces paroles, vous m'avez enseigné la résignation aux volontés de Dieu, l'enfantine et tendre confiance en son amour; vos leçons ne seront pas perdues, et plus que jamais j'en vais profiter. Cette séparation m'est cruelle; mais n'ai-je pas un grand sujet de consolation dans la pensée que vous allez rejoindre celui à qui vous avez donné votre cœur, que vous allez compléter et doubler la vie de celui qui ne rêve d'autre bonheur que de vous rendre heureuse? Ma sœur chérie, allez retrouver ceux qui vous attendent, sans conserver d'inquiétude sur celui que vous laissez. Que nulle triste pensée ne s'attache pour vous à mon souvenir et ne jette un nuage dans votre beau ciel! Vous ne me laissez pas solitaire; vous me laissez avec Celui qui adoucit toutes les séparations en nous donnant la certitude qu'elles ne sont pas éternelles.

Il parlait avec une calme douceur; dans ses yeux brillait un céleste rayon de foi et d'espérance. Comme un martyr, il souriait au milieu des tourments. Si quelque doute sur la nature des sentiments d'Adrien avait jamais pu traverser l'âme de Julie, ce regard dut la rassurer.

M. et Mme Beauval rentrèrent, on causa quelques instants encore. Puis, au milieu des larmes, l'adieu solennel fut prononcé. Echappant à Mme Beauval, qui l'embrassait en sanglotant, Adrien s'enfuit chez lui et s'enferma dans sa chambre. Là, par une terrible réaction, éclatèrent toutes ses douleurs, comprimées à si grand'peine, et tandis que son corps restait immobile et

inerte, son âme souffrait mille tortures. Enfin il parvint à apaiser un peu ce tumulte, et il se dit : — Homme sans courage ! as-tu donc menti à Julie ? Non, non, je n'ai pas menti, je n'ai pas voulu mentir ; j'ai voulu ne lui dire que la vérité. Ah ! puisse arriver le jour où ce que je lui ai dit sera toute la vérité !

XXIII

LE PARRAIN.

—

Depuis que Georges, en venant à Biolay réclamer sa fiancée, a brusquement réveillé Adrien de ses rêves de bonheur, sept ans se sont écoulés.

Qu'ont-elles fait, ces sept années, de ceux qui nous ont occupés jusqu'ici? Ont-elles opéré quelque révolution importante dans leurs destinées, ou sont-elles silencieusement tombées dans l'éternité, comme la neige qui, chaque année, sur le blanc sommet des Alpes, vient sans bruit s'ajouter à la neige des temps passés?

Aucun deuil n'est venu attrister les habitants de Gleyrens. M. et Mme Beauval sont bien vieillis, bien cassés, mais leur vie, embellie par le bonheur de leur fille, est comme une calme soirée après un jour d'orage.

Georges et Julie sont donc heureux?

Oui, ils sont heureux de tout le bonheur que donnent un ardent et pur amour, d'humbles devoirs accomplis en commun et sous l'œil de Dieu.

La tâche de Julie n'est pas des plus légères. Le petit berceau qui est à côté de son lit, a quatre fois en sept ans reçu un nouveau né. Tout cela croît et prospère, frais comme les pousses du printemps. Mais, avec quatre enfants d'âges si rapprochés, ni les journées, ni les nuits de la mère ne peuvent être fort tranquilles. Bien qu'à ces fatigues elle ait perdu quelque peu de sa fraîcheur, l'amour de Georges n'a point pâli avec les joues de sa femme. Lorsque, vers midi, il revient de ses champs, de ses vignes où l'aube l'a vu inspectant, dirigeant, il presse le pas, il abrége son chemin en gravissant un roide sentier qui coupe la colline, et n'a souci ni du soleil qui darde sur lui ses rayons, ni de la sueur qu ruisselle sur son visage. Que de caresses à recevoir et à rendre! que de choses à se dire de part et d'autre! Pendant ce second déjeuner de midi, où les petites personnes ont l'honneur d'être à table avec les grandes, Georges raconte les travaux, détaille les progrès des cultures, suppute avec Julie les bonnes et les mauvaises chances. On les entend souvent dire: Avec l'aide de Dieu, si Dieu le permet, et ce n'est pas une vaine formule. Personne, plus que le cultivateur, ne peut voir à quel point les efforts de l'homme ont besoin de la bénédiction d'en haut.

Ces sept années qui ont amené quatre enfants dans la maison de Georges, n'y ont pas amené l'opulence. Ici nous ferons observer combien cette véridique histoire

diffère de ces fictions où toujours jaillit quelque source inattendue de richesse, et où, sans doute d'après le précepte que la vertu doit recevoir sa récompense, celui qui a fait un mariage d'amour se trouve toujours, en fin de compte, avoir fait un mariage d'argent. Il n'est pas échu à Julie le plus petit héritage; nul parent, longtemps tenu pour mort, n'est arrivé, deux ou trois fois millionnaire, des Indes ou de l'Amérique. Jamais, en tournant et retournant les terres de Gleyrens, la pioche ou la charrue n'ont déterré un coffre plein de diamants ou de pièces d'or. Mais nous présentons aux amis du merveilleux un prodige plus surprenant que tous ceux des mille et une nuits : une belle-mère et une belle-fille, vivant dans la plus parfaite intelligence, sans querelles ouvertes ni sourdes luttes. Chez la belle-fille, beaucoup d'abnégation, l'absence de cet esprit novateur, trop commun chez les jeunes femmes; chez la belle-mère, beaucoup de tact, l'agréable surprise de voir son autorité respectée, et, plus encore peut-être que tout cela, une affection réelle : telles ont été les causes du prodige.

Non contente de rendre justice à sa belle-fille, Mme de Gleyrens, à l'insu de Georges, a fait des démarches auprès de ces parents qui avaient repoussé la Genevoise avec une si persévérante hauteur ; elle a obtenu, non sans peine, la permission de la leur présenter. Accueillie d'abord avec politesse, Julie a été bientôt recherchée avec affection. L'oncle tuteur lui a même dit : — J'ai toujours rêvé et souhaité pour mon neveu un bon mariage ; mes vœux ont reçu leur plein accomplissement.

Satisfait d'avoir renoué d'anciens liens, Georges n'a rien changé pourtant à la simplicité bourgeoise qu'il s'est imposée. Le succès a couronné ses infatigables efforts: sous son habile direction, les revenus du domaine ont quadruplé. Mais n'oublions pas les sommes qu'il a dû consacrer à remettre le sol en bon état, à réparer les bâtiments ; n'oublions pas surtout son grand projet, ces dettes à amortir, à éteindre, et dont il ne veut pas, s'il venait à mourir jeune, léguer le fardeau à ceux qu'il laisserait sur la terre.

Tout lui fait donc un devoir de la plus stricte économie. Sa mère s'y est habituée plus aisément qu'elle ne l'avait espéré. Elle se trouve bien d'être délivrée des mille soucis que se donnent ceux qui veulent mener grand train sans en avoir les moyens. Elle emploie gaîment les ressources de son esprit à embellir sans frais le foyer domestique, et ses belles mains à filer du lin et à coudre les layettes de ses petits-enfants.

Marie aussi prend une forte part à tous les travaux de la famille. Comme sa mère, comme sa belle-sœur, elle a renoncé à toute parure coûteuse. Pour les marchands de bijoux, de soieries, de blondes, ces dames sont de mauvaises pratiques, et plus d'une femme d'artisan trouverait trop mesquines pour elle les toilettes dont les baronnes de Gleyrens se contentent aux plus grands jours.

Cette rigide économie de tous ne s'étend point pourtant à leur simple et libérale hospitalité. Le jardin, le verger, le rucher, la laiterie, la basse-cour, leur donnent en tout temps le moyen de bien traiter leurs convives.

En ces occasions, Georges, l'adroit tireur, enrichit sa table des grives dont il délivre ses vignes.

Au moment où nous reprenons le fil de notre narration, tout se dispose à Gleyrens pour recevoir un hôte, et à l'empressement de chacun, on peut voir que cet hôte est impatiemment attendu. Mainte friandise se prépare dans la cuisine. Dans certaine chambre, on suspend aux fenêtres les rideaux les plus frais, on étend sur le lit les matelas les plus douillets, les tapis les plus blancs. L'aîné des enfants, le turbulent Tancrède, court et furette partout, fait la culbute sur les matelas et cause beaucoup de dérangement en prétendant être fort utile. La blonde et jolie Antonie apporte dans ses petits bras un beau mouton de papier mâché, revêtu d'une toison ébouriffée et orné d'un nœud rose. Elle demande qu'on le place sur la commode pour faire bien plaisir au monsieur. Le petit Jules, à qui tout ce mouvement plaît fort, frappe des mains et pousse des cris joyeux.

Cet hôte, dont la prochaine arrivée met tout Gleyrens en émoi, on n'attend que lui pour baptiser le quatrième enfant de Georges. C'est sans doute un ami de la famille; c'en est peut-être un aussi pour nous. Tandis que Georges, dans sa légère voiture, va le chercher au port de Vevey, voyons un peu ce que ces sept ans ont fait de lui.

Nous l'avons laissé se débattant plus violemment que jamais sous la cruelle serre de la douleur. Heureusement pour lui, cet amour qui assombrissait sa vie après l'avoir un instant illuminée, n'avait ni éteint ni fait pâlir une affection plus ancienne et non moins profonde. Il y avait eu un temps où Adrien avait presque regretté que la

fortune, en versant à pleines mains ses dons sur Eugène, eût en quelque sorte condamné à l'inaction son dévouement fraternel. Il voit maintenant qu'il est plus nécessaire peut-être à Eugène riche qu'il ne l'eût été à Eugène pauvre. Les deux frères demeurent ensemble ; Adrien a quitté, quoique à regret, ses amis Berthelet, pour aller occuper avec Eugène un charmant appartement. C'est Adrien qui a choisi, arrangé, fait meubler la demeure fraternelle, avec autant d'empressement qu'en mit jamais un jeune époux à orner l'asile où doit s'écouler sa lune de miel. Il s'est livré sans contrainte à cet amour des arts qu'il tient de son origine italienne. Des fenêtres, on découvre le lac et les Alpes. Un joli balcon où Eugène aime à fumer son cigare, a été garni d'arbustes et recouvert d'une tente. Des paysages, des tableaux, dus aux pinceaux de Calame et de Diday, d'Hornung et de Van-Muyden, décorent le salon; des bronzes, des statuettes d'un goût pur et sévère ont pris place sur les cheminées et les consoles. La chambre et le cabinet d'Eugène sont des chefs-d'œuvre de comfort. Mme Polier et Mme Berthelet ont aidé Adrien dans ses emplettes; en Genevoises de la vieille roche, elles se scandalisaient un peu de tout ce luxe. Adrien, qui venait d'acheter la *Maison de campagne* pour l'envoyer aux dames de Gleyrens, répond qu'il a trouvé dans cet ouvrage une recette dont il a voulu profiter : « Pour que les pigeons, dit l'auteur, reviennent toujours chez eux avec plaisir, il faut placer à l'entrée du colombier un pain de sel, dont ils sont très friands. » Ne me blâmez pas, Mesdames, ajoute-t-il, de mettre un peu de sel dans la demeure de mon pigeon.

Cet appartement si soigné contient pourtant une chambre d'une austérité cénobitique ou militaire; on n'y voit que des meubles très simples. Un portrait de Mme Sattori est suspendu au-dessus d'une couchette sans rideaux. C'est la chambre d'Adrien.

En venant demeurer avec son frère, Adrien s'est promis de se consacrer à lui, de le garder des dangers qui menacent un jeune homme, riche d'argent et de loisir. Plus d'une fois il a détourné Eugène de quelque piége couvert de fleurs: tâche compliquée, quand Mentor est tout simplement un frère de quatre ou cinq ans plus âgé. En notre temps d'émancipation et d'indépendance, Minerve en personne eût-elle trouvé tant de docilité chez le jeune Télémaque, l'eût-elle si aisément arraché de l'île de Chypre et de celle de Calypso? Et pourtant, à force de tendre sollicitude, de tact, d'habileté même, Adrien a réussi. La conduite d'Eugène est d'une régularité exemplaire; toutes les mères le proposent pour modèle à leurs fils. Ce qui l'a conservé honnête et sage, ce ne sont pas seulement des goûts délicats et une bonne éducation, c'est, avant tout, la crainte d'affliger mortellement son frère par des fautes qu'il n'aurait eu le courage ni de lui avouer, ni de lui cacher.

Pourtant cela ne suffit pas aux vœux d'Adrien. Il voudrait voir son frère véritablement chrétien; mais, quoique Eugène ne soit ni incrédule ni sceptique, Adrien n'ose se flatter qu'il soit animé d'une foi bien vivante. Lorsqu'il hasarde une question à ce sujet, Eugène détourne l'entretien ou accuse son frère d'exagération. Celui-ci peut donc craindre que la piété d'Eugène ne

soit que la maison bâtie sur le sable. Tandis que ses prières sollicitent pour cette âme les secours d'en haut, il ne néglige aucun moyen d'augmenter et de fortifier son influence sur lui. Il lui laisse goûter en paix toutes les récréations innocentes que réclame son âge et qu'autorise sa fortune, il les partage même; Eugène l'accepte volontiers pour compagnon, car jamais il n'en trouverait un plus disposé à s'oublier lui-même et à lui complaire en toutes choses.

Après avoir terminé ses cours à l'Académie, Eugène est entré en apprentissage dans une bonne maison de banque, afin de s'occuper, et d'apprendre à administrer sa fortune. Il va sans dire qu'il s'est fait dispenser des épreuves qui attendent ordinairement les apprentis. Dans les loisirs qu'il s'est ménagés, il fait beaucoup de musique, il parcourt à cheval les environs et se plaît surtout à naviguer sur le lac. Adrien ne mène pas une vie aussi facile. Il est chef de maison, maintenant. Son associé et lui se rendent de bonne heure à leur bureau, en reviennent tard, et donnent à leurs subordonnés l'exemple d'un travail aussi actif qu'assidu. Mais, pour l'emploi de ses courts loisirs, ce sont les goûts de son frère qu'il consulte, non les siens. Il préfère à tout les lectures sérieuses, mais il pose son livre dès qu'Eugène l'appelle pour chanter un duo ou exécuter un air à quatre mains. Il aime à gravir ces montagnes où l'on respire un air si vif, d'où le regard se promène sur une si vaste étendue; néanmoins, dès qu'Eugène le désire, il endosse la casaque rouge et prend les rames en mains. L'hiver, en dépit de ses goûts et de ses principes, il ne peut toujours re-

fuser de suivre son frère dans des réunions plus ou moins nombreuses et brillantes. Là, il se tient à l'écart ; quelquefois il observe, mais comme les observations que l'on fait dans le monde ne sont pas toujours bien réjouissantes, le plus souvent il laisse son esprit errer bien loin de ce salon tout éclatant de lumières et de parures. D'autres fois, un esprit d'élite, un savant, un littérateur, remarquant son isolement et attiré par sa physionomie sérieuse et douce, lie conversation avec lui. D'abord timide et réservé, Adrien se livre peu à peu au plaisir de cet échange d'idées, au charme tout-puissant que présente l'entretien d'un homme distingué, et les heures qui lui avaient paru si longues s'enfuient avec rapidité. Lorsque l'interlocuteur demande ensuite à la maîtresse de la maison : Qui est ce jeune homme brun et pâle, qui parle si bien et a de si bonnes manières, on lui répond : C'est le frère aîné de M. Sattori ; car, pour les dames, il n'y a d'autre Sattori que le danseur infatigable, l'agréable chanteur, le musicien intelligent, toujours prêt à accompagner leur voix ou à tourner les feuillets de leur musique, l'aimable causeur, toujours disposé à parler nouvelles du jour et littérature légère ; l'aîné n'est pour elles que l'obscur satellite de la brillante planète.

Si Adrien fait quelquefois à son frère le sacrifice de l'accompagner dans la maison de fête, il lui demande en retour de venir avec lui dans la maison de souffrance et de deuil. Mais le jeune Sybarite ne peut se résoudre à monter un escalier noir et tortueux pour entrer dans un galetas infect, y entendre râler un moribond, crier des marmots, gémir une femme pâle et maigre. Rendons

cependant justice à Eugène, il est toujours prêt à donner et largement, mais il dit à son frère : Dispose de ma bourse, non de mes jambes ; fais de moi ton banquier, non ton lieutenant.

A défaut de son frère, Adrien a trouvé le meilleur des lieutenants et des premiers ministres dans la gouvernante qui dirige leur ménage. Cette gouvernante porte la basquine de drap bordée de velours et la coiffe noire à dentelle souple des paysannes de Montreux. Nous la connaissons : ce n'est autre que Fanchette, l'ancienne bonne de Georges, qui, devenue veuve, a cédé son auberge à ses enfants, mais a voulu néanmoins occuper encore utilement son temps. Elle et Adrien servent le même Maître : s'ils ne peuvent, comme lui, rendre d'un mot la santé aux malades, la vue aux aveugles, la vie aux morts, ils cherchent le moyen d'assurer des soins aux infirmes, un asile et du pain aux impotents, un appui à ceux que la mort vient de priver du leur.

N'est-il pas étrange qu'Adrien soit mieux compris par sa vieille gouvernante que par son jeune frère ? Eugène et lui se chérissent, ils ne peuvent se passer l'un de l'autre, et pourtant, en bien des points, leurs âmes ne se touchent pas. Eugène se vante d'être positif et pratique; il considère son frère comme un utopiste, un visionnaire, un rêveur. L'insolent a même osé murmurer le nom de don Quichotte ! De son côté, Adrien, si heureux de voir son frère franchir sans écarts les périlleuses années de la première jeunesse, serait pourtant presque tenté de regretter qu'aucune passion ne ride jamais ce lac tranquille. Il n'aime pas à entendre Eugène faire le désabusé,

parler avec une glaciale ironie de tout ce qui est illusion, enthousiasme, élan d'imagination ou de sentiment.

Adrien eût fini peut-être par communiquer sa chaleur d'âme à son frère. Mais Eugène voit fréquemment une famille qui est très propre à renouveler sa couche de glace : ce sont les Barbarel. Adrien, si indulgent, si bienveillant, a pour eux une antipathie invincible. La cause de cette antipathie, qui du reste est réciproque, c'est le manque de sentiments communs. Comme Adrien souffre d'entendre continuellement mettre au-dessus de tout le succès, l'argent, le bien-être physique, les soins matériels ; d'entendre attribuer à toute action généreuse un secret motif intéressé ; d'entendre traiter de niaiseries les beaux-arts, la littérature, les sciences spéculatives, il ne va chez les Barbarel que le plus rarement possible. Eugène, au contraire, se laisse assez souvent engager à y passer le dimanche : leur campagne est belle, leur table soignée, leur canot léger et bien construit, puis surtout, là, il est traité en grand personnage. Comme à la détente répond l'explosion, au moindre de ses bons mots répondent trois éclats de rire ; ses opinions font loi : M. Barbarel le consulte sur l'arrangement de ses jardins, les dames sur leurs lectures, sur les modes, sur des détails d'ameublement ; chante-t-il, elles se récrient sur la beauté de sa voix ; on ne lui ménage pas même les compliments sur ses jolis cheveux et sa taille élégante. Eugène est trop fin, trop pénétrant, pour ne pas apprécier à leur valeur réelle toutes ces douces paroles, mais il n'en est pas moins flatté des soins qu'on prend pour lui plaire. Lentement, brin à brin, les Barbarel ont cher-

ché à limer le lien qui unit les deux frères, mais ils n'y ont pas réussi. A la moindre attaque contre son frère, Eugène se fâche ou prend un ton glacial. C'est qu'au fond, malgré ces railleries qu'il lui prodigue, mais dont il veut se réserver le monopole, il a pour lui autant de respect que d'amour.

Un respect mêlé d'affection, c'est aussi ce qu'éprouvent pour Adrien, et Amédée, aussi heureux d'être son commis qu'il l'avait été d'être son *bistaud*, et ses amis Berthelet et Polier, et ses domestiques, témoins intimes d'une vie si pure et si bien remplie. Même ceux qui ne le voient qu'en passant subissent cet attrait, pour peu qu'ils aient quelque instinct du beau moral. C'est qu'on sent vaguement qu'il y a une âme ardente sous cet extérieur sérieux et contenu, que ce calme n'est pas de l'apathie, que cette douceur n'est pas de la faiblesse, que cette réserve n'est pas de la froideur. Même sans rien connaître de son passé, on devine en lui une de ces natures délicates pour qui la vie a des joies et des douleurs inconnues à d'autres. Mais on sent aussi que s'il a dû lutter, il s'est fortifié, il a grandi dans le combat. Donnant un démenti à la maxime d'un moraliste chagrin, il ne s'est laissé ni briser, ni bronzer, et il a cherché dans le ciel la félicité que la terre semblait lui refuser.

Quelque plaisir qu'Adrien trouve dans la société de son frère, il aime pourtant la solitude ; il l'aime parce qu'il n'y est pas seul, parce qu'il y sent à ses côtés le grand Consolateur. C'est dans la solitude qu'il évoque les images chéries des morts et des absents. Cette mère

qui n'est plus là, il lui semble qu'en avançant en âge il apprend à la mieux connaître. Lorsqu'une raillerie, une parole ironique d'Eugène vient de refouler au fond de son cœur quelque généreuse aspiration, il se rappelle aussi l'amie qui avait toujours eu tant de sympathie pour ces mêmes élans. Cette image, si redoutée autrefois, il en est venu à ne plus la repousser, à l'accueillir même. La prière, la lutte, l'absence, le temps ont fait leur œuvre. Julie n'est plus pour lui celle qu'il avait espéré nommer sa femme, celle dont la présence faisait bouillonner son sang et précipitait les battements de son cœur; elle n'est plus qu'une sœur chérie, la compagne respectée d'un ami. Sans le savoir, Georges lui-même a beaucoup contribué à ce changement. Adrien ressent pour lui une amitié si vive, que maintenant les deux époux se confondent dans son cœur.

Il a cependant encore, il le sent, une dernière épreuve à subir avant de se croire complétement guéri. Pendant ces sept ans, il n'a pas revu Julie. Des affaires ont quelquefois appelé Georges à Genève, mais Julie, toujours enchaînée près d'un berceau, ne l'a pas accompagné. Souvent Adrien a été sollicité par ses amis de venir passer quelque temps avec eux, il n'a pas cédé à leurs instances.

Il faut bien le dire, ce ne sont pas seulement les exigences de son commerce qui l'ont retenu; il a craint que la présence de Julie ne ramenât tout ce triste cortége de désespoir, de regrets, de jalousies, écarté à si grand' peine. Pourtant, après sept ans écoulés, il ose risquer cette entrevue. Apprenant que Georges vient d'être père

pour la quatrième fois, il a demandé à être le parrain de cet enfant, et c'est pour le présenter au baptême qu'il est parti ce matin de Genève.

Allons maintenant rejoindre Georges, qui, debout sur le port, guette avec impatience l'arrivée du bateau. Le *Léman* paraît enfin, et Georges, parmi les passagers, en distingue bientôt un qui lui fait de joyeux signaux. A peine Adrien a-t-il touché le rivage que Georges s'empare de lui. Quel tumulte d'exclamations, de serrements de mains, quel échange de questions, de réponses, entre les deux amis!

Rapidement emporté au trot égal et doux de la Grise, Adrien livrait sans résistance son âme aux impressions de bonheur qu'elle recevait de toutes parts au milieu de ce paysage enchanté. Mais, à mesure qu'il approchait de Gleyrens, un sentiment de crainte pesait sur son cœur. En revoyant Julie, se retrouverait-il fort ou faible, vainqueur ou vaincu?

Le moment approche; après une montée rapide, on découvre le château. Sur le seuil du portail gothique se tiennent une femme et trois enfants. Bientôt ce groupe s'ébranle; deux des enfants courent de toute la force de leurs petites jambes; la mère prend le troisième dans ses bras pour arriver plus vite. Debout à côté de la voiture, elle tend la main à Adrien, et, en paroles entrecoupées, lui témoigne une joie qu'expriment bien mieux encore ses yeux brillants et humides. Adrien saute à terre, Georges le suit, laissant la Grise achever paisiblement sa route accoutumée.

— Oh ! mes amis, dit Adrien d'une voix basse et tremblante, mon frère, ma sœur, que je suis heureux !

Oui, il était heureux ! De la main gauche, il tenait la main de Julie ; de la droite, celle de Georges, et l'une ne frissonnait pas plus que l'autre. Julie cependant, en dépit de ses traits amaigris et de son teint pâli, n'a rien perdu de ce qui autrefois avait captivé Adrien ; son regard, son sourire, sa grâce souveraine, sont toujours les mêmes. Mais sa dignité d'épouse, ce gracieux petit peuple qui l'entoure, lui donnent un caractère nouveau. C'est toujours Julie, et pourtant c'est une autre. Adrien recueille maintenant le prix de la lutte. Il marche entre les deux époux d'un pas assuré ; il les regarde tour à tour avec une sereine fierté, plus heureux qu'on ne peut le dire de ne sentir au fond de son cœur rien qu'il doive leur cacher.

Mme de Gleyrens vient à eux. Depuis qu'Adrien ne l'a vue, ses cheveux blonds sont devenus d'un gris argenté, mais sa taille, son maintien ont conservé leur noble aisance. Toute grande dame qu'elle est et qu'elle paraît, l'accueil qu'elle fait à Adrien est dicté par le cœur, non par la simple politesse. Adrien est conduit par ses amis dans ce charmant petit salon de l'angle qui, dans cette saison, n'est séparé de la terrasse que par un rideau de maurandia et de jasmin des Açores. Là, il trouve deux autres membres de la famille ; l'un lui était encore inconnu ; à la vue de l'autre, un étonnement agréable se peint sur son visage. La petite fille au panier de raisins, l'adolescente à la tournure un peu grêle, aux traits indécis, est devenue vraiment bien belle. Elle n'est plus

tout à fait aussi blonde qu'un épi de blé. Sous les tresses cendrées de son épaisse chevelure, l'œil enchanté aperçoit un visage frais comme une matinée de mai; de grands yeux bleus l'animent de leur éclat. Sa taille est droite, souple, comme dans la forêt une jeune et vigoureuse pousse de l'année.

Marie tenait dans ses bras le petit enfant endormi. Adrien ayant demandé qu'on le lui confiât, elle le déposa doucement sur ses genoux. Respectant le paisible sommeil de sa filleule, il admirait en silence ces mains mignonnes, ces bras potelés, ces longs cils bruns, ces chairs fermes et rosées, et n'osait même, quelque tenté qu'il en fût, effleurer d'un baiser ce charmant petit visage. Il n'était pas de ceux qui trouvent qu'un enfant, à cet âge, n'est qu'un objet désagréable et insignifiant. Tout un monde de réflexions et de rêveries s'ouvrait à lui en présence de cette existence en germe, de ce frêle bouton. Au moment où il se disait : Comment découvrir en ce petit être ce qui le distingue de l'animal réduit à l'instinct? l'enfant ouvrit les yeux; son regard rencontra celui d'Adrien, et elle se mit à lui sourire.

— Voilà, s'écria-t-il, l'âme immortelle, le premier rayon de sympathie et de sentiment, la première étincelle de la vie intérieure!

— Prenez garde, répondit Georges en riant, elle manifeste d'ordinaire sa sympathie pour les gens, en leur arrachant la moustache et les cheveux; c'est ainsi du moins qu'elle me témoigne son amour filial.

— C'est égal, dit Adrien en embrassant l'enfant avant

de le remettre à Julie, ma filleule est charmante, et j'espère que la bonne amitié qui vient de commencer entre nous ne fera, comme l'enfant, que croître et embellir.

XXIV

MARIE.

—

Ils étaient doux et bien remplis les jours qu'Adrien passait à Gleyrens ! Il avait retrouvé la gaîté qui l'animait autrefois à Biolay. Comme toujours et partout, il devint bientôt le favori des enfants. Souvent on le voyait portant Jules assis sur l'une de ses épaules, tandis qu'Antonie glissait doucement sa petite main dans la sienne, et trottait à ses côtés en souriant, ses jolis yeux levés sur les siens. Il avait même pris de l'empire sur le bouillant Tancrède, dont il savait, d'un mot ou d'un regard, modérer la pétulance.

Adrien était arrivé au moment où les hautes herbes venaient de tomber sous la faux. La fourche agile, le râteau diligent, les amoncelaient dans les prairies en longues lignées de monticules odorants. Puis, traîné par

de vigoureux chevaux, arrivait le char destiné à commencer la récolte, et faneurs et faneuses s'empressaient à l'envi de le charger. De toutes les opérations rustiques, c'est la plus agréable et l'une des plus gaies. Pendant que Georges promenait sur son armée d'ouvriers le coup d'œil du maître, Julie, son nourrisson dans les bras, était assise sur un trône de foin. Antonie et son petit frère se poussaient, se culbutaient, se jetaient des poignées d'herbe. Pour Tancrède, sa place ordinaire était sur le char, où, avec autant d'orgueil qu'en eut jamais la mouche du coche, il se figurait aider grandement à la construction de l'édifice.

Marie s'était toujours plu à seconder les travaux des faneurs. Adrien, s'armant d'une fourche, se mit à travailler avec autant d'aplomb que s'il n'eût fait autre chose de sa vie. On ne tarda pas à remarquer qu'il travaillait toujours à côté de Marie. Mais ce n'était point pour l'aider ; au contraire, venait-elle de former un beau *cuchet* bien haut, bien régulier, bien peigné, il passait adroitement sa fourche dessous et le renversait, puis il la regardait de son air sérieux et tranquille, tandis qu'elle se livrait ouvertement à un dépit qu'augmentaient les rires des assistants.

Dès les premiers moments du séjour d'Adrien, il y avait eu guerre ouverte entre Marie et lui. Elevée dans une campagne solitaire qu'elle ne quittait que dans de rares occasions, Marie de Gleyrens différait des jeunes personnes formées dans le monde et pour le monde, autant que la fleur qui a crû sous les baisers du vent, les sourires du soleil, les larmes de la rosée, diffère de

la fleur artificielle qui doit au pinceau et à l'adresse de l'ouvrière ses teintes délicates et l'élégance de son port. Mobile comme les flots du lac que domine sa demeure, Marie recevait et ressentait tour à tour les impressions les plus opposées. A peu de chose près, elle laissait voir tout ce qui se passait dans son âme; dans la même minute le rire et les larmes se succédaient et se chassaient l'un l'autre. Marie était assez prompte à s'impatienter, à se piquer, à se dépiter, à prendre la mouche, comme disait son frère, mais son dépit s'évaporait toujours en paroles, et on la voyait s'empresser de rendre service à ceux mêmes qui venaient de la blesser. Adrien semblait trouver un plaisir soutenu et toujours nouveau à exciter chez elle ces petites tempêtes, et y réussissait d'autant mieux que son calme, à lui, ne l'abandonnait jamais. Sans cesse il se plaisait à la contredire, louant ce qu'elle n'aimait pas, critiquant ce qu'elle aimait. Pourtant, chose étrange! quoique Marie déclarât que M. Sattori était insupportable, et qu'elle ne comprenait pas comment il avait pu acquérir sa réputation de bonté, elle ne l'évitait point. Au retour d'une promenade, elle acceptait quelquefois son bras. Lorsqu'elle dessinait, elle lui permettait de tailler ses crayons, bien qu'il mît souvent une lenteur désespérante à perfectionner celui qu'elle attendait pour mettre le dernier effet à son croquis, et que, par un inexplicable hasard, la pointe s'en brisât quelquefois juste au moment où il allait le lui rendre. Malgré les réprimandes de sa mère et les soins de Julie, Marie n'avait jamais pu perdre l'habitude de toujours laisser, comme disait encore son frère, tout partout. Depuis l'arrivée

d'Adrien, ces distractions ou ces négligences, comme on voudra les appeler, étaient devenues plus fréquentes ; de plus, il lui manquait une foule d'objets que, malgré ses recherches et ses enquêtes, elle n'avait pu retrouver.

Le matin du jour où Adrien devait retourner à Genève, Marie, assise sur un banc à l'angle de la terrasse, festonnait un manteau pour la petite Adrienne, tout en surveillant les aînés, qui plantaient de petits jardins dans le sable ; Georges et Julie, abrités derrière la jalousie de leur fenêtre, regardaient la jeune tante et ses neveux.

— Voyez, dit tout bas Georges à Julie, voilà Bénédick qui va trouver Béatrice.

En effet, Adrien se dirigeait vers le banc où Marie était assise. Les invisibles spectateurs le virent, après l'avoir saluée, s'asseoir à côté d'elle. Il posa sur la petite table rustique un paquet enveloppé d'un papier blanc et lié d'un ruban bleu. Après quelques paroles échangées, Marie dénoua le ruban. Le papier contenait un charmant panier à ouvrage de fabrique anglaise. L'exclamation de surprise de Marie attira autour d'elle les enfants, qui vinrent partager son admiration. Cédant à la pression d'un ressort, le couvercle du panier s'ouvrit ; nouvelle exclamation de Marie, qui, plongeant sa main dans l'intérieur, retire successivement et étale sur la table maint objet qu'elle avait cru perdu : deux paires de gants, un mouchoir de batiste, une pointe de dentelle noire, des ciseaux, une petite serpette, etc. Adrien sort de sa poche et place à côté de ces fugitifs de retour une de ces ombrelles dont le manche se replie sur lui-même. Marie menace du doigt Adrien et semble lui adresser quelques reproches ;

il lui répond d'un air grave et doux. Bientôt Marie porte son mouchoir à ses yeux.... Mais la cloche du déjeuner se fait entendre. Adrien rentre, après avoir serré la main de Marie dans les siennes. La jeune fille rassemble ses trésors retrouvés, sans en oublier aucun, et rentre aussi.

Mme de Gleyrens, Georges, Julie arrivèrent les premiers dans la salle à manger. Mme de Gleyrens avait l'air pensif.

— Julie, dit-elle tout à coup, pensez-vous que M. Sattori possède quelque fortune en dehors de la somme qu'il a prêtée à votre mari ?

Les deux époux se poussent du coude et se regardent du coin de l'œil.

— Je ne saurais rien vous dire de précis, ma mère, répond Julie, mais je crois que M. Berthelet et lui font de très bonnes affaires.

— Il m'a demandé ce matin la permission d'offrir à Marie un petit souvenir, il m'a semblé que je ne pouvais la lui refuser.... Je crois qu'à Genève il est socialement bien placé ?

— Très bien. Vous savez qu'à Genève tout le monde travaille, et que les membres des premières familles ne se font point scrupule de devenir banquiers, agents de change, directeurs de grandes entreprises industrielles ou commerciales. Adrien est admis, comme son frère, dans les sociétés les plus exclusives. La maison dont ils sortent est fort ancienne... Mais chut ! le voici.

Un nuage de mélancolie était répandu sur les traits d'Adrien.

— Est-il bien vrai, leur disait-il, que je vais vous quitter, amis ; que bientôt je n'entendrai plus le gazouillement de votre joyeuse couvée ? Assis à mon pupitre, combien je vais regretter les heures que j'ai passées à vos côtés, Georges, étendu sur l'herbe, le regard perdu dans l'immense feuillage des châtaigniers ! Julie, que j'avais vite repris l'habitude de vous voir et de vous parler à toute heure ! Il est meilleur pour moi, après tout, qu'Eugène n'ait pu m'accompagner ; il me faut, pour me consoler de vous quitter, la perspective de le retrouver à Genève.

— Vous reviendrez, lui disent vivement ses amis.

— Oui, j'espère vous amener Eugène aux vendanges.

Marie entrait en ce moment, les paupières un peu gonflées, le maintien un peu embarrassé. Mme de Gleyrens, son fils, sa belle-fille regardaient à la dérobée Adrien et Marie. L'embarras de la jeune fille n'était nullement partagé par le jeune homme.

Trop tôt, au gré de tous, arriva le moment où Adrien monta dans la voiture qui devait le conduire à Vevey. Après l'avoir accompagné jusqu'au portail, les trois dames rentrèrent. Elles s'assirent au jardin.

— Eh bien ! dirent en même temps Julie et sa belle-mère en tendant, chacune, la main à Marie.

— Eh bien ! répondit la jeune fille avec humeur et prête à pleurer.... Vous semblez attendre de moi une confidence ; je n'en ai point à faire. Il a quitté le ton railleur pour me donner d'excellents conseils d'un air si paternel, si doux, si bon, que je n'ai point pensé à m'offenser, quoique pourtant ce soit une liberté assez grande

de la part d'un jeune homme, tout lié qu'il est avec nous. Maman, Julie, ajouta-t-elle en levant alternativement sur l'une et sur l'autre son regard candide et curieux, vous aurait-il dit quelque chose, à vous ?

— Rien absolument, dit Mme de Gleyrens ; il m'a demandé la permission de vous offrir ce panier, voilà tout.

— Il ne m'a rien dit non plus, ma chérie, dit Julie en embrassant tendrement sa belle-sœur.

— Mais, Julie, vous devez vous y connaître, croyez-vous ?....

— Je ne saurais vous le dire, chère enfant ; il n'a rien laissé voir. Mais il est tellement maître de lui-même que je ne saurais prendre sur moi de prononcer, d'après les apparences, sur ce qu'il sent ou ne sent pas pour vous.

— Ah ! je suis bien sûre qu'il ne m'aime pas et ne pense point à moi, s'écria Marie ; il est trop bon, il m'est trop supérieur, je ne suis pas digne de lui !

Ne nous étonnons pas que Marie parle aussi librement. Dans les livres, une jeune fille dissimule soigneusement à ses parents tous ses petits secrets de cœur ; non-seulement, quand elle aime, elle le cache à sa mère ; mais encore elle se garderait bien de lui communiquer ces conjectures, ces vœux, ces espérances plus ou moins incertaines ou voilées qui se rencontrent sur son chemin, depuis le jour où l'on peut l'appeler une demoiselle à marier jusqu'à celui où elle devient une demoiselle qui se marie. Dans la vie réelle, il n'en est pas toujours ainsi, et nous connaissons plus d'une famille où les chances probables et les futurs contingents sont discutés franchement et à cœur ouvert.

Marie cependant, il y a quelques années, n'était pas si confiante avec sa mère. Son humeur mobile, son peu d'empire sur elle-même, avaient dû choquer et inquiéter une personne aussi soumise aux convenances que Mme de Gleyrens. Réprimandée par sa mère à toute occasion, Marie ne s'en croyait pas aimée. Mais Julie avait tout arrangé. Elle avait fait remarquer à Mme de Gleyrens les nobles et charmantes qualités de Marie, et, avec beaucoup de tact, était parvenue à lui faire comprendre qu'il ne fallait pas l'irriter et fermer son cœur en la tourmentant pour des minuties. D'un autre côté, elle n'avait cessé d'engager Marie à montrer à sa mère plus d'affection, plus d'abandon, et lui avait peu à peu ôté la persuasion qu'elle était moins aimée que son frère. Ainsi, tant comme institutrice que comme belle-sœur, Julie avait toujours cherché à entretenir dans la famille l'union et la paix, et, guidée par cet amour auquel rien ne résiste, elle avait réussi.

XXV

RETOUR.

—

Tandis que ces trois dames se livraient à leurs conjectures sur les impressions qu'avait pu recevoir leur hôte, celui-ci était emporté par le steamer. Il se réjouissait de revoir Eugène : mais, sans qu'il s'en rendît bien compte, il sentait un poids sur son cœur. Etait-ce le chagrin d'avoir quitté ses amis ? Etait-ce cette ombre que les événements futurs semblent projeter devant eux et que l'on appelle pressentiment ? Il ne savait ; mais ce poids semblait s'aggraver à mesure qu'il approchait de Genève. Il eut bientôt reconnu son frère dans la foule pressée autour du débarcadère ; le visage d'Eugène lui parut pâle et abattu.

— Adrien, dit Eugène après les premières paroles échangées, pendant qu'on transporte tes effets à la mai-

son, tu devrais bien venir faire avec moi une promenade dans le canot. J'ai besoin de dissiper un certain mal de tête qui me fatigue depuis quelques jours.

Après cinq heures de navigation et douze jours d'absence, Adrien pouvait être plus disposé à rentrer chez lui qu'à se rembarquer, et, n'ayant rien pris sur le bateau afin de dîner avec son frère, le plus pressé pour lui eût été de se mettre à table; néanmoins il ne fit aucune objection, et se rendit avec Eugène à la place où le petit canot était amarré. Adrien prit les rames; Eugène, s'étendant sur le banc, le laissa faire, et bientôt le léger esquif s'éloigna du rivage. Sentant un vent favorable, Adrien déploya la voile. Eugène alors rompit le silence.

— T'es-tu bien amusé dans ton sublime canton de Vaud?

— Sublime, sans ironie aucune. Oui, j'ai eu beaucoup de plaisir; le temps nous a servi à souhait, et ces douze jours ont été fort bien employés. A pied, à cheval, en voiture, en bateau, nous avons fait les plus charmantes promenades. Tu as été vivement regretté, Eugène; mais on m'a fait promettre de t'amener cet automne au moment des vendanges; Julie et Marie veulent encore te faire goûter de leurs raisins.

— C'est fort aimable à elles; mais je t'avertis que si tu as pris pour moi un engagement formel, il n'est point sûr que je le ratifie. Qu'irais-je faire à Gleyrens?

— Voir des amis qui nous sont sincèrement attachés, et quand cet attrait n'existerait pas, n'es-tu donc point tenté de visiter en détail cette contrée? Les Américains

franchissent l'Atlantique pour la voir; toi, quelques lieues t'en séparent....

— Je n'ai pas besoin de retourner vers cet ennuyeux Chillon et cette éternelle église de Montreux, que je vois partout sur les albums, sur les écrans, sans parler des boîtes à thé et des foulards.

— Comme toi, j'ai vu ces édifices reproduits et défigurés cent fois, mais les plus sottes images ne sauraient me gâter une belle réalité. D'ailleurs, il y a là autre chose que Montreux et Chillon. Pour connaître le pays, il faut, Eugène, faire ce que j'ai fait, parcourir ces mystérieuses vallées dont en passant on n'aperçoit que l'entrée, s'enfoncer dans l'épaisseur des forêts, suivre en bateau tous les contours de ces golfes, traverser ces villages d'une architecture si originale, si pittoresque....

— Allons, il voudra me faire admirer de vieilles masures!

— Pourquoi pas? Demande à M. Polier....

— Je lui ai demandé tant de choses et si longtemps! je ne lui demande plus rien.

— Eh bien, demande à tout homme doué, comme lui, du sentiment artistique, s'il n'y a pas un grand charme dans ces maisons aux toits bruns et pointus, éparpillées au flanc des monts, au sein des vergers. Tu as beau sourire ironiquement et hausser les épaules, je t'emmènerai sous ces gros poiriers dont les branches retombent comme celles d'un saule pleureur; nous irons ensemble nous désaltérer....

— En buvant le petit blanc de ton ami Georges.

— Tu ne feras pas fi de son muscat quand tu en auras

goûté; mais je te parle de ces innombrables ruisseaux qui bondissent en écumant dans les prés. Nous descendrons ensemble dans ces ravins profonds où l'humidité entretient une verdure si abondante et si fraîche, et où les arbres semblent se pencher pour écouter le grondement du torrent.

— Ouf! quelle période! tu dois être essoufflé. Fais trêve pour un moment à tes poétiques tirades; j'ai à te parler d'affaires qui, pour moi, sont très importantes, bien qu'à un esprit de ton envergure elles doivent paraître très prosaïques. Mais elles auront un côté qui te plaira. Tu m'as dit et répété : Marie-toi de bonne heure. Eh bien, mon vieux, à force de me le répéter, tu m'en as inculqué le désir, et tu auras le plaisir d'avoir une belle-sœur avant qu'une nouvelle année recommence.

Adrien tressaille et pâlit. La corde qui retient la voile est près de lui échapper; mais c'est d'un ton calme pourtant qu'il dit :

— Ton choix est fait, sans doute?

— Oui. Combien de fois en épousant une femme dont on ne connaît ni les antécédents ni le caractère, ne la voit-on pas déposer son air séraphique avec sa couronne d'oranger, et devenir un vrai démon! au lieu qu'en se décidant pour une jeune fille que l'on connaît depuis son enfance....

— Eugène, Eugène, s'écrie Adrien d'une voix tremblante, hâte-toi de me dire que ce n'est pas Adeline Barbarel que tu as choisie.

— Je me hâte de te dire que c'est bien elle. Il serait difficile, je crois, de faire un mariage plus convenable.

— Mais sais-tu bien ce qu'elle est?

— Oui, je sais ce qu'elle est, et de plus je sais ce qu'elle a.

— Tu as si largement pour deux! mieux que tout autre, tu pourrais écouter ton cœur et suivre ton inclination.

— Mais qui te dit que je n'aime pas Adeline?

— Impossible. Tu voudrais me le faire croire que ton froid sourire te démentirait.

— Eh bien, je ne prétends pas brûler pour elle des feux les plus ardents qui aient jamais consumé un jeune cœur, mais pourquoi ne ferais-je pas, comme tant d'autres, un bon petit mariage de convenance?

— Tu es trop jeune. Si ton cœur avait déjà subi les orages des passions, si tu avais ressenti un de ces amours violents et terribles qui bouleversent et quelquefois brisent la vie, tu pourrais alors, en connaissance de cause, contracter une de ces unions froides et tranquilles dont le cœur et l'imagination ne se mêlent pas. Et cependant, même dans ce cas-là, je te voudrais une femme plus spirituelle et plus aimable qu'Adeline. Mais, avec une imagination que n'ont encore ébranlée, à ma connaissance, que de légères fantaisies, aller t'enchaîner à une femme incapable d'inspirer un sentiment vif et profond, c'est imprudent, c'est téméraire, c'est risquer de traîner de longs jours sous un joug pesant et maudit, c'est hasarder et ton bonheur et celui de la femme que tu prendrais.

— Oh! *res miranda!* Ne voilà-t-il pas Adrien, le saint,

le pieux Adrien, qui bientôt va sortir de sa poche un petit Cupidon, en me disant :

. . . . Voici ton maître :
S'il ne le fut, il le doit être !

Le voilà qui me prêche du même ton que Théramène prêchait Hippolyte. Mais en vain tu me répèterais sur tous les tons :

La fortune
Importune
Me paraît
Sans attrait, etc.,

tu ne me rendras point, à ton image, romanesque et sentimental. A mes yeux, comme à ceux de tout homme raisonnable, le mariage n'est point une idylle, c'est tout bonnement une affaire.

— Grand Dieu ! s'écrie Adrien en joignant les mains, et il n'a pas vingt-quatre ans !

— Doucement, ne lâche pas le cordage et ne saute pas ainsi sur ton banc. Veux-tu donc ensevelir dans les ondes, par un commun naufrage, l'idéal et le réel ? Vois-tu ; ces grandes passions, ces violentes flammes, c'est feu de paille. Quand c'est éteint, tout est fumée et cendre froide. La femme à laquelle nous nous trouvons enchaînés est bien pire alors pour nous qu'une femme épousée de sang-froid et sans amour : nous lui en voulons mortellement de se trouver autre que l'idole de nos rêves, et c'est alors que tu aurais beau jeu à parler de joug s'appesantissant de jour en jour ; c'est alors que l'on énumère douloureusement tous les sacrifices que l'on a faits, tous les avantages dont on s'est privé pour un bonheur imaginaire ; c'est alors que l'on s'agite en

rugissant et que l'on mord sa chaîne avec rage..... ou qu'on la brise.

— Je ne sais où tu prends ce lugubre tableau ; ce n'est ni le ménage de nos parents, ni celui de Georges, qui ont pu t'en fournir le modèle.

— Nos parents, il est vrai, se sont aimés jusqu'à leur dernier soupir. Mais plus ils s'aimaient, plus chacun d'eux devait souffrir de voir l'autre réduit à une vie de détresse et de privations, vie dont le souvenir me tente si peu que je n'en voudrais pas, je t'assure, pour les plus beaux yeux du monde ! Quant à ton Georges de Gleyrens, s'il n'était toujours Georges le têtu, crois-tu qu'il n'avouerait pas que, plus d'une fois déjà, il s'est repenti d'avoir sacrifié, en renonçant à un bon mariage, la seule chance qui lui restât d'acquérir une fortune propre à soutenir son rang ? crois-tu qu'au fond il n'ait pas souvent regretté sa déchéance ?....

— Qu'appelles-tu déchéance ? En quoi Georges a-t-il déchu ?

— En prenant les occupations d'un paysan, il en a pris aussi la tournure, les manières, le langage, comme je l'ai vu, l'an dernier, quand il est venu vendre son vin à Genève.

— Ceci, Eugène, est complétement faux. Georges, le plus bel homme que je connaisse, sans même t'excepter, a parfaitement conservé la tournure, les manières, le langage d'un gentleman, et je ne sais comment tu as pu te figurer le contraire. Quant à se repentir de son mariage, je suis sûr, moi, qu'il s'en félicite tous les jours.

— Quoi ! au milieu des cris de ses quatre marmots, il répète encore à genoux : O Julie, éternel charme de mon cœur !

— S'il ne le dit pas de ce ton emphatique, au moins suis-je sûr qu'il le pense. Que ne m'as-tu accompagné, que n'as-tu vu de tes yeux la douce félicité dont ils jouissent au sein de cette vie simple et laborieuse, le bonheur qui éclate dans leurs regards lorsqu'ils se revoient après l'absence même la plus courte ; que n'as-tu entendu de quelle voix respectueuse et tendre Georges s'adresse à sa femme ou parle d'elle ! Viens à Gleyrens cet automne ; tu verras si je dis vrai. Avant de sacrifier à un vil calcul ta jeunesse et ton avenir, avant de te vendre pour quelques centaines de mille francs....

— Adrien, ce langage frise l'insulte.

— Mon enfant, j'ai tort en t'accusant de cupidité ; tu es plutôt victime de l'empire qu'ont su prendre sur toi des gens qui veulent se ressaisir de ta fortune. Ne te décide pas subitement, je t'en conjure ; prends du temps ; cherche à voir d'autres jeunes personnes ; évoque le souvenir de notre mère : jamais elle n'eût choisi une pareille belle-fille ; promets-moi.... Tu ne réponds rien ? Es-tu déjà si avancé, as-tu parlé, t'es-tu engagé ?

— Non, je n'ai pas dit un mot qui pût même faire soupçonner mes intentions, et cela, note bien, uniquement par égard pour toi, tout décidé que je suis. Quoique tout à fait en âge, et, j'espère, en état de me diriger par moi-même, je n'ai rien voulu faire avant de t'avoir parlé, mais je ne sais si j'ai bien fait : au lieu des sages conseils d'un frère aîné, je n'ai entendu que de roma-

nesques rêveries, et l'on croirait vraiment que tu veux succéder à Zacharias Werner comme professeur d'amour. Qu'il me tarde de te voir mettre en pratique tes belles doctrines, et de savoir quelle espèce de mariage tu feras !

— Si jamais je songe au mariage, je ne sais si un amour passionné déterminera mon choix, mais voici ce que je rechercherai dans une femme : d'abord, avant tout, il me faudra une femme chrétienne.

— A moi aussi, et Adeline, je pense, n'est ni païenne ni musulmane.

— Mais, pour moi, une femme chrétienne, c'est une femme dont une piété vive et douce pénètre le cœur et inspire toutes les actions.

— Une mère de l'Eglise, qui du matin au soir fait des sermons à son mari, quitte le berceau de ses enfants pour courir au prêche, aux comités bibliques, aux sociétés de missions ; qui s'en va jaugeant la foi d'autrui, entend que son mari se fasse habiller par un tailleur orthodoxe, et qui marche toujours les poches pleines de petits traités qu'elle distribue à tout venant. Si tel est ton idéal, ce n'est pas le mien. Mais poursuis ton portrait.

— Je voudrais un esprit cultivé, qui sût parler d'autre chose que de modes nouvelles, de recettes de ménage, ou des affaires du voisin.

— *Angels and ministers of grace, protect us !* une femme savante, un bas bleu, tenant bureau d'esprit, prêchant l'émancipation de la femme ! De quelle nouvelle monstruosité, je veux dire, de quelle nouvelle perfection vas-tu décorer ma future belle-sœur ?

— Je voudrais qu'elle fût bonne, affectueuse. Loin de tenir à ce genre de femmes que tu appelles des bas bleus, je n'aime rien tant que l'abandon, je dirai même la naïveté, l'ingénuité ; j'aime les natures franches et expansives. Enfin, et c'est ici que tu vas crier au romanesque, je tiendrais même à la beauté, sans en faire pourtant une condition absolue. Je n'exigerais pas les traits régulièrement ciselés de la Vénus de Milo ; non, mais la grâce, le charme irrésistible du regard et du sourire, la fraîcheur d'un beau sang, en un mot, je voudrais que mes yeux ne s'arrêtassent jamais sans plaisir sur la compagne de toutes mes heures.

— Tu n'es pas difficile ! belle, spirituelle, bonne, pieuse par-dessus tout cela ! Le Phénix, ni plus ni moins ?

— Non ; de telles femmes existent, et j'en connais. Mais Adeline ! un esprit nul, une tête vide, une âme sèche et froide ! Est-ce par orgueil, Eugène, que tu veux choisir une femme qui t'est si inférieure ?

— Ah ! tu recours à la flatterie, toi qui reproches aux Barbarel de me capter par ce moyen !

— Ce n'est pas te flatter, certes, que de te trouver supérieur à une petite fille niaise et maussade. Elle est mal douée, sans doute. Mais une nature plus riche que la sienne se serait appauvrie dans l'atmosphère desséchante où elle s'est, ou plutôt ne s'est pas développée.

— Chrétien si plein de mansuétude, tu pratiques bien peu le pardon des injures ! Parce que M. Barbarel s'est autrefois laissé impatienter par tes distractions et tes

rêveries, il n'est qu'un mécréant indigne de respirer le même air que toi.

— Je t'ai dit mille fois que les anciennes duretés de M. Barbarel n'entraient pour rien, je l'espère du moins, dans l'opinion que j'ai de lui et de sa famille. Il a eu pour moi, depuis, assez de bons procédés et de prévenances pour effacer ses premiers torts. Mais je ne puis sympathiser avec ces gens incapables d'enthousiasme, qui n'ont pour tout mobile que l'intérêt personnel.

— Dis plutôt qu'il te faut des êtres qui, comme tes Polier, tes Berthelet, et surtout tes éternels Gleyrens, se tiennent humblement prosternés devant toi, et, l'encensoir à la main, répètent sur tous les tons : *O sancte Adriane, ora pro nobis!* Il peut bien t'adorer, du reste, ton baron de Gleyrens; tu as payé ta canonisation assez cher.

— Que t'ont-ils fait, mes pauvres Gleyrens? Tu n'es qu'un ingrat. Ils t'aiment tous, et, cet automne, leur accueil te le prouvera.

— Je n'irai point. Je ne puis les souffrir. La mère est mielleuse et hautaine; le fils est un hobereau qui ne pense qu'à fumer ses vignes; la fille promettait, il y a sept ans, d'être une étourdie de première force. Quant à Madame Julie, crois-tu que je n'aie pas bien vu, dans le temps, que la coquette te réservait comme pis-aller si son Georges venait à lui manquer?

— Tombe sur moi à bras raccourcis, Eugène; mais respecte mes amis, ces amis excellents, que tous les jours je rends grâce à Dieu de m'avoir donnés.

— Tu rends toujours grâce à Dieu de toutes choses, toi.

— Oui, je lui rends grâce même du calme que j'ai pu conserver dans un entretien si irritant.

— Ah ! mon saint a été tenté de se fâcher ! ne te gêne pas, mets-toi en colère une bonne fois.

— Je ressens de l'inquiétude et non de la colère ; tu n'es pas bien, Eugène, tu n'es pas dans ton état naturel.

— Je ne sais ; mais pour sûr je n'irai pas ce soir faire ma demande en mariage. Ne l'attribue pas à ton éloquence, pourtant ; mais à un mal de tête qui devient plus violent de minute en minute. Si tu veux m'obliger, tu me laisseras tranquille et ne me diras plus un mot.

Couché tout de son long sur le banc, Eugène appuie sa tête sur son bras et reste immobile. L'air fraîchit, la nuit vient ; dans l'éloignement une double rangée de lumières scintillantes brille au front de la ville comme un diadème au front d'une reine. Adrien ôte sa redingote et en couvre son frère ; il ôte ensuite son gilet et le glisse doucement sous la tête d'Eugène, puis il reprend les rames et les fait jouer à se rompre les bras. Enfin ils débarquent. Eugène, aussi accablé maintenant qu'il était excité naguère, chemine d'un pas lent et mal assuré, pesant de tout son poids sur le bras d'Adrien. Arrivé chez lui, il se couche à la hâte et repousse avec humeur les tisanes et les sinapismes que Fanchette lui propose : il sera bien le lendemain, assure-t-il, dès qu'il aura dormi. Adrien le quitte inquiet et le cœur serré, car la main qu'il vient de presser dans la sienne est sèche et brûlante ; lui-même gagne son lit, mais,

malgré son extrême fatigue, il n'y trouve pas le sommeil.

Plus d'une fois, marchant nu-pieds, Adrien entra doucement dans la chambre de son frère; le jeune homme dormait d'un sommeil agité et sa respiration était précipitée. Le lendemain matin, une fièvre ardente, un lourd accablement, portèrent au comble les inquiétudes d'Adrien. Le médecin, appelé de très bonne heure, examina avec soin le malade, et parut surtout accorder une grande attention à de petites taches rouges dont la poitrine était couverte.... Adrien, en le reconduisant, l'interrogea avec anxiété, le conjurant de lui dire exactement ce qu'il pensait de l'état d'Eugène.

— Il a une fièvre typhoïde, répondit le médecin; mais j'espère que nous le tirerons de là.

Malgré ces paroles rassurantes, le médecin, dès le premier coup d'œil, avait jugé que le cas était grave, et il ne s'était pas trompé. La terrible maladie poursuivait son cours, marquant par des ravages chacun de ses pas. D'abord, un délire effrayant, des phrases incohérentes, parmi lesquelles Adrien reconnaissait des lambeaux de l'entretien qu'ils avaient eu en naviguant : puis, le délire continua, mais plus de paroles distinctes : des sons inarticulés, des cris perçants; enfin, une complète prostration de forces : un souffle court et haletant était le seul indice de vie que donnât ce cadavre animé. Avec quelle douloureuse angoisse Adrien contemplait cette maigreur de squelette, ces yeux perdus au fond de leurs orbites, ces lèvres noires, cette peau luisante tendue sur le visage de manière à lui donner l'apparence

d'une tête de mort! « Fils d'homme, ces os pourraient-ils bien revivre? » se disait-il lorsqu'il portait son frère d'un lit à l'autre, ou le plongeait dans un bain. Cette chevelure, brillante, soyeuse, d'un beau brun clair, dont le jeune homme était si vain, avait dû tomber sous le rasoir. Adrien la mit dans son bureau en frissonnant; il lui semblait que c'était une dépouille enlevée à la tombe.

Autour de ce lit, il rassembla les médecins les plus habiles; mais bientôt tous déclarèrent le cas désespéré. Un soir, le médecin qui avait soigné Eugène dès l'origine de sa maladie, prit Fanchette à part avant de sortir, et lui dit: — Il est probable que votre malade ne passera pas la nuit; je n'ai pas le courage de le dire à son pauvre frère, que je vois si épuisé de fatigue et de chagrin. L'oreille exercée d'Adrien reconnut le pas léger de Fanchette, comme elle rentrait dans la chambre. Il passa derrière le paravent qui entourait le lit; les larmes qui inondaient le visage de la bonne femme n'avaient pas encore eu le temps de s'arrêter. Adrien lui prit les deux mains: — Fanchette, lui dit-il d'une voix basse et étouffée, je sais ce que vous a dit le médecin, mais il n'est qu'un homme, Dieu est tout-puissant. A genoux avec moi, ma bonne Fanchette, je n'ai que lui au monde, je ne puis, je ne puis me résigner, je ne puis le donner!

Croyant entendre un soupir plus élevé que cette respiration haletante qui sortait habituellement de la poitrine du malade, Adrien retourne à son chevet, mais il retrouve Eugène toujours dans le même état. Il lui donne

une petite cuillerée d'une potion, elle n'est avalée qu'à grand'peine. Puis, caché par le pied du lit, il se prosterne; retenant ses sanglots, étouffant ses soupirs, il prie : — Mon Dieu, redit-il sans cesse, laisse-moi mon frère. Rends-le-moi!

Les premières lueurs du matin pénétrant dans la chambre à travers persiennes et rideaux, firent pâlir la lampe du malade,... et il respirait encore. Le médecin, en l'apprenant, parut surpris. Plusieurs jours, plusieurs nuits se passèrent de la sorte. Le médecin ne disait rien encore, mais le pauvre cœur d'Adrien, desséché par la crainte, consumé par la douleur, se laissait peu à peu rafraîchir à la rosée de l'espérance.

Enfin, après une nuit assez pénible, assez angoissée, vers le matin, un sommeil, paisible comme celui d'un petit enfant, descendit sur les paupières brûlantes d'Eugène; sa poitrine se dilata en aspirations libres et prolongées. Adrien était assis au chevet du lit. Insensiblement, cédant à la fatigue, il laissa aller sa tête sur l'oreiller, à côté de celle d'Eugène, et ses yeux aussi se fermèrent. — Pauvres enfants! se dit Fanchette après les avoir un moment regardés; M. Adrien est aussi pâle et presque aussi défait que l'autre; je crois bien que si M. Eugène guérit, il y aura deux vies de sauvées au lieu d'une.

Adrien dormait depuis un instant déjà, lorsqu'une voix basse, l'appelant deux fois par son nom tout près de son oreille, l'éveilla. En ouvrant les paupières, il vit son frère qui le regardait avec des yeux où la connaissance, l'intelligence, étaient revenues prendre place.

Adrien ! dit Eugène en souriant et en tendant à son frère, non sans effort, sa main décharnée et transparente.

— Ah ! Dieu me le rend donc tout à fait, dit Adrien contenant avec peine l'explosion de sa joie. Eugène, mon enfant ! Et il imprima sur son front un baiser accompagné de grosses larmes.

Le médecin, qui vint bientôt après, déclara que le malade était décidément hors de danger, mais que son état exigeait des précautions infinies. Adrien dut s'armer de courage pour résister, d'un côté, aux vives exigences d'un appétit de convalescent, de l'autre, aux demandes réitérées de M. et de Mme Barbarel. Ils voulaient absolument voir Eugène, et se montraient vivement blessés des refus d'Adrien, quoiqu'il ne fît qu'exécuter les arrêts du docteur. Eugène, du reste, ne pouvait souffrir auprès de lui que son frère et tout au plus Fanchette.

— Adrien ! Adrien ! s'écriait-il d'une voix plaintive, dès qu'il ne le voyait plus, ne m'abandonne pas ! Fanchette, allez chercher mon frère, où est-il ?

— C'est moi, Monsieur, qui l'ai envoyé se reposer.

— De quel droit me l'ôtez-vous ?

— Voulez-vous qu'il tombe aussi malade avant que vous puissiez le soigner ? Pensez donc, Monsieur Eugène, que votre frère a passé vingt-quatre nuits hors de son lit; il a les jambes tellement enflées que j'ai dû fendre toutes ses chaussettes et lui acheter d'énormes pantoufles.

— Mon pauvre Adrien ! dit le malade en laissant retom-

ber sa tête sur son oreiller, tandis que ses yeux s'humectaient. Ah! laissez-le dormir, Fanchette, et soignez-le bien.

Cependant les forces revenaient. Eugène était chaque jour transporté de son lit sur un fauteuil, où chaque jour il faisait une séance plus longue que la veille. Son temps se passait dans le repos et le silence. Pensait-il? rêvait-il? ou jouissait-il doucement de cette vie un peu animale qui succède à une violente secousse? il était difficile de le lire dans ce regard, ou vague, ou abaissé vers la terre. Mais, quoi qu'il en fût de la vie de l'intelligence, celle du cœur n'était pas engourdie: souvent ce regard sortait de son vague habituel et cherchait à rencontrer celui d'Adrien; sur ces lèvres si pâles se dessinait un sourire amical, et un petit signe de tête suppléait aux paroles encore interdites par la faiblesse, non moins que par le docteur.

Enfin M. et Mme Barbarel avaient été admis. Leurs chaudes démonstrations parurent un peu fatiguer celui qui en était l'objet.

— Mon cher enfant, dit Mme Barbarel, dès qu'il sera possible de vous transporter, votre chambre est prête dans notre maison de Cologny. Vous savez que nous vous soignerons comme un fils.

— Je vous remercie, dit Eugène d'une voix faible, mais je me trouve si bien ici! Et se renversant sur son fauteuil, fermant les yeux à demi, il laissa son frère soutenir la conversation.

Peu de jours après, Adrien, à sa grande surprise, vit arriver chez lui Georges et sa mère. Ils venaient, dirent-

ils, faire un double enlèvement. Georges avait consulté le docteur ; celui-ci avait complétement approuvé le projet d'emmener Eugène dans le canton de Vaud, surtout s'il était accompagné de son frère : car, disait-il, l'art médical a moins fait pour la guérison du malade que la judicieuse tendresse et les soins éclairés de ce jeune homme ; une mère n'eût pas été plus dévouée ; la plus expérimentée des garde-malades n'eût pas été plus habile.

M. Berthelet exigea que son associé acceptât l'invitation de Georges.

— Vous avez aussi, lui dit-il, grand besoin de vous reposer et de changer d'air. Ne vous inquiétez de rien ; tout a cheminé au mieux. Dans son désir de vous remplacer autant que possible, Bichou s'est multiplié et surpassé. Son affection pour vous a développé son intelligence d'une manière surprenante, et vous pourrez dormir à Gleyrens sur vos deux oreilles.

XXVI

CHANGEMENT D'AIR.

Eugène, établi commodément dans le grand salon de l'*Helvétie,* fit sans trop de fatigue le voyage de Genève à Vevey. Au moment de descendre dans le petit bateau, il se sentit enlever dans les bras robustes de Georges.

— Tenez-vous bien à mon cou, mon pauvre Eugène, vous n'êtes pas beaucoup plus lourd que mon petit Tancrède.

— Monsieur de Gleyrens, dit tout bas Eugène en appuyant sa tête sur l'épaule de Georges, c'est ainsi que vous avez porté ma mère, il y a dix ans. Deux fois vos bras auront été secourables à la famille.

— Et celui de votre frère m'a sauvé, répondit Georges.

Lorsqu'une moelleuse voiture eut doucement trans-

porté le malade à Gleyrens, les deux frères furent tout de suite conduits à la chambre qui leur était destinée. Cette chambre était grande, au rez-de-chaussée, à l'angle sud-est du château, éclairée par trois fenêtres dont deux, percées dans la façade sud, donnaient sur le lac et les montagnes de Savoie, tandis que de l'autre on avait la vue de Montreux et des montagnes voisines. Le cadre de cette fenêtre-là découpait un ravissant tableau : les trois montagnes vertes et dentelées des Agites, de Sanchaud, de Glion, luttant de grâce et de beauté, descendaient en trois plans successifs vivement nuancés, et dessinaient ces baies arrondies qui creusent le rivage. A ces montagnes, à ce lac, que Dieu a faits si beaux, la main de l'homme a ajouté des traits qui les embellissent encore : le hameau de Palan, construit sur le bord d'un plateau couvert de vergers, a l'air de s'avancer curieusement pour voir ce qui se passe ; Chillon, la fleur du lac, comme Töppfer l'appelle, déploie sur les eaux le groupe de ses tours. Presque au premier plan, l'église de Montreux se détache sur des masses de verdure.

A peine Eugène avait-il été placé sur un sofa que le clocher de Montreux envoya dans les airs ses notes harmonieuses. Les ombres du soir s'allongeaient dans la plaine, tandis que les sommets étaient encore éclairés de la plus vive lumière. Les rayons du couchant répandaient leur teinte dorée sur la vieille église et sa flèche élancée. Çà et là l'automne commençait à diaprer le feuillage de nuances jaunes, rouges, violettes.

— Il faut pourtant que vous voyiez cela, dit Georges en poussant doucement le canapé d'Eugène vers la fe-

nêtre. Tout à coup Adrien, qui, le dos tourné à son frère, préparait pour lui un cordial, l'entendit pousser un cri. Il s'avança effrayé. Eugène sanglotait, la tête cachée dans ses mains, et répétant : C'est trop beau, c'est trop beau !

— C'est ma faute, dit tout bas Georges à Adrien, je n'ai pas pensé qu'il fallait ménager les émotions à son âme comme les aliments à son estomac.

Adrien était ravi du logement que ses amis avaient préparé pour son cher convalescent. Il y avait loin pourtant de ces fenêtres à petits carreaux, garnies de simples rideaux de mousseline, de ces meubles anciens, mais non gothiques, à l'élégante et coquette chambre que le jeune célibataire occupait à Genève. En levant les yeux, au lieu des délicates moulures et du blanc éclatant d'un plafond moderne, on voyait des solives de mélèze petites et rapprochées ; pour ornement, au lieu de statuettes, de bronzes, de trophées d'armes, deux grands vases de porcelaine unie, pleins de fleurs qu'on avait eu soin de choisir inodores. Chaque membre de la famille s'était privé, en faveur du malade, de quelque pièce essentielle de son mobilier. Mme de Gleyrens la mère avait fait transporter chez lui cette chaise longue, présent de ses enfants, où elle aimait tant à faire la sieste ou à s'étendre les jours de migraine. Ce petit char, doux, léger, sur lequel on pouvait demeurer couché, et qui devait promener Eugène sur les terrasses et dans l'avenue, Georges était allé tout exprès à Lausanne l'emprunter à un de ses amis. Partout, en un mot, la plus ingénieuse pré-

voyance avait su tout disposer pour le bien-être et le plaisir d'Eugène.

Comme pour seconder ces bienveillantes intentions, le beau ciel du canton de Vaud semblait avoir gardé pour les deux frères ses plus doux sourires : aussi Eugène put-il passer presque toutes ses journées en plein air.

— Allons, mon brave, dit un matin Georges en déposant doucement le malade dans le petit char, je vais vous voiturer dans un réduit où vous ne risquerez pas d'avoir une indigestion de paysage.

Il le conduisit sur une esplanade gazonnée, derrière la cour de la ferme. Cette esplanade était bordée, d'un côté, par les hêtres de l'avenue ; de l'autre, elle descendait vers la grande route par une pente tellement abrupte que le petit Jules s'étonnait que les arbres pussent s'y tenir debout. A l'extrémité s'étendait un espace circulaire fermé par deux haies de troëne. Là, Eugène, la tête à l'ombre, les pieds au soleil, voyait se dresser devant lui, à demi masquée par les arbres, la masse irrégulière et pittoresque des bâtiments, avec leurs mâchicoulis, leurs meurtrières, leurs petites fenêtres qui semblaient percées d'après la méthode du conseiller Crespel. A droite, à gauche, le regard se perdait dans un océan de verdure. Tout au plus, entre les branches, voyait-on le lac scintiller çà et là. On était à l'abri, comme Georges l'avait promis, et du vent et de la belle vue. Ce lieu plut tellement à Eugène qu'il s'y faisait conduire souvent. Chaque membre de la famille venait là tour à tour faire au malade de courtes visites. Sur sa demande, les enfants lui furent amenés. La première fois que Jules vit cette

pâle figure, il s'enfuit épouvanté. Tancrède et Antonie, se tenant par la main, s'avancèrent timidement, marchant sur la pointe du pied, et retenant leur souffle, de peur de faire du bruit. Antonie déposa doucement devant Eugène un gros bouquet de pâquerettes qu'elle avait cueillies à son intention. Ils revinrent souvent, et bientôt Tancrède, qui était très fort pour son âge, obtint une faveur dont il n'était pas peu fier, celle de traîner le petit char. Antonie se donna aussi une mission : lorsque Eugène dormait en plein air, armée d'une branche verte, elle écartait les mouches de son visage. Ainsi, de la grand'mère aux petits-enfants, chacun s'empressait autour du nouvel hôte.

Une belle et aimable tête manquait cependant au cercle de la famille : Marie n'était pas à Gleyrens. Adrien, dès son arrivée, s'était informé d'elle. La jeune fille étant un peu souffrante, sa tante l'avait emmenée dans le canton de Berne aux eaux du Gurnigel; de là elle devait visiter l'Oberland bernois, le glacier de l'Aar, le Righi, enfin toutes les merveilles des Alpes. Elle resterait donc assez longtemps absente. Mais, ajouta Julie, nous comptons bien qu'à son retour vous serez encore avec nous.

Eugène ne s'ennuyait pas sur sa terrasse, bien que réduit, pour les premiers temps du moins, à l'oisiveté. Il aimait à entendre le murmure doux et continu d'une fontaine qui coulait à quelques pas de lui, à voir les chevaux et les vaches venir s'y abreuver, et les petits oiseaux se désaltérer et se baigner dans les creux que le temps avait formés sur le bord du bassin. Il suivait de l'œil le vol des insectes ; tout près de lui les poules ve-

naient picorer dans le gazon et becqueter les miettes qu'il leur jetait. Les chats sautaient dans l'herbe, puis, s'avançant à ses pieds, s'asseyaient, en le contemplant curieusement de leurs grands yeux verts. Plusieurs fois le jour, cette vie uniforme était variée par ces fins petits repas qui sont d'importants événements pour un convalescent, fût-il le plus sobre des hommes.

Adrien jouissait grandement de tous les menus plaisirs de son frère, et s'abandonnait aussi, pour son propre compte, au charme de ce pays dont il était véritablement amoureux.

Mais cette existence purement contemplative ne dura pas longtemps. Comme en un vigoureux printemps les bourgeons, s'ouvrant rapidement, ont bientôt recouvert d'un voile de verdure les branchages et les ramilles naguère morts et desséchés, ainsi la séve de la santé et de la jeunesse, puissamment favorisée par le temps et le lieu, ramenait la vigueur dans les membres desséchés d'Eugène, le feu dans ses yeux, le sang sur ses lèvres et sur ses joues. Bientôt le petit char fut remisé; Eugène parcourut toutes les terrasses d'un pas incertain d'abord, mais qui s'affermit tous les jours. Quoique soumis encore à un régime, il s'assit à la table de la famille. Même il put se permettre quelques pages de lecture, jouer quelques airs sur le piano. La première fois que ses doigts se placèrent sur les touches et que résonnèrent les notes de l'un de ses airs favoris, l'émotion, la joie et la reconnaissance firent bondir le cœur d'Adrien ; il se rappela le temps encore si rapproché où il avait bien cru que la main glacée de la mort allait arrêter les mains

agiles du musicien, et il fut obligé de se retirer vers la fenêtre pour dérober aux yeux les signes trop visibles du sentiment qui l'agitait.

— *Piccolo*, dit Adrien à son frère, un jour qu'assis sous un catalpa au coin de la plus élevée des terrasses, leurs regards erraient des hautes montagnes bleues de la Savoie aux vergers touffus de Clarens, et des forêts du Pléiau aux escarpements de la Dent du Midi, Piccolo, regrettes-tu d'être ici plutôt qu'à Cologny ?

— Même quand l'excellent Georges ne serait pas venu m'enlever, je ne serais pas allé à Cologny : d'abord, on ne t'avait point invité, puis, je ne veux ni donner des droits sur moi, ni autoriser des conjectures.... J'ai fait beaucoup de réflexions : j'en ai eu le temps. J'ai fait aussi mainte découverte et j'ai appris bien des choses. La maladie est une maîtresse d'école un peu rude, mais excellente. J'ai découvert que j'ai été un grand ingrat : je me suis laissé combler de grâces par Dieu, sans le bénir, je dirai presque, sans l'aimer. Parmi toutes ces grâces, il en est une, inestimable, dont je n'ai pas toujours senti le prix, c'est toi, mon Adrien. Quel privilége d'avoir pour frère un homme tel que toi ! Mais je te fais souffrir, je le vois à ta rougeur ; parlons de moi, c'est un sujet qui te plaît toujours. Eh bien, j'ai découvert que je suis le plus abominable égoïste....

— Tais-toi, enfant, ne te calomnie pas ; si tu as été un peu personnel, c'est notre faute à tous.

— Tout le monde, il est vrai, depuis mon enfance, m'a prévenu, choyé, gâté. Ici même.... Mais je sais bien à qui je dois les charmantes bontés dont on me comble ; je sais

bien que c'est pour l'amour de toi que l'on me soigne ainsi. Ces bons Gleyrens ! quand je pense aux horreurs que je t'ai débitées sur eux....!

— Cela ne compte pas ; tu battais déjà la campagne.

— C'est vrai; pourtant mes paroles insensées pèsent à mon souvenir. Ce n'est pas, du reste, le seul poids que j'aie sur la conscience; j'en ai un plus lourd, et dont il faut absolument que tu m'aides à me décharger. Notre tante Maynard t'a déshérité en ma faveur....

— Jamais, Eugène, je ne me suis regardé comme déshérité. Je n'avais même pas compté sur un legs ; j'ai donc été très reconnaissant de ce que j'ai reçu, et la clause qui te concerne dans le testament, m'a causé plus de joie qu'à toi.

— Je le sais bien, mais ceci ne change rien à l'affaire. Laisse-moi poursuivre. Lorsque notre tante eut enfin appris à te connaître, elle avait perdu la parole et le pouvoir de manifester ses volontés, autrement elle eût, j'en suis sûr, changé son testament, et t'eût fait une part plus large. Dans les derniers temps, quand nous étions ensemble auprès de son lit, souvent elle me regardait, puis ses regards se reportaient sur toi, et elle semblait fort angoissée de ne pouvoir se faire comprendre. Certainement elle voulait m'inviter à partager avec toi.

— Je suis certain du contraire. J'ai aussi remarqué ces regards qu'elle jetait alternativement sur nous deux, mais je les ai interprétés comme une invitation à rester toujours unis. J'ai compris qu'elle me recommandait, à moi le plus âgé, et, si tu veux, le plus sérieux, le plus raisonnable des deux, d'être toujours l'appui de l'enfant

qu'elle avait aimé et auquel sa protection allait être enlevée.

— Et moi je soutiens que c'est mon interprétation qui est la bonne. Adrien, dès que nous serons de retour à Genève, il faudra que tu acceptes la moitié de ce que je possède.

— Il faut, et au plus vite, mon garçon, que tu renonces à me demander une pareille bassesse. Vois-tu, quoique tu l'emportes sur moi par la figure, l'esprit, l'amabilité, il y a, sans me vanter, quelque chose que je sais mieux faire que toi : c'est de gagner de l'argent. Je ne t'ai pas dit, car tu étais trop malade, le magnifique résultat de notre dernier inventaire; je me vois en train de faire une fortune telle, que je ne saurai qu'en faire et qu'il faudra que tu m'aides à la manger. Puis, ne vois-tu pas que, dans notre ménage, je te laisse sans façon supporter la plus grosse part des frais, que je puise sans cérémonie dans ta bourse, toutes les fois que j'en ai besoin ? Je te défends de jamais me reparler de cette rêverie, éclose dans l'oisiveté d'un cerveau affaibli par le jeûne et la fièvre. Qu'est-ce que ce papier que tu tiens là ? ajouta-t-il en le lui enlevant. Ah, ah ! c'est ainsi que Monsieur, au lieu de se reposer, comme le veut le docteur, emploie ses loisirs à rédiger des projets d'actes de donation entre vifs; tu vas voir si je suis vif ! Et Adrien déchira le projet d'acte en mille pièces qu'il livra au vent. Les enfants, qui jouaient à l'autre bout de la terrasse, voyant tourbillonner ces menues parcelles, accoururent, pensant que l'oncle Adrien venait d'inventer un nouveau jeu. Leur présence mit fin à la conversation, et Adrien ne permit jamais à Eugène de reprendre ce sujet.

XXVII

UN MALENTENDU.

Vers les premiers jours de septembre, Adrien, bien remis de ses fatigues, regagna Genève. Mais on voulut à toute force garder Eugène à Gleyrens. Quoiqu'il fût guéri, ses nerfs étaient faibles encore. De plus, le médecin, avec qui Adrien était encore en correspondance, déclara qu'Eugène devait rester dans le canton de Vaud jusqu'à la vendange, afin de faire ce qu'on appelle une *cure de raisins*, c'est-à-dire, se nourrir presque exclusivement de ce raisin doux comme le miel, doré comme l'ambre, que chaque automne suspend aux flancs des coteaux qui s'étendent entre Vevey et Montreux. Eugène se soumit à la sentence sans murmurer, et la famille Gleyrens promit de la faire exécuter à la lettre.

Eugène écrivait assez souvent à son frère; il lui racontait les longues promenades que maintenant il pouvait faire; il lui peignait la vie simple, mais douce et gaie, qu'il menait, et qui paraissait fort de son goût. Dans une de ses lettres, il lui dit: — Je sais que la famille Barbarel m'en veut ainsi qu'à toi, mais qu'y faire? Je ne dépends d'eux en aucune façon et je n'avais nullement besoin de leur permission pour aller dans le canton de Vaud. Aurais-tu jamais pensé qu'une fausse nouvelle concernant mon insignifiante personne viendrait jusqu'ici? Mlle de Gleyrens, qui, par parenthèse, est arrivée avant-hier, et qui, par sous-parenthèse, me paraît charmante, a entendu dire à Vevey que je devais sous peu épouser Adeline Barbarel, et que ma maladie seule avait retardé le mariage. Si ce bruit ridicule se répandait à Genève, monte sur les toits pour le démentir, mon petit Adrien. Ah! d'ici j'entends mon Mentor me dire, en levant lentement l'index de la main droite: Rappelle-toi certaine conversation tenue sur le lac.... Cher Adrien, je puis te l'affirmer sur l'honneur, c'est toi qui as eu l'étrenne de cette extravagante idée, c'est toi qui l'as vue naître et mourir; jamais je n'ai dit aux Barbarel un mot dont ils puissent s'autoriser pour prétendre que j'ai recherché leur fille; il faut leur rendre justice, si je ne l'ai pas dit, ce mot, ce n'est pas leur faute, mais enfin je ne l'ai pas dit, et, bien sûr, je ne le dirai jamais.

Bientôt les lettres d'Eugène devinrent plus rares, plus courtes; il y régnait même un peu de contrainte. Quelquefois il disait à son frère: — Ah! qu'il me tarde de te revoir! il me passe par la tête et par le cœur mille cho-

ses;... mais je ne puis me décider à les écrire, je les garde pour mon retour, pour nos conversations entre chien et loup.

Pendant plusieurs jours, Adrien ne reçut aucune lettre d'Eugène ; mais il ne s'en inquiéta pas ; on était à Gleyrens au fort de la vendange, et il savait combien à cette époque, dans les pays de vignobles, toutes les familles sont joyeusement affairées.

Un jour, Adrien, après avoir dîné chez son associé, voulut, avant de retourner à ses affaires, aller voir à la poste s'il n'y trouverait point une lettre de son frère. Comme il passait près du débarcadère, il entendit le bruyant sifflet d'un bateau à vapeur qui arrivait ; machinalement il regarda les passagers qui commençaient à défiler.

— Voilà qui est singulier, se dit-il, n'est-ce pas Eugène que je vois là? Les vendanges ne sont pas finies et il revient sans me prévenir!

Se glissant parmi les spectateurs, il parvint à l'issue des barrières qui protégent le débarquement. Au moment où Eugène passait, les yeux baissés, Adrien le prit par le bras. Eugène tressaillit et essaya de se dégager ; mais Adrien le tenait ferme :

— Qu'est-ce donc, Eugène? lui dit-il en italien, pourquoi reviens-tu?

— Je te le dirai plus tard, je t'écrirai ; laisse-moi aller ; il faut que je parte ;... il faut que je quitte la Suisse, il le faut absolument, ou je vais redevenir malade, plus que je ne l'ai jamais été. Lâche-moi, je te dis que je t'écrirai.

Mais Adrien n'était point du tout disposé à le laisser aller et il l'entraînait vers leur demeure ; vainement Eugène essayait de résister à cette contrainte douce mais énergique ; bon gré mal gré, il lui fallut monter et entrer avec Adrien.

Eugène s'assit, et, les bras appuyés sur la table, se cachait le visage.

— Cher ami, dit Adrien, en proie à la plus vive inquiétude, qu'as-tu donc ? que signifie ce retour ou plutôt cette fuite ?

Eugène ne répondait rien ; mais Adrien continuait à le presser de questions. Eugène se leva ; sa poitrine était oppressée et tout son corps tremblait. A la fin, d'une voix rauque et basse :

— Il ne faut pas m'en vouloir, Adrien ; tu m'excuseras, je t'en prie, auprès de Georges, s'il trouve que la lettre que je lui ai laissée ne m'excuse pas assez. Ce n'est pas leur faute ; ils m'ont admirablement soigné, mais, je te l'ai dit, je ne suis point guéri, oh ! point du tout, et je pars pour aller en Italie.... ou ailleurs....

— Que s'est-il donc passé ? dit Adrien en obligeant son frère de se rasseoir et s'asseyant à côté de lui. Tes mains, ton front sont brûlants, tu as la fièvre, mais ce n'est pas tout : il y a dans tes paroles quelque chose d'incompréhensible. Allons, mon cher enfant, dis-moi la cause du trouble où je te vois ; parle-moi avec une entière confiance.

— De la confiance ! pourquoi en as-tu manqué, toi ? Tu veux que je t'ouvre mon cœur, et toi, toujours caché... oh ! pardon, pardon, mon bon Adrien. Moi t'ac-

cuser ! Non, non ; je ne me suis montré ni assez affectueux, ni assez raisonnable pour devenir le confident de tes sentiments et de tes projets.

— Je te comprends de moins en moins. Je ne sais de quoi tu veux parler, mais je puis bien te dire en toute sincérité que, pour ce qui me touche personnellement, je n'ai ni dans le cœur le plus léger sentiment, ni dans la tête le plus petit projet que je t'aie caché, ou que je voulusse te cacher.

Dans les yeux égarés d'Eugène parut une lueur d'espoir, semblable à celle qui doit animer le regard d'un condamné qui entrevoit la révocation de sa sentence. — Julie se serait-elle donc trompée ? dit-il à demi-voix et en se promenant avec agitation ; ah ! bien plutôt il m'a deviné, et veut, comme toujours....

Adrien passa son bras sous celui de son frère.

— Eugène, explique-toi, je t'en conjure ; tes paroles m'alarment et ne m'offrent que mystère sur mystère. Voyons ! que t'a dit Julie ? En quoi se sera-t-elle trompée ?

— Tu ne devines pas ?.... Elle n'a pas trahi ta confiance, puisque tu ne lui as rien dit, mais ce qu'elle a pu voir, le portrait que toi-même tu m'as fait....

— De qui ?

— De la femme que tu désirais et dont j'ai trop bien reconnu l'original....

— Ah ! le jour commence à se faire ! s'écria Adrien du ton le plus joyeux. Eugène, mon petit Eugène, tu es tombé dans le piége que je t'ai tendu, tu réalises le plus cher de mes vœux, tu aimes Marie de Gleyrens.

— Le piége que tu m'as tendu ! le plus cher de tes vœux ! Adrien, je n'ose te croire.

— T'ai-je jamais trompé, Eugène ?

— Quoi ! ce serait pour moi...?

— Oui, c'est pour toi qu'il y a quelques mois je me suis réjoui de retrouver Marie si bonne, si aimable, si belle.

— Tu ne m'as jamais rien dit....

— Je m'en serais bien gardé. Plus d'une fois déjà j'ai pu voir que, pour te faire trouver une demoiselle désagréable, il me suffisait de te la signaler comme charmante. Par figure de rhétorique, je te parlais de la femme que je choisirais pour moi-même, mais je pensais à celle que je m'étais choisie pour belle-sœur; oui, c'est à Marie que, sans le savoir, tu donnais pour rivale Adeline Barbarel.

— Adrien, Adrien, je te sais tellement capable de tous les sacrifices que j'hésite encore à en croire même ta parole toujours si vraie.

— Si jamais, Eugène, j'ai mérité que tu me croies, c'est en ce moment. Mais qui peut donc t'en faire douter, de ma parole ? Quelles sont ces conjectures auxquelles tu as fait allusion ?

— Tu vas le savoir. Ce matin même, tout le monde partait pour la vigne; Julie me dit qu'elle resterait à la maison à cause du brouillard et que je devais lui tenir compagnie. Elle me plaisanta sur mon air un peu maussade, et elle insinua que ce n'était pas pour l'amour du raisin que je regrettais de n'avoir pas accompagné les vendangeurs. Je me sentis rougir. Alors, s'autorisant de ce qu'elle m'a connu tout enfant, elle me dit qu'elle avait

cru remarquer en moi un goût naissant pour Marie; puis, avec beaucoup de ménagement, elle me fit entendre que peut-être tu m'avais devancé....

— Quelle folie! qui a pu le lui faire croire?

— Il paraît que, dans ton premier séjour à Gleyrens, tu t'es beaucoup occupé de Marie; tu recherchais toutes les occasions de lui parler, tu te permettais même de la réprimander....

— Et c'est là-dessus!... Est-il possible? s'écria vivement Adrien.... Oui, c'est vrai, je l'ai étudiée, je l'ai fait parler, je l'ai provoquée, taquinée même, afin de la bien connaître et de lui faire déployer tous les replis de son caractère. Ils ont donc cru que je songeais à moi! Quelle erreur! Il faut les en tirer.

— Ils s'y sont trompés, en effet, Adrien, et... l'honneur et l'amitié exigent que je te le dise,... elle s'y est trompée aussi, peut-être. Elle rougit quand on te nomme; elle-même parle de toi avec une chaleur.... A son arrivée, lorsqu'elle a su que tu étais parti, elle en a témoigné un vif dépit.

— Pure amitié; reflet de cette affection que tous les bons Gleyrens me portent. Jamais jeune fille ne m'a aimé, mon bon Eugène; Marie n'a pu voir en moi qu'un censeur austère, et d'ailleurs elle est à la fois trop fière et trop modeste pour donner son cœur à qui ne le lui a pas demandé. Chasse donc de ta tête cette chimérique rivalité, et ne pense plus qu'aux moyens d'obtenir l'affection et la main de Marie.

— Que dis-tu! son affection, sa main! Ah! malgré

cette fatuité que tu m'as tant reprochée, je ne puis me faire illusion ; non, non, je ne suis pas aimé.

— Tu le seras. Tu sauras faire, pour gagner le bonheur, ce que tu as fait si souvent pour plaire à des indifférents : tu sauras être aimable. Pour le moment, le plus pressé, c'est d'écrire à nos amis. Tu leur as, m'as-tu dit, laissé une lettre ; tu ne leur as donc pas fait tes adieux ?

— Non. Quand Julie m'eut communiqué ses conjectures, je rassemblai tout mon courage pour lui dire avec autant de calme que je pus : « Je vous suis obligé de m'avoir appris tout cela. » Puis, j'entrai dans ma chambre, j'y traçai à la hâte quelques lignes ; ce qu'elles peuvent dire, je ne le sais plus bien. M'étant approché de la fenêtre pour rafraîchir un peu ma pauvre tête, je vis que le bateau à vapeur venait de quitter Villeneuve ; je coupai par les vignes et courus vers Montreux. Je ne suis pas sûr de ne m'être pas entendu hêler par la voix sonore de Georges, mais je poursuivis ma course sans me retourner, et j'arrivai à temps pour sauter dans le petit bateau qui allait rejoindre le grand. Certainement, les Gleyrens m'auront pris pour un fou.

— Pendant un moment, qui m'a paru fort long, j'ai eu la même crainte. Heureusement celles qui causent ce genre de folie ne s'en effrayent pas trop et le pardonnent.

— Ah ! que j'ai souffert ! que j'ai été malheureux ! Quoi ! cette épine qui me déchirait, m'est donc ôtée ? Il est bien vrai que tu n'aimes pas Marie, que je puis l'aimer sans te causer le plus léger chagrin ?

— Jusques à quand devrai-je te répéter que tu me causes la plus vive joie. Mais nous n'avons pas de temps à perdre, le courrier va partir. Je vais écrire à Mme Georges de Gleyrens, et ce ne sera pas pour la louer de sa pénétration.

Adrien ajoutait mentalement : — Dans le temps, Julie, vous n'avez pas su lire ce qui était dans mon cœur ; maintenant vous avez cru y lire ce qui n'y est pas : je ne me croyais pas si indéchiffrable !

La lettre écrite et envoyée, Fanchette vint apporter le thé. Pendant que les deux frères se versaient force tasses de ce breuvage restaurant qui est pour la classe cultivée ce qu'est le vin pour les ouvriers et le café au lait pour leurs femmes, Adrien dit à Eugène :

— Maintenant que te voilà rassuré, conte-moi donc un peu comment tu t'es laissé prendre ? Est-ce tout de suite, à première vue ?

— A peu près. Cela t'étonne ?

— Pas beaucoup. D'abord, un convalescent est très accessible aux vives impressions et peu capable de leur résister. Puis, sous ce doux ciel, où les fleurs se pressent de naître, si abondantes et si belles, comment cette fleur de la vie, l'amour, n'éclorait-elle pas spontanément ? Raconte-moi donc cette première entrevue ?

— Marie revenait du Simmenthal par le col de Jaman. Nous sommes allés à sa rencontre. La folâtre ! elle ne nous voyait pas, et elle faisait de grands sauts le long d'une pente rapide en s'appuyant sur un bâton ferré. Tout à coup elle découvre son frère et sa mère, elle jette sa pique, et d'un bond elle est dans leurs bras.

Mais, dans la course, son chapeau était tombé d'un côté, son peigne de l'autre, et une masse de cheveux blonds s'étaient déroulés sur ses épaules. Au moment où elle m'aperçoit, un coloris plus vif encore se répand sur ses joues. Elle répare à la hâte, et plus ou moins bien, le désordre de sa coiffure, puis elle vient à moi, et de cet air candide que je n'ai vu qu'à elle, me félicite d'être heureusement sorti de cette maladie qui a tant inquiété mon frère.

— Et toi, si grand ami du décorum et si grand ennemi des vives démonstrations, que pensais-tu pendant ce temps-là ?

— Je pensais... qu'il était bien désagréable de se présenter devant cette charmante fille avec des joues si creuses et une tête tondue de si près ! Ah ! qu'elle est aimable, Adrien, même dans ces variations d'humeur que tu te permets d'appeler des inégalités ! Combien de petites pimbêches de douze ou quatorze ans qui n'ont pas la naïveté et la candeur qu'elle a encore à dix-neuf ! Quand elle assiste au culte, soit en famille, soit à l'église, quel air modeste, sérieux, recueilli !

— Il me semble que tu n'as pas assisté au culte sans distraction, toi.

— Et il faut la voir au milieu de ce bruyant essaim d'enfants qui ne sauraient se passer de tante Marie, et sans cesse la lutinent. J'ai trouvé aussi en elle cette culture d'esprit....

— Ne t'abuse pas. Marie n'a pu recevoir qu'une instruction assez incomplète.

— Que m'importe qu'elle ne puisse pas dire le nom

de tous les rois égyptiens, ni celui de toutes les planètes que l'on a inventées dernièrement ? L'as-tu jamais vue écoutant un entretien intéressant, les yeux attentifs, les lèvres entr'ouvertes, hasardant quelquefois, avec timidité et en rougissant, une petite question ? J'ai souvent lu à ces dames, pendant la veillée, les œuvres de quelque grand poëte. Comme alors son œil devenait brillant et humide ! Mais comment ne sentirait-elle pas le charme des grands poëtes, n'est-elle pas, dans sa fraîche beauté, la poésie elle-même ?

— Ah ! mon philosophe blasé et désabusé, qui as tant ri des enthousiastes ! Tant de véhémence dans ton amour me ferait craindre pour sa durée ; mais heureusement c'est en réalité, et non dans ton imagination seulement, que Marie est pieuse, bonne, modeste. Quand elle sera ta femme....

— Ma femme !... Je n'en suis pas là, il s'en faut bien, s'écria Eugène avec un profond soupir.

A ce moment, un coup de sonnette sec et fort retentit à la porte.

— Oh ! mon bon petit Adrien, s'écria Eugène, j'entends Fanchette qui vient et un pas d'homme qui la suit ; c'est une visite, je voudrais bien ne pas la recevoir.

— Sauve-toi donc dans ta chambre.

— Il est trop tard.

— Ces Messieurs, dit Fanchette en avançant la tête, peuvent-ils recevoir M. Georges de Gleyrens ?

Avant que les deux frères, saisis de surprise, eussent eu le temps de répondre, Georges était dans la chambre.

— Qu'est-ce donc que ce cheval échappé qui prend

le mors aux dents à travers mes vignes, qui ne daigne pas tourner la tête quand je m'enroue à l'appeler, et qui du rivage saute dans le petit bateau de manière à le faire presque chavirer ?

— Cher Monsieur de Gleyrens, dit Eugène, ma conduite doit vous paraître inexplicable et impardonnable.

— Si je l'avais jugée impardonnable, je ne serais pas ici. Pour inexplicable, elle l'est, malgré votre épître, et c'est pour cela que, laissant mes cuves, mon pressoir, mes ouvriers, je suis venu à Genève par le bateau qui a suivi le vôtre.

— Bon Georges, dit Adrien, je vous reconnais bien là !

— Vous allez prendre une tasse de thé avec nous, ajouta Eugène, et Adrien vous donnera de vive voix l'explication que demain le courrier vous aurait portée.

En prenant sa tasse de thé, Georges regardait alternativement les deux frères, comme pour lire sur leur physionomie ce qui avait dû se passer entre eux. Cet examen ne lui apprenait pas grand'chose. Le visage d'Eugène était fatigué et pâle, mais calme ; celui d'Adrien avait, comme d'ordinaire, une expression douce, sereine, affectueuse, et, de plus, une nuance de joie.

— Frère, dit Eugène, sois mon interprète ; exprime les vœux que j'ose former : je te reconnais sur moi l'autorité d'un père comme tu m'en as toujours montré l'affection.

Eugène se leva. En passant près de son frère, il lui serra vivement la main, et ils échangèrent un regard plein de tendresse et d'émotion. Georges posa la tasse

qu'il venait de vider, et attendit, les yeux fixés sur Adrien.

— Cher ami, lui dit celui-ci, vous souvenez-vous qu'il y a onze ans ma mère me chargea de la remplacer auprès de son Eugène? Je pris alors devant Dieu la résolution d'être l'appui de cet enfant, mais la Providence a semblé vouloir donner cette tâche à d'autres. L'aimable caractère de mon frère lui a valu des protecteurs et des amis qui ne m'ont rien laissé à faire. Plus tard, quand il a été son maître, j'ai cru que mon rôle serait de garder sa jeunesse des piéges que pourraient lui tendre le plaisir et la dissipation ; mais là encore, mon rôle s'est réduit presque à rien, malgré les périls auxquels l'exposaient sa fortune et ses avantages extérieurs. Il ne me restait donc qu'un vœu à former pour lui, c'est de le voir trouver dans le mariage un bonheur domestique complet. Voulant, s'il m'était possible, lui venir en aide, je regardais de côté et d'autre, j'examinais toutes les jeunes personnes, mais je n'en trouvais aucune qui ressemblât au portrait idéal que je m'étais tracé. Enfin j'en vis une dont je pus me dire : Ne sont-ils pas faits l'un pour l'autre?

Tandis que j'arrangeais ainsi la vie de mon frère, cette vie était menacée. Le coup fut détourné ; cependant la santé d'Eugène ne se fût peut-être jamais raffermie sans vous, sans l'influence de votre doux climat, surtout sans les soins affectueux et multipliés qu'il a trouvés dans votre famille. Mais, tandis qu'il échappait à la fièvre et rentrait en possession de ses forces, il se laissait subjuguer par le plus vif des sentiments. Mon plan réussissait, et au

delà. Je m'étais borné à espérer qu'une tendre admiration, une douce préférence, inclineraient paisiblement son cœur vers l'épouse que j'avais osé choisir pour lui....

Ici Georges, qui, pendant les dernières paroles d'Adrien, avait tordu sa moustache, croisé et décroisé ses jambes et fait de grands efforts pour ne pas l'interrompre, se leva brusquement.

— Pour lui ! C'était pour lui ! Quoi ! Adrien, ce n'est pas pour vous que vous aviez pensé à Marie ? Adrien, pour la première fois depuis que je vous connais, il m'arrive de douter quand vous affirmez ; je ne puis m'empêcher de croire que vous aviez réellement un penchant pour ma sœur, et qu'en ce moment vous le sacrifiez à une fantaisie de votre frère.

— Ce n'est pas une fantaisie chez Eugène, et, pour ce qui me concerne, vous vous trompez, Georges, je vous l'affirme devant Dieu ; jamais je n'ai eu de vues personnelles sur Mademoiselle de Gleyrens ; l'amour de mon frère pour elle, loin de me contrarier et de me coûter un sacrifice douloureux, réalise le plus ardent de mes souhaits.

— Pardon, pardon, ami. Mais si vous saviez quel coup terrible vous venez de me porter ! répliqua Georges en se promenant dans la chambre d'un pas brusque et irrégulier, et dominé par une pénible émotion. Adrien, vous aviez choisi un époux à Marie ; nous, de notre côté, et depuis longtemps, nous lui en destinions un ; mais ce n'était pas Eugène. C'était vous, oui, vous. Julie, en continuant à s'occuper de ma sœur, s'était figuré qu'elle

travaillait pour vous. Depuis que Marie est sortie des années un peu difficiles de l'adolescence, chaque fois que nous avions le bonheur de voir chez elle s'effacer un défaut, ou se développer une grâce, nous disions : Dieu veuille que ce soit pour Adrien que Marie s'améliore et s'embellit ! Vous me direz : Quel droit aviez-vous donc de disposer ainsi de moi ? Nous n'en avions aucun, si ce n'est notre vive affection pour Marie et pour vous, la certitude que vous seriez heureux l'un par l'autre, le désir ardent que vous devinssiez réellement notre frère ; Adrien, vous-même, ce printemps, vous nous avez donné à croire que nous touchions au moment de voir ces vœux réalisés. Et tout cela ne serait qu'un rêve !

— Moi ! s'écria Adrien, je vous aurais donné à croire...

— Oui. Pouvions-nous deviner que vous pensiez à votre frère, quand vous montriez tant de prédilection pour Marie, tant de plaisir à vous trouver avec elle, quand vous escaladiez les rochers ou descendiez au fond des ravins pour lui cueillir des fleurs ; pouvions-nous deviner, quand vous vous plaisiez à la railler et à la provoquer, comme pour découvrir tout ce qu'elle pouvait cacher dans son cœur, que c'était pour votre frère que vous vouliez lire à fond dans ce cœur ? Ah ! la pauvre enfant ! assurément, ce n'est pas votre frère qu'elle aime. Malheureux, qu'avez-vous fait ?

Adrien avait rougi et pâli plus d'une fois.

— Je vois bien, s'écria-t-il enfin, qu'avec les meilleures intentions on peut encore avoir des torts graves envers ceux que l'on aime le mieux et que l'on désire le plus

servir. Ah! que Dieu nous pardonne même nos erreurs cachées! J'ai eu tort de ne mettre personne dans ma confidence. Pendant quelques heures, mon pauvre Eugène, sur une parole hasardée de Julie, désespéré à la pensée d'être mon rival, a voulu s'enfuir loin de moi, loin de Marie. Dieu sait quand je l'aurais revu, si, par un hasard providentiel, je ne m'étais pas trouvé là au moment où il débarquait. A vous, ami, à vous et à Julie, j'aurais dû vous parler tout d'abord, je le vois maintenant. Mais quoi? pouvais-je savoir si ces deux enfants s'aimeraient? Mettant les affections au-dessus de tout, je ne voulais pas pour eux d'un de ces mariages arrangés à l'avance entre parents, et où l'on tient compte de tout, excepté du penchant du cœur.... N'importe; j'ai eu tort, grand tort surtout, si, comme vous paraissez le craindre, Marie a pu.... Mais non, non, Georges, c'est impossible, ajouta Adrien dont le visage s'était coloré du rouge le plus vif; vous vous êtes trompé sur le compte de votre sœur comme sur le mien ; vous nous avez regardés, jugés l'un et l'autre, à travers le prisme de ces rêves si bienveillants et si flatteurs pour moi. Non, jamais je n'inspirerai à une jeune fille.... Je n'ai plu à aucune, je n'ai rien de ce qui peut leur plaire. D'ailleurs je n'ai point cherché à gagner le cœur de Marie ; elle a même dû me trouver souvent étrange, despotique, dur peut-être. Soyez sûr qu'elle n'a pu croire fortement.... Non, non ; elle n'aura pas de peine à s'attacher à un homme jeune, aimable, qui éprouve pour elle le plus ardent amour et saura le lui exprimer. N'est-ce pas, bon Geor-

ges, vous ne repousserez pas mon Eugène ; vous appuierez sa demande ; vous plaiderez sa cause...

— Ah ! n'exigez point de promesse ; je suis tout étourdi des tuiles qui me pleuvent sur la tête depuis ce matin, et je ne puis si vite me remettre de mon désappointement. Jamais, Adrien, vous ne saurez avec quelle ardeur Julie et moi nous désirions vous appeler notre frère, quelle fête nous nous en faisions !

— Mais si je ne suis pas votre beau-frère, je n'en serai pas moins, et toujours, votre frère, votre Adrien. Plus que jamais, car, Eugène entrant dans votre famille, n'en deviendrai-je pas membre aussi, en quelque sorte? Avant que je rappelle ce pauvre enfant, à qui le temps doit paraître bien long, promettez-moi pour lui votre appui.

— Nous verrons, nous verrons. Rappelez-le si vous voulez ; mais je ne promets rien.

Devant Eugène, Georges ne voulait pas reparler de son désappointement ; mais, comme il en était encore tout préoccupé, cela lui donnait l'air quelque peu contraint. Eugène, lui, voyait bien que tout n'irait pas de soi-même, d'autant plus que Georges, tout en déclarant que pour son compte il se trouverait très flatté de son alliance, déclarait en même temps que sa mère et lui laisseraient à Marie une pleine liberté de décision. — De nos jours, ajouta-t-il, même dans les familles où jadis on se passait le mieux du consentement des jeunes filles, ce n'est plus la coutume de disposer d'elles sans les consulter.

Quelques instances que fissent les deux frères pour le retenir au moins cette nuit, Georges repartit le soir

même par la diligence, voulant se retrouver le lendemain matin au milieu de ses occupations.

— N'aie donc pas cet air abattu, enfant, dit Adrien à son frère, comme ils revenaient d'accompagner Georges; écoute mon plan. La position que tu viens de prendre ne te permet plus de demeurer à Gleyrens; mais ta santé réclame encore un air plus doux que celui de Genève. Je vais m'arranger avec Berthelet et Bichou pour une nouvelle absence ; je te conduirai, dès demain, dans une pension sur le bord du lac, aussi près que possible de Gleyrens; puis je monterai au château; je parlerai à Marie.....

— Toi, Adrien!

— Moi-même. Je désire lui parler; ensuite je redescendrai te conter le tout de point en point.

XXVIII

UN PLAIDOYER.

Par un jour d'octobre singulièrement froid et pluvieux (il est de tels jours, même à l'extrémité orientale du Léman), Marie de Gleyrens, comme autrefois Mme de Malbrouck, montait l'escalier du donjon. Dans une espèce de galetas qui en occupait le haut, elle avait vu un vieux tabouret en tapisserie dont elle voulait copier le dessin. Elle aurait pu aisément y envoyer un domestique, et s'épargner la peine de faire crier sous ses pieds les marches vermoulues, et de déranger elle-même la vénérable poussière et les antiques toiles d'araignée. Mais la jeune fille se trouvait dans une de ces situations d'esprit où l'on soupire à la fois pour la solitude et pour le mouvement. Si le temps eût été beau, elle aurait descendu la colline en courant à travers les bosquets et les prairies. Mais le

moyen de sortir, quand une pluie fine et serrée augmente de moment en moment! A chaque étage, Marie s'arrêtait; à chaque étage, elle avançait son frais visage en dehors de l'une des fenêtres percées aux quatre faces de la tour. Un voile gris recouvre cet horizon si étendu; partout la pluie trempe la terre, noircit les troncs des arbres, tombe avec un bruit monotone. Au troisième étage, Marie s'accoude sur une fenêtre à machicoulis; son imagination remonte les siècles, évoque des scènes féodales. Elle se représente ses ancêtres partant pour la guerre, enseignes au vent, ou pour la chasse, le faucon sur le poing, ou marchant à la rencontre de leur seigneur suzerain, le duc de Savoie, avec cinquante cavaliers *moult bien vêtus, caparaçonnés et embâtonnés*, ou encore, allant sur quelque éminence voisine, poser la première pierre d'une abbaye fondée et richement dotée par eux. Puis, par une transition bien naturelle, du passé elle arrive au présent, à la déchéance de cette famille si puissante autrefois, maintenant réduite à un état de pauvreté relative. Ceci lui rappelle forcément une conversation qu'elle a eue, ce matin même, avec sa mère, et où, à propos de la difficulté qu'une fille noble et pauvre trouve à s'établir convenablement, il a été question de certaines ouvertures....

— Selon le monde et le simple bon sens, se dit Marie, ma mère a raison; M. Eugène Sattori est un parti qui réunit tout ce qui peut plaire à une jeune fille et satisfaire ses parents. Si mes amies de Vevey savaient que je suis recherchée en mariage par un jeune homme si riche et si agréable, elles me croiraient la plus heureuse créature du monde. Elles ne savent pas, personne, j'espère, ne

saura jamais, combien j'eusse volontiers accepté un homme moins jeune, moins riche, moins beau. Adrien, Georges, Julie, vous avez joué bien imprudemment avec mon pauvre cœur !

A ce moment, elle vit entrer sous le portail, non un cavalier couvert d'une armure étincelante, mais un piéton revêtu d'un surtout de toile cirée tout ruisselant de pluie.

— J'ai déjà vu ce manteau, se dit-elle ; n'est-ce pas celui que, ce printemps, on plaça sur mes épaules un jour qu'un orage nous surprit dans les champs ?

Le voyageur traverse la cour, sonne à la petite porte ; Jacques vient ouvrir.

— Hé ! Monsieur Sattori, s'écrie-t-il, qui vous attendait par ce temps !

Marie n'entend pas la réponse de l'arrivant; mais elle a bien vu, à la taille, lequel des Sattori.... Elle se laisse tomber sur un vieux siége, et fond en larmes. Quand elle est un peu calmée, elle descend, plus lentement encore qu'elle n'est montée ; elle va dans sa chambre laver ses yeux, et reste dans la solitude jusqu'au moment du dîner.

Elle entra au salon, les joues colorées et le cœur agité. Adrien se leva et s'avança en lui tendant la main. Il avait une expression si ouverte, quelque chose de si bon, de si fraternel, que Marie sentit son dépit s'apaiser, et son embarras diminuer. Néanmoins elle parla peu. Quand le repas fut terminé, Mme de Gleyrens lui dit :

— Ma fille, M. Sattori désire avoir avec vous une conférence ; vous pouvez en pressentir le sujet.

Les flots d'une vive rougeur envahirent le visage de Marie ; un tremblement agitait tout son corps.

— Je ne veux pas ! allait-elle dire. Mais trois regards, fixés sur elle, arrêtèrent sur ses lèvres le refus qu'elle allait articuler : celui de sa mère, empreint de cette autorité des grands jours à laquelle Marie ne résistait guère, celui de Georges, affectueux, mais grave et presque sévère, celui de Julie tout pénétré de la plus tendre sympathie. Marie demeura immobile sur sa chaise, les yeux baissés. Sa mère, son frère et sa belle-sœur sortirent l'un après l'autre. Julie en passant la baisa doucement au front, mais Marie resta silencieuse et immobile.

Demeuré seul avec Marie, Adrien s'approcha d'elle et lui dit :

— Sans la pluie.....

— C'est donc de la pluie et du beau temps que vous voulez me parler, interrompit-elle de son air le plus mutin.

— Peut-être. J'espère en tout cas que notre entretien ne sera pas orageux. Sans la pluie, je vous aurais demandé de venir avec moi faire une promenade sur l'une ou l'autre des grandes terrasses ; je suis réduit à vous en proposer une dans la grande galerie voûtée.

— Comme vous voudrez, répondit Marie en se levant.

Tous deux, quittant le salon, commencèrent à marcher sous les arceaux de ce long passage, qui s'étendait sur toute la face de l'une des ailes du château. Quelques bois de cerfs, de vieux tableaux enfumés, des plans et des

cartes géographiques non moins vieilles, en faisaient tout l'ornement.

— Vous souvient-il, Mademoiselle Marie, que, ce printemps, nous nous sommes aussi promenés ensemble dans cette galerie ?

— Oui, il m'en souvient, répondit Marie d'une voix très basse à laquelle, appelant à son secours toute sa fierté et toute sa modestie, elle avait réussi à ôter tout accent de dépit, de reproche ou de douleur.

— Depuis, que de choses se sont passées, semble-t-il ! Cependant je me retrouve à côté de vous, sous ces voûtes, avec les mêmes sentiments et les mêmes pensées qui me préoccupaient, il y a cinq ou six mois. Je n'ose espérer que vous vous rappeliez de quoi nous parlions alors ?

— Pardonnez-moi, je me le rappelle ; vous me parliez de Monsieur votre frère ; vous me contiez de lui toutes sortes de beaux traits : qu'il vous avait donné un cheval de selle pour votre jour de naissance, que.....

— Vous me feriez croire que je vous ai ennuyée en vous parlant de mon Eugène. Il faut m'excuser si, sans le vouloir, je parle souvent de lui ; on aime à parler de son enfant.

— Votre enfant ! avec si peu de différence d'âge entre vous deux ! C'est tout au plus si je permettrais à Georges de se donner envers moi ces airs paternels, et pourtant il est de onze ans mon aîné.

— Il n'y a entre mon frère et moi que quatre à cinq ans, à consulter notre acte de naissance ; il y a beaucoup plus si l'on tient compte de mon humeur grave, un peu triste même.....

— Je ne vous aurais jugé, ce printemps, ni grave, ni triste. La gaîté, la malice, l'espièglerie même ne vous faisaient point défaut.

— Oui, ce printemps, j'ai senti en moi une gaîté, une vie à laquelle j'étais resté à peu près étranger jusqu'alors. Bien des choses ont pu y contribuer : la beauté du ciel, car il n'a plu qu'un seul jour, celle de votre incomparable pays, l'accueil si affectueux que je recevais de vous tous : mais ma joie avait une autre cause. Depuis que mon frère est arrivé à l'âge d'homme, mes vœux appelaient, mes regards cherchaient pour lui une compagne. De toutes les jeunes personnes qu'il voyait dans le monde, aucune ne lui avait plu, et je ne l'avais point regretté. Maintenant, sous les ombrages de Gleyrens, je pouvais me dire : Je l'ai trouvée, celle qui pourra faire le bonheur de mon frère.

— Je vous suis infiniment obligée. C'était donc pour me préparer à l'honneur que vous me destiniez que vous me faisiez de votre frère tant et de si beaux éloges ? Franchement, je les trouvais quelquefois un peu longs, mais je vous excusais en me disant : C'est l'excès de son amour fraternel qui le rend si prolixe ; je vous admire beaucoup moins maintenant : je ne vois plus en vous qu'un frère qui veut marier son frère. Mais, Monsieur Adrien, permettez-moi de vous le dire, comment un homme aussi judicieux que vous pouvait-il faire un aussi mauvais choix, et destiner à un être aussi parfait que M. Eugène une femme qui manque d'ordre, de tête, et à qui on reproche d'être naïve, ce qui est, dit-on, un très grand défaut ?

— Marie, je vous connais trop pour croire que vous recherchiez des éloges; je conviens avec vous que vous êtes sujette à oublier, dans vos courses et vos visites, votre parapluie, quand le temps est mauvais, votre ombrelle, quand le soleil luit, votre mouchoir en tout temps. Mais tout cela, chez vous, c'est étourderie, non désordre. Je le sais, car je vous ai suivie, étudiée.... Quelle perfidie! vous ne vous en doutiez pas.

La pauvre Marie étouffe un soupir.

— Quant à votre abandon, à votre extrême mobilité, c'est justement là le charme qui a captivé Eugène. Oui, Marie, il vous aime! Mais le sentiment violent qui s'est emparé de son cœur, l'a rendu timide, contraint, craintif; il a pu vous paraître moins aimable qu'il ne l'est. Ce qui devrait vous toucher vous préviendrait-il contre lui? Mon pauvre Eugène serait-il condamné à connaître le tourment d'aimer sans être aimé?

— Je n'ai nullement cherché à me faire aimer de lui. Je serais très fâchée de causer du chagrin à personne; mais s'il en était ainsi pour Monsieur votre frère, il ne faudrait pas trop s'alarmer. Chez les hommes, dit-on, les sentiments n'occupent dans la vie qu'une fort petite place, et leurs chagrins de cœur ne sont ni bien vifs ni bien durables.

— Marie, est-ce bien la sœur de Georges de Gleyrens qui doute qu'un homme puisse aimer avec force et persévérance? Lui, au moins, le succès a couronné sa constance! Mais il en est d'autres dont un attachement malheureux a brisé toute la vie; permettez-moi même de croire, que, chez un homme, le sentiment s'enracine

plus avant dans l'âme, et que, lorsqu'il faut l'en arracher, la secousse est plus forte, le cœur plus déchiré, la blessure plus lente à guérir. Oh ! vous n'infligerez pas, de gaîté de cœur et par simple caprice, une pareille douleur à un jeune homme honnête, bon, aimable ; vous le verrez, vous l'entendrez avant de le repousser !

— Monsieur Adrien, s'écria Marie en couvrant son visage de ses mains, je vous en supplie, ne me sollicitez pas si vivement ! Ne me parlez pas de votre frère, ne me tourmentez pas à son sujet ; vous me le feriez haïr !

— Ce que vous dites là est-il juste, est-il raisonnable, Marie ? Vous haïriez mon frère parce qu'il vous aime et désire ardemment consacrer sa vie à vous rendre heureuse ! cela est inconcevable, cela est impossible. Ce n'est point la tendresse fraternelle qui m'aveugle ; dès sa première enfance, il a su se faire aimer de tout le monde, et il faudrait qu'il déplût précisément à la seule femme qui a troublé le calme de son cœur !

— J'en suis désolée, dit Marie, tandis que des larmes roulaient sur ses joues. Je vous assure, Monsieur Adrien, que je n'y mets, ou du moins que je m'efforce de n'y mettre ni caprice, ni prévention, ni entêtement. Je sais que Monsieur votre frère plairait à toute autre ; je sais que mainte jeune fille, valant mieux que moi sous tous les rapports, serait fière de se voir recherchée par lui et heureuse de l'accepter, mais moi, je ne le puis... Qu'il me chasse au plus vite de sa pensée, car jamais, jamais je ne pourrai l'aimer.

— Ne dites pas jamais, Marie ; vous réfléchirez ; on ne vous pressera point, vous pourrez prendre du temps.

— Ce serait inutile, et il serait déloyal d'entretenir chez Monsieur votre frère des espérances qui plus tard seraient déçues, car le temps ne fera, j'en suis sûre, que me fortifier encore dans ces sentiments.

— Eh quoi ! dit Adrien à demi-voix, en pressant le pas et se frappant le front, la même fatalité nous poursuivra tous deux ! Mon Eugène, mon enfant, devras-tu souffrir ce que j'ai souffert ?

— Vous ! vous avez souffert? Vous avez connu les peines de l'amour malheureux ? Vous ?

Ce fut au tour d'Adrien de rougir.

— Je ne sais comment, dit-il, j'ai pu laisser échapper devant vous, Marie, ce secret que nul n'a connu, pas même mon frère. Oui, j'ai souffert beaucoup, longtemps, et quelque salutaire qu'ait pu, en définitive, être pour moi cette épreuve, c'est avec crainte et douleur que je la vois menacer aussi mon frère.

— Mais comment celle que vous aimiez n'a-t-elle pas répondu à votre amour?

— Elle aimait ailleurs. Elle n'a jamais rien su de ce que j'ai senti pour elle. Après des années de lutte, Dieu a exaucé mes prières et m'a rendu la paix.

— C'est donc dans la prière que vous avez trouvé le secours et la guérison ?

— Oui, dans toutes les circonstances de ma vie, toujours quelque délivrance a répondu à mes prières. Tout récemment encore, Dieu m'a accordé une grâce immense, et à cette grâce il en a ajouté une non moins grande. A genoux près de ce lit où je voyais diminuer d'heure en heure les forces de mon Eugène, je demandais ardem-

ment à Dieu d'épargner sa jeune vie ; non-seulement mon frère m'a été rendu, non-seulement il est revenu à la santé sans aucune des infirmités que souvent laisse après elle cette terrible maladie, mais encore de nouvelles qualités sont écloses en lui, et celles qu'il avait déjà ont pris un plus grand développement. Plus généreux que jamais, ne voulait-il pas, tout dernièrement encore, partager sa fortune avec moi ! Ce que je vous dis là, Marie, vous ne le redirez à personne ; Eugène ne me pardonnerait jamais cette indiscrétion.

— Et vous avez refusé ? Pourquoi faire ce chagrin à votre frère ?

— Qu'aurais-je fait de cette fortune, moi qui ai renoncé au mariage, et dont les gains dépassent les besoins ? Pourquoi diminuerais-je les ressources de mon frère, maintenant que, mieux que jamais, il saura en faire un bon usage ? De ce lit de maladie, il s'est relevé si pieux, si tendre, si aimant ! Marie, plus qu'un mot sur lui, et je me tairai. Ce printemps, quand je vous choisissais pour ma sœur, c'est surtout au bonheur d'Eugène que je pensais ; en ce moment, quand je vous presse de ne pas le repousser, c'est, je vous l'assure, votre propre bonheur qui m'occupe.

— Je vous remercie, vous êtes très bon ; mais moi aussi j'ai renoncé au mariage. On dit qu'une vieille fille est isolée ; je ne le serai pas : avec tant de neveux et de nièces à élever, je ne manquerai jamais d'objets d'intérêt et d'affection. Ne vaut-il pas bien mieux rester fille que de se marier sans inclination, et simplement parce qu'il se présente un parti excellent ? Et puis, j'ai encore une

objection sérieuse contre votre frère : il est trop jeune.

— Est-ce un défaut?

— Je suis si jeune moi-même, et beaucoup plus jeune que mon âge. Si j'avais pu penser au mariage, j'aurais voulu non un compagnon, mais un guide qui eût tout ce qui me manque, la raison, le sérieux, la force d'âme....

En ce moment, le regard de Marie rencontra celui d'Adrien. Tous deux baissèrent les yeux ; Adrien venait de se sentir frappé au cœur. Dans l'œil bleu de Marie, il avait lu ce que la pauvre enfant s'avouait à peine à elle-même ; il avait entrevu quels trésors d'amour et de dévouement lui eussent été offerts si, moins uniquement préoccupé de son frère, il avait voulu les accepter pour lui. Il aurait pu être aimé comme, depuis la mort de sa mère, il ne l'avait jamais été, aimé comme on est aimé d'une âme pure, candide, dont le souffle du monde n'a ni terni la fraîcheur ni dispersé le parfum. Un regret traversa-t-il son âme à la pensée que le bonheur avait passé si près de lui, sans qu'il sût ni le saisir ni même le voir? Qui le dira?

Marie, craignant d'en avoir trop dit et n'osant s'enfuir, s'était assise, troublée, pâle de honte. Adrien, les bras croisés, la tête penchée sur sa poitrine, marcha d'un pas lent jusqu'à l'extrémité de la galerie. Là, il s'appuya contre un pilier et y resta quelques instants, toujours les bras croisés et les yeux baissés, puis il revint promptement vers Marie, et s'arrêta à deux pas d'elle.

— Marie! lui dit-il d'une voix douce. Elle leva les yeux. La physionomie d'Adrien était comme transfigurée : sur

son front, dans son regard, dans le léger sourire qui se jouait sur ses lèvres, se lisaient la foi, la résignation, le renoncement. Sur ce visage se traduisait en quelque sorte la prière qui venait de s'élancer de son cœur : Loin de murmurer de n'avoir pas vu que je pouvais posséder moi-même le bien que je destinais à mon frère, je te bénis, mon Dieu, de m'avoir montré une fois de plus que tu m'as destiné à jouir seulement du bonheur de ceux que j'aime !

— Comment, se dit Marie, ai-je pu être assez présomptueuse pour oser croire qu'un homme tel que lui pouvait penser à une fille telle que moi !

— Marie, dit doucement Adrien, si Dieu n'avait rappelé à lui, dans son enfance, ma chère petite sœur Isabelle, elle aurait maintenant votre âge. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je pense à cela, j'y ai déjà pensé quand, toute petite fille, vous m'offrîtes des raisins, il y a dix ans ; j'y ai pensé encore, il y a sept ans, quand je vous faisais voir les gravures dans le salon de Mme Beauval. Plus que jamais, ce printemps, lorsque j'osai me flatter que vous deviendriez réellement ma sœur, j'ai pensé que vous remplaceriez pour moi cette sœur que j'avais tant aimée.

— Vrai, vous voulez bien être mon frère, s'écria Marie. Oh ! oui, soyez-le, quand même je ne veux pas épouser Eugène. Donnez-moi des conseils, priez pour moi surtout, pour que je devienne plus raisonnable, plus maîtresse de moi-même, moins sujette à laisser égarer mes pensées.

— Oui, croyez-le, Marie, vous avez deux frères, mais j'en ai un aussi, moi ; je ne puis ni ne veux l'oublier.

Marie se leva vivement. Adrien, lui prenant la main, la fit rasseoir et s'assit sur le même banc.

— Allons, allons, petite sœur, pas de mutinerie, pas de caprice ; je ne puis ni ne veux abandonner, dès le premier échec, la cause que j'ai entrepris de défendre. Je ne puis la regarder, cette cause, comme désespérée : un premier refus, un éloignement qui n'est, vous en convenez vous-même, nullement raisonnable, ne sauraient me faire quitter la partie. Oui, je vous parlerai encore de mon frère, malgré vos signes d'impatience de tout à l'heure, même malgré vos larmes de maintenant.

— Je voudrais bien ne pas être déraisonnable et injuste, dit Marie d'un ton plus soumis. Que voudriez-vous que je fisse?

— Que vous permissiez à mon frère de venir ici rendre visite à votre famille pendant le temps qu'il passera à T. pour achever de se rétablir.

— Il est bien clair que je ne puis, ni empêcher M. Eugène de venir chez mon frère, ni défendre à mon frère de le recevoir.

— Mais il faut en outre me promettre que, pendant ces visites, vous ne vous tiendrez pas renfermée dans votre chambre.

— Je ne puis vous promettre cela qu'à une condition, c'est qu'il ne me dira pas un mot qui, de près ou de loin, se rapporte aux intentions....

— Quelle contrainte vous lui imposez! Mais enfin, je m'engage pour lui; il ne vous parlera ni d'amour, ni de mariage.... avant que vous le lui permettiez.

— Il ne s'autorisera point de ces visites et de l'assen-

timent que j'y ai donné, pour concevoir des espérances, et pour m'accuser de les avoir déçues, si, au bout de quelque temps, je persiste à le refuser.

— Non, Marie, vous êtes et resterez parfaitement libre, plus tard, comme à présent.

— Je suivrai votre conseil; je demanderai ardemment à Dieu de me montrer ce qu'il veut de moi. Vous prierez aussi pour moi, n'est-ce pas, Adrien, mon frère?

— Oui, du fond de mon cœur et pour vous deux, chère enfant.

Ils s'acheminèrent alors vers le salon, Adrien tenant légèrement la main de Marie. Mme de Gleyrens, son fils et sa belle-fille les attendaient. Au moment où ils entrèrent, Mme de Gleyrens essaya de lire sur leur physionomie ce qui s'était passé, et Julie dit tout bas à Georges :

— Quelle expression étrange sur leurs traits ! Ne dirait-on pas deux ressuscités qui viennent de se retrouver de l'autre côté de la tombe, dépouillés de tout ce qu'il y a de terrestre dans les affections et animés seulement de l'amour divin? Mais écoutons....

— Maman, dit Marie, M. Adrien vous dira de quoi nous sommes convenus. Pour moi, je vous demande la permission de me retirer.

Pendant qu'elle parlait ainsi, Adrien avait couru au balcon.

— Oh ! venez voir, s'écria-t-il, ce tableau dont on ne saurait se lasser, l'eût-on vu mille fois.

Le spectacle qui s'offrait en ce moment justifiait l'enthousiasme et l'appel d'Adrien. Du fond des plaines du Valais s'élevait un riche arc-en-ciel; de nouveau le lac

avait repris sa belle teinte de turquoise sur laquelle tranchait mainte voile blanche. Les vifs rayons d'un beau soleil d'automne contrastant avec les ombres du soir, dessinaient avec une incomparable netteté tous les détails du paysage.

— Un instant a suffi, dit Adrien en s'adressant à Marie, pour changer la face de la terre ; tout était si triste et si sombre ; maintenant tout est si riant et si beau !

— Traduction poétique du vieil adage, après la pluie le beau temps, dit Marie. Je vois bien aussi qu'il y a dans vos paroles quelque allégorie, et que vous voulez me prédire qu'après avoir pleuré au nom de votre frère, je sourirai bientôt à ce même nom. C'est trop vous flatter, je vous en avertis.

La pauvre enfant se hâta de s'enfuir ; elle sentait que, comme au beau temps succède aussi la pluie, au sourire allaient succéder les larmes.

XXIX

UN SIÉGE.

Les semaines s'écoulaient, et Eugène était encore dans l'incertitude, tantôt élevé au septième ciel par un mot, un regard, un sourire, tantôt plongé au plus profond des abîmes par un accueil moins gracieux que d'ordinaire. Que serait-il devenu s'il n'avait eu là son frère, cet infatigable confident, s'il n'avait pu lui parler et lui reparler de Marie, lui demander sans cesse :

— Espères-tu quelque chose ? Jusques à quand penses-tu qu'elle prolonge l'épreuve ?

— Je ne sais, disait Adrien. Quelques progrès qu'ait faits le siècle, tout n'y chemine pas encore à la vapeur ou sur un fil électrique ; prends patience.

Et pour prendre plus aisément patience, Eugène retournait chaque soir à Gleyrens.

Il avait deux auxiliaires qui, sans le lui dire, travaillaient activement pour lui. Mme de Gleyrens était résolue à faire réussir ce mariage ; mais, instruite par l'expérience, et sachant que Marie, malgré sa mobilité, était, en plus d'un point, la digne sœur de Georges le têtu, elle se gardait bien d'insister trop fort ou de plaider trop ouvertement. C'était d'un air indifférent, comme par hasard, en variant sans cesse ses façons de dire, qu'elle relevait tout ce qui parlait en faveur d'Eugène, qu'elle faisait ressortir, un à un, tous les avantages de cette alliance.

L'autre auxiliaire, nous allons le voir à l'œuvre.

Tout en n'étant pas fâché qu'Eugène, dans une affaire aussi importante, trouvât sur sa route quelques obstacles, quelques difficultés propres à rehausser le prix du trésor qu'il voulait gagner, Adrien s'occupait pourtant à lever ces obstacles, à faire disparaître ces difficultés. Pour satisfaire sans doute à la demande que Marie lui avait faite de lui donner des conseils, il reprit auprès d'elle le rôle de censeur. Mais ce n'était plus, comme au printemps, un censeur badin et doucement railleur, c'était un censeur grave, sans indulgence. Une fois même, ses remontrances ayant amené des larmes dans les yeux de Marie, Eugène prit la défense de la jeune fille avec une chaleur dont elle lui sut gré. Adrien alors s'éloigna en leur laissant pour adieu un regard qu'il avait réussi à rendre sévère, et ces mots : — Vous êtes deux enfants !

Fréquemment aussi, Adrien énonçait des préceptes, émettait des maximes d'une rigueur extrême. Qu'on ne l'accuse point de dissimulation, de détour : en toute

vérité, c'était d'après ces maximes qu'il dirigeait sa vie; mais d'ordinaire il ne les imposait point à autrui. Ici, mettant de côté pour quelque temps les doux ménagements, la tendre indulgence, il se montrait envers les autres ce qu'il était habituellement envers lui-même.

Au respect, à l'admiration de Marie, se mêla donc, nous devons bien l'avouer, une légère nuance d'effroi, et peut-être, en elle-même, se demanda-t-elle s'il ne serait pas bien terrible de vivre auprès d'un homme d'une si désespérante austérité.

Mais ce n'était pas assez pour Adrien d'effacer peu à peu l'impression qu'il avait pu faire sur le cœur de Marie, il lui fallait encore remplacer cette impression par une autre; il fallait, à mesure que l'image de l'un des deux frères prenait dans cette jeune tête un aspect redoutable, que l'autre image y revêtit une forme attrayante. Afin d'y contribuer pour sa part, il ne perdait aucune occasion de faire valoir son frère. Le connaissant à fond, il savait le faire causer, et mettre en relief tout ce qu'il avait de bon et d'aimable. Quant à lui, une fois son frère et Marie engagés dans quelque entretien qui paraissait intéresser la jeune fille, il se lançait avec Georges ou sa mère dans de longues et savantes dissertations; tantôt il leur développait complaisamment le réseau de tous les chemins de fer exécutés ou projetés dans les cinq parties du monde, tantôt il les gratifiait de la statistique du port de Marseille, ou de celle du commerce de transit à Genève; d'autres fois il entamait avec eux de grandes discussions sur le blason des familles nobles de l'Europe. Enfin, saisi d'une belle passion pour les antiquités du pays, il

recherchait minutieusement l'étymologie de tous les noms de lieux, et voulait savoir tout ce qu'il y avait à dire sur certaines pierres tumulaires, certains pavés de mosaïque, certains chapiteaux, trouvés non loin de là.

Tandis qu'on parlait autour d'eux de voies ferrées, de champs de sinople écartelés d'argent, qu'on citait les lettres-patentes octroyées par Rodolphe de Bourgogne ou Henri l'oiseleur, que l'on faisait des conjectures sur une inscription latine, sur les habitations lacustres, ou sur l'emplacement du Tauretunum, de quoi causaient Eugène et Marie? Plusieurs sujets étaient nécessairement exclus de leur conversation. Il était encore interdit à Eugène d'exprimer en paroles ce qui occupait toutes ses pensées, mais involontairement il s'approchait du territoire défendu; au moment de franchir la limite, il s'arrêtait court. Cette brusque interruption, son embarras, un regard dont il ne pouvait toujours éteindre le feu, en disaient plus que n'eussent pu faire bien des paroles. En semblable circonstance, Marie, dans les premiers temps, prenait un air froid et digne; par d'imperceptibles degrés, l'air glacé fit place à un air troublé, et le regard imposant, à un regard baissé, à une vive rougeur. Eugène n'avait ni le cœur ni l'esprit assez libres pour se jouer élégamment, comme autrefois, dans tous les mille riens qui alimentent les conversations mondaines; d'ailleurs, ces sujets n'eussent point intéressé Marie. Ils causaient ensemble des sites du pays, et l'admiration passionnée qu'Eugène exprimait pour cette belle nature, trouvait un écho sympathique chez la jeune patriote. Ils causaient de fleurs, de plantes rares; Eugène promettait d'envoyer

ou de rapporter de Genève des bulbes, des boutures, des graines, et l'offre, accueillie, quelques jours auparavant, d'une manière évasive, n'était plus repoussée. Marie avait demandé à Eugène s'il se rappelait sa sœur Isabelle ; il n'avait point oublié la douce enfant, ni l'effroi douloureux qui l'avait saisi au contact de ce front glacé, à la vue de ce sommeil dont ses caresses ni ses cris n'avaient pu la tirer.

Un soir, tandis que le vent d'automne mugissait dans les longs corridors et que la pluie battait les volets, les deux frères et la famille de Gleyrens étaient confortablement établis au salon.

Julie n'était pas là ; elle avait quitté la chambre pour assister au coucher de ses enfants. Cette opération, pour le dire en passant, avait souvent ses difficultés. Les folâtres créatures, luttant à la fois contre le sommeil et la volonté maternelle, se poursuivaient tout autour de la chambre nu-pieds, dans le plus simple des costumes, et poussaient quelquefois l'oubli du décorum jusqu'à se jeter leurs chaussettes à la tête. A peine l'un des délinquants venait d'être bien et dûment replacé dans sa couchette, qu'un autre, se glissant doucement hors de la sienne, recommençait les courses, les rires, les cris joyeux. Ordinairement Marie aidait sa sœur à maintenir l'ordre dans la troupe mutine ; mais, depuis les visites journalières d'Eugène, elle avait dû, bien que malgré elle, laisser tout le fardeau à sa belle-sœur.

Ce soir-là donc, Georges et Adrien s'entretenaient gravement, assis devant la cheminée. Au coin du feu, Mme de Gleyrens, enfoncée dans sa bergère, tricotait une cou-

verture, non sans jeter à la dérobée un regard observateur vers la table où était posée la lampe. Marie, assise devant cette table, préparait pour ses nièces de petits vêtements d'hiver; Eugène était vis-à-vis d'elle; les autres personnes semblaient, comme à dessein, s'être placées assez loin d'eux pour les laisser dans une sorte de tête-à-tête. Cette position embarrassait toujours Marie, d'autant plus que la physionomie d'Eugène, et surtout sa voix mal assurée, indiquaient assez ce qui l'occupait. Marie l'avait souvent interrogé sur son enfance. Elle aimait mieux qu'il l'entretînt de lui que d'elle-même, et du passé que du présent ou de l'avenir. Cette fois, c'est sur sa mère qu'elle le questionna. Elle n'eut pas de peine à le faire parler de cette mère qu'il appréciait maintenant, par le souvenir, bien mieux qu'il ne l'avait fait pendant qu'il la possédait encore. En cherchant à faire revivre, aux yeux de celle qu'il aimait, la mère qui l'avait tant aimé, sa voix prit un accent profondément émouvant.

— C'est singulier, s'écria tout à coup Marie, combien, en ce moment, vous ressemblez à votre frère!

A peine ce mot lui fut-il échappé qu'elle baissa les yeux sur son ouvrage, et se remit en rougissant à tirer l'aiguille.

Quelques mois auparavant, cette exclamation n'aurait nullement paru flatteuse à Eugène; maintenant elle aurait dû le réjouir, car, dans la bouche de Marie, c'était un éloge, une marque prononcée d'intérêt. Mais, à cette heure, sa conscience, fortement éveillée par ses souvenirs, lui retraça, dans la famille, Adrien toujours occupé

des autres, lui, presque toujours occupé de lui-même, et il ne put s'empêcher de dire, en soupirant :

— Ah ! Mademoiselle, que je voudrais ressembler, non de visage seulement, mais d'âme et de cœur, à ce frère excellent, mais, hélas ! que j'en suis loin ! Si vous saviez ce qu'est Adrien ! si vous saviez tout ce que l'intimité fait découvrir de bonté, de délicatesse, d'élévation dans ce cœur si humble, si sévère pour lui-même, et....

Ici Eugène, qui, peu à peu et sans qu'il s'en aperçût, avait élevé la voix plus que d'habitude, eut la parole coupée, et Marie tressaillit. Adrien, s'étant brusquement approché de la table, y avait déployé avec vivacité une immense carte géographique et avait fait chanceler la lampe, qui se serait renversée sur Marie et son ouvrage, si Eugène ne l'eût adroitement retenue.

— Venez voir, Georges, s'écriait Adrien, je soutiens, malgré vous et votre M. de Gingins, que c'est près du Bouveret, et non près de St. Maurice, que le Tauretunum s'est écroulé ; les arguments de M. Troyon sont certainement irrésistibles. Et il continua pendant dix minutes à disserter sur ce sujet et sur ce ton.

— Vous avez raison, dit Marie à Eugène, on découvre tous les jours chez monsieur votre frère des qualités qu'on ne lui connaissait pas ; je ne me serais jamais doutée, par exemple, qu'il fût si passionné pour les antiquités.

— Ni moi non plus, pensa Eugène. Mon bon Adrien ! de tous les genres d'abnégation, celui qu'il pratique en ce moment est le plus difficile peut-être. Se donner l'air d'un pédant, risquer de passer pour ennuyeux, et tout

cela au profit d'un autre, et pour interrompre son propre éloge !... Marie, Marie, vous devez vous rendre à la fin, ne fût-ce que pour récompenser tant d'efforts et de dévouement.

Mais cette récompense se faisait attendre, et cependant le moment approchait où Adrien devait partir. Il n'était pas sans espoir. — Si Marie, se disait-il, ressentait encore de l'éloignement pour Eugène, elle le laisserait voir toujours plus ouvertement. Mais, loin de là ; elle cause volontiers avec lui. Même, hier, n'étaient-ce pas les mains d'Eugène qui servaient de dévidoir à la soie de Marie ? Quant à moi, mon règne est passé : j'ai réussi à la faire bâiller et à lui faire peur. Sa prédilection pour moi, si tant est qu'elle ait existé, est maintenant, j'espère, ensevelie sous le Tauretunum, et non moins submergée que les habitations lacustres.

Eugène voyait partir son frère avec un vif regret. Avec qui pourrait-il parler à cœur ouvert ? Puis, tout n'irait-il pas mal une fois qu'Adrien ne serait plus là ?

— Ne t'exagère pas mon pouvoir, et, crois-moi, laissons maintenant quelque chose à faire à la Providence.

— Oui, certainement, tu as bien raison ; mais pourtant, *caro mio*, avant de partir, tâche de savoir un peu où nous en sommes.

Le matin du jour fixé pour son départ, Adrien, en entrant au salon, y trouva Marie très occupée à soigner deux magnifiques camélias dont Eugène, la veille, avait fait présent à sa mère.

— Je suis charmé de vous trouver seule, Marie, lui

dit-il. Sans manquer à ma promesse de ne pas vous tourmenter, je puis pourtant vous dire :

Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir?

Ne sentez-vous point, au fond du cœur, que mon Eugène?...

— Vous êtes vraiment d'une curiosité.... féminine!

— Non ; c'est un intérêt fraternel pour tous deux.

— Que vous dirai-je? Je vous ai demandé du temps pour apprendre à mieux connaître votre frère, et je ne pensais pas alors qu'il m'en fallût beaucoup. Mais voilà que c'est toute une nouvelle connaissance à faire. Je n'avais vu d'abord en lui qu'un homme du monde, fort aimable en société ; il me semblerait presque, à présent, qu'il est plus et mieux que cela.

— Eh bien! Marie, puisque vous commencez à lui rendre justice, vous vous souviendrez qu'il aime et qu'il souffre ; vous ne prolongerez pas outre mesure son anxiété.

— Je vous renouvelle la promesse de n'y mettre ni caprice ni arbitraire.

— Faites plus ; donnez-moi, pour égayer mon voyage, une bonne parole d'espérance.

— Non, non. Pour égayer votre voyage, n'avez-vous pas à méditer sur les mosaïques de Baugy?

XXX

COUP D'OEIL D'ADIEU.

Un auteur, quel qu'il soit, éprouve toujours un sentiment mélancolique au moment de se séparer de son ouvrage. Le romancier qui, pendant plusieurs mois, a pensé, senti, aimé, souffert avec ses personnages, éprouve ce sentiment à un très haut degré. Il se flatte même, illusion trop souvent trompeuse, que ses lecteurs partageront un peu ses regrets. Supposant, à tout hasard, ce sentiment chez ceux qui auront bien voulu parcourir ces pages, nous les invitons à donner avec nous une dernière poignée de main à nos amis. Que l'on veuille bien, pour les retrouver, faire avec nous un nouveau pèlerinage à l'extrémité orientale du lac Léman.

Débarquons en face du bel hôtel Couvreu, dont les clochetons gothiques ornent si bien le premier plan du

paysage ; traversons la ville de Vevey, où la beauté des habitations et des magasins révèle une prospérité croissante ; sortons du faubourg de Vevey (pardon ! de la ville de la Tour-de-Peilz) et suivons, à travers les vignobles, la route d'Italie. Un peu avant d'entrer dans la paroisse de Montreux, nous trouverons, à notre droite, sur le bord du lac, la riche et belle maison de campagne longtemps possédée et habitée par M. Fardou. La propriété, toujours belle, est toujours bien entretenue ; les arbres ont crû, les bosquets se sont épaissis et voilent l'habitation plus qu'au temps où Eugène s'arrêta vers la grille. S'il nous était donné de pénétrer dans cette demeure, nous n'y trouverions plus ce luxe fastueux et insolent, ces meubles qui semblent dire aux regardants : Voyez que notre maître est riche ! Mais, en revanche, nous y trouverions le comfort le plus exquis, la grâce, le bon goût, l'élégance, et un luxe surabondant, si un tel genre de luxe pouvait jamais l'être, de propreté, d'ordre, de fraîcheur. Les domestiques diffèrent fort aussi de celui qui, vingt-quatre ou vingt-cinq ans auparavant, expulsa si brutalement Eugène : très bien vêtus, ils n'ont pas de livrée ; ils sont parfaitement polis, ce qui fait bien augurer de leurs maîtres.

Devant la maison, sur le joli gravier bleu et blanc, jouent quatre enfants de dix à douze ans. Ils ne sont point couverts de ces guipures, de ces broderies, de ces volants, de ces nœuds de ruban, qui donnent aux enfants l'air de singes habillés, ou, si l'on veut, de saltimbanques prêts à faire en public le saut du tremplin. Leurs vêtements sont très soignés, mais très simples,

et, à la liberté, à la pétulance de leurs jeux et de leurs mouvements, on voit qu'on ne les a point rendus esclaves de leur toilette. Par-dessus leurs robes, les petites filles portent, à la mode anglaise, de jolis tabliers blancs qui laissent voir leurs cous délicats et leurs épaules potelées. Si les cheveux de l'une d'elles frisent en nombreux anneaux, évidemment le fer n'y est pour rien. Des blouses, des pantalons de fraîche toile écrue, de grands chapeaux de paille, qui roulent en ce moment sur le gravier, des cols de chemise rabattus d'une blancheur éblouissante, voilà toute la parure des garçons.

Un peu en arrière, sous un beau magnolia, assise sur une jolie chaise de jonc devant une table rustique, une dame travaille, tout en suivant du regard le groupe joyeux qui s'ébat à quelques pas d'elle. Il faut bien qu'elle ait dépassé sa trentième année, puisque deux des enfants l'appellent maman ; mais plus d'une femme de vingt ans pourrait envier la grâce de sa tournure et la fraîcheur de son teint. A côté d'elle, un homme d'une figure agréable et d'une tournure distinguée, tient un livre et fume un cigarre.

La grille s'ouvre ; on voit paraître ce grand distributeur de bonnes et de mauvaises nouvelles, le messager du bureau des télégraphes. Le monsieur et la dame s'avancent à sa rencontre ; les enfants cessent leurs jeux et s'approchent doucement.

— Une dépêche électrique ! s'écrie la dame. Le monsieur déchire vivement l'enveloppe ; la femme et les enfants attendent, le cou tendu, l'œil intéressé et curieux.

— Il arrive par le prochain bateau !

— Alors, mon ami, dit la dame en faisant un pas vers la maison, nous n'avons pas une minute à perdre pour faire atteler et aller le chercher à Vevey.

— Ne bougez, ma bonne amie, lui dit son mari en lui tendant la dépêche; vous verrez qu'il demande expressément, au contraire, que personne ne se trouve là quand il débarquera.

— Pourquoi donc? quelle idée bizarre!

— Ce n'est point bizarrerie; il ne vient pas pour nous voir, mais bien pour conduire à Brent le fils de Bichou, cet enfant qui a été si malade et qui est très faible encore. De Brent, il descendra chez Georges, et nous y donne rendez-vous.

Les quatre enfants battent des mains et sautent de joie. — L'oncle Adrien arrive! nous allons à Gleyrens! quel bonheur!

— Vous, aller à Gleyrens! dit la dame faisant une vaine tentative pour les regarder d'un air sévère. Et les leçons?

— O maman, ô tante, s'écrient tous les quatre, congé, congé! Vous n'aurez pas le cœur de nous laisser à la maison un jour où vous allez à Gleyrens trouver l'oncle Adrien?

A ce moment, au détour de l'allée, paraît un jeune homme qui s'écrie : La récréation est finie.

— Congé, congé, congé! s'écrient de nouveau les quatre enfants.

— Montrez-vous magnanime, mon cher Monsieur, dit le père à l'instituteur. Mon frère arrive aujourd'hui;

nous allons le trouver à Gleyrens. Si vous n'y voyez pas d'obstacle, donnons congé à la petite bande.

Tout le monde entre dans la maison. Nous, montons aux Crêtes, ce charmant plateau tapissé d'un gazon si vert, si fin, et couronné de si beaux châtaigniers. Sur la lisière du bosquet s'élèvent plusieurs jolies petites habitations. L'une d'elles a été pendant vingt ans la retraite de deux vieux époux ; mais ils ont délogé. Ce sont aussi deux vieux époux qui les remplacent ; ils viennent d'arriver, eux et leur bagage. La maisonnette présente cet aspect de confusion et de désordre qui doit nécessairement précéder l'ordre et l'arrangement. La dame et sa servante vont de chambre en chambre, ouvrent des armoires, défont des paquets.

— Ma chère amie, dit un homme aux longs cheveux gris et au dos un peu voûté, as-tu toujours besoin de moi ? Si je ne te suis plus utile, j'irai....

— Tu ne m'as jamais été utile, mon bon ami ; la maison est trop petite pour qu'on soit trois à l'arranger, et nous te trouvons constamment sur notre chemin.

— Ainsi je vous rendrai service en vous débarrassant de moi ? Bon, bon ! je vais m'armer de mon bâton, et j'irai faire visite à Cincinnatus, dont je vois d'ici les tourelles.

Le mari congédié prend un petit sentier qui, dans ses replis sinueux, tour à tour traverse l'herbe des prés ou s'allonge entre les vignes. Ce sentier va rejoindre une route que tout l'art des ingénieurs n'a pu rendre plate, mais qui tourne les flancs de la colline aussi doucement que le terrain l'a permis. A droite s'ouvre l'avenue qui

conduit au château. Le promeneur, arrivé devant le portail, s'arrête, tant pour reprendre haleine que pour regarder d'un œil d'amateur le vieux manoir dont l'herbe à Robert, la petite campanule, la giroflée, émaillent les massifs contre-forts.

En cet instant sort de la cour un jeune homme accompagné d'une jeune fille de treize ans.

— Adrienne, s'écrie le jeune homme, allez vite avertir papa que M. Polier est là. Veuillez entrer, Monsieur, ajoute-t-il en s'avançant, mes parents seront charmés de vous voir.

— D'où me connaissez-vous ? demande en souriant M. Polier au jeune homme.

— Nous vous connaissons tous, Monsieur, quoique ma sœur Antonie soit la seule qui vous ait vu : ne vous souvient-il pas que vous avez vous-même dessiné votre portrait dans l'album de papa ?

— Je n'aurais pas cru qu'il fût encore ressemblant. Vous êtes donc l'aîné des fils de M. de Gleyrens ; vous portez un nom chevaleresque, Godefroy ou Roland ?

— Je réponds au nom de Tancrède, mais ni chroniqueurs ni poëtes ne parleront de moi. Voici mon père.

D'un pas ferme et rapide s'avance vers M. Polier un homme d'environ quarante-trois ans, l'un des plus beaux représentants de la race vaudoise. Pas une ride sur son front bruni, pas un cheveu gris dans ses boucles blondes, pas un vide parmi ses belles dents ; un exercice constant a préservé sa taille de ce penchant à l'obésité, triste apanage des quadragénaires. Comme c'est une ancienne connaissance, nous demandons la

permission de continuer à l'appeler par son nom de baptême, tout baron et père de famille qu'il est.

— Eh! bonjour, mon cher maître, dit Georges à M. Polier de sa voix sonore et avec un accent local que vingt ans de séjour au fond de la campagne ont un peu renforcé. Nous avons été bien joyeux d'apprendre que c'est vous qui habiterez la maison de nos parents Beauval; il nous eût été cruel d'y voir des visages indifférents.

Georges voulait faire entrer M. Polier dans la maison; mais celui-ci lui demanda instamment de le recevoir sur l'une des terrasses, à l'ombre d'un bel érable. Tancrède, qui avait disparu, revint bientôt; un domestique le suivait, portant les inévitables rafraîchissements. Comme Osmin et Acomat, mais avec l'addition peu racinienne d'un verre de vin et d'un cigarre, M. Polier et Georges commencent à se donner mutuellement des nouvelles.

— Eh bien! oui, Cincinnatus, à la fin ma femme et moi nous avons remisé la charrue. Nos enfants sont dispersés, à Genève, à Berne, dans le Valais. Nous avons choisi ce coin-ci comme un point central d'où nous pourrons aller facilement les voir, et où ils pourront, non moins facilement, venir nous trouver.

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet,

et l'idée d'être voisin de deux de mes anciens élèves n'a pas peu contribué à m'y attirer.

— Vous ne pouviez prendre une détermination qui leur fût plus agréable. Que je suis content de penser

que Mme Polier et vous jouissez enfin d'un repos acheté par tant et de si longues fatigues !

— Je crains quelquefois qu'il ne me pèse un peu, ce repos. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne pourrai m'empêcher de pédagoguer. Georges, pour me distraire, vous me ferez bien le plaisir de m'envoyer quelques-uns de vos marmots; sur le nombre, il doit s'en trouver qui sont en âge d'apprendre *hic, hæc, hoc.* Combien, au juste, en avez-vous, d'enfants?

— Oh ! je n'en ai encore que neuf.

— Miséricorde; pauvre Mme Georges !

— Oui, elle a une grande tâche, mon excellente Julie; elle l'accepte, elle la remplit avec cette sereine résignation, ce constant dévouement, qu'elle a montrés toute sa vie. Jamais, jamais, mon cher Monsieur, je ne pourrai assez remercier Dieu de m'avoir donné une telle femme.

— Je parierais que vous vous aimez encore comme aux premiers temps de vos amours.

— Pariez vite et gros, car vous perdrez: nous nous aimons dix fois plus. De toute manière, Dieu a béni notre union. Nous avons été amplement bénis dans nos enfants; du brave Tancrède, qui a dix-neuf ans, à la mignonne Jeanne, qui a dix-neuf mois, tout est bien portant; pas un seul des neuf n'est difforme ou infirme, et, ce qui vaut mieux encore, pas un ne montre de ces penchants bas ou vicieux qui donnent à des parents de si navrantes inquiétudes. Mais, à la vérité, si, lorsque vous viendrez me voir cet hiver, vous avez mal à la tête, je ne vous conduirai pas près du vestibule où ils prennent leurs ébats. Nourrir, élever tout cela, n'a pas toujours

été chose parfaitement facile. Mais en continuant à nous refuser strictement toute dépense de luxe, à vivre de cette vie frugale qui maintenant est devenue pour nous une seconde nature, nous nous sommes fort bien tirés d'affaire. D'ailleurs, comme vous le savez, quelques-uns de nos enfants ont vraiment trouvé de seconds parents dans leurs parrains et leurs marraines; témoin Mme Berthelet, qui a insisté pour garder Antonie trois ans à Genève, afin de lui faire suivre le Conservatoire de musique....

— C'était, jusqu'à ce jour, le seul de vos enfants que je connusse. Elle doit avoir beaucoup gagné, et en beauté, et en talent musical, car, lorsque je l'ai vue, elle était déjà bien jolie, et annonçait de grandes dispositions.

— Dirai-je, comme le hibou :

. . . . . Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagons?

Non; car je sais bien que huit d'entre eux n'ont, pour toute beauté, que de la fraîcheur et une physionomie ouverte. Mais notre Antonie, oui, elle est belle!

— C'est tout votre portrait, Georges.

— Portrait bien flatté; elle a le joli nez et les gracieuses fossettes de sa mère. Quant au piano, sans y consacrer, comme à Genève, quatre heures par jour, elle y donne le temps que lui laissent les soins du ménage et celui des jeunes enfants. Chère petite! elle est le bras droit de sa mère.

— Arrivé d'hier, je sais déjà qu'on l'appelle, dans le pays, la Perle de Gleyrens. Ma nièce la regrette vive-



ment ; Adrien, qui s'est occupé d'elle avec tant d'intérêt et lui a donné de si bonnes leçons d'italien, ne la regrette pas moins. Maintenant tous vos enfants sont réunis autour de vous ?

— Oui, à l'exception des deux qu'Eugène et Marie élèvent avec les leurs.

— Eugène se trouve-t-il bien d'habiter la campagne ?

— Très bien.

— Est-ce lui qui a fait bâtir la maison ?

— Non. Ne savez-vous pas que c'était la campagne de ce Fardou qui voulait m'exproprier, et des griffes duquel Adrien m'a tiré ?

— Est-il toujours dans le pays, cet homme-là ?

— Il l'a quitté à la suite de quelques affaires d'argent où il s'est montré fort peu délicat. On dit aussi qu'il avait à Paris une espèce d'associé qui, par miracle, s'est trouvé plus fin que lui, et l'a, selon la phrase vulgaire, mis dedans. Le fait est qu'il a vendu assez précipitamment voiture, chevaux, mobilier, domaine. Eugène a eu l'immeuble pour un prix fort raisonnable. Depuis son typhus, sa santé, sans être mauvaise, exige des ménagements ; le séjour dans nos environs lui convient mieux que celui de Genève, et, tout en regrettant de l'enlever à son frère, nous avons été ravis de le fixer près de nous. Ils ont deux aimables enfants qu'ils font élever chez eux par un instituteur, et auxquels ils ont absolument voulu donner pour compagnons mon petit Alexis, un peu plus jeune que leur fils, mais fort intelligent, et Pauline, ma troisième fille, née le même jour que la leur.... Nous n'aurions pas cédé, si nos enfants avaient dû trouver dans la maison

de leur oncle du faste et des divertissements bruyants. Mais nous n'avons pas ce danger à craindre; Eugène est devenu sérieux ; et sa femme a conservé le goût de la simplicité.

— Votre Tancrède suit-il comme vous la carrière agricole?

— Oui, le bon garçon ! Il désirait passionnément être marin ; j'avais même fait quelques démarches en France, et il étudiait les mathématiques avec ardeur dans l'espoir d'entrer comme aspirant à l'école de Brest. Mais il voyait que, sans vouloir contrarier son projet, nous ne nous y prêtions qu'à contre-cœur ; il s'aperçut que sa mère pleurait en secret. Enfin, le patriotisme s'éveillant, il pensa qu'après tout il ferait mal de renoncer à son titre de citoyen suisse pour servir un monarque étranger. Bref, à notre grande joie, il m'a demandé dernièrement de rester auprès de moi pour m'aider dans l'exploitation du domaine. Il s'occupe surtout de l'aménagement des bois et de l'élève des bestiaux.

— Un de vos fils ne doit-il pas entrer en apprentissage chez mon neveu?

— Oui, Jules. Notre excellent Adrien doit venir un de ces jours le chercher, et fera un petit séjour ici. Je vous laisse à penser combien nous nous réjouissons de le revoir ! Il est l'oncle Adrien pour tous mes enfants, excepté pour Adrienne, qui n'est pas peu fière de pouvoir dire : Mon parrain ! Dans ses lettres, il ne nous parle presque pas de lui. L'avez-vous beaucoup vu avant votre départ?

— Fréquemment. Malgré la différence de nos âges,

avec lui, j'ai toujours quelque chose à apprendre. A l'entendre, rien qu'à le voir, on se sent le désir de puiser à la même source que lui le courage et l'amour.

— Le trouverai-je vieilli?

— Non; il paraît même beaucoup plus jeune qu'il ne l'est. Je suis fâché qu'il ne se soit pas marié. Du reste, si la fantaisie lui en venait, je suis sûr que, malgré ses quarante ans sonnés, il pourrait choisir entre les meilleures et les plus aimables. Mais quelques personnes croient qu'Adrien, tout bon protestant qu'il est, s'est voué au célibat par un esprit de dévotion et d'ascétisme.

— Je me connais peu en ascétisme, dit Georges en offrant un verre de vin à M. Polier, qui le refuse, et en buvant à petits coups celui qu'il s'est versé; pourtant je crois qu'Adrien est trop profondément pieux pour raffiner sur la dévotion. Vous dites donc que les années passent légèrement sur lui?

— Presque aussi légèrement que sur vous, Cincinnatus aux blonds cheveux. L'esprit et l'âme restent jeunes chez lui; il a encore dans toute leur vivacité ces illusions, cette foi au bien, dont les nobles âmes ne guérissent jamais. Il a dû cependant, plus d'une fois, rencontrer des déceptions, de l'ingratitude; mais il ne sème pas pour recueillir sur la terre. Aussi, rien ne l'arrête, et personne ne sait au juste tout le bien qu'il fait. Il n'y a pas une œuvre de miséricorde, soit publique, soit privée, où il ne mette la main.

— Je comprends qu'une vie ainsi remplie conserve à notre ami la jeunesse de l'âme.... Que regardez-vous donc là-bas, mon cher Monsieur?

— Ces quatre enfants. Voyez, ils montent, plus lestement que je ne pourrais le faire, ce sentier qui contourne le monticule où nous sommes.

— Eh ! vraiment, dit Georges en avançant la tête par-dessus le mur de la terrasse, c'est de ma connaissance, ça : ce sont les enfants d'Eugène avec Alexis et Pauline. Que venez-vous donc faire ici ? crie-t-il au groupe joyeux qui escalade la pente.

L'instant d'après, les enfants sont sur la terrasse et dans les bras de Georges.

— Oncle, papa, vous ne savez pas ? l'oncle Adrien sera ici, chez vous, ce soir, dans un moment ! Il a envoyé une dépêche électrique. Papa et maman viennent en voiture ; nous avons mieux aimé venir à pied pour arriver les premiers. L'oncle Adrien est allé d'abord *en* Brent.

Bientôt arrive Mme de Gleyrens la mère. Ses cheveux sont d'un blanc de lin et sa bouche est dégarnie de dents ; mais sa taille est encore droite. Julie aussi s'avance, escortée de sept de ses enfants. O Julie, où sont vos traits gracieux, votre teint délicat ? que de filets argentés se mêlent au noir brillant de vos cheveux ! que de rides sur votre visage ! A peine peut-on dire encore, en vous voyant : Elle a dû être bien jolie ! Loin de croire que Georges soit de deux ans l'aîné de sa femme, on le croirait de beaucoup le plus jeune des deux. Mais le temps, qui ne peut rien sur la beauté de l'âme, a laissé à ces traits flétris leur douce et sereine expression.

La prochaine arrivée de l'oncle Adrien met tout le monde en tumulte et en joie ; les plus petits se demandent tout bas entre eux : Que nous apporte-t-il ? Au mo-

ment où M. Polier allait discrètement s'éclipser, il sent ses deux bras retenus par deux mains vigoureuses.

— Ici, Tancrède, à la rescousse; arrêtons ce déserteur! Mon cher maître, comment pouvez-vous penser à nous échapper? N'êtes-vous pas en famille parmi nous? Adrien n'est-il pas votre ami?

— Mais ma femme?

— Je vais aller la chercher avec l'américaine, s'écrie Tancrède.

— Merci, mon jeune ami, mais ma femme ne voudra pas venir; elle est fatiguée et toute à ses arrangements.

— Alors je vais aller prévenir Mme Polier que nous ne vous ramènerons pas avant demain matin.

— Vous faire faire une pareille course!

— Est-ce que je n'allais pas tous les jours chez grand-papa Beauval, même par la neige, et jusqu'à trois fois par jour quand ses pêches étaient mûres? Et Tancrède, enjambant terrasse après terrasse, disparaît à travers les vignes.

M. Polier se résigne sans trop de peine. Cependant une voiture monte l'avenue et dépose dans la cour Eugène et Marie. Après les premières paroles d'amitié, Julie et Antonie quittent la société, mais c'est pour aller encore s'occuper d'elle. Les grandes personnes s'asseyent; les enfants jouent.

— Et vous aussi, Eugène, dit M. Polier, vous voilà, comme votre frère Georges, assis sous votre vigne et votre figuier. Qui aurait cru, il y a quelques années, lorsque vous étiez l'ornement des salons de Genève, que l'on verrait le dandy métamorphosé en agronome?

— La métamorphose n'est pas si complète, s'écrie Georges avec son bon rire de campagnard. Un fameux agronome qu'Eugène ! Savez-vous comment il entend la haute agriculture? D'abord, il a des fermiers; puis, quand il va visiter ses terres, c'est en bottes vernies, en gants jaunes....

— Je nie les gants jaunes, interrompt Eugène; ce sont des gants de Suède, tout au plus.

— Va pour les gants de Suède, puisqu'il vous faut des gants, dit Georges en étalant ses larges mains brunies. Mais vous ne pouvez nier, car je l'ai vu, de mes propres yeux vu, que, ce printemps, vous regardiez les pousses de la vigne à travers un lorgnon.

Marie prend avec feu la parole :

— Vous voudriez donc, Georges, que, comme vous, tout le monde courût les champs dès la première aube, en souliers à triple semelle et à quadruple rangée de clous? que chacun portât à son habit de toile cette immense poche où s'entrechoquent bruyamment les sécateurs, les couteaux à greffer, les serpes, serpettes et serpillons? Monsieur Polier, si jamais vous voulez avoir avec Georges une conversation un peu suivie, gardez-vous de l'accompagner dans ses vignes ; vous croyez qu'il vous écoute? point. Le voilà qui se détourne pour ébourgeonner un cep que les effeuilleuses n'ont pas arrangé à sa fantaisie, ou se baisse pour arracher un brin de mauvaise herbe....

— Oh, oh! sœurette, quelle violente sortie! Mais je m'y soumets ; il ne fait pas bon attaquer votre Eugène,

cet Eugène adoré. Vous souvient-il du temps où vous craigniez de ne pouvoir l'aimer?

— Non, il ne m'en souvient pas, dit Marie en attachant sur son mari le plus doux regard.

Tout à coup les enfants, qui depuis un instant étaient par exception fort tranquilles, se lèvent et s'élancent tous du même côté, comme dans un pré une nuée de sauterelles devant le pied du passant, et s'écrient en chœur: L'oncle Adrien, l'oncle Adrien!

— Où le voient-ils donc? dit M. Polier.

— Ah! les yeux d'enfant! répond Georges.

Tous se rendent à l'angle de la terrasse qui donne sur les hauteurs voisines. Le château, nous l'avons dit, est placé sur la pointe d'un monticule entouré de tous côtés d'une pente rapide. Vis-à-vis, du côté du nord, le terrain se relève en une pente non moins abrupte, qui se rattache à de plus hautes sommités.

Pendant que les enfants courent le long du sentier, un voyageur descend l'escarpement opposé. Par moment il disparaît au milieu des châtaigniers, des poiriers, des noyers, puis il reparaît dans quelque éclaircie. Il découvre au coin de la terrasse ceux qui l'attendent, et répond à leurs joyeux signaux en agitant son chapeau. On voit qu'il a le pied leste, sûr; mais, dès qu'il arrive au bas de la pente et se dispose à escalader le verger qui conduit au château, sa marche se trouve soudain empêchée par maint obstacle vivant. Les plus grands, en s'élançant tous à son cou, font rouler son chapeau vingt pas plus loin; les plus petits entourent ses jambes de leurs bras; l'un d'eux s'empare de sa canne, s'en fait un cheval et le pré-

cède en courrier, tandis qu'Adrienne, prenant l'air digne d'une grande personne, s'appuie sur le bras de son parrain, redresse la tête, marche sur la pointe de ses petits pieds, et chemine, les yeux toujours tournés vers lui.

Enfin il parvient à la terrasse où l'attendent les frères, les sœurs que la nature ou le cœur lui ont donnés. Leurs regards amis s'arrêtent sur lui avec une satisfaction sans mélange. M. Polier a dit vrai : Adrien n'a pas vieilli. Son front, pourtant, ce front si beau, si serein, commence à se dégarnir ; mais s'il paraît changé à ceux qui ne l'ont pas vu depuis plusieurs années, c'est plutôt en bien. On ne voit plus passer sur ses traits ces ombres d'intime et profonde tristesse qui les obscurcissaient dans ses jeunes années ; la paix y règne, cette paix que la terre ne peut ni donner ni ravir. En ce moment se pressent en lui les émotions les plus vives : ce paysage qui toujours l'enchanta, le plaisir de revoir tant de figures aimées, les témoignages de joie et d'amour dont on l'accable, le bien-être qu'il vient d'assurer à cet enfant malade, tout cela répand sur son visage le plus doux reflet de bonheur.

Julie et sa fille, averties par le bruit, quittent leurs occupations et accourent souhaiter la bienvenue à Adrien. Antonie s'élance la première ; Adrien, qui ne l'a pas vue depuis deux ans, s'avance vers elle, les bras ouverts. Mais à l'aspect de cette jeune fille si grande, si formée, d'une si ravissante beauté, il s'arrête un peu interdit, et rougit.

— Eh bien ! Adrien, vous n'embrassez pas ma fille,

s'écrie Georges ; ne voyez-vous pas que c'est ce qu'elle attend?

—Je n'osais, dit Adrien ; mais puisque vous m'y invitez.... Et il effleure du plus léger, du plus délicat de tous les baisers, ces joues qui se teignent de couleurs aussi vives que la rose des Alpes.

Mais Adrien est impatient de serrer la main de Julie. C'est la première fois qu'il la voit depuis qu'elle a perdu ses parents. Il se fait raconter dans les moindres détails les derniers moments de ces vieux époux qui se sont endormis à huit jours l'un de l'autre, et qui reposent dans la même tombe.

Georges s'approche :

— A nous deux maintenant, dit-il, et, passant le bras d'Adrien sous le sien, il l'emmène dans son cabinet.

— Que me voulez-vous donc?

— Vous souvenez-vous, ami, de ce qui s'est passé dans ce cabinet, il y a vingt ans? Frère, lorsque, vaincu dans mon orgueil par votre généreuse contrainte, j'acceptai le secours que Dieu m'envoyait par vous d'une manière si inattendue, j'espérais me libérer plus tôt ; mais tout ce petit peuple que nous entendons d'ici rire et crier est venu compliquer la chose.

— Georges, dit Adrien en se levant, pourquoi, dans ce beau jour, m'ennuyer d'affaires d'argent? N'est-il pas convenu entre nous, et depuis longtemps, que nous laisserons ce sujet? Je n'ai nullement besoin de cette somme, et....

— Je sais que vous avez toujours réclamé le privilége

de passer après tout autre créancier, et depuis bien longtemps je vous en laisse jouir.

— Je n'ai point renoncé à ce privilége, répond Adrien en faisant un pas vers la porte.

— Un moment, un moment, dit Georges, et il le force à se rasseoir. Depuis quelques années, excepté vous, mes créanciers sont tous payés; oui, tous, mon vieux, jusqu'au dernier centime. Plus de toile d'araignée sur l'écusson des Gleyrens; aussi l'ai-je fait repeindre à neuf dans le vestibule et regratter sur le portail. A présent, me suis-je dit en recevant la dernière quittance, au tour d'Adrien. Et j'amassais dans ce but denier sur denier. Mais cela aurait pu durer longtemps, si, par un bonheur inouï, on n'était venu me proposer la plus magnifique affaire. Vous vous souvenez de cette belle pièce de vigne qui descend en pente vers la route d'Italie et s'aplanit vers le haut en une plate-forme....

— Où vous avez fait mettre ces bancs qui permettent d'admirer à l'aise la plus belle vue du monde?

— Nous ne nous y asseyerons plus, sur ces bancs; j'ai vendu ce morceau de terre.

— Quoi, Georges, vous l'avez vendu!

— Ecoutez donc; on est venu m'en offrir soixante mille francs. Soixante mille francs pour un arpent de vigne qui, dans les bonnes années, me rapportait, tous frais payés, sept à huit cents francs! On va bâtir là un grand hôtel, une pension, que sais-je? Que d'Anglais il leur faudra saigner à blanc pour retrouver l'intérêt de leur argent! Mais c'est leur affaire. La mienne, continue Georges en se levant et en tirant de son secrétaire un

papier qu'il remet à Adrien, la mienne, c'est de vous rembourser; je ne dis pas de m'acquitter: cela, je ne le pourrai jamais.

Adrien allait encore objecter, lutter; mais il se ravise, signe la quittance et met la traite dans son portefeuille.
— Georges le têtu, pense-t-il, tu n'auras pas le dernier mot; de mon vivant ou après moi, ces soixante mille francs seront la dot de ma filleule.

Bras dessus, bras dessous, ils vont rejoindre la compagnie. Mais on a déménagé. Accompagnée de plusieurs domestiques portant des tables, des chaises, Antonie, du ton le plus impérieux que sa douce voix ait pu prendre, est venue intimer l'ordre de vider la place. Les bannis se sont réfugiés sous les gros marronniers dont les branches découpent le lac et la rive opposée.

— Donnez-nous des nouvelles de votre jeune malade, Adrien, demande Julie.

— Il a supporté, mieux que je n'osais l'espérer, le voyage sur le lac et surtout la route un peu cahotante de Vevey à Brent.

— Etes-vous satisfait, dit M. Polier, de l'endroit où vous l'avez placé?

— J'ai été enchanté, et du village, et des bonnes gens à qui j'ai remis l'enfant et la mère, et d'un balcon où j'ai laissé le pauvre petit étendu dans un grand fauteuil, en face du lac et de la Dent du midi.

— Gare, s'écrie Georges, vous allez envoyer à Brent tout Genève, tous les étrangers, et nous allons le voir envahi, comme l'était, il y a quelques années, la terrasse

où nous sommes, par les grands volants, les bracelets d'or, les crêpes de Chine, les crinolines....

— Ah! s'il dépendait de moi, j'écarterais ce monde-là de votre délicieuse contrée; je la réserverais aux corps épuisés par de longues douleurs, aux esprits fatigués de veilles et de travail, aux cœurs brisés, enfin, à tous ceux qui ont soif de paix et de silence.

Adrien achevait à peine que l'on vit s'avancer, fantastiquement parée de fleurs et de feuillage, Mlle Emilie de Gleyrens, personne d'âge peu mûr, de taille peu élevée, préoccupée d'un message important, pour lequel elle craignait que la mémoire ne lui fît défaut.

— Messieurs, Mesdames, il y a la sœur Tony qui dit comme ça.... Non, c'est pas ça.... La reine Ti.... Titania.... le souper.... non, le banquet.... Moi, je suis Grain de Moutarde....

Et, au milieu des éclats de rire qui accueillent sa harangue, on voit la petite poitrine d'Emilie se gonfler, sa lèvre inférieure trembler, ses yeux se mouiller. Mais son frère Tancrède, qui la suit, l'enlève de terre, l'embrasse, la console et reprend à sa place :

— Titania, reine des fées, supplie très humblement le roi Obéron, Thésée, duc d'Athènes, son illustre épouse, et toutes les personnes composant sa cour, de vouloir bien prendre part au banquet dressé pour eux, sous le gros érable, par ses soins et avec l'assistance de ses fidèles agents, Fleur des pois, Grain de moutarde, Ariel, Toile d'araignée, Phalène, et votre très humble serviteur Puck, autrement dit Robin le bon enfant.

— Obéissons à la reine Titania, dit Julie en se levant.

— Dites-moi, maître Puck, qui est Obéron? demande à Tancrède sa tante Marie.

— Mais, je ne sais trop... à moins pourtant que ce ne soit le bon génie qui, tous les ans, fait arriver ici cette énorme caisse pleine de dragées, de pralines, de marrons glacés, de joujoux, et où se trouvait, l'année dernière, pour moi, ce beau Shakespeare illustré que nous avons tant lu, et, pour la reine Titania, ce joli bracelet qui brille aujourd'hui à son bras.

A la vue du banquet servi sous le vieil érable, une acclamation générale rend hommage au pouvoir magique de Titania.

— A la bonne heure, s'écrie Georges. Je craignais que notre repas ne fût le songe d'une nuit d'été, et qu'on ne nous servît que de la rosée dans des coupes de gland. Me voilà rassuré.

En effet, sur la table s'étalent des mets simples, mais de l'aspect le plus appétissant. Bon nombre de carafes de cristal sont rangées en bataille; elles sont ternies par la fraîcheur du liquide, tellement qu'il faut l'œil exercé de Georges pour savoir s'il s'y trouve du vin ou de l'eau. Des pyramides de beaux fruits, artistement entremêlés de fleurs, ne flattent pas moins l'odorat que la vue. Mais il faut s'asseoir, pour donner à un troisième sens la satisfaction que lui promettent tant de merveilles.

Antonie se trouve placée à côté d'Adrien.

— On a raison, Mademoiselle, lui dit-il....

Un regard où se peint l'étonnement et le chagrin l'arrête.

— Qu'ai-je fait à M. Sattori? dit-elle pendant qu'une

larme brille dans ses yeux. Quoi ! je ne suis plus Antonie pour lui ? Il ne veut plus être pour moi l'oncle Adrien ?

— Pardon, chère, bien chère enfant ; j'oubliais que je suis un vieux, que je pourrais être votre père, que ma tête chauve me donne des priviléges.... Je disais donc, Antonie, que réellement il faut que vous ayez eu la baguette d'une fée, pour avoir, en si peu de temps, fait servir un pareil festin.

— Il n'y a rien là de merveilleux : ce sont des mets tout primitifs. Vous savez que maman a toujours des provisions ; le miel était au rucher, le fruit sur les arbres. Quelques fritures, un peu de crême fouettée, tout cela s'improvise bien vite.

— Mais cette table si promptement dressée ?

— Je me suis servie de mes fidèles esprits-follets, et ils m'ont été fort utiles, je dois leur rendre cette justice.

— Oncle Adrien, dit une petite espiègle placée vis-à-vis d'eux, voulez-vous savoir pourquoi Antonie s'est donné tant de peine pour préparer un joli goûter ?

— C'est pour nous faire plaisir à tous, répond Adrien.

— Oh ! il y a autre chose encore... Pourquoi me pincez-vous, Adrienne ? N'ai-je pas entendu Antonie vous dire : — Ah ! si l'oncle Adrien voulait de moi pour sa gouvernante, je me trouverais trop heureuse !

Ici, la Perle de Gleyrens prend la teinte du corail.

— Comment, Antonie, s'écrie M. Polier, vous voudriez supplanter cette pauvre Fanchette ?

— Elle mériterait bien ses invalides, dit Eugène. La bonne femme croit encore servir Adrien ; mais, en réa-

lité, c'est lui qui la sert. Allons, Adrien, pour contenter Antonie, promets-lui la survivance de Fanchette.

— Non, non, répond Adrien ; la demeure d'un vieux célibataire n'est point l'écrin qui attend la Perle de Gleyrens. Heureux l'homme, léger d'années et riche d'avenir, qui l'emmènera sous son toit !

— Est-ce un souhait, Adrien, ou une indiscrétion ? demanda M. Polier.

— Ni l'un ni l'autre, réplique Adrien ; c'est une simple prévision.

— Cette prévision, aucun de nous n'est pressé de la voir s'accomplir, s'écrie vivement Georges. Sage Adrien, est-ce à vous de mettre de pareilles idées dans la tête des jeunes filles ?

— Rassurez-vous, papa, dit Antonie ; quelle que soit ma déférence pour l'oncle Adrien, je ne suis point disposée à me laisser emmener d'ici par son jeune inconnu. Mon seul vœu serait de passer ma vie avec tous ceux qui m'entourent en ce moment.

— Tous, Antonie ? demande Tancrède.

— Oui, tous, Robin bon enfant le mal nommé. Si ma marraine était ici, l'ombrage de cet arbre couvrirait tous ceux que j'aime sur la terre.

— Alors, dit Adrien, heureux tous ceux qui ont leur place sous ce frais abri ! Le vieux rêveur sent qu'il a eu tort, et que sa jeune amie est plus sensée que lui. Pourquoi, d'une main téméraire, soulever le voile qui nous cache l'avenir, surtout quand le présent est si doux !

Le repas gaîment achevé, on quitte la salle à manger pour se rendre au salon. Ce salon, c'est une plate-forme

ménagée, au-dessus de la pente, entre les contre-forts du château. Il a pour tapis le fin gravier tiré du lac, pour tenture, des chèvres-feuilles, des jasmins, des rosiers, pour dôme, la voûte du ciel, pour ameublement, des bancs et une table de sapin. Pendant que le temps s'écoule en douces causeries, la soirée s'avance ; les fleurs, en mélangeant leurs parfums, embaument l'air d'une senteur enivrante; les constellations se dessinent peu à peu sur le sombre azur du ciel, et les contours du paysage, mollement estompés par la nuit naissante, se voilent d'un vague mystérieux. La Dent du midi, avec ses découpures aiguës, se détache encore à l'orient comme un pâle fantôme. Tout à coup, le disque de la lune se montre immense, resplendissant. L'astre s'élève dans le ciel, répand les flots de sa lumière sur l'amphithéâtre de montagnes qui ceint l'horizon, jette sur les eaux du lac une longue bande scintillante, et produit mille étranges effets dans l'épaisseur du feuillage et les massifs arcs-boutants des murailles.

Les enfants ont cessé de se poursuivre à grands cris dans les cours et les allées; un à un et silencieux, ils viennent s'asseoir aux pieds de leurs parents, et posent leurs têtes sur les genoux de leurs mères, ou de la sœur Antonie. Les mamans rappellent que l'heure du coucher a sonné depuis longtemps; mais toutes les petites voix argentines et grêles s'élèvent comme un chœur de suppliants, et demandent instamment à veiller encore. — Ce n'est pas tous les soirs que l'on a le bonheur d'être sur la terrasse avec l'oncle Adrien ! Antonie appuie leur re-

quête et prend dans ses bras la petite Jeanne, qui bientôt s'endort sur ce doux berceau.

Nous avons toujours observé que, pendant ces belles soirées qui disposent même les enfants au recueillement et au silence, les grandes personnes se trouvent portées à disserter, à moraliser, à philosopher. Ici, la vue du château, le contraste de cette antique masse de bâtiments qui a bravé tant de siècles et des existences écloses d'hier qui se développent à son ombre, éveillent tout naturellement des comparaisons entre le temps passé et le temps présent, entre Georges le vigneron et les hauts barons ses ancêtres.

— J'aurais pourtant bien voulu, s'écrie Tancrède, vivre dans ces temps où, par sa naissance seule, un homme se trouvait placé de manière à faire quelque chose de grand.

— Mon cher Tancrède, lui dit M. Polier, étudiez de près l'histoire, et je m'assure que, tout fils de noble race que vous êtes, vous ne regretterez point les temps féodaux.

— Vous aurez beau prêcher Tancrède, dit Marie; quoiqu'il soit né en pleine démocratie, il est et restera toujours aristocrate.

— Entendons-nous, dit M. Polier. Moi aussi, en un sens, je suis aristocrate. Ardent partisan de tout ce qui peut aplanir les inégalités sociales en développant chez tous les hommes l'intelligence, et surtout le sens moral, je n'en suis que plus ennemi du nivellement qui rabaisse. Il y a, il y aura toujours, dans la société, des hommes que leur faiblesse intellectuelle et morale retiendra dans un état de minorité. Pour les protéger, les éclairer, leur

montrer le chemin, je voudrais voir se former une féodalité nouvelle. Mais, Tancrède, ce n'est plus la naissance qui en ouvrirait les rangs ; je voudrais la composer de toutes les forces vives de la société : le talent, l'élévation d'âme, le dévouement, la bonté. J'admettrais même la richesse, comme auxiliaire, comme donnant le pouvoir de faire le bien. Je voudrais voir renaître, sous d'autres formes et dans un autre esprit, quelque chose comme le patronage de l'antique Rome. Je voudrais que tous ceux qui, par leur position, se trouvent avoir des inférieurs, des subordonnés, des employés, cherchassent, quelque difficile que cela soit en ce temps-ci, à avoir avec eux d'autres rapports que ceux qui résultent simplement du travail et du salaire.

— Monsieur, dit Antonie d'une voix si douce que la petite Jeanne n'en continue pas moins à dormir, c'est ce que papa, maman et tante Marie cherchent à faire avec les domestiques et les ouvriers.

— Pour les habitants des campagnes, remarque Eugène, cela est plus facile que pour les habitants de ces tristes lieux qu'on nomme des villes. Mais regardez ce rêveur qui, le coude sur les dalles du mur et la joue sur sa main, est si occupé à contempler les reflets tremblotants de la lune, qu'il n'a pas, j'en suis sûr, entendu un mot de notre conversation. Si vous l'aviez vu comme moi, non-seulement dans la demeure du pauvre, mais avec ses serviteurs, ses commis, ses apprentis....

— Nous n'avons pas besoin, mon cher, interrompit Georges, de l'avoir partout suivi pas à pas pour dire de lui : Voilà notre maître !

En disant ces mots, Georges laisse tomber sa puissante main sur l'épaule d'Adrien. Celui-ci tressaille vivement et se retourne.

— Où étais-tu donc? lui demande en riant Eugène; pas avec nous, toujours!

— Chers amis, je vous demande pardon. C'est vrai : fasciné par cette belle soirée, depuis un moment, je ne vous écoutais plus. Que disiez-vous donc?

— Ces messieurs refont la société de fond en comble, répond Julie. Ils veulent mettre à la tête des nations une aristocratie morale, et tout naturellement ils vous choisissent pour leur chef et leur maître.

— Ah! n'appelons personne sur la terre notre maître, s'écrie Adrien. Nous n'avons qu'un Maître, et nous sommes tous frères. Réformer la société! Il n'y a qu'un moyen. Philosophes, législateurs, le Christ est le seul fondement sur lequel vous puissiez bâtir.

A ce moment, la flèche de granit qui perce le feuillage au-dessous d'eux lance dans les airs sa voix sonore. On compte les coups. Onze! qui l'aurait cru? Eugène, Marie, leurs quatre enfants s'en retournent à pied; ceux qui restent se dirigent vers le château. Plus d'une petite tête s'est inclinée sous le poids du sommeil; on réveille ces endormis, et l'on pourrait croire qu'ils se rendorment en marchant; Adrien en soulève un doucement, et l'emporte. Tancrède charge sur son épaule sa favorite Emilie; Antonie n'a voulu remettre à personne la petite Jeanne. Le ciel est serein, il ne pleut pas; pourquoi les blonds cheveux de l'enfant sont-ils mouillés?

Dans le vestibule, on se dit bonsoir; M. Polier et les enfants gagnent leurs chambres.

Resté seul avec Georges et Julie, Adrien leur dit :

— Chers amis, que demain, avant d'aller chez Eugène, nous puissions causer tous trois ensemble ; j'ai tant de choses à vous dire et à vous demander au sujet de votre Jules. Puisque vous voulez bien me le confier complétement, permettre qu'il soit mon commensal, mon enfant, je tâcherai que la maison du vieux garçon ne lui paraisse pas triste. Nous nous promènerons beaucoup; en été, nous irons à la campagne et sur le lac; en hiver, je l'accompagnerai aux cours du soir.

— Nous avons cédé à vos instances, Adrien, répond Georges ; mais je me demande encore comment nous avons pu consentir à mettre une pareille entrave à votre liberté.

— Georges, vous séparer en ma faveur de l'un de vos enfants, me le donner à protéger, à aimer, vous appelez cela une entrave ! Si vous saviez, au contraire, quelle reconnaissance j'éprouve, combien je me réjouis de voir chez moi ce jeune visage, d'entendre cette fraîche voix !

— Adrien, Adrien, s'écrie Julie, comment un homme si bien fait pour les joies et les devoirs de la famille, a-t-il pu volontairement y rester étranger ? Adrien, pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ?

— Toujours la vieille question. Mais vous la posez cette fois avec une variante; vous ne me dites plus, comme naguère encore : Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? C'est donc pour vous chose jugée et finie ?

— Pas à mes yeux, dit Georges ; mais nous ferons

désormais trêve à nos indiscrètes questions. Il est sans doute des âmes élevées, qui éprouvent le besoin de se consacrer à Dieu, de se conserver libres de tout lien terrestre, et font vœu....

— Oh! non, non, ce n'est pas cela, interrompt Adrien; ce n'est pas l'amour de la perfection qui m'a retenu dans le célibat; ce sont bien plutôt mes imperfections, mes faiblesses.... Mais je vous parle en énigmes, et j'ai tort. Je tiens à être bien connu de vous. S'il n'était pas si tard, je vous ferais ma confession.

— Mais il n'est pas si tard, dit Julie en posant sa bougie sur la table de chêne massif qui occupe le milieu du vestibule, et en s'asseyant sur une des chaises de jonc qui le garnissent. Ecoutons la confession d'Adrien.

Adrien aussi pose sa bougie; Georges et lui s'asseyent; tous trois se rapprochent; la lampe suspendue au plafond répand sur eux sa vacillante clarté.

— Amis, puisqu'un peu étourdiment je vous ai pris pour confesseurs, il faut bien que je m'exécute. Ce qui m'a d'abord éloigné du mariage, c'est d'avoir, dans ma jeunesse, aimé où je ne pouvais être aimé. Comment promettre à une femme amour et fidélité, le cœur tout plein d'une autre image? Je devais donc dire, avec Thalès de Milet: Il n'est pas encore temps. J'ai bien souffert; pourtant cette épreuve m'a été bonne, comme le sont toujours les luttes où l'on a pour armes la prière et la croix. Enfin, la guérison est venue, si complète, qu'en parlant de mes souffrances passées, il me semble que je parle d'un autre; trop complète, car, sur ce sol calciné, plus rien n'a pu croître. Lorsque j'ai vu la for-

tune me sourire, je n'aurais pas mieux demandé que de songer au mariage. Je ne veux pas aller plus loin que l'Evangile, et chercher des perfections chimériques. Si la pureté dans le célibat est à mes yeux une obligation rigoureuse pour tout homme qui se respecte, le mariage ne me paraît point un état imparfait, et, en y entrant, je n'aurais pas cru déchoir. Seulement, et c'est ici que je vais vous paraître scandaleusement jeune et terriblement romanesque, je n'aurais pu me marier que par amour. J'aurais voulu de nouveau sentir le trouble, le charme mystérieux, le violent battement de cœur, toutes les émotions qui enivrent et bouleversent l'âme..... C'est folie, je le sais. Je sais que cet amour-là est rare, comme toutes les choses belles et précieuses, et que beaucoup de mariages sont bons, quoiqu'il n'y soit entré pour rien. Je connais des hommes qui, n'ayant pu être aimés de celle qu'ils aimaient, ou se l'étant vu enlever, soit par la mort, soit par des volontés adverses, se sont résignés à un mariage de raison, et sont tolérablement heureux. Je suis si bien convaincu de tout cela que je l'ai souvent prêché à d'autres; mais je n'ai pu me décider à prêcher d'exemple.

Je dois vous avouer maintenant ma seconde faiblesse; j'en suis honteux, j'en rougis. Moi, que, dans ma jeunesse, on appelait le grave Adrien, je suis assez frivole, le croiriez-vous? pour tenir beaucoup à la beauté, à ce je ne sais quoi qui charme et captive. J'ai vu des jeunes filles dont le caractère m'aurait convenu; elles étaient bonnes, simples, estimables; mais, voyez le malheur! elles étaient.... laides! A quel danger m'exposait cette

insigne faiblesse ! J'aurais pu, comme tant d'autres, me laisser prendre par l'extérieur, me lier à une femme qui n'aurait eu de beau que la forme ! Je ne dis pas que je n'aie point rencontré de jeunes filles chez qui le bon se trouvât camarade du beau; mais, je ne sais par quelle fatalité, mon cœur a persisté jusqu'à présent à rester calme. Ah ! priez, chers amis, pour que ce calme continue, pour que ce cœur ne se réveille pas, pour que, si quelque belle et pieuse enfant enchante ma vue, je ne la voie que d'un œil paternel, maintenant que je dois dire, avec Thalès encore : Il n'est plus temps !

— Que signifient, interrompit Georges, ces airs de vieillard ? Moi, qui ai deux grosses années de plus que vous, je me trouve très joliment jeune. Allez ; il serait temps encore.

— Georges a raison, ajouta Julie. Vous qui n'avez jamais pensé qu'au bonheur de vos amis, ne leur donnerez-vous jamais la satisfaction de vous voir heureux ?

— Qui vous dit, Julie, que je ne le sois pas ? répliqué vivement Adrien. Que vous êtes vaniteuses, Mesdames, de vous regarder comme les suprêmes et seules dispensatrices du bonheur ! Savez-vous si, à mon foyer solitaire, je ne suis pas aussi heureux que vous, Georges, avec Julie pour femme et au milieu de votre aimable et brillante famille ? Croyez-moi, mes amis, je suis heureux, très heureux ; la piété a eu pour moi les promesses de la vie présente. Mes heures sont occupées, ma vie a son emploi ; je suis heureux en tout, heureux d'avoir un ami dans le compagnon de mes travaux, heureux du bonheur de mon frère, heureux du vôtre. Je

bénis Dieu de tout. Je lui rends grâce même d'avoir quarante-un ans, d'avoir dépassé le milieu de la vie, de commencer à descendre la montagne. Oui, je me sens heureux d'avoir atteint l'âge mûr, comme nous l'avons été, à la fin de cette brûlante journée, en voyant le soir s'approcher, les ombres s'allonger, en sentant s'affaiblir les traits perçants du soleil.

Julie pose la main sur le bras d'Adrien et le regarde d'un œil inquiet et attendri.

— Pouvez-vous dire que vous êtes heureux quand vous déclarez en même temps que vous voyez avec joie s'avancer la fin !

— Ce n'est pas la fin de cette vie que je souhaite; c'est le commencement de l'autre. Ce n'est pas à la mort que j'aspire, c'est à l'éternité. Eh! pourquoi ne serais-je pas heureux de m'en rapprocher tous les jours? Que l'effroi saisisse le cœur lorsque, sans guide, par une nuit sombre et orageuse, on se dispose à entrer dans une terre inconnue, je le conçois. Mais est-elle effrayante, la nuit lumineuse qui succède à un beau jour, quand les objets terrestres disparaissent peu à peu, et qu'en un ciel pur étincellent d'innombrables flambeaux, surtout lorsque près de nous veille un tout-puissant et fidèle ami?

Adrien se leva en disant ces mots. La lampe qui, depuis un moment, ne jetait plus que des lueurs incertaines, se ranima tout à coup et répandit sur le visage d'Adrien un soudain éclat. Il sembla à ses amis qu'un reflet d'en haut rayonnait sur son front, et que ses regards s'animaient comme si l'éternité se fût entr'ouverte

à ses yeux ; puis la lampe s'éteignit. Il fallut à leur imagination frappée la forte et chaude poignée de main qu'Adrien leur donna en les quittant, pour les bien convaincre qu'il appartenait encore à la terre. . . . . .

. . . .

. . . .

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

